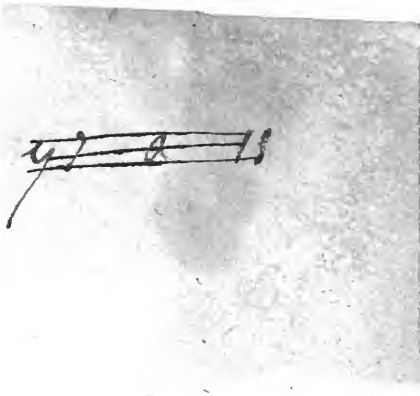
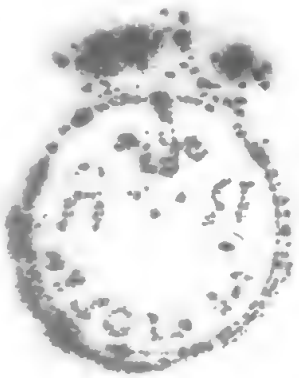
BIBLIOTECA NAZ.
142
A
31
NAPOLI

BIBL. NAZ.
VITT. EM. ELE III
142
A
31
NAPOLI





HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

PAR

GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME QUATRIEME.

B. R. NAPOLI

A GENEVE.

M. DCC. LXXXI.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE

TABLE
DES
INDICATIONS.

LIVRE SEPTIEME.

Conquête du Pérou par les Eſpagnols. Changemens arrivés dans cet empire, depuis qu'il a changé de domination.

I. *Peut-on applaudir aux conquêtes des Eſpagnols dans le Nouveau-Monde ?* Pag. 1.

II. *Extravagances & cruautés qui marquent les premiers pas des Eſpagnols dans l'Amérique Méridionale.* 3.

III. *On donne aux Eſpagnols la premiere notion du Pérou.* 9.

IV. *Trois Eſpagnols entreprennent la conquête du Pérou, ſans aucun ſecours du gouvernement.* 12.

V. *Comment Pizarre, chef de l'expédition, ſe rend maître de l'empire.* 16.

VI. *Origine, religion, gouvernement, mœurs & arts du Pérou à l'arrivée des Eſpagnols.* 24.

VII. *La ſoumiſſion du Pérou eſt l'époque des plus ſanglantes diviſions entre les conquérans.* 44.
VIII. *Un vieux prêtre fait enfin finir l'effuſion du ſang Eſpagnol.* 55.
IX. *Notions ſur le Darien. Cette contrée étoit-elle digne de diviſer les nations?* 60.
X. *Etendue, climat, ſol, fortifications, fort, population, mœurs, commerce de Carthagène.* 62.
XI. *Cauſes de l'oubli où eſt tombée la province de Sainte-Marthe.* 70.
XII. *Premiers événemens dont le pays de Venezuela fut le théâtre.* 72.
XIII. *Le cacao a toujours fixé les yeux de l'Eſpagne ſur Venezuela.* 74.
XIV. *La province de Venezuela eſt miſe ſous le joug du monopole. Proſpérités de la compagnie.* 78.
XV. *La cour de Madrid abandonne Cumana aux ſoins de Las-Caſas. Travaux infructueux de cet homme célebre pour rendre la contrée floriſſante.* 87.
XVI. *Du fleuve Orenoque.* 90.
XVII. *Quelle fut la condition des femmes ſur les bords de l'Orenoque, & quelle elle eſt encore.* 92.
XVIII. *Etat de la colonie Eſpagnole, formée ſur les rives de l'Orenoque.* 98.
XIX. *Courte deſcription du nouveau royaume de Grenade.* 101.
XX. *Ce qu'a été le nouveau royaume de Grenade, ce qu'il eſt, & ce qu'il peut devenir.* 103.
XXI. *Singularités remarquables dans la province de Quito.* 109.

XXII. *Le pays de Quito eſt très-peuplé, & pourquoi. Quels ſont les travaux de ſes habitans.* 111.
XXIII. *Le quinquina vient de la province de Quito. Conſidérations ſur ce remede.* 113.
XXIV. *Digreſſion ſur la formation des montagnes.* 118.
XXV. *Organiſation phyſique du Pérou propre.* 125.
XXVI. *En quoi different les montagnes, les plaines & les vallées du Pérou.* 128.
XXVII. *Le peu de Péruviens qui ont échappé au glaive ou à la tyrannie des conquérans, ſont tombés dans l'abrutiſſement.* 135.
XXVIII. *En quel état eſt maintenant le Pérou.* 138.
XXIX. *Particularités ſur le lama, le laco, le guanaco & la vigogne.* 149.
XXX. *Deſcription des mines du Pérou, & ſpécialement de celles de platine & de mercure.* 157.
XXXI. *Renverſement & réédification de Lima. Mœurs de cette capitale du Pérou.* 177.
XXXII. *Panama fut long-tems le pont de communication du Pérou avec l'Eſpagne. Comment s'entretenoit ce commerce.* 188.
XXXIII. *Les Eſpagnols ont ſubſtitué la route du détroit de Magellan & du cap de Horn à celle de Panama.* 195.
XXXIV. *Le Pérou eſt-il auſſi riche qu'il l'étoit autrefois?* 199.

LIVRE HUITIEME.

Conquête du Chili & du Paraguay par les Eſpagnols. Détail des événemens qui ont accompagné & ſuivi l'invaſion. Principes ſur leſquels cette puiſſance conduit ſes colonies.

I. *LES Européens ont-ils été en droit de fonder des colonies dans le Nouveau-Monde?* P. 201.
II. *Premieres irruptions des Eſpagnols dans le Chili.* 206.
III. *Les Eſpagnols ont été réduits à combattre continuellement dans le Chili. Maniere dont leurs ennemis ſe font la guerre.* 209.
IV. *Etabliſſemens formés dans le Chili par les Eſpagnols.* 211.
V. *Fertilité du Chili, & ſon état actuel.* 215.
VI. *Commerce du Chili avec les Sauvages, avec le Pérou & avec le Paraguay.* 217.
VII. *Les Eſpagnols découvrent le Paraguay. Extravagance de leur conduite pendant un ſiecle.* 224.
VIII. *Ceux des Indiens qui ne veulent pas ſubir le joug de l'Eſpagne ſe réfugient au Chaco.* 229.
IX. *Les Eſpagnols parviennent à fonder trois grandes provinces. Ce qui eſt propre à chacune d'elles.* 231.

X. *De la capitale du Paraguay & des difficultés que doivent ſurmonter les navigateurs pour y arriver.* 234.
XI. *De l'herbe du Paraguay, la principale richeſſe de la colonie.* 237.
XII. *Liaiſons du Paraguay avec les contrées limitrophes & avec l'Eſpagne.* 239.
XIII. *Innovation heureuſe, qui doit améliorer le ſort du Paraguay.* 244.
XIV. *Principes ſur leſquels les Jéſuites fonderent leurs miſſions du Paraguay.* 245.
XV. *Pourquoi les hommes ne ſe ſont-ils que peu multipliés dans ces célébres miſſions?* 250.
XVI. *Examen des reproches faits aux Jéſuites touchant les miſſions.* 258.
XVII. *Les peuples étoient-ils heureux dans ces miſſions, & ont-ils regretté leurs légiſlateurs?* 263.
XVIII. *Meſures préliminaires priſes par la cour d'Eſpagne pour le gouvernement de ces miſſions.* 266.
XIX. *Peuples qui habitent l'Amérique Eſpagnole, & premiérement les chapetons.* 267.
XX. *Les créoles.* 268.
XXI. *Les métis.* 270.
XXII. *Les negres.* ibid.
XXIII. *Ancienne condition des Indiens, & leur état actuel.* 276.
XXIV. *Gouvernement civil établi par l'Eſpagne dans le Nouveau-Monde.* 289.
XXV. *Quel eſt le régime eccléſiaſtique ſuivi en Amérique?* 290.
XXVI. *Partage fait au tems de la conquête des terres du Nouveau-Monde. Comment on les acquiert maintenant.* 292.

XXVII. *Réglemens faits à diverſes époques, pour l'exploitation des mines.* 296.
XXVIII. *Impôts établis dans l'Amérique Eſpagnole.* 298.
XXIX. *Principes deſtructeurs ſur leſquels l'Eſpagne fonda d'abord ſes liaiſons avec le Nouveau-Monde.* 305.
XXX. *Comment la cour de Madrid perſévéra-t-elle dans ſon mauvais ſyſtême ?* 308.
XXXI. *Suites que les funeſtes combinaiſons du miniſtere Eſpagnol eurent dans la métropole même.* 310.
XXXII. *Calamités que l'aveuglement de la cour d'Eſpagne accumula ſur les colonies.* 323.
XXXIII. *L'Eſpagne commence à ſortir de ſa léthargie.* 331.
XXXIV. *Moyens qu'il conviendroit à l'Eſpagne d'employer pour accélérer ſes proſpérités en Europe & en Amérique.* 334.
XXXV. *La domination Eſpagnole a-t-elle une baſe ſolide dans le Nouveau-Monde ?* 362.

Fin de la Table du Tome quatrieme.

HISTOIRE

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE SEPTIEME.

Conquête du Pérou par les Eſpagnols. Changemens arrivés dans cet Empire, depuis qu'il a changé de domination.

I. Peut-on applaudir aux conquêtes des Eſpagnols dans le Nouveau-Monde?

JE ne me ſuis pas propoſé d'être le panégyriſte des conquérans de l'autre hémiſphère. Mon jugement ne s'eſt point laiſſé corrompre par l'éclat de leurs ſuccès au point de me dé-

rober, & leurs injuſtices & leurs forfaits. J'écris l'hiſtoire, & je l'écris preſque toujours les yeux baignés de larmes. L'étonnement a quelquefois ſuccédé à la douleur. J'ai été ſurpris qu'aucun de ces farouches guerriers n'ait préféré la voie ſi ſûre de la douceur & de l'humanité, & qu'ils aient tous mieux aimé ſe montrer comme des tyrans que comme des bienfaiteurs. Par quel aveuglement étrange n'ont-ils pas ſenti qu'en dévaſtant les contrées dont ils s'emparoient, ils ſe nuiſoient à eux-mêmes, & qu'ils renonçoient par leur cruauté à une poſſeſſion plus tranquille & plus lucrative? On aſſure que dans les contrées où l'homme n'avoit point encore paru, les animaux les plus timides, s'approcherent de lui ſans frayeur. On ne me perſuadera jamais qu'au premier aſpect de l'Européen, l'homme ſauvage ait été plus farouche que les animaux. Ce fut ſûrement une fatale expérience qui l'inſtruiſit du péril de cette familiarité.

Quoi donc, les nations ſeront-elles plus cruelles entre elles que les ſouverains les plus oppreſſeurs envers leurs ſujets? Les ſociétés dévoreront donc les ſociétés! l'homme ſera plus méchant que le tigre! la raiſon ne lui aura été donnée que pour lui tenir lieu de tous les inſtincts mal faiſans! & ſes annales ne ſeront que les annales de ſa perverſité! O Dieu! pourquoi as-tu créé l'homme? ignorois-tu que pour un inſtant où tu pourrois

regarder ton ouvrage avec complaisance, cent fois tu en détournerois ton regard? les atrocités que les Espagnols devoient commettre dans le nouveau-Monde auroient-elles échappé à ta prévoyance?

Ici vont se développer des scènes plus terribles que celles qui nous ont fait si souvent frémir. Elles se répéteront sans interruption dans les immenses contrées qui nous restent à parcourir. Jamais, jamais le glaive ne s'émoussera; & l'on ne le verra s'arrêter que lorsqu'il ne trouvera plus de victimes à frapper.

II. Extravagances & cruautés qui marquent les premiers pas des Espagnols dans l'Amérique méridionale.

Ce sera encore Colomb qui ouvrira la carriere. Ce grand homme avoit découvert la terre ferme de l'Amérique, mais sans y descendre. Ce ne fut que lorsque l'isle de Saint-Domingue fut solidement établie, qu'il jugea convenable de donner plus d'extension à ses entreprises. Il pensoit qu'au-delà de ce continent étoit un autre océan qui devoit aboutir aux Indes orientales, & que les deux mers pouvoient avoir une communication. Pour la découvrir, il rangea, en 1502, les côtes le plus près qu'il étoit possible. Il touchoit à tous les lieux qui étoient accessibles; & contre la pratique des autres navigateurs, qui se conduisoient dans les terres qu'ils visitoient comme n'y devant jamais revenir, il traitoit les peuples avec des égards qui lui

concilioient leur affection. Le golfe de Darien l'occupa plus particulierement. Il prenoit les rivieres qui s'y jettent pour le grand canal qu'il cherchoit à travers des périls ſi éminens, avec de ſi exceſſives fatigues. Déchu de ſes eſpérances, il voulut laiſſer une petite colonie, ſur la riviere de Belem, dans le pays de Veragua. L'avidité, l'orgueil, la barbarie de ſes compagnons lui ravirent la ſatisfaction de former le premier établiſſement Européen dans le continent du nouvel hémiſphère.

Quelques années s'écoulerent encore ſans que les Eſpagnols ſe fixaſſent ſur aucune plage. Comme ces aventuriers ne recevoient du gouvernement que la permiſſion de faire des découvertes, il ne leur tomboit pas dans l'eſprit de s'occuper de culture ou de commerce. La perſpective des fortunes éloignées qu'on auroit pu faire par ces voies ſages, étoit trop au-deſſus des préjugés de ces tems barbares. Il n'y avoit que l'appât du gain préſent qui pût pouſſer les hommes à des entrepriſes auſſi hardies que l'étoient celles de ce ſiecle. L'or ſeul les attiroit au continent de l'Amérique, & faiſoit braver les dangers, les maladies & la mort qu'on rencontroit ſur la route, à l'arrivée ou dans le retour; & par une terrible, mais juſte vengeance, la barbarie & la cupidité Européennes, épuiſant à la fois d'habitans les deux hémiſphères, à la deſtruction des peuples dépouillés, joignoient

celle des peuples brigands & meurtriers.

Ce ne fut qu'en 1509 qu'Ojeda & Nicueſſa formerent, mais ſéparément, le projet de faire des conquêtes ſolides & durables. Pour les affermir dans leur réſolution, Ferdinand donna au premier le gouvernement des contrées qui, commençant au cap de la Vela, finiſſent au golfe de Darien, & au ſecond de tout l'eſpace qui s'étend depuis ce golfe fameux juſqu'au cap Gracias à Dios. L'un & l'autre devoient, en débarquant, annoncer aux peuples les dogmes de la religion chrétienne, & les avertir du don que le pontife de Rome avoit fait de leur pays au roi d'Eſpagne. Si ces ſauvages refuſoient de courber un front docile ſous ce double joug, on étoit autoriſé à les pourſuivre par le fer & par le feu, & à réduire à l'eſclavage les nations entieres.

Et c'eſt le chef de la plus ſainte des religions qui donne à autrui ce qui ne lui appartient pas? & c'eſt un ſouverain chrétien qui l'accepte ce don? & ces conditions ſtipulées entre eux ſont la ſoumiſſion au monarque Européen ou l'eſclavage; le baptême ou la mort. Sur le ſimple expoſé de ce contract inoui, on eſt ſaiſi d'une telle horreur que l'on prononce que celui qui ne la partage pas, eſt un homme étranger à toute morale, à tout ſentiment d'humanité, à toute notion de juſtice, qui ne mérite pas qu'on raiſonne avec lui. Pontife abominable; & ſi ces contrées

dont tu diſpoſes ont un légitime propriétaire, ton avis eſt donc qu'on l'en dépouille ? ſi elles ont un légitime ſouverain, ton avis eſt donc que les ſujets lui ſoient infidèles ? ſi elles ont des dieux, ton avis eſt donc qu'elles ſoient impies ? Prince ſtupide, & tu ne ſens pas que les droits qu'on te confère, on ſe les arroge ? & qu'en les acceptant, tu abandonnes ton pays, ton ſceptre & ta religion à la merci d'un ambitieux ſophiſte, du machiaveliſte le plus dangereux ?

Mais il étoit plus aiſé d'accorder ces abſurdes & atroces privileges que d'en faire jouir les ſuperſtitieux, les barbares aventuriers qui les avoient ſollicités. Les Indiens ſe refuſerent à toute liaiſon avec des étrangers avides qui menaçoient également leur vie & leur liberté. Les armes ne furent pas plus favorables aux Eſpagnols que leurs perfides careſſes. Les peuples du continent, accoutumés à ſe faire mutuellement la guerre, les reçurent avec une audace inconnue dans les isles qu'on avoit ſi facilement conquiſes. Des fleches empoiſonnées pleuvoient ſur eux de toutes parts ; & aucun de ceux qui en étoient percés n'échappoit à une mort plus ou moins affreuſe. Aux traits lancés par l'ennemi ſe joignirent bientôt d'autres cauſes de deſtruction ; des naufrages inévitables dans des parages inconnus ; un défaut de ſubſiſtances preſque continuel ſur des contrées entierement incultes ; les maladies particulieres à

ce climat le plus mal-ſain de l'Amérique. Le peu qui avoient échappé à tant de calamités & qui ne purent pas regagner Saint-Domingue, ſe réunirent à Sainte-Marie du Darien.

Ils y vivoient dans l'anarchie, lorſque Vaſco-Nugnès de Balboa parut au milieu d'eux. Cet homme, qui fut honoré du ſurnom d'Hercule par les compagnons de ſes forfaits, avoit un tempérament robuſte, une valeur audacieuſe, une éloquence populaire. Ces qualités le firent choiſir pour chef; & toutes ſes actions prouverent qu'il étoit digne de commander aux ſcélérats qui lui avoient donné leur ſuffrage. Jugeant qu'il devoit ſe trouver plus d'or dans l'intérieur des terres que ſur la côte d'où des rapines répétées l'avoient arraché, il s'enfonça dans les montagnes. Le pays lui offrit, dit-on, d'abord de ces petits hommes blancs dont on retrouve l'eſpece en Afrique & dans quelques isles de l'Aſie. Ils ſont couverts d'un duvet d'une blancheur éclatante. Ils n'ont point de cheveux. Ils ont la prunelle rouge. Ils ne voient bien que la nuit. Ils ſont foibles, & leur inſtinct paroit plus borné que celui des autres hommes. Ces ſauvages, s'il eſt vrai qu'ils aient exiſté, étoient en petit nombre: mais il s'en trouva d'une eſpece différente, aſſez forts & aſſez hardis pour oſer défendre leurs droits. Ces derniers avoient une pratique bien extraordinaire: c'étoit que les maris, à la mort de leurs femmes, les femmes, à la

mort de leurs maris, ſe coupoient le bout d'un doigt; enſorte que la ſeule inſpection de leurs mains indiquoient s'ils étoient veufs, & combien de fois ils l'avoient été.

On n'a rien dit juſqu'ici, vraiſemblablement on ne dira jamais rien qui puiſſe expliquer ce renverſement de la raiſon. Si les femmes avoient été ſeules obligées à cette bizarre & cruelle cérémonie, il ſeroit naturel de ſoupçonner qu'on avoit voulu prévenir l'impoſture d'une veuve qui auroit voulu ſe donner pour vierge à un nouvel époux. Mais cette conjecture ne pourroit convenir aux maris dont l'état n'a jamais pu entraîner d'aſſez grands inconvéniens, pour qu'on ait cherché à le conſtater par des ſignes indélébiles. Cet uſage a été retrouvé ailleurs. En voici un particulier au Darien.

Lorſqu'une veuve mouroit, on enterroit avec elle ceux de ſes enfans que la foibleſſe de leur âge mettoit dans l'impoſſibilité de pourvoir à leur ſubſiſtance. Comme perſonne ne vouloit ſe charger de ces orphelins, la nation les faiſoit périr pour les empêcher de mourir de faim. La charité de ces barbares ne s'étendoit pas plus loin. C'eſt la plus grande atrocité où la déplorable conſtitution de la vie ſauvage ait jamais pu pouſſer les hommes.

Malgré ces mœurs féroces, Balboa, ſoutenu par l'opiniâtreté de ſon caractere, pouſſé par l'inſatiable cupidité de ſes ſoldats, aidé

par les meutes de ces dogues impitoyables qui avoient si bien servi les Espagnols dans toutes leurs conquêtes, Balboa parvint enfin à égorger les habitans du Darien, à les disperser ou à les soumettre.

III. On donne aux Espagnols la première notion du Pérou.

Un jour que les conquérans se disputoient de l'or avec cet acharnement qui annonce des violences, un jeune Cacique renversa la balance où on le pesoit. "Pourquoi, leur dit-„ il, du ton du dédain, pourquoi vous brouil-„ ler pour si peu de chose. Si c'est pour cet „ inutile métal que vous avez quitté votre „ patrie, que vous égorgez tant de peuples, „ je vous conduirai dans une région où il „ est si commun qu'on l'y emploie aux plus „ vils usages „. Pressé de s'expliquer plus clairement, il assure qu'à peu de distance de l'océan qui baigne le Darien, il est un autre océan qui conduit à ce pays si riche. L'opinion s'établit aussi-tôt généralement que cette autre mer est celle que Colomb a si vivement cherchée; & partent, le premier septembre 1513, pour l'aller reconnoître, cent quatre-vingt-dix Espagnols, suivis de mille Indiens, qui doivent leur servir de guides, porter leurs vivres & leur bagage.

Du lieu d'où s'élançoit la troupe jusqu'au lieu où elle vouloit se rendre, il n'y a que soixante milles: mais il falloit gravir des montagnes si escarpées, franchir des rivieres si

larges, traverſer des marais ſi profonds, pénétrer dans des forêts ſi épaiſſes, diſſiper, gagner ou détruire tant de nations féroces, que ce ne fut qu'après vingt-cinq jours de marche que les hommes les plus accoutumés aux périls, aux fatigues & aux privations ſe trouverent au terme de leurs eſpérances. Sans perdre un moment, Balboa, armé de toutes pieces, à la maniere de l'ancienne chevalerie, avance aſſez loin dans la mer du Sud. *Spectateurs des deux hémiſphères*, s'écrie ce barbare, *vous êtes témoins que je prends poſſeſſion de cette partie de l'univers pour la couronne de Caſtille. Ce que mon bras lui a donné, mon épée ſaura le défendre.* Déja la croix étoit plantée ſur la terre ferme, & le nom de Ferdinand gravé ſur l'écorce de quelques arbres.

Ces cérémonies donnoient alors aux Européens le domaine de toutes les contrées du nouveau-monde où ils pouvoient porter leurs pas ſanglans. Ainſi l'on ſe crut en droit d'exiger des peuples voiſins un tribut en perles, en métaux, en ſubſiſtances. Tous les témoignages ſe réunirent pour confirmer ce qui avoit été dit d'abord des richeſſes de l'empire qui fut appellé Pérou, & les brigands qui en méditoient la conquête, reprirent la route du Darien où ils devoient raſſembler les forces qu'exigeoit une entrepriſe ſi difficile.

Balboa s'attendoit à conduire ce grand pro-

jet. Ses compagnons avoient placé en lui leur confiance. Il avoit fait entrer dans les caisses publiques plus de trésors qu'aucun des autres aventuriers. Dans l'opinion publique, la découverte qu'il venoit de faire le plaçoit presque à côté de Colomb. Mais par un exemple de cette injustice & d'une ingratitude si commune dans les cours, où le mérite ne peut rien contre la protection; où un grand général est remplacé, au milieu de ses triomphes, par un homme inepte; où une favorite dissipatrice & rapace dépose un ministre économe de la finance; où le bien général & les services rendus sont également oubliés, & où les révolutions dans les grandes places de l'état deviennent si souvent des sujets de joie & de plaisanterie; Pedrarias fut choisi pour le remplacer. Le nouveau commandement, également jaloux & cruel, fit arrêter son prédécesseur, ordonna qu'on lui fit son procès, & lui fit ensuite trancher la tête. Par ses ordres ou de son aveu, ses subalternes pilloient, brûloient, massacroient de toutes parts, sans distinction d'alliés ou d'ennemis, & ce ne fut qu'après avoir détruit trois cens lieues de pays, qu'en 1518 il transféra la colonie de Sainte-Marie sur les bords de l'océan Pacifique, dans un lieu qui reçut le nom de Panama.

IV. Trois Espagnols entreprennent la conquête du Pérou, sans aucun secours du gouvernement.

Quelques années s'écoulerent sans que cet

établiſſement pût remplir les hautes deſtinées auxquelles il étoit appellé. Enfin trois hommes nés dans l'obſcurité entreprirent de renverſer à leurs frais un trône qui ſubſiſtoit avec gloire depuis pluſieurs ſiecles.

François Pizarre, le plus connu de tous, étoit fils naturel d'un gentilhomme d'Eſtramadoure. Son éducation fut ſi négligée, qu'il ne ſavoit pas lire. La garde des troupeaux, qui fut ſa premiere occupation, ne convenant pas à ſon caractère, il s'embarqua pour le Nouveau-Monde. Son avarice & ſon ambition lui donnerent une activité ſans bornes. Il étoit de toutes les expéditions. Il ſe diſtingua dans la plupart; & il acquit, dans les diverſes ſituations où il ſe trouva, cette connoiſſance des hommes & des affaires, dont on a toujours beſoin pour s'élever; mais ſurtout néceſſaire à ceux qui par leur naiſſance ont tout à vaincre. L'uſage qu'il avoit fait juſqu'alors de ſes forces phyſiques & morales, lui perſuada que rien n'étoit au-deſſus de ſes talens, & il forma le projet de les employer contre le Pérou.

Il aſſocia à ſes vues Diego d'Almagro, dont la naiſſance étoit incertaine, mais dont le courage étoit éprouvé. On l'avoit toujours vu ſobre, patient, infatigable dans les camps où il avoit vieilli. Il avoit puiſé à cette école une franchiſe qui s'y trouve plus qu'ailleurs; & cette dureté, cette cruauté qui n'y ſont que trop communes.

La fortune de deux ſoldats, quoique conſidérable, ne ſe trouvant pas ſuffiſante pour la conquête qu'ils méditoient, ils ſe jetterent dans les bras de Fernand de Luques. C'étoit un prêtre avide, qui s'étoit prodigieuſement enrichi par toutes les voies que la ſuperſtition rend faciles à ſon état, & par quelques moyens particuliers qui tenoient aux mœurs du ſiecle.

Les confédérés établirent pour fondement de leur ſociété, que chacun mettroit tout ſon bien dans cette entrepriſe; que les richeſſes qu'elle produiroit ſeroient partagées également, & qu'on ſe garderoit mutuellement une fidélité inviolable. Les rôles que chacun devoit jouer dans cette grande ſcene, furent diſtribués comme le bien des affaires l'exigeoit. Pizarre devoit commander les troupes, Almagro conduire les ſecours, & Luques préparer les moyens. Ce plan d'ambition, d'avarice & de férocité, fut ſcellé par le fanatiſme. Luques conſacra publiquement une hoſtie dont il conſomma une partie, & partagea le reſte entre ſes deux aſſociés: jurant tous trois par le ſang de Dieu, de ne pas épargner, pour s'enrichir, celui des hommes.

L'expédition commencée ſous ces horribles auſpices avec un vaiſſeau, cent douze hommes & quatre chevaux, vers le milieu de novembre 1524, ne fut pas heureuſe. Rarement Pizarre put-il aborder; & dans le peu d'endroits où il lui fut poſſible de prendre

terre, il ne voyoit que des plaines inondées, que des forêts impénétrables, que quelques ſauvages peu diſpoſés à traiter avec lui. Almagro qui lui menoit un renfort de ſoixante-dix hommes, n'eut pas un ſpectacle plus conſolant ; & il perdit même un œil dans un combat très-vif qu'il lui fallut ſoutenir contre les Indiens. Plus de la moitié de ces intrépides Eſpagnols avoient péri par la faim, par le fer ou par le climat, lorſque los-Rios, qui avoit ſuccédé à Pedrarias, envoya ordre à ceux qui avoient échappé à tant de fléaux de rentrer ſans délai dans la colonie. Tous obéirent, tous à l'exception de treize qui, fidèles à leur chef, voulurent courir juſqu'à la fin ſa fortune. Ils la trouverent d'abord plus contraire qu'elle ne l'avoit encore été, puiſqu'ils ſe virent réduits à paſſer ſix mois entiers dans l'iſle de la Gorgonne, le lieu le plus mal-ſain, le plus ſtérile & le plus affreux qui fût peut-être ſur le globe. Mais enfin le ſort s'adoucit. Avec un très-petit navire que la pitié ſeule avoit déterminé à leur envoyer pour les tirer de ce ſéjour de déſolation, ils continuerent leur navigation & aborderent à Tumbez, bourgade aſſez conſidérable de l'empire qu'ils ſe propoſoient d'envahir un jour. De cette rade où tout portoit l'empreinte de la civiliſation, Pizarre reprit la route de Panama où il arriva dans les derniers jours de 1527 avec de la poudre d'or, avec des vaſes de ce précieux métal, avec des vigognes, avec

trois Péruviens deſtinés à ſervir plutôt ou plus tard d'interprètes.

Loin d'être découragés par les revers qu'on avoit éprouvés, les trois aſſociés furent enflammés d'une paſſion plus forte d'acquérir des tréſors qui leur étoient mieux connus. Mais il falloit des ſoldats, il falloit des ſubſiſtances; & on leur refuſoit l'un & l'autre ſecours dans la colonie. Le miniſtère, dont Pizarre lui-même étoit venu réclamer l'appui en Europe, ſe montra plus facile. Il autoriſa ſans réſerve, la levée des hommes, l'achat des approviſionnemens; & il ajouta à cette liberté indéfinie toutes les faveurs qui ne coûtoient rien au fiſc.

Cependant, en réuniſſant tous leurs moyens, les aſſociés ne purent équipper que trois petits navires; ils ne purent raſſembler que cent quarante-quatre fantaſſins & trente-ſix cavaliers. C'étoit bien peu pour les grandes vues qu'il falloit remplir : mais, dans le Nouveau-Monde, les Eſpagnols attendoient tout de leurs armes ou de leur courage; & Pizarre ne balança pas à s'embarquer dans le mois de février de l'an 1531. La connoiſſance qu'il avoit acquiſe de ces mers, lui fit éviter les calamités qui avoient traverſé ſa première expédition; & il n'éprouva d'autre malheur que celui d'être forcé par les vents contraires de débarquer à cent lieues du port où il s'étoit propoſé d'aborder.

Il fallut s'y rendre par terre. On ſuivit la

côte qui étoit très-difficile, en forçant ſes habitans à donner leurs vivres, en les dépouillant de l'or qu'ils avoient, en ſe livrant à cet eſprit de rapine & de cruautés qui formoit les mœurs de ces tems barbares. L'iſle de Puna qui défendoit la rade fut forcée; & la troupe entra victorieuſe à Tumbez, où des maladies de tous les genres l'arrêtèrent trois mois entiers. L'arrivée de deux renforts qui lui venoient de Nicaragua la conſolèrent un peu du chagrin que lui cauſoit ce ſéjour forcé. Ils n'étoient, à la vérité, que de trente hommes chacun: mais ils étoient conduits par Sébaſtien Benalcazar & par Fernand Soto qui tous deux jouiſſoient d'une réputation brillante. Les Eſpagnols ne furent pas inquiétés dans leur première conquête, & il faut en dire la raiſon.

V. Comment Pizarre, chef de l'expédition, ſe rend maître de l'empire.

L'empire du Pérou qui, comme la plupart des autres dominations, n'avoit dans l'origine que peu d'étendue, s'étoit ſucceſſivement aggrandi. Il avoit en particulier reçu un accroiſſement conſidérable du onzième empereur Huyana-Capac, qui s'étoit emparé par la force du vaſte pays de Quito, & qui pour légitimer autant qu'il étoit poſſible, ſon uſurpation, avoit épouſé l'unique héritière du roi détrôné. De cette union, que les loix & les préjugés réprouvoient également, étoit ſorti Atabaliba qui, après la mort de ſon pere,

prétendit à l'héritage de ſa mere. Cette ſucceſſion lui fut conteſtée par ſon frère aîné Huaſcar qui étoit d'un autre lit & dont la naiſſance n'avoit point de tache. De ſi grands intérêts mirent les armes à la main des deux concurrens. L'un avoit pour lui la faveur des peuples & l'uſage immémorial de l'indiviſibilité de l'empire : mais l'autre s'étoit aſſuré d'avance des meilleures troupes. Celui qui avoit pour lui les armées fut vainqueur, jetta ſon rival dans les fers, & plus puiſſant qu'il ne l'avoit eſpéré, ſe trouva le maître de toutes les provinces.

Ces troubles, qui pour la premiere fois venoient d'agiter le Pérou, n'étoient pas entierement calmés, lorſque les Eſpagnols s'y montrèrent. Dans la confuſion où étoit encore tout l'Etat, on ne ſongea pas à troubler leur marche ; & ils arrivèrent ſans obſtacle à Caxamalca. Atabaliba, que des circonſtances particulieres avoient conduit au voiſinage de cette maiſon impériale, leur envoya ſur le champ des fruits, des grains, des émeraudes, pluſieurs vaſes d'argent ou d'or. Cependant il ne diſſimula pas à leur interprète qu'il déſiroit de les voir ſortir de ſon territoire ; & il annonça qu'il iroit concerter le lendemain avec leur chef les meſures de cette retraite.

Se préparer au combat ſans laiſſer appercevoir le moindre appareil de guerre, fut la ſeule diſpoſition que fit Pizarre pour rece-

voir le prince. Il mit ſa cavalerie dans les jardins du palais, où elle ne pouvoit être apperçue ; l'infanterie étoit dans la cour, & ſon artillerie fut tournée vers la porte par où l'empereur devoit entrer.

Atabaliba vint avec confiance au rendez-vous. Douze à quinze mille hommes l'accompagnoient. Il étoit porté ſur un trône d'or, & ce métal brilloit dans les armes de ſes troupes. Il ſe tourna vers les principaux officiers, & il leur dit : *Ces étrangers ſont les envoyés des dieux ; gardez-vous de les offenſer.*

On étoit aſſez près du palais, occupé par Pizarre, lorſqu'un dominicain, nommé Vincent Valverde, le crucifix d'une main, ſon bréviaire dans l'autre, pénètre juſqu'à l'empereur. Il arrête la marche de ce prince, & lui fait un long diſcours, dans lequel il lui expoſe la religion chrétienne, le preſſe d'embraſſer ce culte, & lui propoſe de ſe ſoumettre au roi d'Eſpagne, à qui le pape avoit donné le Pérou.

L'empereur, qui l'avoit écouté avec beaucoup de patience, lui répondit : je veux bien être l'ami du roi d'Eſpagne, mais non ſon tributaire ; il faut que le pape ſoit d'une extravagance extrême, pour donner ſi libéralement ce qui n'eſt pas à lui. Je ne quitte pas ma religion pour une autre ; & ſi les chrétiens adorent un Dieu mort ſur une croix, j'adore le ſoleil qui ne meurt jamais. Il demande enſuite à Vincent où il a pris tout ce

qu'il vient de dire de Dieu & de la création. *Dans ce livre*, répond le moine, en préſentant ſon breviaire à l'empereur. Atabaliba prend le livre, le regarde de tous les côtés, ſe met à rire, & jettant le breviaire : *Ce livre*, ajoute-t-il, *ne me dit rien de tout cela.* Vincent ſe tourne alors vers les Eſpagnols, en leur criant de toutes ſes forces : *Vengeance, mes amis, vengeance. Chrétiens, voyez-vous comme il mépriſe l'évangile ? Tuez-moi ces chiens, qui foulent aux pieds la loi de Dieu.*

Les Eſpagnols, qui, vraiſemblablement, avoient peine à retenir cette fureur, cette ſoif de ſang, que leur inſpiroit la vue de l'or & des infidèles, obéirent au dominicain. Qu'on juge de l'impreſſion que dûrent faire ſur les Péruviens la vue des chevaux qui les écraſoient, le bruit & l'effet du canon & de la mouſqueterie qui les terraſſoient comme la foudre. Ces malheureux prirent la fuite avec tant de précipitation, qu'ils tomboient les uns ſur les autres. On en fit un carnage affreux. Pizarre lui-même s'avança vers l'empereur, fit tuer par ſon infanterie tout ce qui entouroit le trône, fit le monarque priſonnier, & pourſuivit le reſte de la journée ce qui avoit échappé au glaive de ſes ſoldats. Une foule de princes, les miniſtres, la fleur de la nobleſſe, tout ce qui compoſoit la cour d'Atabaliba, fut égorgé. On ne fit point grace à la foule de femmes, de vieillards, d'enfans, qui étoient venus des environs pour voir leur

maître. Tant que ce carnage dura, Vincent ne ceſſa d'animer les aſſaſſins fatigués de tuer, les exhortant à ſe ſervir, non du tranchant, mais de la pointe de leurs épées, pour faire des bleſſures plus profondes. Au retour de cette infâme boucherie, les Eſpagnols paſſèrent la nuit à s'enivrer, à danſer, à ſe livrer à tous les excès de la débauche.

Quoique étroitement gardé, l'empereur ne tarda pas à démêler la paſſion extrême de ſes ennemis pour l'or. Cette découverte le détermina à leur en offrir pour ſa rançon autant que ſa priſon, longue de vingt-deux pieds & large de ſeize, en pourroit contenir, juſqu'à la plus grande hauteur où le bras d'un homme pourroit atteindre. Sa propoſition fut acceptée. Mais, tandis que ceux de ſes miniſtres, qui avoient le plus ſa confiance étoient occupés à raſſembler ce qu'il falloit pour remplir ſes engagemens, il apprit que Huaſcar avoit promis trois fois plus à quelques Eſpagnols qui avoient eu occaſion de l'entretenir, s'ils conſentoient à le rétablir ſur le trône de ſes peres. Ce commencement de négociation l'effraya; & dans ſes craintes, il ſe décida à faire étrangler un rival qui lui paroiſſoit dangereux.

Pour diſſiper les ſoupçons que cette action devoit donner à ſes géoliers, Atabaliba preſſa avec une vivacité nouvelle le recouvrement des métaux ſtipulés pour ſa liberté. Il en arrivoit de tous les côtés autant que l'éloi-

gnement des lieux, que la confuſion des choſes pouvoient le permettre. Dans peu, rien n'y auroit manqué : mais ces amas d'or, ſans ceſſe expoſés aux regards avides des conquérans, irritoient tellement leur cupidité, qu'il fut impoſſible d'en différer plus longtems la diſtribution. On délivra aux agens du fiſc le quint que le gouvernement s'étoit réſervé. Cent mille piaſtres ou 540,000 liv. furent miſes à part pour le corps de troupes qu'Almagro venoit de mener & qui étoit encore ſur les côtes. Chaque cavalier de Pizarre reçut 43,200 liv. chaque fantaſſin 21,600 liv. & le général, les officiers eurent une ſomme proportionnée à leurs grades dans la milice.

Ces fortunes, les plus extraordinaires dont l'hiſtoire ait conſervé le ſouvenir, n'adoucirent pas la barbarie de ces Eſpagnols. Atabaliba avoit donné ſon or, on s'étoit ſervi de ſon nom pour ſubjuguer l'eſprit des peuples : il étoit tems qu'il finit ſon rôle. Vincent diſoit que c'étoit un prince endurci qu'il falloit traiter comme Pharaon. L'interprète Philipillo, qui avoit un commerce criminel avec une de ſes femmes, auroit pu être troublé dans ſes plaiſirs. Almagro craignoit que tant qu'on le laiſſeroit vivre, l'armée de ſon aſſocié ne voulût s'approprier tout le butin comme partie de ſa rançon. Pizarre avoit été mépriſé par lui, parce que, moins inſtruit que le dernier des ſoldats, il ne ſavoit pas

lire. Ces cauſes, peut-être encore plus que des raiſons politiques, firent décider la mort de l'empereur. On oſa lui faire ſon procès dans les formes, & cette comédie atroce eut les ſuites horribles qu'elle devoit avoir.

Après cet aſſaſſinat juridique, les meurtriers parcoururent le Pérou avec cette ſoif de ſang & de rapine qui dirigeoit toutes leurs actions. Vraiſemblablement, ils ſe ſeroient trouvés, ſans tirer l'épée, les maîtres de ce vaſte empire, s'ils avoient montré de la modération, de l'humanité. Une nation naturellement douce, depuis long-tems accoutumée à la plus aveugle ſoumiſſion, conſtamment fidèle aux maîtres qu'il avoit plu au ciel de lui envoyer, étonnée du terrible ſpectacle qui venoit de frapper ſes yeux : cette nation auroit ſubi le joug ſans trop murmurer. L'expoliation de ſes maiſons & de ſes temples ; les outrages faits à ſes femmes & à ſes filles ; des cruautés de tous les genres qui ſe ſuccédoient ſans interruption : tant d'infortunes diſpoſèrent les peuples à la vengeance ; & il ſe préſenta des chefs pour conduire ce reſſentiment.

Des armées nombreuſes remportèrent d'abord quelques avantages ſur un petit nombre de tyrans perdus dans des régions immenſes : mais ces foibles ſuccès même ne furent pas durables. Pluſieurs des aventuriers, enrichis par la rançon d'Atabaliba, avoient quitté leurs drapeaux pour aller jouir plus paiſible-

ment ailleurs d'un bien acquis ſi rapidement. Leur fortune échauffa les eſprits dans l'ancien, dans le Nouveau-Monde; & de tous côtés, on accourut au pays de l'or. Il arriva de-là que les Eſpagnols ſe multiplièrent, en moins de tems, au Pérou que dans les autres colonies. Bientôt, ils s'y trouverent au nombre de cinq ou ſix mille; & alors ceſſa toute réſiſtance. Ceux des Indiens qui étoient les plus attachés à leur liberté, à leur gouvernement, à leur religion, ſe réfugièrent au loin dans des montagnes inacceſſibles. La plupart ſe ſoumirent aux loix du vainqueur.

Une révolution ſi étrange a été un ſujet d'étonnement pour toutes les nations. Le Pérou eſt un pays très-difficile, où il faut continuellement gravir des montagnes, marcher ſans ceſſe dans des gorges & des défilés. On y eſt réduit à paſſer, à repaſſer perpétuellement des torrens ou des rivières dont les bords ſont toujours eſcarpés. Quatre ou cinq mille hommes, avec un peu de courage & d'intelligence, y feroient périr les armées les plus aguerries. Comment donc arriva-t-il qu'un grand peuple n'oſa pas même diſputer un terrein dont la nature devoit lui être ſi connue, à une poignée de brigands que les écumes de l'Océan venoient de vomir ſur ſes rivages?

C'eſt par la même raiſon que le voleur intrépide, le piſtolet à la main, dépouille impunément une troupe d'hommes, ou qui

repoſent tranquillement dans leurs foyers, ou qui renfermés dans une voiture publique continuent leur voyage ſans méfiance. Quoiqu'il ſoit ſeul & qu'il n'ait qu'un ou deux coups à tirer, il en impoſe à tous; parce que perſonne ne veut ſe ſacrifier pour les autres. La défenſe ſuppoſe un concert de volontés qui ſe forme avec d'autant plus de lenteur, que le péril eſt moins attendu, que la ſécurité étoit plus entière, & qu'elle avoit duré plus long-tems. Or c'étoit le cas des Péruviens. Ils vivoient ſans inquiétude & ſans trouble depuis pluſieurs ſiècles. Ajoutez à ces conſidérations que la peur eſt fille de l'ignorance & de l'étonnement; que la multitude ſans ordre ne peut rien contre le petit nombre diſcipliné, & que le courage ſans armes ne réſiſte point à la foudre. Ainſi le Pérou devoit être ſubjugué, quand même les diſſenſions domeſtiques qui le bouleverſoient n'auroient pas préparé ſes fers.

VI. Origine, religion, gouvernement, mœurs & arts du Pérou, à l'arrivée des Eſpagnols.

Cet empire qui, ſelon les hiſtoriens Eſpagnols, fleuriſſoit depuis quatre ſiècles, avoit été fondé par Manco-Capac & par ſa femme Mama Ocello, qui furent appellés incas ou ſeigneurs du Pérou. On a ſoupçonné que ces perſonnages pouvoient être les deſcendans de quelques navigateurs d'Europe ou des Canaries jettés par la tempête ſur les côtes du Bréſil.

Pour

Pour donner une baſe à cette conjecture, l'on a dit que les Péruviens diviſoient, comme nous, l'année en trois cent ſoixante jours & qu'ils avoient quelques notions aſtronomiques, telles que les points de l'horizon où le ſoleil ſe couche dans les ſolſtices & les équinoxes, bornes que les Eſpagnols détruiſirent comme des monumens de la ſuperſtition Indienne. L'on a dit que la race des incas étoit plus blanche que les naturels du pays & que pluſieurs individus de la famille du ſouverain avoient de la barbe : or on ſait qu'il y a des traits, ou difformes ou réguliers, qui ſe conſervent dans quelques races, quoique ces traits ne paſſent pas conſtamment de génération en génération. L'on a dit enfin que c'étoit une tradition généralement répandue dans le Pérou & tranſmiſe d'âge en âge, qu'un jour il viendroit par mer des hommes barbus, avec des armes ſi ſupérieures que rien ne pourroit leur réſiſter.

S'il ſe trouvoit quelques-uns de nos lecteurs qui vouluſſent adopter une opinion ſi peu fondée, ils ne pourroient s'empêcher de convenir qu'il avoit dû s'écouler un fort long eſpace de tems entre le naufrage & la fondation de l'empire. Sans cet intervalle immenſe, le légiſlateur n'auroit-il pas donné aux ſauvages qu'il raſſembloit quelque notion de l'écriture, quand lui-même il n'auroit pas ſu lire? Ne les auroit-il pas formés à pluſieurs de nos arts & de nos méthodes? Ne leur

auroit-il pas perſuadé quelques dogmes de ſa religion ? Ou ce n'eſt pas un Européen qui a fondé le trône des incas, ou il faut croire néceſſairement que le vaiſſeau de ſes ancêtres s'étoit briſé ſur les côtes de l'Amérique à une époque aſſez reculée, pour que les générations euſſent oublié tout ce qui ſe pratiquoit dans le lieu de leur origine.

Les législateurs ſe dirent enfans du ſoleil, envoyés par leur père pour rendre les hommes bons & heureux. Ils penſèrent ſans doute, que ce préjugé enflammeroit l'ame des peuples qu'ils vouloient civiliſer, élèveroit leur courage & leur inſpireroit plus d'amour pour leur patrie, plus de ſoumiſſion aux loix.

C'étoit à des êtres nus, errans, ſans culture, ſans induſtrie, ſans aucune de ces idées morales, qui ſont les premiers liens de l'union ſociale, que ces diſcours étoient adreſſés. Quelques-uns de ces barbares, que beaucoup d'autres imitèrent depuis, s'aſſemblèrent autour des législateurs dans le pays montueux de Cuſco.

Manco apprit à ſes nouveaux ſujets à féconder la terre, à ſemer des grains & des légumes, à ſe vêtir, à ſe loger. Ocello montra aux Indiennes à filer, à tiſſer le coton & la laine; elle leur enſeigna tous les exercices convenables à leur ſexe, tous les arts de l'économie domeſtique.

L'aſtre du feu qui diſſipe les ténèbres qui

couvrent la terre, qui tire le rideau de la nuit & étale ſubitement aux regards de l'homme étonné la ſcène la plus vaſte, la plus auguſte & la plus riante ; que la gaieté des animaux, le ramage des oiſeaux, le cantique de l'être qui penſe, ſaluent à ſon lever ; qui s'avance majeſtueuſement au-deſſus de leurs têtes, qui embraſſe un eſpace immenſe dans ſa marche à travers les eſpaces du ciel ; dont le coucher replonge l'univers dans le ſilence & la triſteſſe ; qui caractériſe les ſaiſons & les climats ; qui forme & diſſipe les orages ; qui allume la foudre & qui l'éteint ; qui verſe ſur les campagnes les pluies qui les fécondent, ſur les forêts les pluies qui les nourriſſent ; qui anime tout par ſa chaleur, embellit tout par ſa préſence, & dont l'abſence jette par-tout la langueur & la mort : le ſoleil fut le dieu des Péruviens. Et en effet quel être dans la nature eſt plus digne des hommages de l'homme ignorant que ſon éclat éblouit, de l'homme reconnoiſſant qu'il comble de bienfaits ? Son culte fut inſtitué. On lui bâtit des temples, & on abolit les ſacrifices humains. Les deſcendans des légiſlateurs furent les ſeuls prêtres de la nation.

Les loix prononcèrent la peine de mort contre l'homicide, le vol & l'adultère. Cette ſévérité ne s'étendit guère à d'autres crimes.

La polygamie étoit défendue. Il n'étoit permis qu'à l'empereur d'avoir des concubines, parce qu'on ne pouvoit trop multiplier

la race du ſoleil. Il les choiſiſſoit parmi les vierges conſacrées au temple de Cuſco, qui étoient toutes de ſon ſang.

Une inſtitution très-ſage ordonnoit qu'un jeune homme qui commettroit une faute ſeroit légérement puni ; mais que ſon pere en ſeroit reſponſable. C'eſt ainſi que la bonne éducation veilloit à la perpétuité des bonnes mœurs.

Il n'y avoit point d'indulgence pour l'oiſiveté, regardée avec raiſon comme la ſource de tous les déſordres. Ceux que l'âge ou les incommodités avoient mis hors d'état de travailler, étoient nourris par le public, mais avec l'obligation de préſerver du dégât des oiſeaux les terres enſemencées. Tous les citoyens étoient obligés de faire eux-mêmes leurs habits, d'élever leurs maiſons, de fabriquer leurs inſtrumens d'agriculture. Chaque famille ſavoit ſeule pourvoir à ſes beſoins.

Il étoit ordonné aux Péruviens de s'aimer, & tout les y portoit. Ces travaux communs, toujours égayés par des chants agréables ; l'objet même de ces travaux, qui étoit d'aider quiconque avoit beſoin de ſecours ; ces vêtemens faits par les filles vouées au culte du ſoleil, & diſtribués par les officiers de l'empereur aux pauvres, aux vieillards, aux orphelins ; l'union qui devoit régner dans les décuries, où tout le monde s'inſpiroit mutuellement le reſpect des loix, l'amour de la

vertu, parce que les châtimens pour les fautes d'un ſeul, tomboient ſur toute la décurie ; cette habitude de ſe regarder comme membres d'une ſeule famille, qui étoit l'empire : tous ces uſages entretenoient parmi les Péruviens, la concorde, la bienveillance, le patriotiſme, un certain eſprit de communauté, & ſubſtituoient, autant qu'il eſt poſſible, à l'intérêt perſonnel, à l'eſprit de propriété, aux reſſorts communs des autres législations, les vertus les plus ſublimes & les plus aimables.

Elles étoient honorées, ces vertus, comme les ſervices rendus à la patrie. Ceux qui s'étoient diſtingués par une conduite exemplaire, ou par les actions d'éclat utiles au bien public, portoient pour marque de décoration des habits travaillés par la famille des incas. Il eſt fort vraiſemblable que ces ſtatues que les Eſpagnols prétendoient avoir trouvées dans les temples du ſoleil, & qu'ils prirent pour des idoles, étoient les ſtatues des hommer qui, par la grandeur de leurs talens, ou par une vie remplie de belles actions, avoient mérité l'hommage ou l'amour de leurs concitoyens.

Ces grands hommes étoient encore les ſujets ordinaires des poëmes compoſés par la famille des incas, pour l'inſtruction des peuples.

Il y avoit un autre genre de poëme utile aux mœurs. On repréſentoit à Cuſco, & peut-

être ailleurs, des tragédies & des comédies. Les premieres donnoient aux prêtres, aux guerriers, aux juges, aux hommes d'état, des leçons de leurs devoirs, & des modèles de vertus publiques. Les comédies ſervoient d'inſtruction aux conditions inférieures, & leur enſeignoient les vertus privées, & juſqu'à l'économie domeſtique.

L'état entier étoit diſtribué en décuries, avec un officier chargé de veiller ſur dix familles qui lui étoient confiées. Un officier ſupérieur avoit la même inſpection ſur cinquante familles; d'autres enfin ſur cent, ſur cinq cens, ſur mille.

Les décurions, & les autres inſpecteurs, en remontant juſqu'au millenaire, devoient rendre compte à celui-ci des bonnes & des mauvaiſes actions, ſolliciter le châtiment & la récompenſe, avertir ſi l'on manquoit de vivres, d'habits, de grains pour l'année. Le millenaire rendoit compte au miniſtre de l'inca.

Rarement avoit-il à porter des plaintes contre la partie de la nation confiée à ſa vigilance. Dans une région où tous les devoirs étoient cenſés preſcrits par le ſoleil, où le moindre manquement étoit regardé comme un ſacrilege, les regles ne devoient guere être tranſgreſſées. Lorſque ce malheur arrivoit, les coupables alloient eux-mêmes révéler leurs fautes les plus ſecretes, & demander à les expier. Ces peuples diſoient aux Eſpa-

gnols, qu'il n'étoit jamais arrivé qu'un homme de la famille des incas eût mérité d'être puni.

Les terres du royaume, ſuſceptibles de culture, étoient partagées en trois parts, celle du ſoleil, celle de l'inca, & celle des peuples. Les premieres ſe cultivoient en commun, ainſi que les terres des orphelins, des veuves, des vieillards, des infirmes, & des ſoldats qui étoient à l'armée. Celles-ci ſe cultivoient immédiatement après celles du ſoleil, & avant celles de l'empereur. Des fetes annonçoient ce travail; on le commençoit & on le continuoit au ſon des inſtrumens, & en chantant des cantiques.

L'empereur ne levoit aucun tribut, & n'exigeoit de ſes ſujets que la culture de ſes terres, dont le produit dépoſé par-tout dans des magaſins publics, ſuffiſoit à toutes les dépenſes de l'empire.

Les terres conſacrées au ſoleil fourniſſoient à l'entretien des prêtres & des temples, à tout ce qui concernoit le culte religieux. Elles étoient en partie labourées par des princes de la famille royale, revêtus de leurs plus riches habits.

A l'égard des terres qui étoient entre les mains des particuliers, elles n'étoient ni un héritage, ni même une propriété à vie. Leur partage varioit continuellement, & ſe regloit avec une équité rigoureuſe ſur le nombre de têtes qui compoſoient chaque famille. Les

richeſſes ſe bornoient toujours au produit des champs dont l'état avoit confié l'uſufruit paſſager.

Cet uſage des poſſeſſions amovibles a été univerſellement réprouvé par les hommes éclairés. Ils ont conſtamment penſé qu'un peuple ne s'éleveroit jamais à quelque force, à quelque grandeur que par le moyen des propriétés fixes, même héréditaires. Sans le premier de ces moyens, l'on ne verroit ſur le globe que quelques ſauvages errans & nus, vivant miſérablement de fruits, de racines; produit unique & borné de la nature brute. Sans le ſecond, nul mortel ne vivroit que pour lui-même. Le genre humain ſeroit privé de tout ce que la tendreſſe paternelle, l'amour de ſon nom, & le charme inexprimable qu'on trouve à faire le bonheur de ſa poſtérité, font entreprendre de durable. Le ſyſtême de quelques ſpéculateurs hardis, qui ont regardé les propriétés, & ſur-tout les propriétés héréditaires, comme des uſurpations de quelques membres de la ſociété ſur d'autres, ſe trouve refuté par le ſort de toutes les inſtitutions où l'on a réduit leurs principes en pratique. Elles ont toutes miſérablement péri, après avoir langui quelque temps dans la dépopulation & dans l'anarchie.

Si le Pérou n'eut pas cette deſtinée, ce fut vraiſemblablement, parce que les incas ne connoiſſant pas l'uſage des impôts, & n'ayant pour ſubvenir aux beſoins du gouvernement,

que des denrées en nature, ils durent chercher à les multiplier. Ils étoient secondés dans l'exécution de ce projet par leurs ministres, par les administrateurs inférieurs, par les soldats même, qui ne recevoient pour subsister, pour soutenir leur rang, que des fruits de la terre. De-là tant de soins pour les augmenter. Cette attention pouvoit avoir pour but principal de porter l'abondance dans les champs du souverain: mais son patrimoine étoit si confusément mêlé avec celui des sujets, qu'il n'étoit pas possible de fertiliser l'un sans fertiliser l'autre. Les peuples encouragés par ces commodités, qui laissoient peu de chose à faire à leur industrie, se livrerent à des travaux que la nature de leur sol, de leur climat & de leurs consommations rendoit très-légers. Mais malgré tous ces avantages; malgré la vigilance, toujours active, du magistrat; malgré la certitude de ne pas voir leurs moissons ravagées par un voisin inquiet, les Péruviens ne s'éleverent jamais au-dessus du plus étroit nécessaire. On peut assurer qu'ils auroient acquis les moyens de varier & d'étendre leurs jouissances, si des propriétés foncieres, commerçables, héréditaires, avoient aiguisé leur génie.

Les Péruviens, à la source de l'or & de l'argent ne connoissoient pas l'usage de la monnoie. Ils n'avoient pas proprement de commerce; & les arts de détail, qui tiennent aux premiers besoins de la vie sociale, étoient

fort imparfaits chez eux. Toutes leurs sciences étoient dans la mémoire, & toute leur industrie dans l'exemple. Ils apprenoient leur religion & leur histoire par des cantiques, leurs devoirs & leurs professions par le travail & l'imitation.

Leur législation étoit sans doute imparfaite & très-bornée, puisqu'elle supposoit le prince toujours juste & infaillible, & les magistrats integres comme le prince; puisque non-seulement le monarque, mais un décurion, un centenaire, un millenaire, tous ses préposés pouvoient changer à leur gré la destination des peines & des récompenses. Chez ce peuple, privé de l'avantage inappréciable de l'écriture, les loix les plus sages n'ayant aucun principe de stabilité, devoient s'altérer insensiblement, sans qu'il restât aucun moyen pour les ramener à leur caractere primitif.

Les contre-poids de ces dangers se trouvoient dans l'ignorance absolue des monnoies d'or & d'argent: ignorance qui rendoit impossible dans un despote Péruvien la funeste manie de thésauriser. Ils se trouvoient dans la constitution de l'empire, qui avoit déterminé la quotité du revenu du souverain, ne déterminant la portion des terres qui lui appartenoient. Ils se trouvoient dans des besoins peu étendus, toujours faciles à satisfaire, & qui rendoient le peuple heureux & attaché à son gouvernement. Ils se trouvoient dans la force des opinions religieuses, qui fai-

ſoient de l'obſervation des loix un principe de conſcience. Le deſpotiſme des incas étoit ainſi fondé ſur une confiance mutuelle entre le ſouverain & les peuples ; confiance qui étoit le fruit des bienfaits du prince, de la protection conſtante qu'il accordoit à tous ſes ſujets, & de l'intérêt ſenſible qu'ils avoient à lui être ſoumis.

Un pyrrhoniſme, quelquefois outré, qui a ſuccédé à une crédulité aveugle, a voulu depuis quelque temps jetter des nuages ſur ce qu'on vient de lire des loix, des mœurs, du bonheur de l'ancien Pérou. Ce tableau a paru à quelques philoſophes l'ouvrage de l'imagination naturellement exaltée de quelques Eſpagnols. Mais entre les deſtructeurs de cette partie brillante du Nouveau-Monde, y avoit-il quelque brigand aſſez éclairé, pour inventer une fable ſi bien combinée ? Y avoit-il quelqu'un d'aſſez humain pour le vouloir, quand même il en auroit été capable ? N'auroit-il pas été retenu par la crainte d'augmenter la haine que tant de dévaſtations attiroient à ſa nation dans l'univers entier ? Ce roman n'auroit-il pas été contredit par une foule de témoins qui auroient vu le contraire de ce qu'on publioit avec tant d'éclat ? Le témoignage unanime des écrivains contemporains, & de ceux qui les ont ſuivis, doit être regardé comme la plus forte démonſtration hiſtorique qu'il ſoit poſſible de deſirer.

Ceſſons donc, ceſſons de regarder comme

une imagination folle cette ſucceſſion de ſouverains ſages, ces générations d'hommes ſans reproches. Déplorons le ſort de ces peuples, & ne leur envions pas un triſte honneur. C'eſt bien aſſez de les avoir dépouillés des avantages dont ils jouiſſoient, ſans ajouter la lâcheté de la calomnie aux baſſeſſes de l'avarice, aux attentats de l'ambition, aux fureurs du fanatiſme. Il faut faire des vœux pour que ce bel âge ſe renouvelle plutôt que plus tard dans quelque coin du globe.

Nous ne juſtifierons pas avec la même aſſurance les relations que les conquérans du Pérou publierent ſur la grandeur & la magnificence des monumens de tous les genres qu'ils avoient trouvés. Le deſir de donner plus d'éclat à la gloire de leurs triomphes, les aveugla peut-être. Peut-être, ſans être perſuadés eux-mêmes, voulurent-ils en impoſer à leur nation, aux nations étrangeres? Les premiers témoignages, qui même ſe contrarioient, ont été infirmés par ceux qui les ont ſuivis, & enfin totalement détruits, lorſque des hommes éclairés ont porté leurs pas dans cette partie ſi célebre du nouvel hémiſphere.

Il faut donc reléguer au rang des fables, cette quantité prodigieuſe de villes élevées avec tant de ſoin & de dépenſe. Pourquoi, s'il y avoit tant de cités ſuperbes dans le Pérou, n'exiſte-t-il plus, à la réſerve de Cuſco & de Quito, que celles que le conquérant y

a conſtruites? D'où vient qu'on ne retrouve guere que dans les vallées de las Capillas & de Pachacamac les ruines de celles dont on a publié des deſcriptions ſi exagérées? Les peuples étoient donc diſperſés dans les campagnes; & il étoit impoſſible que ce fût autrement dans une région où il n'y avoit ni rentiers, ni artiſtes, ni commerçans, ni grands propriétaires, & où le labourage étoit l'occupation unique ou principale de tous les hommes.

Il faut reléguer au rang des fables, ces majeſtueux palais deſtinés à loger les incas dans le lieu de leur réſidence & dans leurs voyages. Autant qu'il eſt poſſible d'en juger à travers des décombres cent fois bouleverſés par l'avarice qui comptoit trouver des tréſors, les maiſons royales n'avoient ni majeſté, ni décoration. Elles ne différoient que par l'étendue & par l'épaiſſeur des bâtimens ordinaires, conſtruits avec des roſeaux, du bois, de la terre battue, des pierres brutes ſans ciment, ſelon la nature du climat ou la commodité des matériaux.

Il faut reléguer au rang des fables, ces places de guerre qui couvroient l'empire. Il en exiſtoit ſans doute quelques-unes. Le bas-Pérou offre encore les débris de deux ſituées ſur des montagnes, l'une conſtruite avec de la terre & l'autre avec des troncs d'arbre. On ſoupçonne qu'elles avoient des foſſés & trois murailles, dont l'une dominoit ſur l'au-

tre. C'en étoit assez pour contenir les peuples subjugués & pour arrêter des voisins peu redoutables. Mais ces moyens de défense ne pouvoient servir de rien contre la valeur & les armes de l'Europe. Les fortereſſes du haut-Pérou, quoique bâties avec de la pierre, n'y étoient pas plus propres. M. de la Condamine qui visita, avec l'attention scrupuleuse qui lui étoit propre, le fort de Cannar, le mieux conservé & le plus considérable après celui de Cusco, ne lui trouva que peu d'étendue & seulement dix pieds d'élévation. Un peuple qui n'avoit que la ressource de ses bras pour porter ou traîner les plus grosses masses, un peuple qui ignoroit l'usage des leviers & des poulies, pouvoit-il exécuter de plus grandes choses ?

Il faut reléguer au rang des fables, ces aqueducs, ces réservoirs comparables à ce que l'antiquité nous a laissé en ce genre de plus magnifique. La nécessité avoit enseigné aux Péruviens à pratiquer des rigoles au détour des montagnes, sur le penchant des collines, à creuser des canaux & des fossés dans les vallées, pour féconder leurs champs que les pluies ne fertilisoient pas, pour se ménager de l'eau à eux-mêmes qui n'avoient jamais imaginé de creuser des puits : mais ces ouvrages de terre ou de pierre seche, n'avoient rien de remarquable, rien qui fit soupçonner la plus légere connoissance de l'hydraulique.

Il faut reléguer au rang des fables, ces superbes voies qui rendoient les communications si faciles. Les grands chemins du Pérou n'étoient autre chose que deux rangs de pieux plantés au cordeau, & uniquement destinés à guider les voyageurs. Il n'y avoit que celui qui portoit le nom des incas, & qui traversoit tout l'empire, qui eût de la grandeur. Ce monument, le plus beau du Pérou, fut entiérement détruit durant les guerres civiles des conquérans.

Il faut reléguer au rang des fables, ces ponts si vantés. Comment les Péruviens en auroient-ils pu construire de bois, eux qui ne savoient pas le travailler? Comment en auroient-ils pu élever de pierre, eux qui ignoroient la construction des ceintres & des voûtes, & qui ne connoissoient pas la chaux? Cependant le voyageur étoit continuellement arrêté au passage des torrens si multipliés dans ces contrées. Pour vaincre ce grand obstacle, on imagina d'assembler sept ou huit cables d'osier ou un plus grand nombre, de les lier ensemble par des cordages plus petits, de les couvrir par des branches d'arbre & par de la terre, & de les attacher fortement aux deux rives opposées. Par ce moyen, les communications se trouverent facilement & sûrement établies. Les rivieres, plus larges & moins rapides, étoient traversées sur de petits bâtimens à voile qui viroient de bord avec assez de célérité.

Il faut reléguer au rang des fables, les merveilles attribuées à ces *quipos* qui remplaçoient, chez les Péruviens, l'art de l'écriture qui leur étoit inconnu. C'étoient, a-t-on dit, des régiſtres de corde, où des nœuds variés & des couleurs diverſes retraçoient les faits dont il étoit important ou agréable de conſerver le ſouvenir, & qui étoient gardés par des dépoſitaires de confiance établis par l'autorité publique. Il ſeroit peut-être téméraire d'affirmer que ces eſpeces d'hyérogliphes, dont nous n'avons jamais eu que des deſcriptions obſcures, ne pouvoient donner aucune lumiere ſur les événemens paſſés. Cependant, en voyant les erreurs qui ſe gliſſent dans nos hiſtoires, malgré tant de facilités pour les éviter, on ne ſera guere porté à croire que des annales auſſi ſingulieres que celles dont il s'agit ici, aient jamais pu mériter beaucoup de confiance.

Les Eſpagnols ne méritent pas davantage d'être crus, quand ils nous parlent de ces bains dont les cuves & les tuyaux étoient ou d'argent ou d'or; de ces jardins remplis d'arbres, dont les fleurs étoient d'argent & les fruits d'or, & où l'œil trompé prenoit l'art pour la nature; de ces champs de mais; dont les tiges étoient d'argent & les épis d'or, de ces bas-reliefs, où l'on auroit été tenté de cueillir les herbes & les plantes; de ces habillemens couverts de grains d'or plus fins que la ſemence de perle, & dont les plus

habiles orfèvres de l'Europe n'auroient pas égalé le travail. Nous ne dirons pas que ces ouvrages n'ont pas mérité d'être conſervés, parce qu'ils ne l'ont pas été. Si les ſtatuaires Grecs n'avoient employé dans leurs compoſitions que des métaux précieux, il eſt vraiſemblable que peu des chefs-d'œuvre de la Grèce ſeroient arrivés juſqu'à nous. Mais à juger de ce qui a péri par ce qui a été conſervé, on peut aſſurer que les Péruviens n'avoient fait nuls progrès dans le deſſin. Les vaſes échappés au ravage du tems pourront bien ſervir de preuve de la patience des Indiens, mais ne ſeront jamais des monumens de leur génie. Quelques figures d'animaux d'inſectes d'or maſſif, long-tems conſervées dans le tréſor de Quito, n'étoient pas plus parfaites. On n'en pourra plus juger. Elles furent fondues en 1740, pour ſecourir Carthagène aſſiégé par les Anglois; & il ne ſe trouva pas dans tout le Pérou un Eſpagnol aſſez curieux, pour acheter une ſeule pièce au poids.

On voit par tout ce qui a été dit, que les Péruviens n'étoient guere avancés dans les ſciences un peu compliquées. La plupart dépendent du progrès des arts, & ceux-ci des haſards qui ne ſont produits par la nature que dans la ſuite des ſiecles, & dont la plupart ſont perdus pour les peuples qui reſtent ſans communication avec les peuples éclairés.

En réduisant les choses à la vérité, nous trouverons que les Péruviens étoient parvenus à fondre l'or & l'argent & à les mettre en œuvre. Avec ces métaux, ils faisoient des ornemens, la plupart très-minces, pour les bras, pour le cou, pour le nez, pour les oreilles; & des statues creuses, sans soudure, qui, sculptées ou fondues, n'avoient pas plus d'épaisseur. Rarement ces riches matières étoient-elles converties en vases. Leurs vases ordinaires étoient d'une argille très-fine, facilement travaillée, & de la grandeur, de la forme convenables aux usages pour lesquels ils étoient destinés. Les poids n'étoient pas inconnus, & l'on découvre de tems en tems des balances dont les bassins sont d'argent & ont la figure d'un cône renversé. Deux especes de pierre, l'une molle & l'autre dure, l'une entierement opaque & l'autre un peu transparente, l'une noire & l'autre couleur de plomb, servoient de miroir: on étoit parvenu à leur donner un poli suffisant pour réfléchir les objets. La laine, le coton, les écorces d'arbres recevoient des mains de ce peuple un tissu plus ou moins serré, plus ou moins grossier, dont on s'habilloit, dont on faisoit même quelques meubles. Ces étoffes, ces toiles étoient teintes en noir, en bleu & en rouge par le moyen du rocou, de différentes herbes & d'une feve sauvage qui croît dans les montagnes. On donnoit aux émeraudes toutes les figures. Ce qu'on en tire

assez souvent des tombeaux, la plupart fort élevés, où les citoyens distingués se faisoient enterrer avec ce qu'ils possédoient de plus rare, prouve que ces pierres précieuses avoient une perfection qu'on ne leur a pas retrouvée ailleurs. Des heureux hasards offrent quelquefois des ouvrages de cuivre rouge, des ouvrages de cuivre jaune & d'autres ouvrages qui participent de ces deux couleurs; d'où l'on a conclu que les Péruviens connoissoient le mêlange des métaux. Une chose plus importante, c'est que ce cuivre n'est jamais rouillé, qu'il ne s'y attache jamais de verd-de-gris; ce qui paroît prouver que ces Indiens faisoient entrer dans sa préparation quelques matieres qui le préservoient de ces inconvéniens funestes. Il faut regretter que l'art utile de le tremper ainsi ait été perdu, ou par le découragement des naturels du pays, ou par le mépris que les conquérans avoient pour tout ce qui n'avoit point de rapport avec leur passion pour les richesses.

Mais avec quels instrumens s'exécutoient tous ces ouvrages, chez un peuple qui ne connoissoit pas le fer, regardé, avec raison, comme l'ame de tous les arts? Il ne s'est rien conservé dans les maisons particulieres, & l'on ne découvre rien dans les monumens publics ni dans les tombeaux, qui donne les lumieres qu'il faudroit pour résoudre ce problème. Peut-être les marteaux, les maillets

dont on ſe ſervoit étoient-ils de quelque matiere que le tems aura pourrie ou défigurée? Si l'on ſe refuſoit à cette conjecture, il faudroit dire que tout s'opéroit avec des haches de cuivre qui ſervoient auſſi d'armes à la guerre. En ce cas, il falloit que le travail, le tems; la patience tinſſent lieu aux Péruviens des outils qui leur manquoient.

Ce fut peut-être encore avec les haches de cuivre ou de caillou & un frottement opiniâtre, qu'ils parvinrent à tailler les pierres, à les bien équarrir, à les rendre paralleles, à leur donner la même hauteur & à les joindre ſans ciment. Malheureuſement, ces inſtrumens n'avoient pas la même activité ſur le bois que ſur la pierre. Auſſi les mêmes hommes, qui travailloient le granit, qui foroient l'émeraude, ne ſurent-ils jamais aſſembler une charpente par des mortaiſes, des tenons & des chevilles; elle ne tenoit aux murailles, que par des liens de jonc. Les bâtimens les plus remarquables n'avoient qu'un couvert de chaume ſoutenu par des mâts, comme les tentes de nos armées. On ne leur donnoit qu'un étage. Ils ne prenoient de jour que par la porte, & n'avoient que des pieces détachées ſans communication.

VII. La ſoumiſſion du Pérou eſt l'époque des plus ſanglantes diviſions entre les conquérans.

Quoi qu'il en ſoit des arts que les Eſpagnols trouverent dans le Pérou, ces barbares ne ſe virent pas plutôt les maîtres de ce

vaſte empire qu'ils s'en diſputerent les dépouilles avec tout l'acharnement qu'annonçoient leurs premiers exploits. Les ſemences de cette diviſion avoient été jettées par Pizarre lui-même qui, dans ſon voyage en Europe pour préparer une ſeconde expédition, dans les mers du Sud, s'étoit fait donner par le miniſtere une grande ſupériorité ſur Almagro. Le ſacrifice de ce qu'il devoit à une faveur momentanée l'avoit un peu réconcilié avec ſon aſſocié juſtement offenſé de cette perfidie : mais le partage de la rançon d'Atabaliba aigrit de nouveau ces deux brigands altiers & avides. Une diſpute qui s'éleva ſur les limites de leurs gouvernemens reſpectifs, mit le comble à leur haîne ; & cette extrême averſion eut les ſuites les plus déplorables.

Les guerres civiles prennent ordinairement leur ſource dans la tyrannie & dans l'anarchie. Dans l'anarchie, le peuple ſe diviſe par pelotons. Chaque petite faction a ſon démangogue ; chacune a ſes prétentions ſages ou folles, unanimes ou contradictoires, ſans qu'on le ſache. Il s'élève une multitude de cris confus. Le premier coup eſt ſuivi de mille autres ; & l'on s'entrégorge ſans s'entendre. Les intérêts particuliers & les haines perſonnelles font durer les troubles publics ; & l'on ne commence à s'expliquer que quand on eſt las de carnage. Sous la tyrannie, il n'y a guere que trois partis, celui de la cour, celui de l'oppoſition & les indifférens, citoyens

froids, ſans doute, mais quelquefois très-utiles par leur impartialité & par le ridicule qu'ils jettent ſur les deux autres partis. Dans l'anarchie, le calme renaît, & il n'en coûte la vie à perſonne. Sous la tyrannie, le calme eſt ſuivi de la chûte de pluſieurs têtes ou d'une ſeule.

Quoique les intérêts qui diviſoient les chefs des Eſpagnols ne fuſſent pas de cette importance, les effets n'en furent pas moins terribles. Après quelques négociations de mauvaiſe foi d'un côté au moins, & par conſéquent inutiles, on eut recours au glaive pour ſavoir lequel des deux concurrens régiroit le Pérou entier. Le 6 avril 1538, dans les plaines des Salines, non loin de Cuſco, le ſort ſe décida contre Almagro qui fut pris & décapité.

Ceux de ſes partiſans qui avoient échappé au carnage ſe ſeroient volontiers réconciliés avec le parti vainqueur. Soit que Pizarre n'oſât pas ſe fier aux ſoldats de ſon rival, ſoit qu'il ne pût pas ſurmonter un reſſentiment trop enraciné, il eut toujours pour eux un éloignement marqué. On ne les excluoit pas ſeulement des graces que l'acquiſition d'un grand empire faiſoit prodiguer; on les dépouilloit encore des récompenſes anciennement accordées à leurs ſervices; on les perſécutoit, on les humilioit.

Ces traitemens en conduiſent un grand nombre à Lima. Là, dans la maiſon du fils

de leur général, ils concertent dans le silence la perte de leur oppresseur. Dix-neuf des plus intrépides en sortent, l'épée à la main, le 26 juin 1541, au milieu du jour, tems de repos dans les pays chauds. Ils pénetrent, sans résistance, dans le palais de Pizarre; & le conquérant de tant de vastes états est paisiblement massacré au milieu d'une ville qu'il a fondée, & dont tous les habitans sont ses créatures, ses serviteurs, ses parens, ses amis ou ses soldats.

Ceux qu'on croit les plus disposés à venger son sang, périssent après lui. La fureur s'étend. Tout ce qui ose se montrer dans les rues & dans les places, est regardé comme ennemi, & tombe sous le glaive. Bientôt les maisons & les temples sont comblés de carnage, & ne présentent que des cadavres défigurés. L'avarice qui ne veut voir dans tous les riches que des partisans de l'ancien gouvernement, est encore plus furieuse que la haine, & la rend plus active, plus soupçonneuse, plus implacable. L'image d'une place remportée d'assaut par une nation barbare, ne donneroit qu'une foible idée du spectacle d'horreur qu'offrirent en ce moment des brigands, qui reprenoient sur leurs complices le butin dont ceux-ci les avoient frustrés.

Les jours qui suivent ces jours de destruction, éclairent des forfaits d'un autre genre. L'ame du jeune Almagro, qu'on a revêtu de

l'autorité, paroît faite pour la tyrannie. Tout ce qui a ſervi à l'ennemi de ſa maiſon eſt inhumainement proſcrit. On dépoſe les anciens magiſtrats. Les troupes reçoivent de nouveaux chefs. Les tréſors du prince & la fortune de ceux qui ont péri ou qui ſont abſens, deviennent la proie de l'uſurpateur. Ses complices, liés à ſon ſort par les crimes dont ils ſe ſont ſouillés, ſont forcés d'appuyer des entrepriſes dont ils ont horreur. Ceux d'entre eux qui laiſſent percer leur chagrin, ſont immolés en ſecret, ou périſſent ſur un échafaud. Dans la confuſion où une révolution ſi peu attendue a plongé le Pérou, pluſieurs provinces reçoivent des loix du monſtre qui s'eſt fait proclamer gouverneur de la capitale; & il va dans l'intérieur de l'empire achever de réduire ce qui réſiſte ou balance.

Une foule de brigands ſe joignent à lui dans ſa marche. Son armée ne reſpire que la vengeance ou le pillage. Tout plie devant elle. La guerre étoit finie, ſi les talens militaires du général euſſent égalé l'ardeur des troupes. Malheureuſement pour Almagro, il avoit perdu ſon guide, Jean d'Herrada. Son inexpérience le fait tomber dans les pieges qui lui ſont tendus par Pedro Alvarès, qui s'eſt mis à la tête du parti oppoſé. Il perd, à débrouiller des ruſes, le tems qu'il auroit dû employer à combattre. Dans ces circonſtances, un évènement que perſonne n'avoit pu prévoir, vient changer la face des affaires.

Le

Le licencié Vaca de Caſtro, envoyé d'Europe pour juger les meurtriers du vieux Almagro, arrive au Pérou. Comme il devoit être chargé du gouvernement au cas que Pizarre ne fût plus, tous ceux qui n'étoient pas vendus au tyran, s'empreſſerent de le reconnoître. L'incertitude & la jalouſie, qui les avoient tenus trop long-temps épars, ne furent plus un obſtacle à leur réunion. Caſtro, auſſi décidé que s'il eût vieilli ſous le caſque, ne fit pas languir leur impatience; il les mena à l'ennemi. Les deux armées combattirent à Chupas le 16 ſeptembre 1542, avec une opiniâtreté inexprimable. La victoire, après avoir long-tems balancé, ſe décida ſur la fin du jour pour le parti du trône. Les plus coupables des rebelles qui craignoient de languir dans de honteux ſupplices, provoquoient les vainqueurs à les maſſacrer, & crioient en déſeſpérés: *C'eſt moi qui ai tué Pizarre.* Leur chef fait priſonnier, périt ſur un échafaud.

Ces ſcenes d'horreur venoient de finir, lorſque Blaſco Nunnez-Vela arriva, en 1544 au Pérou, avec le nom & les pouvoirs de vice-roi. La cour avoit cru devoir revêtir ſon repréſentant d'un titre impoſant & d'une autorité très-étendue, pour que les décrets dont il étoit chargé trouvaſſent moins d'oppoſition. Ces ordonnances imaginées pour diminuer l'oppreſſion ſous laquelle ſuccomboient les Indiens, & plus particulierement pour

rendre utiles à la couronne d'immenſes conquêtes, étoient-elles judicieuſement conçues? on en jugera.

Elles portoient que quelques Péruviens ſeroient libres dans le moment, & les autres à la mort de leurs oppreſſeurs: qu'à l'avenir, on ne pourroit pas les forcer à s'enterrer dans des mines, ni exiger d'eux aucun travail ſans les payer: que leurs corvées & leurs tributs ſeroient réglés: que les Eſpagnols, qui parcourroient les provinces à pied n'auroient plus trois de ces malheureux pour porter leur bagage, ni cinq s'ils étoient à cheval: que les Caciques ſeroient déchargés de l'obligation de fournir la nourriture au voyageur & à ſon cortège.

Par les mêmes réglemens étoient annexés au domaine de l'Etat tous les départemens ou commanderies des gouverneurs, des officiers de juſtice, des agens du fiſc, des évêques, des monaſteres, des hôpitaux de tous ceux qui s'étoient trouvés mêlés dans les troubles publics. Le peu de terres qui pouvoient appartenir à d'autres maîtres, devoient ſubir la même loi, après que les poſſeſſeurs actuels auroient terminé une carriere plus ou moins longue; ſans que leurs héritiers, leurs femmes, leurs enfans en puſſent réclamer la moindre partie.

Avant d'ordonner une ſi grande révolution, n'auroit-il pas fallu adoucir des mœurs féroces, plier au joug des hommes qui avoient

toujours vécu dans l'indépendance, ramener à des principes d'équité l'injuſtice même, lier à l'intérêt général ceux qui n'avoient connu que des intérêts privés, rendre citoyens des aventuriers qui avoient comme oublié le pays de leur origine, établir des propriétés où l'on n'avoit connu que la loi du plus fort, faire ſortir l'ordre du déſordre même; & par un tableau frappant des maux que l'anarchie venoit de cauſer, rendre cher & reſpectable un gouvernement régulierement ordonné? Comment, ſans aucun de ces préliminaires, la cour de Madrid put-elle eſpérer de parvenir bruſquement au but qu'elle ſe propoſoit?

La choſe eût-elle été poſſible, employa-t-on l'inſtrument qu'il auroit fallu? C'eût été toujours un ouvrage de patience, de conciliation & qui auroit exigé tous les talens du négociateur le plus conſommé. Nunnez avoit-il quelqu'un de ces avantages? La nature ne lui avoit donné que de la droiture, du courage, de la fermeté, & il n'avoit rien ajouté à ce qu'il avoit reçu de la nature. Avec ces vertus, qui étoient preſque des défauts dans la ſituation où il ſe trouvoit, il commença à remplir ſa miſſion ſans aucun égard aux lieux, aux perſonnes, aux circonſtances. De l'étonnement, les peuples paſſerent à l'indignation, aux murmures, à la ſédition.

Les guerres civiles prennent leur eſprit des cauſes qui les ont fait naître. Lorſque

l'horreur de la tyrannie & l'inſtinct de la liberté mettent à des hommes braves les armes à la main, s'ils ſont victorieux, le calme qui ſuccede à cette calamité paſſagere eſt l'époque du plus grand bonheur. Toutes les ames ont acquis de l'énergie & l'ont communiquée aux mœurs. Le petit nombre de citoyens qui ont été les témoins & les inſtrumens de ces heureux troubles, réuniſſent plus de forces morales que les nations les plus nombreuſes. L'homme le plus capable eſt devenu le plus puiſſant, & chacun eſt étonné de ſe trouver à la place qui lui avoit été marquée par la nature.

Mais lorſque les diſſenſions ont une ſource impure ; lorſque des eſclaves ſe battent pour le choix d'un tyran, des ambitieux pour opprimer, des brigands pour partager les dépouilles ; la paix qui termine les horreurs eſt à peine préférable à la guerre qui les enfanta. Des criminels remplacent les juges qui les ont flétris & deviennent les oracles des loix qu'ils avoient outragées. On voit des hommes, ruinés par leurs profuſions & par leurs déſordres, inſulter par un faſte inſolent les vertueux citoyens dont ils ont envahi le patrimoine. Il n'y a dans ce cahos que les paſſions qui ſoient écoutées. L'avidité veut s'enrichir ſans travail, la vengeance s'exercer ſans crainte, la licence écarter tout frein, l'inquiétude tout renverſer. De l'ivreſſe du carnage, on paſſe à celle de la dé-

bauche. Le lit sacré de l'innocence ou du mariage, est souillé par le sang, l'adultère & le viol. La fureur brutale de la multitude se plaît à détruire tout ce dont elle ne peut jouir. Ainsi périssent, en quelques heures, les monumens de plusieurs siecles.

Si la lassitude, un épuisement entier, ou quelques heureux hasards suspendent ces calamités, l'habitude du crime, des meurtres, du mépris des loix, qui subsiste nécessairement après tant d'orages, est un levain toujours prêt à fermenter. Les généraux qui n'ont plus de commandement, les soldats licenciés sans paie, le peuple avide des nouveautés dans l'espérance d'un meilleur sort : ces matieres & ces instrumens de trouble sont toujours sous la main du premier factieux qui saura les mettre en œuvre.

Telle étoit la disposition des esprits dans le Pérou, lorsque Nunnez voulut faire exécuter les ordres qu'il avoit reçus dans l'ancien hémisphere. Il fut aussi-tôt dégradé, mis aux fers, & relégué dans une isle déserte d'où il ne devoit sortir que pour être transféré dans la métropole.

Gonzale Pizarre revenoit alors d'une expédition difficile, qui l'avoit conduit jusqu'à la riviere des Amazones, & l'avoit occupé assez long-tems pour l'empêcher de jouer un rôle dans les révolutions qui s'étoient succédées si rapidement. L'anarchie qu'il trouva établie, lui fit naître la pensée de se saisir de

l'autorité. Son nom & ſes forces ne permirent pas de la lui refuſer : mais ſon uſurpation fut ſcellée de tant d'atrocités, qu'on regretta Nunnez. Il fut tiré de ſon exil, & ne tarda pas à ſe voir aſſez de forces pour tenir la campagne. Les troubles civils recommencerent. La fureur fut extrême dans les deux partis. Perſonne ne demandoit ni ne faiſoit quartier. Les Indiens furent forcés de prendre part à cette guerre comme aux précédentes, les uns ſous les étendards du vice-roi, les autres ſous ceux de Gonzale. Ils traînoient l'artillerie, ils applaniſſoient les chemins, ils portoient le bagage. Après des ſuccès long-tems variés, la fortune couronna la rebellion ſous les murs de Quito, dans le mois de janvier de l'an 1545. Nunnez, & la plupart des ſiens, furent maſſacrés dans cette journée.

Pizarre reprit le chemin de Lima. On y délibéra ſur les cérémonies qu'on devoit faire à ſa réception. Quelques officiers vouloient qu'on portât un dais ſous lequel il marcheroit à la maniere des rois. D'autres, par une flatterie encore plus outrée, prétendoient qu'il falloit abattre une partie des murs de la ville, & même quelques maiſons, comme on le pratiquoit à Rome, lorſqu'un général obtenoit les honneurs du triomphe. Gonzale ſe contenta d'entrer à cheval, précédé par ſes lieutenans qui marchoient à pied. Il avoit à ſes côtés quatre évêques. Les magiſtrats le ſuivoient. On avoit jonché les rues de

feurs. L'air retentiſſoit du ſon des cloches & des divers inſtrumens de muſique. Ces hommages acheverent de tourner la tête d'un homme naturellement fier & borné. Il parla & agit en deſpote.

Avec du jugement & l'apparence de la modération, il eût été poſſible à Gonzale de ſe rendre indépendant. Les principaux de ſon parti le deſiroient. Le grand nombre auroit vu cet événement d'un œil indifférent, & les autres auroient été forcés d'y conſentir. Une cruauté aveugle, une avidité inſatiable, un orgueil ſans bornes, changerent ces diſpoſitions. Ceux même dont les intérêts étoient le plus liés avec ceux du tyran, ſoupiroient après un libérateur.

VIII. Un vieux prêtre fait enfin finir l'effuſion du ſang Eſpagnol.

Il arriva d'Europe. Ce fut Pedro de la Gaſca, prêtre avancé en âge, mais prudent, déſintéreſſé, ferme, & ſur-tout très-délié. Il n'amenoit point de troupes, mais on lui avoit confié des pouvoirs illimités. Le premier uſage qu'il ſe permit d'en faire, ce fut de publier un pardon univerſel, ſans diſtinction de perſonnes ou de crimes, & de révoquer les loix ſéveres qui avoient rendu l'adminiſtration précédente odieuſe. Cette démarche ſeule lui donna la flotte & les provinces des montagnes. Si Pizarre, à qui l'amniſtie avoit été offerte en particulier avec tous les témoignages d'une diſtinction marquée, eût con-

ſenti à l'accepter, comme les plus éclairés de ſes partiſans le lui conſeilloient, les troubles ſe trouvoient finis. L'habitude du commandement ne lui permit pas de deſcendre à une condition privée ; & il eut recours aux armes dans l'eſpérance de perpétuer ſon rôle. Sans perdre un moment, il prit la route de Cuſco où la Gaſca raſſembloit ſes forces. Le 9 d'avril 1548, le combat s'engagea à quatre lieues de cette place, dans les plaines de Saeſahuana. Un des lieutenans du général rebelle le voyant abandonné, dès la première charge, par ſes meilleurs ſoldats, lui conſeilla, mais en vain, de ſe précipiter dans les bataillons ennemis & d'y périr en Romain. Ce foible chef de parti aima mieux ſe rendre & porter ſa tête ſur un échafaud. On pendit autour de lui neuf ou dix de ſes officiers. Une peine plus infamante fut prononcée contre Carvajal.

Ce confident de Pizarre, que toutes les relations accuſent d'avoir maſſacré lui même quatre cens hommes, d'avoir, par le miniſtere de ſes bourreaux, immolé plus de mille Eſpagnols, & fait périr, dans des travaux exceſſifs, plus de vingt mille Indiens, fut un des hommes les plus étonnans dont l'hiſtoire ait conſervé le ſouvenir. Dans un tems où toutes les ames étoient exaltées, il montra un courage auquel nul autre ne put être comparé. Il fut toujours fidele à la faction qu'il avoit épouſée, quoique l'uſage de chan-

ger de drapeaux ſelon les circonſtances fût généralement établi. Jamais on ne lui vit perdre la mémoire du plus léger ſervice, & ceux qui l'avoient une fois obligé pouvoient lui manquer impunément. Sa cruauté étoit devenue proverbe ; & dans ſes plus atroces exécutions, il ne perdoit rien de ſa gaieté. Fortement enclin à la raillerie ; avec une faillie on le déſarmoit, pendant qu'il inſultoit au cri de la douleur qui lui paroiſſoit le cri de la lâcheté ou de la foibleſſe. Ce cœur de fer ſe jouoit de tout. Pour rien, il ôtoit, pour rien il conſervoit la vie ; parce qu'à ſes yeux la vie n'étoit rien. Sa paſſion pour le vin n'empêcha pas que la force extraordinaire de ſon corps, que la vigueur monſtrueuſe de ſon ame ne ſe maintinſſent juſques dans l'âge le plus avancé. Dans la derniere vieilleſſe, il étoit encore le premier ſoldat, il étoit le premier capitaine de l'armée. Sa mort fut conforme à ſa vie. A quatre-vingt-quatre ans il fut écartelé, ſans montrer aucun remords du paſſé, ſans montrer aucune inquiétude ſur l'avenir.

Telle fut la derniere ſcene d'une tragédie dont tous les actes avoient été ſanglans. Les guerres civiles furent cruelles dans tous les pays & dans tous les ſiecles : mais au Pérou, elles devoient avoir un caractere particulier de férocité. Ceux qui les ſuſcitoient, ceux qui s'y engageoient, étoient la plupart des aventuriers ſans éducation & ſans naiſſance,

L'avarice qui les avoit pouſſés dans le Nouveau-Monde ſe joignit aux autres paſſions qui rendent les diſſenſions domeſtiques ſi durables & ſi violentes. Tous, tous ſans exception, ne voyoient dans le chef qu'ils avoient choiſi qu'un compagnon de fortune dont l'influence devoit ſe borner à diriger leurs traits. Aucun n'acceptoit de ſolde. Comme le pillage & la confiſcation devoient être le fruit de la victoire, il n'y avoit jamais de quartier dans l'action. Après le combat, tout homme riche étoit expoſé aux accuſations ; & il ne périſſoit guere moins de citoyens par les mains du bourreau que de ſoldats dans les batailles. La plus baſſe crapule, le luxe le plus extravagant avoient bientôt épuiſé cet or acquis par tant de forfaits ; & l'on ſe livroit de nouveau à tous les excès de la licence militaire qui n'a point de frein.

Heureuſement pour cette opulente partie de l'autre hémiſphere, les plus ſéditieux des conquerans & de ceux qui ſuivoient leurs traces, avoient miſérablement péri dans les divers événemens qui l'avoient tant de fois bouleverſée. Il n'avoit guere ſurvécu aux troubles que ceux qui avoient conſtamment préféré des occupations paiſibles au fracas & aux dangers des grandes révolutions. Ce qui pouvoit encore reſter de commotion dans quelques eſprits, s'appaiſa peu-à-peu, comme l'agitation des vagues après une longue &

furieuſe tempête. Alors & alors ſeulement les rois catholiques ſe purent dire avec vérité les rois des Eſpagnols fixés au Pérou. Mais il reſtoit un inca.

Cet héritier légitime de tant de vaſtes états vivoit au milieu des montagnes dans l'indépendance. Des princeſſes de ſon ſang aſſervies aux conquérans, abuſerent de ſon inexpérience & de ſa jeuneſſe pour l'engager à ſe rendre à Lima. Les uſurpateurs de ſes droits inconteſtables pouſſerent l'inſolence juſqu'à lui donner des lettres de grace, & ne lui aſſignerent qu'un très-modique domaine pour ſa ſubſiſtance. Il alla cacher ſa honte & ſes regrets dans la vallée d'Yucay, où une mort encore trop tardive termina trois ans après ſa malheureuſe carriere. Une fille unique qui lui ſurvécut, épouſa Loyola; & de ce mariage ſont ſorties les maiſons d'Oropeſa & d'Alcannizas. Ainſi fut conſommée la conquête du Pérou, vers l'an 1560.

Lorſque les Caſtillans s'étoient montrés pour la premiere fois dans cet empire, il avoit plus de quinze cens milles de côtes ſur la mer du ſud, & dans ſa profondeur il n'étoit borné que par les plus hautes des Cordelieres. En moins d'un demi-ſiecle, ces hommes turbulens pouſſèrent à l'eſt leurs conquêtes depuis Panama juſqu'à la riviere de la Plata, & à l'oueſt depuis le Chagre juſqu'à l'Orenoque. Quoique les nouvelles acquiſitions fuſſent la plupart ſéparées du Pérou par des déſerts

affreux ou par des peuples qui défendoient opiniâtrement leur liberté, elles y furent toutes incorporées & en reçurent la loi juſques dans les derniers tems. Nous allons parcourir celles qui ont conſervé ou acquis quelque importance; & nous commencerons par le Darien.

XI. Notions ſur le Darien. Cette contrée étoit-elle digne de diviſer les nations?

Cette étroite langue de terre, qui joint l'Amérique Méridionale avec la Septentrionale, eſt fortifiée par une chaîne de hautes montagnes aſſez ſolide pour réſiſter à l'impulſion des deux océans oppoſés. Le pays eſt ſi aride, ſi pluvieux, ſi mal-ſain, ſi rempli d'inſectes, que les Eſpagnols n'auroient jamais vraiſemblablement ſongé à s'y fixer, s'ils n'euſſent trouvés à Porto-Bello & à Panama des havres favorables pour établir une communication facile entre la mer Atlantique & la mer du Sud. Le reſte de l'iſthme les attira ſi peu, que les établiſſemens de Sainte-Marie & de Nombre de Dios, qu'on y avoit d'abord formés, ne tarderent pas à s'anéantir.

Cet abandon détermina, en 1698, douze cens Ecoſſois à s'y rendre. La ſocieté unie pour cette entrepriſe ſe propoſoit de gagner la confiance du petit nombre de ſauvages que le fer n'avoit pas détruits, de leur mettre les armes à la main contre la nation dont ils avoit éprouvé la férocité, d'exploiter des mines qu'on croyoit plus abondantes qu'elles

ne le ſont, de couper le paſſage aux galions par des croiſieres habilement dirigées, & de combiner aſſez heureuſement ſes forces avec celles de la Jamaïque, pour prendre l'empire dans cette partie du Nouveau Monde.

Un projet ſi menaçant déplut à la cour de Madrid, qui parut déterminée à confiſquer les effets de tous les Anglois qui trafiquoient ſi utilement dans ſes royaumes. Il déplut à Louis XIV, qui offrit à une puiſſance déjà trop affoiblie, une eſcadre ſuffiſante pour le faire échouer. Il déplut aux Hollandois, qui craignirent que la nouvelle compagnie ne partageât un jour avec eux le commerce interlope dont ils étoient ſeuls en poſſeſſion. Il déplut au miniſtere Britannique même, qui prévit que l'Ecoſſe, devenue riche, voudroit ſortir de l'eſpece de dépendance où ſa pauvreté l'avoit juſqu'alors réduite. Cette oppoſition violente & univerſelle détermina le roi Guillaume à révoquer une permiſſion que ſes favoris lui avoient arrachée. Ce fut alors une néceſſité d'évacuer l'iſle d'Or, où la nouvelle colonie avoit été placée.

Mais la crainte ſeule qu'avoient eue les Eſpagnols de ſe voir un pareil voiſin, les détermina à s'occuper eux-mêmes d'une contrée qu'ils avoient juſqu'alors toujours dédaignée. Leurs miſſionnaires réuſſirent à former neuf ou dix bourgades, dont chacune contenoit depuis cent cinquante juſqu'à deux cens ſauvages. Soit inconſtance dans les

Indiens, ſoit dureté dans leurs conducteurs, ces établiſſemens naiſſans commencerent à décheoir en 1716; & de nos jours, il n'en reſte plus que trois, défendus par quatre petits forts & par cent ſoldats.

X. Etendue, climat, ſol, fortifications, port, population, mœurs, commerce de Carthagène.

La province de Carthagene eſt bornée à l'oueſt par la riviere de Darien, & à l'eſt par celle de la Magdelaine. Elle a cinquante-trois lieues de côte & quatre-vingt-cinq dans l'intérieur des terres. Les montagnes arides & très-élevées qui occupent la plus grande partie de ce vaſte eſpace, ſont ſéparées par des vallées larges, arroſées & fertiles. L'humidité & la chaleur exceſſives du climat empêchent, à la vérité, que les grains, les huiles, les vins, que les fruits de l'Europe n'y puiſſent proſpérer: mais le riz, le manioc, le maïs, le cacao, le ſucre, toutes les productions particulieres à l'Amérique y ſont fort communes. On n'y cultive cependant pour l'exportation que le coton; & encore a-t-il la laine ſi longue, eſt-il ſi difficile à travailler, qu'il n'eſt acheté qu'au plus vil prix dans nos marchés, qu'il eſt rebuté par la plupart des manufactures.

Baſtidas fut le premier Européen qui, en 1502, ſe montra ſur ces plages inconnues. La Coſa, Guerra, Ojeda, Veſpuce, Oviédo, y aborderent après lui: mais les peuples que ces brigands ſe propoſoient d'aſſervir, leur

oppoſerent une telle réſiſtance, qu'il leur fallut renoncer à tout projet d'établiſſement. Pedro de Heridia parut enfin, en 1527, avec des forces ſuffiſantes pour donner la loi. Il bâtit & peupla Carthagene.

Des corſaires François pillerent la nouvelle ville en 1544. Elle fut brûlée quarante & un ans après par le célèbre Drake. Pointis, un des amiraux de Louis XIV, la prit en 1697, mais en déshonorant par une cruelle rapacité des armes que ſon ambitieux maître vouloit illuſtrer. Les Anglois ſe virent réduits, en 1741, à la honte d'en lever le ſiège, quoiqu'ils l'euſſent formé avec vingt-cinq vaiſſeaux de ligne, ſix brûlots, deux galiottes à bombe, & aſſez de troupes de débarquement pour conquerir une grande partie de l'Amérique. La méſintelligence de Vernon & de Wentowort; les cabales qui diviſoient le camp & la flotte; un défaut d'expérience dans la plupart des chefs & de ſoumiſſion dans les ſubalternes: toutes ces cauſes ſe réunirent pour priver la nation de la gloire & des avantages qu'elle s'étoit promiſe d'un des plus brillans armemens qui fuſſent jamais ſortis des rades Britanniques.

Après tant de révolutions, Carthagene ſubſiſte avec éclat dans une preſqu'isle de ſable qui ne tient au continent que par deux langues de terre, dont la plus large n'a pas plus de trente-cinq toiſes. Ses fortifications ſont régulieres. La nature a placé à peu de

diſtance une colline de hauteur médiocre, ſur laquelle on a conſtruit la citadelle de Saint-Lazare. Une garniſon plus ou moins nombreuſe, ſelon les circonſtances, défend tant d'ouvrages. La ville eſt une des mieux bâties, des mieux percées, des mieux diſpoſées du Nouveau-Monde. Elle peut contenir vingt-cinq mille ames. Les Eſpagnols forment la ſixieme partie de cette population. Les Indiens, les negres, les races formées de mêlanges variés à l'infini, compoſent le reſte.

Cette bigarrure eſt plus commune à Carthagene que dans la plupart des autres colonies. On y voit arriver continuellement une foule de vagabonds, ſans biens, ſans emploi, ſans recommandation. Dans un pays, où n'étant connus de perſonne, aucun citoyen n'oſe prendre confiance en leurs ſervices; leur deſtinée eſt de vivre miſérablement d'aumônes conventuelles, & de coucher au coin d'une place ou ſous le portique de quelque égliſe. Si le chagrin d'un ſi triſte état leur cauſe une maladie grave, ils ſont communément ſecourus par des négreſſes libres, dont ils reconnoiſſent les ſoins & les bienfaits en les épouſant. Ceux qui n'ont pas le bonheur d'être dans une ſituation aſſez déſeſpérée pour intéreſſer la pitié des femmes, ſont réduits à ſe refugier dans les campagnes & à s'y livrer à des travaux fatigans qu'un certain orgueil national &

d'anciennes habitudes leur rendent également insupportables. L'indolence est poussée si loin dans cette région, que les hommes & les femmes riches ne quittent leurs hamacs que rarement & pour peu de tems.

Le climat doit être un des grands principes de cette inaction. Les chaleurs sont excessives & presque continuelles à Carthagene. Les torrens d'eau qui tombent sans interruption depuis le mois de mai jusqu'à celui de novembre, ont cette singularité, qu'ils ne rafraîchissent jamais l'air, quelquefois un peu tempéré par les vents de nord-est, dans la saison séche. La nuit n'est pas moins étouffée que le jour. Une transpiration habituelle donne aux habitans la couleur pâle & livide des malades. Lors-même qu'ils se portent bien, leurs mouvemens se ressentent de la molleſſe de l'air qui relâche sensiblement leurs fibres. On s'en apperçoit jusques dans leurs paroles toujours traînantes & prononcées à voix basse. Ceux qui arrivent d'Europe conservent leur embonpoint trois ou quatre mois : mais ils perdent ensuite l'un & l'autre.

Ce dépérissement est l'avant-coureur d'un mal plus fâcheux encore, mais dont la nature est peu connue. On conjecture qu'il vient à quelques personnes pour n'avoir pas digéré ; à d'autres, parce qu'elles se sont refroidies. Il se déclare par des vomissemens accompagnés d'un délire si violent, qu'il faut lier le

malade pour l'empêcher de ſe déchirer. Souvent il expire au milieu de ces tranſports qui durent rarement plus de trois ou quatre jours. Une limonade faite avec le ſuc de l'opentia ou raquette eſt, ſelon Godin, le meilleur ſpécifique que l'on ait encore trouvé contre une maladie ſi meurtriere. Ceux qui ont échappé à ce danger, dans les premiers tems, ne courent aucun riſque. Des témoins éclairés aſſurent même que lorſqu'on revient à Carthagene après une longue abſence, il n'y a plus rien à craindre.

La ville & ſon territoire préſentent le ſpectacle d'une lèpre hideuſe qui attaque indifféremment les régnicoles & les étrangers. Les phyſiciens, qui ont voulu attribuer cette calamité à la chair de porc, avoient oublié qu'on ne voit rien de ſemblable dans les autres parties du Nouveau-Monde, où cette nourriture n'eſt pas moins commune. Pour en arrêter la contagion, il a été fondé un hôpital. Ceux qu'on en croit attaqués y ſont renfermés, ſans diſtinction de ſexe, de rang & d'âge. Le fruit d'un établiſſement ſi raiſonnable eſt perdu par l'avarice des adminiſtrateurs, qui, ſans être arrêtés par le danger des communications, permettent aux pauvres de ſortir & d'aller mendier. Auſſi le nombre des malades eſt-il ſi grand, que l'enceinte de leur demeure a une étendue immenſe. Chacun y jouit d'un petit terrein qui lui eſt marqué à ſon entrée. Il s'y bâtit une

habitation relative à ſa fortune, où il vit ſans trouble juſqu'à la fin de ſes jours, qui ſont ſouvent longs, quoique malheureux. Cette maladie excite ſi puiſſamment au plaiſir, dont l'attrait eſt le plus impérieux, qu'on a cru devoir permettre le mariage à ceux qui en ſont attaqués. C'eſt une démangeaiſon ajoutée à une démangeaiſon. Elles ſemblent s'irriter par la ſatisfactions des beſoins qu'elles donnent : elles croiſſent par leurs remèdes, & ſe reproduiſent l'une par l'autre. L'inconvénient de voir ce mal ardent qui coule avec le ſang, ſe perpétuer dans les enfans, a cédé à la crainte d'autres déſordres peut-être chimériques.

Nous permettra-t-on une conjecture ? Il eſt des peuples en Afrique, placés à-peu-près à la même latitude, qui ſont dans l'uſage de ſe frotter le corps avec une huile que rend le fruit d'un arbre ſemblable au palmier. Cette huile eſt d'une odeur déſagréable : mais, outre la propriété qu'elle a d'éloigner les inſectes incommodes ſous ce ciel ardent, elle ſert à aſſouplir la peau, à conſerver à cet organe ſi eſſentiel à la vie, ou à y rétablir le libre exercice de la fonction auquel la nature l'a deſtiné ; elle calme encore l'irritation que la ſéchereſſe & l'aridité doivent cauſer à la peau qui devient alors ſi dure, que toute tranſpiration eſt interceptée. Qu'on eſſaie une méthode à-peu-près ſemblable à Carthagène ; qu'on y joigne la propreté qu'exige le

climat; & peut-être y verra-t on diminuer, ceſſer même totalement la lepre.

Malgré cette maladie dégoûtante; malgré les vices multipliés d'un climat incommode & dangereux; malgré beaucoup d'autres inconvéniens, l'Eſpagne a toujours montré une grande prédilection pour Carthagène, à cauſe de ſon port, un des meilleurs que l'on connoiſſe. Il a deux lieues d'étendue, un fond excellent & profond. On n'y éprouve pas plus d'agitation que ſur la riviere la plus tranquille. Deux canaux y conduiſent. Celui qu'on nomme Boca-Grande, large de ſept à huit cens toiſes, avoit autrefois ſi peu de profondeur, que le plus léger canot y paſſoit difficilement. L'océan l'a ſucceſſivement creuſé au point, qu'on y trouve juſqu'à douze pieds d'eau en quelques endroits. Si la révolution des tems amenoit de plus grands changemens, la place ſeroit expoſée. Auſſi la cour de Madrid s'occupe-t-elle ſérieuſement des moyens de prévenir un ſi grand malheur. Peut-être, après y avoir beaucoup réfléchi, ne trouvera t-on pas d'expédient plus ſimple & plus ſûr que d'oppoſer aux flottes ennemies une digue formée par de vieux navires remplis de pierre & enfoncés dans la mer. Le canal de Bocachique a été juſqu'ici le ſeul praticable. Il eſt ſi étroit qu'il n'y peut paſſer qu'un vaiſſeau de front. Les Anglois ayant détruit, en 1741, les fortifications qui le défendoient, on les rétablit avec plus d'intelli-

gence. Ce ne fut plus à l'entrée du goulet qu'on les plaça ; mais en-dedans du canal où elles assurent une défense plus opiniâtre.

Du tems que ces contrées étoient approvisionnées par la voie si connue des galions, les vaisseaux partis d'Espagne tous ensemble, passoient à Carthagène avant d'aller à Porto-Bello, & y repassoient avant de reprendre la route de l'Europe. Au premier voyage, ils y déposoient les marchandises nécessaires pour l'approvisionnement des provinces de l'intérieur, & ils en recevoient le prix au second. Lorsque des navires isolés furent substitués à ces monstrueux armemens, la ville eut la même destination. Ce fut toujours le pont de communication de l'ancien hémisphere avec une grande partie du nouveau. Depuis 1748 jusqu'en 1753, cet entrepôt ne vit arriver d'Espagne que vingt-sept navires qui, en échange des marchandises qu'ils avoient portées, reçurent, chaque année, en or ; 9,357,806 liv. en argent 4,792,498 liv. en productions 851,765 liv. en tout 14,939,069 livres.

L'article des denrées fut formé par quatre mille huit cens quatre-vingt quintaux de cacao, dont la valeur fut en Europe de 509,760 liv. Par cinq cens quatre-vingts quintaux de quinquina, dont la valeur fut de 200,880 livres. Par dix-sept quintaux de laine de vigogne dont la valeur fut de 12,474 liv. Par sept quintaux d'écaille, dont la valeur fut de

4,698 livres. Par quinze quintaux de nacre de perle dont la valeur fut de 1701 livres. Par ſeize quintaux de baume, dont la valeur fut de 18,900 livres. Par deux mille trente quintaux de bréſillet, dont la valeur fut de 29,295 livres. Par deux mille cent cuirs en poil, dont la valeur fut de 34,020 livres. Par quarante-deux quintaux de ſang de dragon, dont la valeur fut de 2,389 livres. Par ſix quintaux d'huile marie, dont la valeur fut de 2,700 livres. Par ſept quintaux de ſalſepareille, dont la valeur fut de 972 livres. Par un quintal d'ivoire, dont la valeur fut de 388 liv. Enfin par cent quatre-vingt-huit quintaux de coton, dont la valeur fut de 21,600 livres.

Dans ces retours, où il n'y eut rien pour le gouvernement, & où tout fut pour le commerce, le territoire de Carthagène n'entra que pour 93,241 livres. Le ſol de Sainte-Marthe eſt encore moins utile.

XI. Cauſes de l'oubli où eſt tombée la province de Sainte-Marthe.

Cette province, qui a quatre-vingts lieues du Levant au Couchant & cent trente du Nord au Midi, fut, comme les contrées de ſon voiſinage, découverte malheureuſement à l'époque déſaſtreuſe où les rois d'Eſpagne uniquement occupés de leur agrandiſſement en Europe, ne demandoient à ceux de leurs ſujets qui paſſoient dans le Nouveau-Monde que le quint de l'or qu'ils ramaſſoient dans

leurs pillages. A cette condition, des brigands que pouſſoient l'amour de la nouveauté, une paſſion déſordonnée pour des métaux, l'eſpoir même de mériter le ciel, étoient les arbitres & les ſeuls arbitres de leurs actions. Ils pouvoient, ſans qu'on les en punît ou qu'on les en blamât, errer dans une région ou dans une autre, conſerver une conquête ou l'abandonner, mettre une terre en valeur ou la détruire, maſſacrer des peuples ou les traiter avec humanité. Tout convenoit à la cour de Madrid, pourvu qu'on lui envoyât beaucoup de richeſſes. La ſource lui en paroiſſoit toujours honnête & toujours pure.

Des ravages, des cruautés qu'on ne peut exprimer, furent la ſuite néceſſaire de ces principes abominables. La déſolation fut univerſelle. On en voit encore par-tout les funeſtes traces: mais plus particulierement à Sainte-Marthe. Après que ces deſtructeurs eurent dépouillé les peuplades de l'or qu'elles avoient ramaſſé dans leurs rivieres, des perles qu'elles avoient pêchées ſur leurs côtes, ils diſparurent. Le peu d'entre eux qui s'y fixerent, éleverent une ou deux villes & quelques bourgades qui ſont reſtées ſans communication juſqu'à ce qu'elle ait été ouverte par l'activité infatigable de quelques miſſionnaires capucins qui ſont parvenus, de nos jours, à réunir dans huit hameaux trois mille cent quatre vingt onze Motilones ou Euagi as, les plus féroces des ſauvages indépendans qui la

traverſoient. Là végete leur mépriſable poſtérité nourrie & ſervie par quelques Indiens ou par quelques nègres. Jamais la métropole n'a envoyé un navire dans cette contrée, & jamais elle n'en a reçu la moindre production. L'induſtrie & l'activité s'y réduiſent à livrer en fraude des beſtiaux, ſur-tout des mulets, aux Hollandois & aux autres cultivateurs des isles voiſines qui donnent en échange des vêtemens & quelques autres objets de peu de valeur.

La ſuperſtition perpétue cette funeſte indolence. Elle empêche de voir que ce n'eſt point par des cérémonies, par des flagellations, par des *auto-da-fé*, qu'on honore la divinité; mais par des ſueurs, par des défrichemens, par des travaux utiles. Ces hommes orgueilleux ſe perſuadent qu'ils ſont plus grands dans une égliſe ou aux pieds d'un moine que dans des guérets ou un attelier. La tyrannie de leurs prêtres n'a pas permis que les lumieres qui auroient pu les détromper arrivaſſent juſqu'à eux. Cet ouvrage même, écrit pour les éclairer, leur ſera inconnu. Si quelque heureux haſard le faiſoit tomber dans leurs mains, ils en auroient horreur, & le regarderoient comme une production criminelle dont il faudroit brûler l'auteur.

XII. Premiers événemens dont le pays de Venezuela fut le théatre.

Alphonſe Ojeda reconnut le premier, en 1499, le pays appellé Venezuela ou petite Veniſe,

Veniſe, nom qu'il reçut, parce qu'on y vit quelques huttes établies ſur des pieux pour les élever au-deſſus des eaux ſtagnantes qui couvroient la plaine. Ni cet aventurier, ni ceux qui le ſuivirent ne ſongeoient à y former des établiſſemens. Leur ambition étoit de faire des eſclaves pour les tranſporter aux isles que leur férocité avoit dépeuplées. Ce ne fut qu'en 1527 que Jean d'Ampuez fixa ſur cette côte une colonie,& qu'il promit à ſa cour une contrée abondante en métaux. Cette aſſurance donna lieu,l'année ſuivante,à un arrangement aſſez ſingulier pour être remarqué.

Charles-Quint, qui avoit réuni un ſi grand nombre de couronnes ſur ſa tête & concentré dans ſes mains tant de puiſſance, ſe trouvoit engagé par ſon ambition ou par la jalouſie de ſes voiſins dans des querelles interminables dont la dépenſe excédoit ſes facultés. Dans ſes beſoins, il avoit emprunté des ſommes conſidérables aux Velſers d'Ausbourg, alors les plus riches négocians de l'Europe. Ce prince leur offrit en paiement la province de Venezuela, & ils l'accepterent comme un fief de la Caſtille.

On devoit croire que des marchands, qui devoient leur fortune à l'achat & à la vente des productions territoriales, établiroient des cultures dans leur domaine. On devoit croire que des Allemands élevés au milieu des mines feroient exploiter celles qui ſe trouveroient ſur la conceſſion qui leur étoit faite. Ces eſ-

pérances furent entierement trompées. Les Velſers n'embarquerent pour le Nouveau-Monde que quatre ou cinq cens de ces féroces ſoldats que leur patrie commençoit à vendre à quiconque vouloit & pouvoit payer leur ſang. Ces vils ſtipendiaires porterent au-delà des mers le goût du brigandage qu'ils avoient contracté dans les différentes guerres où ils avoient ſervi. Sous la conduite de leurs chefs, Alfinger & Sailler, ils parcoururent un pays immenſe, mettant les ſauvages à la torture & leur déchirant le flanc pour les forcer à dire où étoit leur or. Des Indiens, entraînés & chargés de vivres, qu'on maſſacroit à l'inſtant où ils tomboient de fatigue, ſuivoient cette troupe barbare. Heureuſement la faim, la fatigue, les fleches empoiſonnées délivrerent la terre de cet odieux fardeau. Les Eſpagnols ſe remirent en poſſeſſion d'un ſol dont les Velſers ne vouloient plus; & leur conduite ne fut guere différente de celle qui venoit de cauſer tant d'horreur. Leur commandant Carvajal paya, il eſt vrai, de ſa tête ſes atrocités : mais ce châtiment ne rappella pas du tombeau les victimes qu'on y avoit plongées. De leurs cendres ſortirent avec le tems quelques productions dont le cacao fut la plus importante.

XIII. Le cacao a toujours fixé les yeux de l'Eſpagne ſur Venezuela.

Le cacaoyer eſt un arbre de grandeur moyenne, qui pouſſe ordinairement de ſa

racine cinq ou ſix troncs. Son bois eſt blanc, caſſant & léger ; ſa racine rouſſâtre & un peu raboteuſe. A meſure qu'il croît, il jette des branches inclinées, qui ne s'étendent pas au loin. Ses feuilles ſont alternes, ovales, terminées en pointe. Les plus grandes ont huit à neuf pouces de longueur ſur trois de largeur. Elles ſont toutes portées ſur des pédicules courts, applatis & accompagnés à leur baſe de deux membranes ou ſtipules. Les fleurs naiſſent par petits paquets le long des tiges & des branches. Leur calice eſt verdâtre à cinq diviſions profondes. Les cinq pétales qui compoſent la corolle ſont petits, jaunes, renflés par le bas, prolongés en une laniere repliée en arc & élargie à ſon extrêmité. Ils tiennent à une gaîne formée par l'aſſemblage de dix filets dont cinq portent des étamines. Les cinq autres intermédiaires ſont plus longs & en forme de languette. Le piſtil, placé dans le centre & ſurmonté d'un ſeul ſtyle, devient une capſule ovoïde & preſque ligneuſe, longue de ſix à ſept pouces, large de deux, inégale à ſa ſurface, relevée de dix côtes, ſéparée intérieurement en cinq loges par des cloiſons membraneuſes. Les amandes qu'elle contient au nombre de trente & plus ſont recouvertes d'une coque caſſante & enveloppées d'une pulpe blanchâtre.

Ces amandes ſont la baſe du chocolat, dont la bonté dépend de la partie huileuſe qu'elles

contiennent & conſéquemment de leur parfaite maturité. On cueille la capſule, lorſqu'après avoir paſſé ſucceſſivement du verd au jaune, elle acquiert une couleur de muſc foncé. On la fend avec un couteau, & l'on en ſépare toutes les amandes enveloppées de leur pulpe, que l'on entaſſe dans des eſpeces de cuves pour les faire fermenter. Cette opération détruit le germe & enleve l'humidité ſurabondante des amandes que l'on expoſe enſuite au ſoleil ſur des claies pour achever la deſſication. Le cacao ainſi préparé ſe conſerve aſſez long-tems, pourvu qu'il ſoit dans un lieu ſec : mais il n'eſt pas avantageux de le garder, parce qu'il perd en vieilliſſant une partie de ſon huile & de ſa vertu.

Le cacaoyer vient aiſément des graines que l'on ſème dans des trous alignés, à la diſtance de cinq ou ſix pieds les uns des autres. Ces graines, qui doivent être très-fraîches, ne tardent pas à germer. L'arbre s'éleve aſſez promptement & commence à récompenſer les travaux du cultivateur au bout de deux ans. On fait chaque année deux récoltes qui ſont égales pour la qualité & pour l'abondance. Cet arbre veut un terrein gras & humide, qui n'ait point été employé à une autre culture. Si l'eau lui manque, il ceſſe de produire, ſe deſſeche & périt. Un ombrage qui le garantiſſe continuellement des ardeurs du ſoleil ne lui eſt pas moins néceſſaire. Les champs des cacaoyers

ſont encore ſujets à être dévaſtés par les ouragans, ſi l'on ne prend la précaution de les entourer d'une liſiere d'arbres robuſtes, à l'abri deſquels ils puiſſent proſpérer. Les ſoins qu'ils exigent d'ailleurs ne ſont ni pénibles, ni diſpendieux. Il ſuffit d'arracher les herbes qui les priveroient de leur nourriture.

Le cacaoyer eſt cultivé avec ſuccès dans pluſieurs contrées du Nouveau-Monde. Il croît même naturellement dans quelques-unes. Cependant ſon fruit n'eſt nulle part auſſi abondant qu'à Venezuela. Nulle part, ſi l'on en excepte Soconuſco, il n'eſt d'auſſi bonne qualité.

Mais, pendant deux ſiecles, les travaux de la colonie ne tournerent pas au profit de ſa métropole. Le commerce national étoit tellement ſurchargé de droits, tellement embarraſſé de formalités, que la province trouvoit un grand avantage à recevoir des mains des Hollandois de Curaçao toutes les marchandiſes dont elle avoit beſoin, & à leur donner en paiement ſa production que ces infatigables voiſins vendoient avec un bénéfice énorme à une partie de l'Europe, même au peuple propriétaire du terrein où elle étoit recoltée. Ces liaiſons interlopes étoient ſi vives & ſi ſuivies, que depuis 1700 juſqu'à la fin de 1727, il ne fut expédié des ports d'Eſpagne pour Venezuela que cinq navires

qui, ſans exception, firent tous un voyage plus ou moins ruineux.

XIV. La province de Venezuela eſt miſe ſous le joug du monopole. Proſpérités de la compagnie.

Tel étoit l'état des choſes, lorſque quelques négocians de la province de Guipuſcoa jugerent, en 1728, qu'il leur ſeroit utile de ſe réunir pour entreprendre cette navigation. Le gouvernement approuva & encouragea ces vues. Les principales conditions de l'octroi furent que la compagnie paieroit pour tout ce qu'elle voudroit envoyer, pour tout ce qu'elle pourroit recevoir, les impôts déja établis, & qu'elle entretiendroit à ſes frais un nombre de garde-côtes ſuffiſant pour préſerver le pays de la contrebande.

Il ſe fit ſucceſſivement quelques changemens dans le régime de ce corps. On ne l'avoit d'abord autoriſé qu'à envoyer deux navires chaque année. La liberté d'en expédier autant qu'il lui conviendroit, lui fut accordée en 1734.

Dans les premiers tems, la compagnie ne jouiſſoit pas d'un privilege excluſif. Le gouvernement le lui accorda, en 1742, pour le département de Caraque, & dix ans après pour celui de Maracaybo, deux territoires dont la réunion forme la province de Venezuela qui occupe quatre cens milles ſur la côte.

Juſqu'en 1744, les vaiſſeaux, à leur retour du Nouveau-Monde, devoient tous dé-

poſer leur cargaiſon entiere dans la rade de Cadix. Après cette époque, leurs obligations ſe réduiſirent à y porter le cacao néceſſaire à l'approviſionnement de l'Andalouſie & des contrées limitrophes. On conſentit que le reſte fût débarqué à Saint-Sébaſtien, berceau de la compagnie.

C'étoit dans cette ville que ſe tenoit originairement l'aſſemblée générale des intéreſſés. En 1751, on la transfera dans la capitale de l'empire, où tous les deux ans elle eſt préſidée par quelqu'un des membres les plus accrédités du conſeil des Indes.

Les marchandiſes étoient livrées à l'acheteur qui en offroit un plus haut prix. Un mécontentement univerſel avertit la cour qu'un petit nombre de riches aſſociés s'emparoient du cacao, regardé en Eſpagne comme une denrée de premiere néceſſité, & le vendoient enſuite tout ce qu'ils vouloient. Ces murmures firent régler, en 1752, que ſans ſupprimer les magaſins établis à Saint-Sébaſtien, à Cadix & à Madrid, on en établiroit de nouveaux à la Corogne, à Alicante, à Barcelone, & que dans tous le cacao ſeroit diſtribué en détail aux citoyens, au prix fixé par le miniſtere.

La compagnie obtint, en 1753, que ſes actions ſeroient réputées un bien immeuble, qu'on pourroit les ſubſtituer à perpétuité, & en former ces majorats inaliénables & in-

diviſibles qui flattent ſi généralement la fierté Eſpagnole.

On ſtatua, en 1761, que la compagnie avanceroit aux aſſociés qui le deſireroient la valeur de ſeize actions; que ces effets ſeroient mis en dépôt, & qu'on pourroit les vendre, ſi après un tems convenu le propriétaire ne les retiroit pas. Le but de cette ſage diſpoſition étoit de ſecourir ceux des intéreſſés qui auroient quelque embarras dans leurs affaires, & de maintenir par des moyens honnêtes le crédit de l'aſſociation.

Par des arrangemens faits en 1776, les opérations de la compagnie doivent s'étendre à Cumana, à l'Orenoque, à la Trinité, à la Marguerite. On n'a pas, il eſt vrai, aſſervi ces contrées à ſon monopole: mais les faveurs qu'elle a reçues ſont équivalentes à un privilege excluſif.

Pendant ces changemens, les hommes libres & les eſclaves ſe multiplioient à Venezuela. Les ſept cens cinquante neuf plantations diſtribuées dans ſoixante une vallées ſortoient de leur langueur, & il s'en formoit d'autres. Les anciennes cultures faiſoient des progrès & l'on en établiſſoit de nouvelles. Les troupeaux avançoient de plus en plus dans l'intérieur des terres. C'étoit principalement dans le diſtrict de Caraque que les améliorations étoient remarquables. La ville de ce nom comptoit vingt-quatre mille habitans, la plupart aiſés. La Guayra qui ſervoit

à sa navigation, quoique ce ne fût qu'un mauvais mouillage entouré d'un petit nombre de bannes, devenoit peu-à-peu une peuplade considérable, & même une assez bonne rade par le moyen d'un grand mole construit avec intelligence.

Puerto Cabello, entierement abandonné & cependant un des meilleurs ports de l'Amérique, voyoit s'élever trois cens maisons. Essayons de démêler les causes de cette singuliere prospérité sous le joug du monopole.

La compagnie comprit de bonne heure que ses succès seroient inséparables de ceux de la colonie, & elle avança aux habitans jusqu'à 3,240,000 livres sans intérêt. La dette devoit être acquittée en denrées, & ceux qui manquoient à leurs engagemens étoient traduits au tribunal du représentant du roi qui jugeoit seul si les causes du retard étoient ou n'étoient pas légitimes.

Les magasins de la compagnie furent constamment pourvus de tout ce qui pouvoit être utile au pays, constamment ouverts à tout ce qu'il pouvoit livrer. De cette maniere, les travaux ne languirent jamais faute de moyens ou par défaut de débouchés.

La valeur de ce que la compagnie devoit vendre, la valeur de ce qu'elle devoit acheter ne furent pas abandonnées à la rapacité de ses agens. Le gouvernement de la province fixa toujours le prix de ce qui arrivoit d'Europe; & une assemblée composée des

adminiſtrateurs, des colons & des facteurs décida toujours du prix des productions du ſol.

Ceux des habitans du Nouveau-Monde qui n'étoient pas contens de ce qui étoit réglé, eurent la liberté d'envoyer dans l'ancien, pour leur propre compte, la ſixieme partie de leurs récoltes & d'en retirer le produit en marchandiſes, mais toujours ſur les navires de la compagnie.

Par ces arrangemens le cultivateur fut mieux recompenſé de ſes ſueurs qu'il ne l'avoit été au tems du commerce interlope. Ce nouvel ordre de choſes ne fut réellement funeſte qu'à un petit nombre d'hommes intriguans, actifs & hardis, qui réuniſſoient à vil prix dans leurs mains les productions du pays pour les livrer à un prix beaucoup plus conſidérable à des navigateurs étrangers du même caractere qu'eux.

Le nouveau royaume de Grenade, le Mexique, quelques isles d'Amérique & les Canaries, étoient dans l'uſage de tirer de Venezuela une partie du cacao que leurs habitans conſommoient. Ces colonies continuerent à jouir de leur droit ſans gêne. Elles l'exercerent même plus utilement, parce que la production qu'elles cherchoient à ſe procurer devint plus abondante & fut obtenue à meilleur marché.

Autrefois Venezuela ne fourniſſoit rien au commerce de la métropole. Depuis ſon ori-

gine, la compagnie lui a toujours livré des productions dont la maſſe s'eſt accrue ſucceſſivement. Depuis 1748 juſqu'en 1753, la compagnie porta tous les ans dans la colonie pour 3,197,327 livres en marchandiſes. Tous les ans elle en retira 239,144 livres en argent; trente-ſept mille quintaux de cacao qu'elle vendit 5,332,000 livres; deux mille cinq cens quintaux de tabac qu'elle vendit 178,200 livres; cent cinquante-ſept quintaux d'indigo qu'elle vendit 198,990 livres; vingt-deux mille cuirs en poil qu'elle vendit 356,400 livres; du *dividi* qu'elle vendit 27,000 livres: de ſorte que ſes retours monterent à 6,831,734 liv. Le bénéfice apparent fut donc de 3,634,407 livres. Nous diſons apparent, parce que ſur cette ſomme les frais & les droits conſommerent 1, 932,500 l. La compagnie n'eut de gain réel que 1,701,897 liv.

Toutes ces branches de commerce ont reçu de l'augmentation, excepté celle du dividi, qu'il a fallu abandonner, depuis qu'on a reconnu qu'il n'étoit pas propre à remplacer dans les teintures la galle d'Alep, comme on l'avoit cru un peu légérement. L'extenſion auroit été plus conſidérable, ſi l'on eût réuſſi à interrompre les liaiſons interlopes. Mais malgré la vigilance de dix bâtimens croiſeurs avec quatre-vingt-ſix canons, cent quatre-vingt-douze pierriers, cinq cens dix-huit hommes d'équipage; malgré douze poſtes de dix ou douze ſoldats chacun établis ſur la cô-

te; malgré la dépenſe annuelle de 1,400,000 liv. la contrebande n'a pas été entiérement extirpée; & c'eſt à Coro qu'elle ſe fait principalement.

La nation s'eſt également bien trouvée de l'établiſſement de la compagnie. Elle ne lui paie le cacao que la moitié de ce que les Hollandois le lui vendoient. Le quintal qu'on obtient aujourd'hui en Eſpagne pour cent ſoixante livres, en coûtoit autrefois trois cens vingt.

Les avantages que le gouvernement retire de la création de la compagnie ne ſont pas moins ſenſibles. Antérieurement à cette époque, les revenus de la couronne à Venezuela n'y étoient jamais ſuffiſans pour les dépenſes de ſouveraineté. Depuis, elles ont beaucoup augmenté, & parce qu'on a conſtruit la citadelle de Puerto Cabello qui a coûté 1,620,000 livres, & parce qu'on entretient dans le pays un plus grand nombre de troupes régulieres. Cependant, le fiſc a un ſuperflu qu'il fait refluer à Cumana, à la Marguerite, à la Trinité & ſur l'Orenoque. Ce n'eſt pas tout. En Europe, les denrées de la colonie paient annuellement à l'Etat plus de 1,600,000 livres, & la navigation qu'elles occaſionnent lui forme quinze cens matelots ou les lui tient toujours en activité.

Mais la compagnie même a-t-elle proſpéré? tout, dans les premiers tems, portoit à douter ſi elle auroit jamais une exiſtence heu-

reuſe. Quoique les colons euſſent le droit d'en être membres, ils refuſerent d'abord de lui livrer leurs productions. En Eſpagne, où une aſſociation commerçante étoit une nouveauté, on ne s'empreſſa guere de s'y faire inſcrire, malgré l'exemple qu'en avoient donné le ſouverain, la reine, l'infant Don Louis & la province de Guipuſcoa. Il fallut réduire à quinze cens le nombre des actions qu'il avoit été réſolu de porter à trois mille; & le capital qui devoit être de ſix millions fut réduit à trois. Ces contrariétés n'empêcherent pas qu'on ne fît aux intéreſſés des répartitions conſidérables, même dans les premiers ans. Les ſommes en réſerve ſe trouverent pourtant ſuffiſantes, en 1752, pour doubler les fonds primitifs, & pour les tripler, en 1766, avec un intérêt régulier de cinq pour cent, ſans compter les dividendes extraordinaires. Au premier janvier 1772, la compagnie, même en y comprenant la valeur des actions qui s'étoit élevée à 9,000,000 livres, ne devoit que 15,198,618 livres 12 ſols, & elle avoit 21,153,760 liv. 4 ſ. C'étoit donc 5,955,141 liv. 12 ſols qu'elle avoit de plus qu'elle ne devoit.

Le mauvais eſprit, qui regne généralement dans les ſociétés excluſives, n'a pas autant infecté celle de Caraque que les autres. Des entrepriſes folles ne l'ont jamais jettée hors de ſes meſures. Sa bonne-foi l'a préſervée de tout procès, de la conteſtation même la plus

légere. Pour ne pas expoſer ſon ſort aux caprices de l'océan, au malheur des guerres, elle a fait conſtamment aſſurer ſes cargaiſons. Une fidélité inviolable a ſuivi ſes engagemens. Enfin, dans une région où la plupart des terres ſont ſubſtituées & où il y a peu de bons débouchés pour l'argent, elle a obtenu à deux & demi pour cent tout celui que ſes beſoins demandoient.

Pour ſe ménager la bienveillance de la nation, généralement refuſée par-tout au monopole, la compagnie a toujours voulu paroître animée d'un eſprit public. Dès 1735, elle ſe chargea des atteliers de Placentia qui fourniſſoient à peine huit mille fuſils chaque année, & qui, ſans compter quelques autres armes qu'on a commencé à y fabriquer, en donnent actuellement quatorze mille quatre cens avec leurs platines qu'auparavant il falloit tirer de Liège. Quoique durant la courte guerre de 1762, la compagnie eût vu tomber dans les mains des Anglois ſix de ſes navires richement chargés, elle ne laiſſa pas de conſacrer au gouvernement tout ce qu'elle pouvoit avoir de crédit & de puiſſance. Les bois de conſtruction périſſoient dans la Navarre. Il falloit les couper. Il falloit pratiquer des routes pour les traîner ſur les bords de la Vidaſſoa. Il falloit rendre cette riviere capricieuſe propre à les porter à ſon embouchure. Il falloit les conduire enſuite à l'important port du Ferrol. Depuis 1766, la compagnie

exécute toutes ces choſes avec un grand avantage pour la marine militaire.

Ce corps ne ceſſe d'annoncer d'autres entrepriſes utiles à la monarchie. Il eſt douteux ſi on lui laiſſera le tems de les exécuter. Le parti que paroît avoir pris la cour de Madrid, d'ouvrir tous ſes ports du Nouveau-Monde à tous ſes ſujets de l'ancien, doit faire préſumer que la province de Venezuela ceſſera, un peu plutôt, un peu plus tard, d'être dans les liens du monopole. La diſſolution de la compagnie ſera-t-elle un bien, ſera-t-elle un mal? Les bonnes ou mauvaiſes combinaiſons que fera le miniſtere Eſpagnol réſoudront le problème.

XV. La Cour de Madrid abandonne Cumana aux ſoins de Las Caſas. Travaux infructueux de cet homme célébre pour rendre la contrée floriſſante.

La côte de Cumana fut découverte, en 1498, par Colomb. Ojéda, qui étoit embarqué avec ce grand navigateur, y aborda l'année ſuivante, & y fit même aſſez paiſiblement quelques échanges avec les ſauvages. Il parut plus commode aux aventuriers qui le ſuivirent, de dépouiller ces hommes foibles de leur or ou de leurs perles; & ce brigandage étoit auſſi commun dans cette contrée que dans les autres parties de l'Amérique, lorſque Las Caſas entreprit d'en arrêter le cours.

Cet homme ſi célebre dans les annales du Nouveau Monde, avoit accompagné ſon pere, à l'époque même de la découverte. La dou-

ceur & la ſimplicité des Indiens le frapperent à tel point, qu'il ſe fit eccléſiaſtique pour travailler à leur converſion. Bientôt ce fut le ſoin qui l'occupa le moins. Comme il étoit plus homme que prêtre, il fut plus révolté des barbaries qu'on exerçoit contre eux, que de leurs folles ſuperſtitions. On le voyoit continuellement voler d'un hémiſphère à l'autre pour conſoler des peuples chers à ſon cœur, & pour adoucir leurs tyrans. L'inutilité de ſes efforts lui fit enfin comprendre qu'il n'obtiendroit jamais rien dans les établiſſemens déja formés; & il ſe propoſa d'établir une colonie ſur des fondemens nouveaux.

Ses colons devoient être tous cultivateurs, artiſans ou miſſionnaires. Perſonne ne pouvoit ſe mêler parmi eux que de ſon aveu. Un habit particulier, orné d'une croix, empêcheroit qu'on ne les prît pour être de la race de ces Eſpagnols qui s'étoient rendus ſi odieux par leurs barbaries. Avec ces eſpeces de chevaliers, il comptoit réuſſir ſans guerre, ſans violence & ſans eſclavage, à civiliſer les Indiens, à les convertir, à les accoutumer au travail, à leur faire exploiter des mines. Il ne demandoit aucun ſecours au fiſc dans les premiers tems; & il ſe contentoit pour la ſuite du douzieme des tributs qu'il y feroit tôt ou tard entrer.

Les ambitieux qui gouvernent les empires conſomment les peuples comme une den-

rée, & traitent toujours de chimérique tout ce qui tend à rendre les hommes meilleurs ou plus heureux. Telle fut d'abord l'impreſſion que fit, ſur le miniſtere Eſpagnol, le ſyſtême de Las Caſas. Les refus ne le rebuterent point, & il réuſſit à ſe faire aſſigner Cumana, pour y réduire ſa théorie en pratique.

Ce génie ardent parcourt auſſi-tôt toutes les provinces de la Caſtille, pour y lever des hommes accoutumés au travail des champs, à celui des atteliers. Mais ces citoyens paiſibles n'ont pas la même ardeur, pour s'expatrier, que des ſoldats ou des matelots. A peine en peut-il déterminer deux cens à le ſuivre. Avec eux, il fait voile pour l'Amérique, & aborde à Porto-Rico en 1519, après une navigation aſſez heureuſe.

Quoique Las Caſas n'eût quitté le nouvel hémiſphere que depuis deux ans, à ſon retour la face s'en trouvoit totalement changée. La deſtruction entiere des Indiens dans les isles ſoumiſes à l'Eſpagne, avoit inſpiré la réſolution d'aller chercher dans le continent des eſclaves, pour remplacer les infortunés que l'oppreſſion avoit fait périr. Cette barbarie révolta l'ame indépendante des ſauvages. Dans leur reſſentiment, ils maſſacroient tous ceux de leurs raviſſeurs que le haſard faiſoit tomber dans leurs mains; & deux miſſionnaires que des vues, vraiſemblablement louables, avoient conduits à Cumana, furent la victime de ces juſtes repré-

ſailles. Ocampo partit ſur le champ de Saint-Domingue pour aller punir un attentat commis contre le ciel même, ainſi qu'on s'exprimoit; & après avoir mis tout à feu & à ſang, il y éleva une bourgade qu'il nomma Tolède.

Ce fut dans ces foibles paliſſades que Las Caſas ſe vit réduit à placer le petit nombre de ſes compagnons qui avoient réſiſté aux intempéries du climat, ou qu'on n'avoit pas réuſſi à lui débaucher. Leur ſéjour n'y fut pas long. Les traits d'un ennemi implacable percerent la plupart d'entre eux; & ceux que ces armes n'avoient pas atteints, furent forcés, en 1521, d'aller chercher ailleurs un aſyle.

Quelques Eſpagnols ſe ſont depuis établis à Cumana: mais cette population a toujours été fort bornée & ne s'eſt jamais éloignée des côtes. Pendant deux ſiecles, la métropole n'eut pas des liaiſons directes avec ſa colonie. Ce n'eſt que depuis peu qu'elle y envoie annuellement un ou deux petits navires, qui, en échange des boiſſons & des marchandiſes d'Europe, reçoivent du cacao & quelques autres productions.

XVI. Du fleuve Orenoque.

Ce fut Colomb qui, le premier, découvrit, en 1498, l'Orenoque, dont les bords furent depuis appellés Guyane Eſpagnole. Ce grand fleuve tire ſa ſource des Cordelières, & ne ſe jette dans l'océan, par quarante embouchures, qu'après avoir été groſſi dans un

cours immenſe par un nombre prodigieux de rivieres plus ou moins conſidérables. Telle eſt ſon impétuoſité, qu'il traverſe les plus fortes marées, & conſerve la douceur de ſes eaux douze lieues après être ſorti du vaſte & profond canal qui l'enchaînoit. Cependant, ſa rapidité n'eſt pas toujours égale, par l'effet d'une ſingularité très-remarquable. L'Orenoque, commençant à croître en avril, monte continuellement pendant cinq mois, & reſte le ſixieme dans ſon plus grand accroiſſement. En octobre, il commence à baiſſer graduellement juſqu'au mois de mars, qu'il paſſe tout entier dans l'état fixe de ſa plus grande diminution. Cette alternative de variations eſt réguliere, invariable même.

Ce phénomene paroît beaucoup plus dépendre de la mer que de la terre. Durant les ſix mois que le fleuve croît, l'hémiſphere du Nouveau-Monde n'offre, pour ainſi dire, que des mers & preſque point de terre à l'action perpendiculaire des rayons du ſoleil. Durant les ſix mois que le fleuve décroît, l'Amérique ne préſente que ſon grand continent à l'aſtre qui l'éclaire. La mer eſt alors moins ſoumiſe à l'influence active du ſoleil, ou du moins ſa pente vers les côtes orientales eſt plus balancée, plus briſée par les terres. Elles doit donc laiſſer un plus libre cours aux fleuves qui, n'étant point alors ſi fort retenus par la mer, ne peuvent être groſſis que par la fonte des neiges des Cordelières ou

par les pluies. C'eſt peut-être auſſi la ſaiſon des pluies qui décide de l'accroiſſement des eaux de l'Orenoque. Mais pour bien ſaiſir les cauſes d'un phénomène ſi ſingulier, il faudroit étudier les rapports que peut avoir le cours de ce fleuve avec celui des Amazones par Rionegro, connoître la ſituation & les mouvemens de l'un & de l'autre. Peut-être trouveroit-on, dans la différence de leur poſition, de leur ſource & de leur embouchure, l'origine d'une diverſité ſi remarquable dans l'état périodique de leurs eaux. Tout eſt lié dans le ſyſtème du monde. Le cours des fleuves tient aux révolutions, ſoit journalieres, ſoit annuelles de la terre. Quand des hommes éclairés ſe ſeront portés ſur les bords de l'Orenoque, on ſaura, du moins on cherchera les raiſons des phénomènes de ſon cours. Mais ce ne ſera pas ſans difficulté. Ce fleuve n'eſt pas auſſi navigable que le fait préſumer la maſſe de ſes eaux. Son lit eſt embarraſſé d'un grand nombre de rochers qui réduiſent, par intervalle, le navigateur à porter ſes bateaux & les denrées dont ils ſont chargés.

XVII. Quelle fut la condition des femmes ſur les bords de l'Orenoque, & quelle elle eſt encore.

Avant l'arrivée des Européens, les peuples qui traverſent ou qui fréquentent ce fleuve voiſin du brûlant équateur, ne connoiſſoient, ni vêtemens, ni police, ni gouvernement. Libres ſous le joug de la pauvreté,

ils vivoient la plupart de chaſſe, de pêche, de fruits ſauvages. L'agriculture devoit être peu de choſe, où l'on n'avoit qu'un bâton pour labourer la terre, & des haches de pierre pour abattre les arbres qui, après avoir été brûlés ou pourris, laiſſoient un terrein propre à former un champ.

Les femmes étoient dans l'oppreſſion ſur l'Orenoque, comme dans toutes les régions barbares. Tout entier à ſes beſoins, le ſauvage ne s'occupe que de ſa ſûreté & de ſa ſubſiſtance. Il n'eſt ſollicité aux plaiſirs de l'amour que par le vœu de la nature qui veille à la perpétuité de l'eſpece. L'union des deux ſexes, ordinairement fortuite, prendroit rarement quelque ſolidité, dans les forêts, ſi la tendreſſe paternelle & maternelle n'attachoit les époux à la conſervation du fruit de leur union. Mais avant qu'un premier enfant puiſſe ſe ſuffire à lui-même, il en naît d'autres auxquels on ne peut refuſer les mêmes ſoins. Il arrive enfin le moment où cette raiſon ſociale ceſſe d'exiſter : mais alors la force d'une longue habitude, la conſolation de ſe voir entouré d'une famille plus ou moins nombreuſe, l'eſpoir d'être ſecouru dans ſes derniers ans par ſa poſtérité : tout ôte la penſée & la volonté de ſe ſéparer. Ce ſont les hommes qui retirent les plus grands avantages de cette cohabitation. Chez les peuples qui n'accordent leur eſtime qu'à la force & au courage, la foibleſſe eſt toujours

tyrannisée, pour prix de la protection qu'on lui accorde. Les femmes y vivent dans l'opprobre. Les travaux, regardés comme abjects, sont leur partage. Des mains, accoutumées à manier des armes ou la rame, se croiroient avilies par des occupations sédentaires, par celles même de l'agriculture.

Les femmes sont moins malheureuses parmi des peuples pasteurs, à qui une existence plus assurée permet de s'occuper un peu davantage du soin de la rendre agréable. Dans l'aisance & le loisir dont ils jouissent, ils peuvent se faire une image de la beauté, apporter quelque choix dans l'objet de leurs desirs, & ajouter à l'idée du plaisir physique celle d'un sentiment plus noble.

Les relations des deux sexes se perfectionnent encore aussi-tôt que les terres commencent à être cultivées. La propriété qui n'existoit pas chez les peuples sauvages, qui étoit peu de chose chez les peuples pasteurs, commence à devenir importante chez les peuples agricoles. L'inégalité qui ne tarde pas à s'introduire dans les fortunes, en doit occasionner dans la considération. Alors les nœuds du mariage ne se forment plus au hasard; l'on veut qu'ils soient assortis. Pour être accepté, il faut plaire; & cette nécessité attire des égards aux femmes, & leur donne quelque dignité.

Elles reçoivent une nouvelle importance de la création des arts & du commerce. Alors

les affaires ſe multiplient, les rapports ſe compliquent. Les hommes, que des relations plus étendues éloignent ſouvent de leur attelier ou de leurs foyers, ſe trouvent dans la néceſſité d'aſſocier à leurs talens la vigilance des femmes. Comme l'habitude de la galanterie, du luxe, de la diſſipation, ne les a pas encore dégoûtées des occupations obſcures ou ſérieuſes, elles ſe livrent ſans réſerve & avec ſuccès à des fonctions dont elles ſe trouvent honorées. La retraite qu'exige ce genre de vie, leur rend chère & familiere la pratique de toutes les vertus domeſtiques. L'autorité, le reſpect & l'attachement de tout ce qui les entoure, ſont la récompenſe d'une conduite ſi eſtimable.

Vient enfin le tems où l'on eſt dégoûté du travail par l'accroiſſement des fortunes. Le ſoin principal eſt de prévenir l'ennui, de multiplier les amuſemens, d'étendre les jouiſſances. A cette époque, les femmes ſont recherchées avec empreſſement, & pour les qualités aimables qu'elles tiennent de la nature & pour celles qu'elles ont reçues de l'éducation. Leurs liaiſons s'étendent. La vie retirée ne leur convient plus. Il leur faut un rôle plus éclatant. Jettées ſur le théâtre du monde, elles deviennent l'ame de tous les plaiſirs, & le mobile des affaires les plus importantes. Le bonheur ſouverain eſt de leur plaire, & la grande ambition d'en obtenir quelques préférences. Alors renaît entre

les deux ſexes la liberté de l'état de nature, avec cette différence remarquable que dans la cité ſouvent l'époux tient moins à ſa femme & la femme à ſon époux, qu'au fond des forêts; que les enfans confiés en naiſſant à des mercenaires ne ſont plus un lien; & que l'inconſtance qui n'auroit aucune ſuite fâcheuſe chez la plupart des peuples ſauvages, influe ſur la tranquillité domeſtique & ſur le bonheur chez les nations policées, où elle eſt un des principaux ſymptômes d'une corruption générale & de l'extinction de toutes les affections honnêtes.

La tyrannie, exercée contre les femmes ſur les rives de l'Orenoque encore plus que dans le reſte du Nouveau-Monde, doit être une des principales cauſes de la dépopulation de ces contrées ſi favoriſées de la nature. Les meres y ont contracté l'habitude de faire périr les filles dont elles accouchent, en leur coupant de ſi près le cordon ombilical, que ces enfans meurent d'une hémorragie. Le chriſtianiſme même n'a pas réuſſi à déraciner cet uſage abominable. On a pour garant le jéſuite Gumilla qui, averti que l'une de ſes néophytes venoit de commettre un pareil aſſaſſinat, alla la trouver pour lui reprocher ſon crime dans les termes les plus énergiques. Cette femme écouta le miſſionnaire ſans s'émouvoir. Quand il eût fini, elle lui demanda la permiſſion de lui répondre; ce qu'elle fit en ces termes:

„ Plût

« Plût à Dieu, pere, plût à Dieu, qu'au
» moment où ma mere me mit au monde,
» elle eût eu assez d'amour & de compassion
» pour épargner à son enfant tout ce que j'ai
» enduré! tout ce que j'endurerai jusqu'à la
» fin de mes jours. Si ma mere m'eût étouffée
» lorsque je naquis, je serois morte, mais
» je n'aurois pas senti la mort, & j'aurois
» échappé à la plus malheureuse des con-
» ditions. Combien j'ai souffert, & qui sait
» ce qui me reste à souffrir!

» Représente-toi, pere, les peines qui
» sont réservées à une Indienne parmi ces
» Indiens. Ils nous accompagnent dans les
» champs avec leur arc & leurs fléches; nous
» y allons, nous chargées d'un enfant que
» nous portons dans une corbeille, & d'un
» autre qui pend à nos mamelles. Ils vont
» tuer un oiseau ou prendre un poisson:
» nous bêchons la terre, nous; & après
» avoir supporté toute la fatigue de la cul-
» ture, nous supportons toute celle de la
» moisson. Ils reviennent le soir sans aucun
» fardeau: nous, nous leur apportons des
» racines pour leur nourriture & du maïs
» pour leur boisson. De retour chez eux,
» ils vont s'entretenir avec leurs amis, nous
» nous allons chercher du bois & de l'eau
» pour préparer leur souper. Ont-ils mangé,
» ils s'endorment: nous, nous passons la
» plus grande partie de la nuit à moudre le
» maïs & à leur faire la chica. Et quelle est

„ la récompenſe de nos veilles? Ils boivent, „ & quand ils ſont ivres, ils nous traînent „ par les cheveux & nous foulent aux pieds.

„ Ah! pere, plût à Dieu que ma mere „ m'eût étouffée en naiſſant. Tu ſais toi-„ même ſi nos plaintes ſont juſtes. Ce que „ je te dis, tu le vois tous les jours: mais „ notre plus grand malheur, tu ne ſaurois „ le connoître. Il eſt triſte pour la pauvre „ Indienne de ſervir ſon mari comme une „ eſclave, aux champs accablée de ſueurs, & „ au logis privée de repos. Cependant il „ eſt plus affreux encore de le voir au bout „ de vingt ans prendre une autre femme „ plus jeune, qui n'a point de jugement. Il „ s'attache à elle. Elle frappe nos enfans. „ Elle nous commande. Elle nous traite „ comme ſes ſervantes; & au moindre mur-„ mure qui nous échapperoit, une branche „ d'arbre levée..... Ah! pere, comment „ veux-tu que nous ſupportions cet état? „ Qu'a de mieux à faire une Indienne que „ de ſouſtraire ſon enfant à une ſervitude „ mille fois pire que la mort? Plût à Dieu, „ pere, je te le répète, que ma mere m'eût „ aſſez aimée pour m'enterrer lorſque je „ naquis! Mon cœur n'auroit pas tant à „ ſouffrir, ni mes yeux à pleurer. ”

XVIII. Etat de la colonie Eſpagnole, formée ſur les rives de l'Orenoque.

Les Eſpagnols qui ne pouvoient s'occuper de toutes les régions qu'ils découvroient,

perdirent de vue l'Orenoque. Ce ne fut qu'en 1535 qu'ils entreprirent de le remonter. N'y ayant pas trouvé les mines qu'ils cherchoient, ils le mépriſerent. Cependant le peu d'Européens qu'on y avoit jetté, ſe livrerent à la culture du tabac avec tant d'ardeur qu'ils en livroient tous les ans quelques cargaiſons aux bâtimens étrangers qui ſe préſentoient pour l'acheter. Cette liaiſon interlope fut proſcrite par la métropole, & des corſaires entreprenans pillerent deux fois cet établiſſement ſans force. Ces déſaſtres le firent oublier. On s'en reſſouvint en 1753. Le chef d'eſcadre, Nicolas de Yturiaga y fut envoyé. Cet homme ſage établit un gouvernement régulier dans la colonie qui s'étoit formée inſenſiblement dans cette partie du Nouveau-Monde.

En 1771, on voyoit ſur les rives de l'Orenoque treize villages qui réuniſſoient quatre mille deux cens dix-neuf Eſpagnols, métis, mulâtres ou nègres; quatre cens trente-une propriétés; douze mille huit cens cinquante-quatre bœufs, mulets ou chevaux.

A la même époque, les Indiens qu'on avoit réuſſi à détacher de la vie ſauvage étoient répartis dans quarante-neuf hameaux.

Les cinq qui avoient été ſous la direction des jéſuites comptoient quatorze cens vingt-ſix habitans, trois cens quarante-quatre propriétés, douze mille trente têtes de bétail.

Les onze qui ſont ſous la direction des

cordeliers comptoient dix-neuf cens trente-quatre habitans, trois cens cinq propriétés, neuf cens cinquante têtes de bétail.

Les onze qui ſont ſous la direction des capucins Aragonois comptoient deux mille deux cens onze habitans, quatre cens ſoixante-dix propriétés, cinq cens ſept-têtes de bétail.

Les vingt-deux qui ſont ſous la direction des capucins de Catalogne comptoient ſix mille huit cens trente habitans, quinze cens quatre-vingt-douze propriétés, quarante-ſix mille têtes de bétail.

C'étoit en tout ſoixante-deux peuplades, ſeize mille ſix cens vingt habitans, trois mille cent quarante-deux propriétés, ſoixante-douze mille trois cens quarante-une têtes de bétail.

Juſqu'à ces derniers tems, les Hollandois de Curaçao trafiquoient ſeuls avec cet établiſſement. Ils fourniſſoient à ſes beſoins, & on les payoit avec du tabac, des cuirs & des troupeaux. C'étoit à Saint-Thomas, chef-lieu de la colonie, que ſe concluoient tous les marchés. Les noirs & les Européens faiſoient les leurs eux-mêmes : mais c'étoient les miſſionnaires ſeuls qui traitoient pour leurs néophytes. Le même ordre de choſes ſubſiſte encore, quoique depuis quelques années la concurrence des navires Eſpagnols ait commencé à écarter les navires interlopes.

Il eſt doux d'eſpérer que ces vaſtes & fertiles contrées ſortiront enfin de l'obſcurité où elles ſont plongées, & que les ſemences qu'on y a jettées produiront, un peu plus tôt, un peu plus tard, des fruits abondans. Entre la vie ſauvage & l'état de ſociété, c'eſt un déſert immenſe à traverſer : mais de l'enfance de la civiliſation à la vigueur du commerce, il n'y a que des pas à faire. Le tems, qui accroît les forces, abrège les diſtances. Le fruit qu'on retireroit du travail de ces peuplades nouvelles, en leur procurant des commodités, donneroit des richeſſes à l'Eſpagne.

XIX. Courte deſcription du nouveau royaume de Grenade.

Derriere les côtes très-étendues, dont nous venons de parler, & dans l'intérieur des terres, eſt ce que les Eſpagnols appellent le nouveau royaume de Grenade. Il a une étendue prodigieuſe. Son climat eſt plus ou moins humide, plus ou moins froid, plus ou moins chaud, plus ou moins tempéré, ſelon la direction des branches des Cordelieres qui en coupent les différentes parties. Peu de ces montagnes ſont ſuſceptibles de culture : mais la plupart des plaines, la plupart des vallées qui les ſéparent offrent un ſol fertile.

Même avant la conquête, le pays étoit fort peu habité. Au milieu des ſauvages qui le parcouroient, s'étoit cependant formée une nation qui avoit une religion, un gou-

vernement, une culture ; & qui, quoiqu'inférieure aux Mexicains & aux Péruviens s'étoit élevée beaucoup au-deſſus de tous les autres peuples de l'Amérique. Ni l'hiſtoire, ni la tradition ne nous apprennent comment avoit été créé cet état : mais on doit croire qu'il a exiſté, quoiqu'il ne reſte aucune trace de ſa civiliſation.

Ce royaume, s'il eſt permis de ſe ſervir de cette expreſſion, ſe nommoit Bogota. Benalcazar, qui commandoit à Quito l'attaqua en 1526, du côté du ſud, & Queſada, qui avoit débarqué à Sainte-Marthe, l'attaqua du côté du nord. Des hommes unis entre eux, accoutumés à combattre enſemble, conduits par un chef abſolu ; ces hommes devoient faire & firent en effet quelque réſiſtance ; mais il fallut enfin céder à la valeur, aux armes, & à la diſcipline de l'Europe. Les deux capitaines Eſpagnols eurent la gloire, puiſqu'on veut que c'en ſoit une, d'ajouter une grande poſſeſſion à celles dont leurs ſouverains s'étoient laiſſés ſurcharger dans cet autre hémiſphère. Avec le tems, les provinces plus ou moins éloignées de ce centre, ſe ſoumirent en partie. Nous diſons en partie, parce que l'organiſation du pays eſt telle qu'il ne fut jamais poſſible d'en ſubjuguer tous les habitans, & que ceux d'entre eux qui avoient reçu des fers les briſoient auſſi-tôt qu'ils avoient le courage de le bien vouloir. Il n'eſt pas même ſans quelque vrai-

ſemblance que la plupart auroient pris cette détermination, ſi on les eût aſſujettis à ces travaux deſtructeurs qui ont cauſé tant de ravages dans les autres parties du Nouveau-Monde.

XX. Ce qu'a été le nouveau royaume de Grenade, ce qu'il eſt, & ce qu'il peut devenir.

Quelques écrivains ont parlé avec un enthouſiaſme preſque ſans exemple des richeſſes qui ſortirent d'abord du nouveau royaume. Ils les font monter au point d'étonner les imaginations le plus avides du merveilleux. Jamais peut-être on ne pouſſa ſi loin l'exagération. Si la réalité eût ſeulement approché des fables, cette grande proſpérité ſeroit conſignée dans des regiſtres publics, ainſi que celles de toutes les colonies véritablement intéreſſantes. D'autres monumens en auroient perpétué le ſouvenir. Dans aucun tems, ces tréſors n'exiſterent donc que ſous la plume d'un petit nombre d'auteurs naturellement crédules, ou qui ſe laiſſoient entraîner par l'eſpoir d'ajouter à l'éclat dont déja brilloit leur patrie.

Le nouveau royaume fournit aujourd'hui l'émeraude, pierre précieuſe, tranſparente, de couleur verte, & qui n'a guere plus de dureté que le cryſtal de roche.

Quelques contrées de l'Europe fourniſſent des émeraudes, mais très-imparfaites & peu recherchées.

On a cru long-tems que les émeraudes

d'un verd gai venoient des grandes Indes, & c'eſt pour cela qu'on les appelloit orientales. Cette opinion a été abandonnée, lorſque ceux qui la défendoient ſe ſont vus dans l'impuiſſance de nommer les lieux où elles ſe formoient. Actuellement, il eſt établi que l'Aſie ne nous a jamais vendu de ces pierreries que ce qu'elle-même en avoit reçu du nouvel hémiſphère.

C'eſt donc à l'Amérique ſeule qu'appartiennent les belles émeraudes. Les premiers conquérans du Pérou en trouverent beaucoup qu'ils briſerent ſur des enclumes, dans la perſuaſion où étoient ces aventuriers qu'elles ne devoient pas ſe briſer, ſi elles étoient fines. Cette perte devenoit plus ſenſible, par l'impoſſibilité de découvrir la mine d'où les incas les avoient tirées. La Nouvelle-Grenade ne tarda pas à remplir le vuide. Cette région nous envoie maintenant moins de ces pierreries, ſoit qu'elles ſoient devenues plus rares, ſoit que la mode en ait diminué dans nos climats. Mais l'or qui en vient eſt plus abondant; & ce ſont les provinces du Popayan & du Choco qui le fourniſſent. On l'obtient ſans de grands dangers & ſans des dépenſes conſidérables.

Ce précieux métal, qu'ailleurs il faut arracher aux entrailles des rochers, des montagnes ou des abîmes, ſe trouve preſque à la ſuperficie de la terre. Il eſt mêlé avec elle, mais des lavages plus ou moins ſouvent ré-

pétés l'en ſéparent aſſez aiſément. Les noirs, qui ne ſont jamais employés dans les mines qui ont de la profondeur, parce que l'expérience a démontré que les fraîcheurs les y faiſoient périr très-rapidement, les noirs ſont chargés ſeuls de ces travaux pénibles. L'uſage eſt que ces eſclaves rendent à leurs maîtres une quantité d'or déterminée. Ce qu'ils en peuvent ramaſſer de plus leur appartient, ainſi que ce qu'ils en trouvent dans les jours conſacrés au repos par la religion, mais ſous la condition formelle de pourvoir à leur nourriture durant ces fêtes. Par ces arrangemens, les plus laborieux, les plus économes, les plus heureux d'entre eux ſont en état, un peu plus tôt, un peu plus tard, d'acheter leur liberté. Alors ils levent leurs yeux juſqu'aux Eſpagnols. Alors, ils mêlent leur ſang avec celui de ces conquérans ſuperbes.

La cour de Madrid étoit mécontente qu'une région, dont on lui exaltoit ſans ceſſe les avantages naturels, lui envoyât ſi peu d'objets, & lui envoyoit ſi peu de chacun. L'éloignement où étoit ce vaſte pays de l'autorité établie à Lima pour gouverner toute l'Amérique méridionale, devoit être une des principales cauſes de cette inaction. Une ſurveillance plus immédiate pouvoit lui communiquer plus de mouvement & un mouvement plus régulier. On la lui donna. La vice-royauté du Pérou fut coupée en deux. Celle, qu'en

1718, on établit dans la Nouvelle-Grenade, fut formée sur la mer du Nord de tout l'espace qui s'étend depuis les frontieres du Mexique jusqu'à l'Orenoque, & sur la mer du Sud de celui qui commence à Veragua & qui finit à Tumbès. Dans l'intérieur des terres, le Quito y fut encore incorporé.

Cette innovation, quoique sage, quoique nécessaire, ne produisit pas d'abord le grand bien qu'on s'en étoit promis. Il faut beaucoup de tems pour former de bons administrateurs. Il en faut peut-être davantage pour établir l'ordre & pour rappeller au travail des générations énervées par deux siecles de fainéantise & de libertinage. La révolution a cependant commencé à s'opérer; & l'Espagne en retire déja quelque fruit.

La moitié de l'or que ramasse la colonie passoit en fraude à l'étranger; & c'étoit principalement par les rivieres d'Atrato & de la Hache. On s'est rendu maître de leur cours par des forts placés convenablement. Malgré ces précautions, il se fera de la contrebande tout le tems que les Espagnols & leurs voisins auront intérêt à s'y livrer: mais elle sera moindre qu'elle ne l'étoit. Les ports de la métropole enverront plus de marchandises & recevront plus de métaux.

La communication entre une province & une autre province, entre une ville & une autre ville, entre une bourgade même & une autre bourgade, étoit difficile ou impratica-

ble. Tout voyageur étoit plus ou moins expoſé à être pillé, à être maſſacré par les Indiens indépendans. Ces ennemis, autrefois implacables, cèdent peu-à-peu aux invitations des miſſionnaires qui ont le courage de les aller chercher, & aux témoignages de bienveillance qui ont enfin remplacé les férocités ſi généralement pratiquées dans le Nouveau-Monde. Si cet eſprit de douceur ſe perpétue, les ſauvages de cette contrée pourront être un jour tous civiliſés & tous ſédentaires.

Malgré la bonté connue d'une grande partie du territoire, pluſieurs des provinces qui forment le nouveau royaume tiroient leur ſubſiſtance de l'Europe ou de l'Amérique Septentrionale. On s'eſt vu enfin en état de proſcrire les farines étrangeres dans toute l'étendue de la vice-royauté, d'en fournir même à Cuba. Lorſque les moyens ne manqueront plus, les cultures particulieres au Nouveau-Monde ſeront établies ſur les côtes: mais la difficulté, la cherté des tranſports ne permettront guere à l'intérieur du pays d'en pouſſer les récoltes au-delà de la conſommation locale. Le vœu des peuples qui l'habitent ſe borne généralement à l'extenſion des mines.

Tout annonce qu'elles ſont comme innombrables dans le nouveau royaume. La qualité du ſol les indique. Les tremblemens de terre preſque journaliers en tirent leur origine,

C'eſt de leur ſein que doit couler tout l'or qu'entraînent habituellement les rivieres ; & c'étoit d'elles qu'étoit ſorti celui que les Eſpagnols, à leur arrivée dans le Nouveau-Monde, arracherent, ſur les côtes, en ſi grande quantité aux ſauvages. A Mariquita, à Muſo, à Pampelune, à Tacayma, à Canaverales, ce ne ſont pas de ſimples conjectures. Les grandes mines qui s'y trouvent vont être ouvertes ; & l'on eſpere qu'elles ne ſeront pas moins abondantes que celles de la vallée de Neyva, qu'on exploite avec tant de ſuccès depuis quelque tems. Ces nouvelles richeſſes iront ſe réunir à celles du Choco & du Popayan dans Santa-Fé de Bogota, capitale de la vice-royauté.

La ville eſt ſituée au pié d'un mont ſourcilleux & froid, à l'entrée d'une vaſte & ſuperbe plaine. En 1774, elle avoit dix-ſept cens ſoixante-dix maiſons, trois mille deux cens quarante-ſix familles, & ſeize mille deux cens trente-trois habitans. La population y doit augmenter, puiſque c'eſt le ſiege du gouvernement, le lieu de la fabrication des monnoies, l'entrepôt du commerce, puiſqu'enfin c'eſt la réſidence d'un archevêque dont la juriſdiction immédiate s'étend ſur trente & une bourgades Eſpagnoles qu'on appelle villes, ſur cent quatre-vingt-quinze peuplades d'Indiens anciennement aſſujettis, ſur vingt-huit miſſions établies dans des tems modernes, & qui, comme métropolitain,

a auſſi une ſorte d'inſpection ſur les diocèſes de Quito, de Panama, de Caraque, de Sainte-Marthe & de Carthagène. C'eſt par cette derniere place, quoique éloignée de cent lieues, & par la riviere de la Magdelaine, que Santa-Fé entretient ſa communication avec l'Europe. La même route ſert pour Quito.

XXI. Singularités remarquables dans la province de Quito.

Cette province a une étendue immenſe: mais la plus grande partie de ce vaſte eſpace eſt remplie de forêts, de marais, de déſerts où l'on ne rencontre que de loin en loin quelques ſauvages errans. Il n'y a proprement d'occupé, de gouverné par les Eſpagnols, qu'une vallée de quatre-vingts lieues de long & de quinze de large, formée par deux branches des Cordelieres.

C'eſt un des plus beaux pays du monde. Même au centre de la Zone Torride, le printems eſt perpétuel. La nature a réuni ſous la ligne, qui couvre tant de mers & ſi peu de terre, tout ce qui pouvoit tempérer les ardeurs de l'aſtre bienfaiſant qui féconde tout: l'élévation du globe dans cette ſommité de ſa ſphère: le voiſinage des montagnes d'une hauteur, d'une étendue prodigieuſes & toujours couvertes de neige: des vents continuels qui rafraîchiſſent les campagnes toute l'année, en interrompant l'activité des rayons perpendiculaires de la chaleur. Cependant, après une matinée généralement délicieuſe,

des vapeurs commencent à s'élever vers une heure ou deux. L'air ſe couvre de ſombres nuées qui ſe convertiſſent en orages. Tout luit alors, tout paroît embrâſé du feu des éclairs. Le tonnerre fait retentir les monts avec un fracas horrible. De tems en tems d'affreux tremblemens s'y joignent. Quelquefois la pluie ou le ſoleil ſont conſtans quinze jours de ſuite ; &, à cette époque, la conſternation eſt univerſelle. L'excès de l'humidité ruine les ſemences, & la ſéchereſſe enfante des maladies dangereuſes.

Mais ſi l'on excepte ces contre-tems infiniment rares, le climat eſt un des plus ſains. L'air y eſt ſi pur, qu'on n'y connoît pas ces inſectes dégoûtans qui affligent l'Amérique preſque entiere. Quoique le libertinage & la négligence y rendent les maladies vénériennes preſque générales, on s'en reſſent très-peu. Ceux qui ont hérité de cette contagion ou qui l'ont contractée eux-mêmes, vieilliſſent également ſans danger & ſans incommodité.

L'humidité & l'action du ſoleil étant continuelles & toujours ſuffiſantes pour développer & pour fortifier les germes, l'habitant a ſans ceſſe ſous les yeux l'agréable tableau des trois belles ſaiſons de l'année. A meſure que l'herbe ſe deſſéche, il en revient d'autre; & l'émail des prairies eſt à peine tombé qu'on le voit renaître. Les arbres ſont ſans ceſſe couverts de feuilles vertes & ornées de fleurs

odoriférantes ; ſans ceſſe chargés de fruits dont la couleur, la forme & la beauté varient par tous les degrés de développement qui vont de la naiſſance à la maturité. Les grains s'élevent dans les mêmes progreſſions d'une fécondité toujours renaiſſante. On voit d'un coup d'œil germer les ſemences nouvelles ; d'autres grandir & ſe hériſſer d'épis ; d'autres jaunir ; d'autres enfin tomber ſous la faucille du moiſſonneur. Toute l'année ſe paſſe à ſemer & à recueillir dans l'enceinte du même horizon. Cette variété conſtante tient uniquement à la diverſité des expoſitions.

XXII. Le pays de Quito eſt très-peuplé, & pourquoi. Quels ſont les travaux de ſes habitans.

Auſſi eſt-ce la partie du continent Américain la plus peuplée. On voit dix ou douze mille habitans à Saint-Michel d'Ibarra. Dix-huit ou vingt mille à Otabalo. Dix à douze mille à Latacunga. Dix-huit à vingt mille à Riobamba. Huit à dix mille à Hambato. Vingt-cinq à trente mille à Cuenca. Dix mille à Loxa & ſix mille à Zaruma. Les campagnes n'offrent pas moins d'hommes que les villes.

La population ſeroit certainement moins conſidérable, ſi, comme en tant d'autres lieux, elle avoit été enterrée dans les mines. Des écrits ſans nombre ont blâmé les habitans de cette contrée d'avoir laiſſé tomber celles qui furent ouvertes au tems de la conquête, & d'avoir négligé celles qui ont été

découvertes ſucceſſivement. Le reproche paroît mal-fondé à des gens éclairés qui ont vu les choſes de très-près. Ils penſent généralement que les mines de ce diſtrict ne ſont pas aſſez abondantes pour ſoutenir les frais qu'il faudroit faire pour les exploiter. Nous ne nous permettrons pas de prononcer ſur cette conteſtation. Cependant, pour peu qu'on réfléchiſſe ſur la paſſion que les Eſpagnols montrerent dans tous les tems pour un genre de richeſſe qui, ſans aucun travail de leur part, ne coûtoit que le ſang de leurs eſclaves, on préſumera qu'il n'y a qu'une entiere impoſſibilité fondée ſur des expériences répétées, qui ait pu les déterminer à ſe refuſer à leur penchant naturel & aux preſſantes ſollicitations de leur métropole.

Dans le pays de Quito, les manufactures exercent les bras qu'énervent ailleurs les mines. On y fabrique beaucoup de chapeaux, beaucoup de toiles de coton, beaucoup de draps groſſiers. Avec le produit de ce qu'en conſommoient les différentes contrées de l'Amérique Méridionale, il payoit les vins, les eaux-de vie, les huiles qu'il ne lui fut jamais permis de demander à ſon ſol; le poiſſon ſec & ſalé qui lui venoit des côtes; le ſavon fait avec de la graiſſe de chèvre, que lui fourniſſoient Piura & Truxillo; le fer en nature ou travaillé qu'exigeoient ſa culture & ſes ateliers; le peu qu'il lui étoit poſſible de conſommer des marchandiſes de notre hémiſ-

phère. Ces reſſources ont bien diminué depuis qu'il s'eſt établi des fabriques du même genre dans les provinces voiſines, ſur-tout depuis que le meilleur marché des toileries & des lainages de l'Europe en a ſingulierement étendu l'uſage. Auſſi le pays eſt-il tombé dans la plus extrême miſere.

Jamais il n'en ſortira par ſes denrées. Ce n'eſt pas que ſes campagnes ne ſoient généralement couvertes de cannes à ſucre, de toutes ſortes de grains, de fruits délicieux, de nombreux troupeaux. Difficilement nommeroit-on un ſol auſſi fertile & dont l'exploitation ne fût pas plus chère : mais rien de ce qu'il fournit ne peut alimenter les marchés étrangers. Il faut que ces richeſſes naturelles ſoient conſommées ſur le même terrein qui les a produites. Le quinquina eſt la ſeule production qui juſqu'ici ait pu être exportée.

XXIII. Le quinquina vient de la province de Quito. Conſidérations ſur ce remède.

L'arbre qui donne ce précieux remede pouſſe une tige droite, & s'éleve beaucoup lorſqu'on l'abandonne à lui-même. Son tronc & ſes branches ſont proportionnés à ſa hauteur. Les feuilles oppoſées, réunies à leur baſe par une membrane ou ſtipule intermédiaire, ſont ovales, élargies par le bas, aiguës à leur ſommet, très-liſſes & d'un beau verd. De l'aiſſelle des feuilles ſupérieures, plus petites, ſortent des bouquets de fleurs ſemblables, au premier aſpect, à celles de la

lavande. Leur court calice a cinq diviſions. La corolle forme un tube alongé, bleuâtre en-dehors, rouge à l'intérieur, rempli de cinq étamines, évaſé par le haut & diviſé en cinq lobes finement dentelés. Elle eſt portée ſur le piſtil qui, ſurmonté d'un ſeul ſtyle, occupe le fond du calice & devient avec lui un fruit ſec, tronqué ſupérieurement, partagé dans ſa longueur en deux demi-coques remplies de ſemences, bordées d'un feuillet membreux.

Cet arbre croît ſur la pente des montagnes. Sa ſeule partie précieuſe eſt ſon écorce, connue par ſa vertu fébrifuge & à laquelle on ne donne d'autre préparation que de la faire ſécher. La plus épaiſſe a été préférée, juſqu'à ce que des analyſes & des expériences réitérées aient démontré que l'écorce mince avoit plus de vertu.

Les habitans diſtinguent trois eſpeces ou plutôt trois variétés de quinquina. Le jaune & le rouge qui ſont également eſtimés & ne different que par l'intenſité de leur couleur; le blanc qui eſt peu recherché à cauſe de ſa vertu très-inférieure. On le reconnoît à ſa feuille moins liſſe & plus ronde, à ſa fleur plus blanche, à ſa graine plus groſſe, & à ſon écorce blanche à l'extérieur. L'écorce de la bonne eſpece eſt ordinairement brune, caſſante & rude à ſa ſurface, avec des briſures.

Sur les bords du Maragnon, le pays de Jaën fournit beaucoup de quinquina blanc :

mais on crut long-tems que le jaune & le rouge ne ſe trouvoient que ſur le territoire de Loxa, ville fondée, en 1546, par le capitaine Alonzo de Mercadillo. Le plus eſtimé étoit celui qui croiſſoit à deux lieues de cette place, ſur la montagne de Cajanuma; & il n'y a pas plus de cinquante ans que les négocians cherchoient à prouver par des certificats que l'écorce qu'ils vendoient venoit de ce lieu renommé. En voulant multiplier les récoltes, on détruiſit les arbres anciens, & on ne laiſſa pas aux nouveaux le tems de prendre toute leur croiſſance; de ſorte que les plus forts ont maintenant à peine trois toiſes de hauteur. Cette diſette fit multiplier les recherches. Enfin on retrouva le même arbre à Riobamba, à Cuenca, dans le voiſinage de Loxa, & plus récemment à Bogota dans le nouveau royaume.

Le quinquina fut connu à Rome en 1639. Les Jéſuites qui l'y avoient porté, le diſtribuerent gratuitement aux pauvres & le vendirent très-cher aux riches. L'année ſuivante, Jean de Vega, médecin d'une vice-reine du Pérou, l'établit en Eſpagne à cent écus la livre. Ce remede eut bientôt une grande réputation qui ſe ſoutint juſqu'à ce que les habitans de Loxa, ne pouvant fournir aux demandes qu'on leur faiſoit, s'aviſerent de mêler d'autres écorces à celle qui étoit ſi recherchée. Cette infidélité diminua la confiance qu'on avoit au quinquina. Les meſures que

prit la cour de Madrid pour remédier à un déſordre ſi dangereux, n'eurent pas un ſuccès complet. Les nouvelles découvertes ont été plus efficaces que l'autorité pour empêcher la falſification. Auſſi l'uſage du remede eſt-il devenu de plus en plus général, ſur-tout en Angleterre.

C'eſt une opinion généralement reçue que les naturels du pays connurent fort anciennement le quinquina, & qu'ils recouroient à ſa vertu contre les fievres intermittentes. On le faiſoit ſimplement infuſer dans l'eau, & l'on donnoit la liqueur à boire au malade, ſans le marc. M. Joſeph de Juſſieu leur enſeigna à en tirer l'extrait, dont l'uſage eſt bien préferable à celui de l'écorce en nature.

Ce botaniſte, le plus habile de ceux que leur paſſion pour les progrès de l'hiſtoire naturelle aient conduits dans les poſſeſſions Eſpagnoles du Nouveau-Monde, avoit un zèle bien plus étendu. Il parcourut la plupart des montagnes de l'Amérique Méridionale avec des fatigues incroyables, & il ſe diſpoſoit à enrichir l'Europe des grandes découvertes qu'il avoit faites, lorſque ſes papiers lui furent volés. Une mémoire excellente pouvoit remédier en partie à cette infortune. Cette reſſource lui fut encore ôtée. Au Pérou, on eut un beſoin preſſant d'un médecin & d'un ingénieur. M. de Juſſieu avoit les connoiſſances que demandent ces deux profeſſions, & l'adminiſtration du pays en exigea l'em-

ploi. Les nouveaux travaux furent accompagnés de tant de contradiction, de dégoûts & d'ingratitude que cet excellent homme n'y put réſiſter. Son eſprit étoit entierement aliéné, lorſqu'en 1771, on l'embarqua ſans fortune pour une patrie qu'il avoit quittée depuis trente-ſix ans. Ni le gouvernement qui l'avoit envoyé dans l'autre hémiſphère, ni celui qui l'y avoit retenu ne daignerent s'occuper de ſa deſtinée. Elle auroit été affreuſe, ſans la tendreſſe d'un frere, auſſi reſpecté pour ſa vertu que célebre par ſes lumieres. Les dignes neveux de M. Bernard de Juſſieu ont hérité des ſollicitudes de leur oncle pour l'infortuné voyageur mort en 1779. Puiſſe cette conduite d'une famille illuſtre dans les ſciences ſervir de modele à tous ceux qui, pour leur bonheur ou pour leur malheur, cultivent les lettres !

M. Joſeph de Juſſieu, qui avoit trouvé les peuples dociles aux inſtructions qu'il leur donnoit ſur le quinquina, voulut leur perſuader encore de perfectionner, par des ſoins ſuivis, & la cochenille ſylveſtre que le pays même fourniſſoit à leurs manufactures, & la cannelle groſſiere qu'ils tiroient de Quixos & de Macas : mais ſes conſeils n'ont rien produit juſqu'ici, ſoit que ces productions ſe ſoient refuſées à toute amélioration, ſoit qu'on n'ait fait aucun effort pour les y amener.

La derniere conjecture paroîtra la plus vraiſemblable à ceux qui auront une juſte

idée des maîtres du pays. Plus généralement encore que les autres Eſpagnols Américains, ils vivent dans une oiſiveté dont rien ne les fait ſortir, dans des débauches qu'aucun motif ne peut interrompre. Ces mœurs ſont plus particulierement les mœurs des hommes que la naiſſance, les emplois ou la fortune ont fixés dans la ville de Quito, capitale de la province & très-agréablement bâtie ſur le penchant de la célebre montagne de Pichincha. Cinquante mille métis, Indiens ou nègres, excités par ces exemples ſéduiſans, infeſtent auſſi ce ſéjour de leurs vices, & y pouſſent en particulier la paſſion pour l'eau-de-vie de ſucre & pour le jeu à des excès inconnus dans les autres grandes cités du Nouveau-Monde.

XXIV. Digreſſion ſur la formation des montagnes.

Mais pour diſtraire notre imagination de tant de tableaux déſolans qui nous ont peut-être trop occupés, perdons un moment de vue ces campagnes enſanglantées, & entrons dans le Pérou, en fixant d'abord nos regards ſur ces monts effrayans, où de ſavans & courageux aſtronomes allèrent meſurer la figure de la terre. Livrons-nous aux ſentimens qu'ils éprouverent ſans doute, & que doit éprouver le voyageur inſtruit ou ignorant, par-tout où la nature lui offre un pareil ſpectacle. Oſons même nous permettre quelques conjectures générales ſur la formation des montagnes.

A l'aſpect de ces maſſes énormes qui s'élevent à des hauteurs prodigieuſes au-deſſus de l'humble ſurface du globe, où les hommes ont preſque tous établi leur demeure; de ces maſſes, ici couronnées d'impénétrables & antiques forêts qui n'ont jamais retenti du bruit de la coignée, là, ne préſentant qu'une ſurface aride & dépouillée; dans une contrée, d'une majeſté ſilencieuſe & tranquille, qui arrête la nuée dans ſon cours & qui briſe l'impétuoſité des vents; dans une autre, éloignant le voyageur de leurs ſommets par des remparts de glace, du centre deſquels la flamme s'élance en tourbillons, ou effrayant celui qui les franchit par des abîmes obſcurs & muets creuſés à ſes côtés; pluſieurs donnant iſſue à des torrens impétueux qui deſcendent avec fracas de leurs flancs entr'ouverts, à des rivieres, à des fleuves, à des fontaines, à des ſources bouillantes; toutes promenant leurs ombres rafraîchiſſantes ſur les plaines qui les entourent, & leur prêtant un abri ſucceſſif contre les ardeurs du ſoleil, du moment où cet aſtre dore leur cime, en ſe levant, juſqu'au moment où il ſe couche. A cet aſpect, dis-je, tout homme s'arrête avec étonnement, & le ſcrutateur de la nature tombe dans la méditation.

Il ſe demande qui eſt-ce qui a donné naiſſance, là au Véſuve, à l'Etna, à l'Apennin; ici aux Cordelieres? Ces monts ſont-ils auſſi vieux que le monde? ont-ils été produits en

un inſtant? ou la molécule pierreuſe qu'on en détache eſt-elle plus ancienne qu'eux? Seroient-ils les os d'un ſquelette dont les autres ſubſtances terreſtres ſeroient les chairs? Sont-ils iſolés, ou ſe tiennent-ils par un grand tronc commun dont ils ſont autant de rameaux, & qui leur ſert de fondement à eux-mêmes & de baſe à tout ce qui le couvre?

Si j'en crois celui-ci: " Un immenſe réſervoir d'eaux occupoit le centre de la terre. " L'enveloppe qui les contenoit ſe briſa. Les " cataractes du ciel s'ouvrirent. Tout fut " ſubmergé, ſe confondit, ſe délaya. Le cahos de la fable ſe renouvella, & ſon débrouillement ne commença qu'au moment " où la précipitation des différentes matieres s'exécutant ſelon les loix de la peſanteur auxquelles elles obéiſſoient ſucceſſivement; les couches de ce limon hétérogene " s'entaſſerent les unes ſur les autres, & montrerent leurs pointes au-deſſus de la ſurface des eaux, qui allerent ſe creuſer un " lit dans les plaines ".

Selon cet autre: " On tentera vainement " avec ces cauſes l'explication du phénomene, ſans l'intervention & l'approche " d'une comète qu'il appelle des vaſtes régions de l'eſpace où elles ſe perdent. La " colonne d'eaux qui l'accompagnoit ſe joignit à celles qui ſortirent de l'abîme ſouterrain & qui deſcendirent de l'athmoſphere. La preſſion de la comète les fit mon-

" ter

„ ter au-deſſus des montagnes les plus hau-
„ tes ; car elles exiſtoient déja ; & ce fut du
„ limon de ce déluge qu'elles ſe reproduiſi-
„ rent „.

Ces hommes ne vous débitent que des rêves, me dit un troiſieme, & il ajoute : " Re-
„ gardez autour de vous, & vous verrez
„ les montagnes naître de l'élément même
„ qui les détruit. C'eſt le feu qui durcit les
„ couches molles de la terre ; c'eſt lui qui,
„ dans ſon expanſion favoriſée par l'air &
„ par l'eau, les bombe & pouſſe leurs ſom-
„ mets dans la nue ; c'eſt lui qui les crève &
„ qui creuſe leurs vaſtes chaudieres. Toute
„ montagne eſt un volcan qui ſe prépare ou
„ qui a ceſſé „.

Les cris de ce dernier ſont interrompus par un perſonnage éloquent. Il parle ; je l'écoute, & le charme de ſon diſcours me laiſſe à peine la liberté de juger ſon opinion. Il dit : " Au commencement il n'y avoit point de
„ montagnes. Les eaux couvroient la face
„ uniforme de la terre ; mais elles n'étoient
„ pas en repos. L'action du ſatellite qui nous
„ accompagne les agitoit juſques dans leur
„ plus grande profondeur du mouvement
„ de flux & de reflux que nous leur voyons.
„ A chaque oſcillation, elles entraînoient
„ avec elles une portion de ſédiment qu'elles
„ dépoſerent ſur une précédente. C'eſt de
„ ces dépôts continués pendant une longue
„ ſuite de ſiecles que les couches de la terre

„ ſe ſont formées ; & les maſſes énormes qui „ vous étonnent ſont le réſultat de ces couches accumulées. Le tems n'eſt rien pour „ la nature ; & la cauſe la plus légere qui „ agit ſans interruption, eſt capable des plus „ grands effets. L'action imperceptible & „ continue des eaux a formé les montagnes; „ l'action plus imperceptible & non moins „ continue d'une vapeur qui les mouille & „ d'un ſouffle qui les ſèche, les abat de jour „ en jour, & les réduira au niveau des plaines. Alors les eaux ſe répandront encore „ uniformément ſur la ſurface égale de la „ terre. Alors le premier phénomene ſe renouvellera ; & qui ſait combien de fois „ les montagnes ont été détruites & reproduites „ ?

A ces mots, l'obſervateur Lehmann ſourit, & me préſentant le livre du légiſlateur des Hébreux & le ſien, il me dit: " Reſpecte „ celui-ci, & daigne jetter les yeux ſur „ celui-là." Lehmann a expoſé dans le troiſieme volume de ſon art des mines, ſes idées ſur la formation des couches de la terre & la production des montagnes. Il marche d'après des obſervations conſtantes & réitérées qu'il a faites lui-même avec une ſagacité peu commune & un travail dont on conçoit à peine l'opiniâtreté. Elles embraſſent depuis les frontieres de la Pologne juſqu'au bord du Rhin. L'analogie qui les rend applicables à beaucoup d'autres contrées en recommande

la connoiſſance aux hommes ſtudieux de l'hiſtoire naturelle; & quoiqu'il attribue la formation des couches de la terre au déluge, les faits dont il s'appuie n'en ſont pas moins certains, & ſes découvertes moins intéreſſantes.

Il diſtingue trois ſortes de montagnes. Les anti-diluviennes, ou primitives, les poſt-diluviennes & les modernes. Les premieres, variées dans leur élévation, ſont les plus hautes. Rarement iſolées, elles forment des chaînes. Leur pente eſt bruſque. Des montagnes poſt-diluviennes ou à couches les environnent de toutes parts. La conſiſtance en eſt plus homogène; les tranches moins diverſes; leurs bancs toujours perpendiculaires & plus épais. Leurs racines deſcendent à une profondeur dont le terme eſt encore ignoré. Les mines qu'elles renferment ſont à filons. Les poſt-diluviennes ſont à couches. Les couches différentes en ſont formées de différentes ſubſtances. La derniere, ou celle de la baſe, eſt toujours de charbon de terre. La premiere, ou celle du ſommet, fournit toujours des fontaines ſalantes. Elles ne manquent jamais d'aboutir aux montagnes à filon. Demandez-leur du cuivre, du plomb, du mercure, du fer, de l'argent même, mais en feuille & capillacé; elles vous en fourniront. Mais elles tromperoient votre avidité, ſi vous vous promettiez d'y trouver de l'or. Elles ſont l'ouvrage d'un déluge.

Les modernes, produites par le feu, par l'eau, par une infinité d'accidens divers & récens, ne montrent dans leur intérieur que des couches brisées, un mélange confus de toutes sortes de substance, tous les caracteres du bouleversement & du désordre.

C'est en vain que la nature avoit recélé les métaux précieux dans ces masses les plus dures & les plus compactes. Notre cupidité les a brisées. Encore si nous pouvions dire des hommes employés à ces effroyables travaux, ce que nous en lisons dans Cassiodore. « Ils entrent dans les mines indigens; ils en » sortent opulens. Ils jouissent d'une richesse » qu'on n'ose leur enlever. Ils sont les seuls » dont la fortune ne soit souillée ni par la » rapine, ni par la bassesse. »

Européens, méditez ce que cet écrivain judicieux ajoute. « Acquérir de l'or en im- » molant des hommes; c'est un forfait. » L'aller chercher à travers les périls de la » mer; c'est une folie. En amasser par la » corruption & les vices; c'est une lâcheté. » Les seuls lucres qui soient justes, qui soient » honnêtes se font sans blesser personne; & » l'on ne possède sans remords que ce qui n'a » point été arraché à la prospérité d'autrui. »

Et vous, vous, pour avoir de l'or, vous avez franchi les mers. Pour avoir de l'or, vous avez envahi les contrées. Pour avoir de l'or, vous en avez massacré la plus grande partie des habitans. Pour avoir de l'or, vous,

avez précipité dans les entrailles de la terre ceux que vos poignards avoient épargnés. Pour avoir de l'or, vous avez introduit ſur la terre le commerce infâme de l'homme & l'eſclavage. Pour avoir de l'or, vous renouvellez tous les jours les mêmes crimes. Puiſſe la chimère de Lazzaro Moro ſe réaliſer, & les feux ſouterrains enflammer à la fois toutes ces montagnes dont vous avez fait autant de cachots où l'innocence expire depuis pluſieurs ſiecles!

XXV. Organiſation phyſique du Pérou propre.

La malédiction tomberoit d'abord ſur les Cordelieres ou Andes, qui coupent l'Amérique preſqu'entiere, dans ſa longueur, & dont les différents rameaux s'étendent irrégulierement dans ſa largeur. C'eſt ſur-tout ſous la ligne & au Pérou que ces célèbres montagnes impoſent par leur majeſté. A travers les maſſes énormes de neige qui couvrent les plus conſidérables, on démêle aiſément qu'elles furent autrefois volcans. Les tourbillons de fumée & de flamme qui ſortent encore de quelques-unes ne permettent pas le moindre doute ſur ces éruptions. Chimboraco, la plus élevée & qui a près de trois mille deux cens vingt toiſes au-deſſus du niveau de la mer, ſurpaſſe de plus d'un tiers le pic de Ténériffe, la plus haute montagne de l'ancien hémiſphère. Le Pichincha & le Caraçon, qui ont principalement ſervi de théâtre aux obſervations entrepriſes pour la

figure de la terre, n'en ont que deux mille quatre cens trente & deux mille quatre cens ſoixante-dix; & c'eſt-là cependant que les voyageurs les plus intrépides ont été forcés de s'arrêter. La neige permanente a toujours rendu inacceſſibles les ſommets qui avoient plus d'élévation.

Une plaine, qui a depuis trente juſqu'à cinquante lieues de largeur & mille neuf cens quarante-neuf toiſes au-deſſus de l'océan, ſert de baſe à ces étonnantes montagnes. Des lacs plus ou moins conſidérables, occupent une partie de ce vaſte eſpace. Celui de Titi-Caca, qui reçoit dix ou douze grandes rivieres & beaucoup de petites, a ſoixante-dix toiſes de profondeur & quatre-vingts lieues de circonférence. De ſon ſein s'élève une iſle où les inſtituteurs du Pérou prétendirent avoir reçu la naiſſance. Ils la devoient, diſoient-ils, au ſoleil qui leur avoit preſcrit d'établir ſon culte, de tirer les hommes de la barbarie & de leur donner des loix bienfaiſantes. Cette fable rendit ce lieu vénérable; & l'on y éleva un des plus auguſtes temples qui fuſſent dans l'empire. Des pélerins y accouroient en foule des provinces avec des offrandes d'or, d'argent & de pierreries. C'eſt, dans le pays, une tradition généralement reçue, qu'à l'arrivée des Eſpagnols, les prêtres & les peuples jetterent tant de richeſſes dans les eaux, comme cela venoit de ſe pratiquer à Cuſco, dans un autre lac, ſur

lieues au ſud de cette célèbre capitale. De la plupart des lacs ſortent des torrens qui, avec le tems, ont creuſé des gorges d'une profondeur effrayante. A leur ſommet ſont ordinairement les mines, dans un terrein généralement aride. C'eſt un peu plus bas que le bled croît, que les troupeaux paiſſent. Dans le fond ſont cultivés le ſucre, les fruits & le maïs.

La côte d'une longueur immenſe, & depuis huit juſqu'à vingt lieues de largeur, qui s'étend de la plaine dont nous venons de parler à la mer, & que nous connoiſſons ſous le nom de vallées, n'eſt qu'un amas de ſables. La ſolitude & une éternelle ſtérilité ſembloient devoir être le partage de ce ſol ingrat.

La nature varie, & varie d'une maniere très-remarquable, dans ce terrein ſi inégal. Les lieux les plus exhauſſés ſont éternellement couverts de neige. Viennent enſuite des rochers & des ſables nus. Au-deſſous, on commence à voir quelques mouſſes. Plus bas eſt l'icho, plante que l'on brûle, aſſez ſemblable au jonc, & qui devient plus longue & plus forte à meſure qu'on deſcend. Des arbres ſe montrent enfin, au nombre de trois eſpeces particulieres à ces montagnes & qui toutes annoncent par leur ſtructure & par leur feuillage la rigueur du climat où ils ſont nés. Le plus utile de ces arbres eſt le caſſis. Il eſt peſant, il a de la conſiſtance, il eſt

de durée ; & ces avantages le font deſtiner aux travaux des mines. Ces grands végétaux ne ſe retrouvent plus ſous un ciel plus doux, & ils ne ſont remplacés que par un petit nombre d'autres d'une qualité différente. Il n'y en auroit même d'aucune eſpece dans les vallées, ſi l'on n'y en avoit porté qui ſe ſont naturaliſés.

XXVI. En quoi different les montagnes, les plaines & les vallées du Pérou.

Dans cette région, l'air a une influence marquée ſur le tempérament des habitans. Ceux des contrées les plus élevées ſont expoſés à l'aſthme, aux pleuréſies, aux fluxions de poitrine & aux rhumatiſmes. Ces maladies dangereuſes pour tous les individus qu'elles attaquent ſont communément mortelles pour quiconque a contracté des maladies vénériennes ou ſe livre aux liqueurs fortes ; & c'eſt malheureuſement l'état ordinaire de ceux qui ſont nés ou que l'avarice a conduits dans ces climats.

Ces calamités n'affligent pas les montagnes inférieures : mais elles ſont remplacées par d'autres fléaux encore plus funeſtes. Les fièvres putrides & intermittentes, inconnues dans les pays dont on vient de parler, y ſont habituelles. On les gagne ſi aiſément que les voyageurs craindroient d'approcher des lieux qui en ſont infectés. Elles ſont ſouvent ſi malignes qu'il n'échapperoit pas un ſeul homme à leur venin, ſi les habitans

n'abandonnoient leurs bourgades pour y retourner, lorſqu'une nouvelle ſaiſon les a purifiés. Il n'en étoit pas ainſi au tems des incas. Mais depuis que les Eſpagnols ont introduit les cannes à ſucre dans les gorges étroites de ces montagnes où l'air circule difficilement, il s'élève des terres humectées que cette culture exige, des vapeurs infectes qui, échauffées par les rayons d'un ſoleil brûlant, deviennent mortelles.

Les fièvres tierces & intermittentes ne ſont guère moins communes, guère moins opiniâtres dans les vallées que dans les gorges des montagnes ; mais elles y ſont infiniment moins dangereuſes. Les ſuites n'en ſont communément funeſtes que dans les campagnes où les ſecours manquent, où les précautions ſont négligées.

Une maladie générale dans cette partie du Nouveau-Monde, c'eſt la petite-vérole qui y fut portée en 1588. Elle n'y eſt pas habituelle comme en Europe ; mais elle y cauſe par intervalle des ravages inexprimables. Elle attaque indifféremment les blancs, les noirs, les Indiens, les races mêlées. Elle eſt également meurtriere dans tous les climats. Il faut beaucoup eſpérer de la pratique de l'inoculation introduite depuis deux ans à Lima & qui ſans doute ſera bientôt générale.

Il eſt un autre fléau auquel l'eſprit humain ne trouvera jamais de remède. Les tremblemens de terre, ſi rares ailleurs que les géné-

rations ſe ſuccèdent ſouvent ſans en voir un ſeul, ſont ſi ordinaires dans le Pérou, qu'on y a contracté l'habitude de les compter comme une ſuite d'époques d'autant plus mémorables que leur retour fréquent n'en diminue pas la violence.

Ce phénomène, toujours irrégulier dans ſes retours inopinés, s'annonce cependant par des avant-coureurs ſenſibles. Lorſqu'il doit être conſidérable, il eſt précédé d'un frémiſſement dans l'air dont le bruit eſt ſemblable à celui d'une groſſe pluie qui tombe d'un nuage diſſous & crevé tout-à-coup. Ce bruit paroît l'effet d'une vibration dans l'air qui s'agite en ſens contraires. Les oiſeaux volent alors par élancement. Leur queue, ni leurs ailes ne leur ſervent plus de rames ou de gouvernail pour nâger dans le fluide des cieux. Ils vont s'écraſer contre les murs, les arbres, les rochers: ſoit que ce vertige de leur nature leur cauſe des éblouiſſemens, ou que les vapeurs de la terre leur ôtent les forces & la faculté de maîtriſer leurs mouvemens.

A ce fracas des airs ſe joint le murmure de la terre, dont les cavités & les antres ſourds gémiſſent comme autant d'échos. Les chiens répondent par des hurlemens extraordinaires à ce preſſentiment d'un déſordre général. Les animaux s'arrêtent, & par un inſtinct naturel écartent les jambes pour ne pas tomber. A ces indices, les hommes

fuient de leurs maiſons & courent chercher dans l'enceinte des places ou dans la campagne un aſyle contre la chûte de leurs toits. Les cris des enfans, les lamentations des femmes, les ténèbres ſubites d'une nuit inattendue : tout ſe réunit pour aggrandir les maux trop réels d'un fléau qui renverſe tout, par les maux de l'imagination qui ſe trouble, ſe confond & perd dans la contemplation de ce déſordre, l'idée & le courage d'y remédier.

La diverſité des aſpects ſous leſquels les volcans ſe ſont préſentés à un de nos obſervateurs les plus infatigables & les plus intelligens, lui a déſigné différentes époques, ſéparées les unes des autres par des intervalles de tems ſi conſidérables, que la formation premiere de notre demeure en eſt renvoyée à une ancienneté dont l'imagination s'effraie. A la premiere de ces époques, les volcans jettent de leurs ſommets du feu, de la fumée, des cendres, & verſent de leurs flancs entr'ouverts des torrens de lave. A la ſeconde, ils ſont éteints, ils le ſont tous, & ne préſentent qu'une vaſte chaudière. A la troiſieme, l'air, la pluie, les vents, le froid, la chaux, ont détruit la chaudiere ou le crater, & il ne reſte qu'un monticule. A la quatrieme, ce monticule, dépouillé de ſon enveloppe, met à découvert une eſpece de culot, qui, miné par le tems, ne laiſſe plus que la place où la montagne & le volcan ont exiſté, & cet état eſt une cinquieme époque.

Du centre de cette place s'étendent au loin des chauſſées de lave ; & ces chauſſées, ou entieres, ou briſées, ou réduites à des fragmens iſolés, ſont encore autant d'autres époques, entre chacune deſquelles vous pouvez intercaller tant d'années, tant de ſiecles, tant de milliers de ſiecles qu'il vous plaira. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'une de ces époques, quelle que ſoit celle que l'on choiſiſſe, n'eſt point liée dans la mémoire des hommes à celle qui lui ſuccede dans la nature. Et le principe que de rien, il ne ſe fait rien ; & la deſtruction des êtres qui, ſe réſolvant en d'autres, nous démontre que rien ne ſe réduit à rien, ſemblent nous annoncer une éternité qui a précédé, une éternité qui ſuivra, & la co-exiſtence du grand architecte avec ſon merveilleux ouvrage.

Le climat offre des ſingularités très-remarquables dans le haut Pérou. On y éprouve le même jour, quelquefois à la même heure, & toujours dans un eſpace très-borné, la température des Zones les plus oppoſées. Ceux qui s'y rendent des vallées, ſont percés en arrivant d'un froid rigoureux, dont, ni le feu, ni l'action, ni les vêtemens ne peuvent les garantir ; mais dont l'impreſſion ceſſe d'être déſagréable, après un ſéjour d'un mois ou de trois ſemaines. Les ſymptômes du mal de mer tourmentent les voyageurs qui y paroiſſent pour la premiere fois, avec plus ou moins de violence, ſelon qu'ils en auroient

eu à ſouffrir ſur l'océan. Cependant, quelle qu'en ſoit la raiſon, on n'eſt pas expoſé à cet accident par-tout; & aucun des aſtronomes qui meſurerent la figure de la terre ſur les montagnes de Quito n'en fut attaqué.

Dans les vallées, on eſt autant ou plus étonné. Quoique très-près de l'équateur, ce pays jouit d'une délicieuſe température. Les quatre ſaiſons de l'année y ſont ſenſibles, ſans qu'aucune puiſſe paſſer pour incommode. Celle de l'hiver eſt la plus marquée. On en a cherché la cauſe dans les vents du pole auſtral, qui portent l'impreſſion des neiges & des glaces d'où ils ont paſſé. Ils ne la conſervent en partie que parce qu'ils ſouffient ſous le voile d'un brouillard épais qui couvre alors la terre. A la vérité, ces vapeurs groſſieres ne s'élèvent régulierement que vers le midi, mais il eſt rare qu'elles ſe diſſipent. Le ciel demeure communément aſſez couvert, pour que ces rayons, qui quelquefois ſe montrent, ne puiſſent adoucir le froid que très-légerement.

Quelle que ſoit la raiſon d'un hiver ſi conſtant ſous la Zone Torride, il eſt certain qu'il ne pleut jamais ou qu'il ne pleut que tous les deux ou trois ans dans le Pérou. La phyſique a fait les plus grands efforts pour trouver la cauſe d'un phénomene ſi extraordinaire. Ne pourroit-on pas l'attribuer au vent du Sud-Oueſt qui y regne la plus grande partie de l'année, & à la hauteur prodi-

gieuſe des montagnes dont la cime eſt couverte de glaces perpétuelles ? Le pays ſitué entre deux, continuellement refroidi d'un côté, continuellement échauffé de l'autre, conſerve une température ſi égale, que les nuages qui s'élevent ne peuvent jamais ſe condenſer au point de ſe réſoudre en eaux formelles.

Il faudroit pourtant des pluies, & des pluies journalieres, pour communiquer quelque fertilité aux côtes qui s'étendent depuis Tombès juſqu'à Lima, c'eſt-à-dire dans un eſpace de deux cens ſoixante-quatre lieues. Les ſables en ſont ſi généralement arides, qu'on n'y voit pas même une herbe, excepté dans les parties qu'il eſt poſſible d'arroſer, & cette facilité n'eſt pas ordinaire. Il n'y a pas une ſeule ſource dans le bas Pérou; les rivieres n'y ſont pas communes; & celles qu'on y voit n'ont la plupart de l'eau que ſix ou ſept mois de l'année. Ce ſont des torrens qui ſortent des lacs, plus ou moins grands, formés dans les Cordelières, qui ne parcourent qu'un court eſpace & qui tariſſent durant l'été. Du tems des incas, ces précieuſes eaux étoient recueillies avec ſoin, & par le ſecours de divers canaux, répandues ſur une aſſez grande ſuperficie qu'elles fertiliſoient. Les Eſpagnols ont profité de ces travaux. Leurs bourgades & leurs villes ont remplacé les cabanes des Indiens qui, peut-être par cette raiſon, ſont en moindre nombre dans le bas

Pérou que sur les montagnes. Les vallées qui, de la capitale de l'empire, conduisent au Chili, ont une grande ressemblance avec celles dont on vient de parler; cependant en quelques endroits elles se refusent moins obstinément à la culture.

XXVII. Le peu de Péruviens qui ont échappé au glaive ou à la tyrannie des conquérans, sont tombés dans l'abrutissement.

Malgré les désordres de son organisation physique, la région qui nous occupe avoit vu se former dans son sein un empire florissant. On ne sauroit guere revoquer en doute sa population, quand on voit que ce peuple heureux avoit couvert de ses colonies toutes les provinces qu'il avoit conquises; quand on fait attention au nombre étonnant d'hommes employés au gouvernement, & tirant de l'État leur subsistance. Tant de leviers & de bras occupés à mouvoir la machine politique, ne supposent-ils pas une population considérable, pour nourrir des productions de la terre une classe nombreuse de ses habitans qui ne la cultivoient pas?

Par quelle fatalité, le Pérou se trouve-t-il donc aujourd'hui si désert? En remontant à l'origine des choses, on trouve que les conquérans des côtes de la mer du Sud, brigands sans naissance, sans éducation & sans principes, commirent d'abord plus d'atrocités que ceux du Mexique. La métropole tarda plus long-tems à donner un frein à leur férocité,

nourrie continuellement par les guerres civiles, longues & cruelles qui suivirent la conquête. Il s'établit depuis un système d'oppression plus pesant & plus suivi que dans les autres contrées du Nouveau-Monde moins éloignées de l'Europe.

Un découragement universel étoit la suite nécessaire de cette conduite abominable. Aussi les naturels du pays se dégoûterent-ils de l'état social & des fatigues qu'il entraîne. Ils perseverent dans ces dispositions fâcheuses, & ne se donneroient même aucun soin pour faire naître des subsistances, s'ils n'y étoient contraints par le gouvernement. Leur conduite se ressent de cette violence. Les habitans d'une communauté, hommes, femmes, enfans, se réunissent tous pour labourer, pour ensemencer un champ. Ces travaux, interrompus à chaque moment par des danses & par des festins, se font au son de divers instrumens. La même négligence, les mêmes plaisirs accompagnent la récolte du maïs & des autres grains. Ces peuples ne montrent pas plus d'ardeur pour se procurer des vêtemens. Inutilement on a tenté d'inspirer un meilleur esprit, un esprit plus convenable au bien de l'empire. L'autorité a été impuissante contre des usages que sa tyrannie avoit fait naître, que ses injustices entretenoient.

Les Péruviens, tous les Péruviens sans exception, sont un exemple de ce profond abrutissement où la tyrannie peut plonger les

hommes. Ils ſont tombés dans une indifférence ſtupide & univerſelle. Eh, que pourroit aimer un peuple dont la religion éleyoit l'ame, & à qui l'eſclavage le plus aviliſſant a ôté tout ſentiment de grandeur & de gloire ! Les richeſſes que la nature a ſemées ſous leurs pas ne les tentent point. Ils ont la même inſenſibilité pour les honneurs. Ils ſont ce que l'on veut, ſans chagrin, ni préférence, ſerfs ou caciques, l'objet de la conſidération ou de la riſée publique. Tous les reſſorts de leur ame ſont briſés. Celui de la crainte même eſt ſouvent ſans effet, par le peu d'attachement qu'ils ont à la vie. Ils s'énivrent & ils danſent : voilà tous leurs plaiſirs, quand ils peuvent oublier leurs malheurs. La pareſſe eſt leur état d'habitude. *Je n'ai pas faim*, diſent-ils à qui veut les payer pour travailler.

Le vuide qui s'étoit fait dans la population du Pérou, & l'inertie de ce qui y étoit reſté d'hommes, déterminerent les conquérans à l'introduction d'une race étrangere : mais ce ſupplément imaginé par un rafinement de la barbarie Européenne, fut plus nuiſible à l'Afrique, qu'utile au pays des incas. L'avarice ne retira pas de ces nouveaux eſclaves tous les avantages qu'elle s'en étoit promis. Le gouvernement, par-tout occupé à mettre des taxes ſur les vertus & ſur les vices, ſur l'induſtrie & ſur la pareſſe, ſur les bons & ſur les mauvais projets, ſur la liberté de commettre des vexations & ſur la facilité à s'y

ſouſtraire : le gouvernement fit un monopole de ce vil commerce. Il fallut recevoir les noirs d'une main rivale ou ennemie, les faire arriver à leur deſtination par des climats malſains & des mers immenſes, ſoutenir la dépenſe de pluſieurs entrepôts fort chers. Cependant cette eſpece d'hommes ſe multiplia beaucoup plus au Pérou qu'au Mexique. Les Eſpagnols s'y trouvent auſſi en bien plus grand nombre : & voici pourquoi.

Au tems des premieres conquêtes, lorſque les émigrations étoient les plus fréquentes, le pays des incas avoit une plus grande réputation de richeſſe que la Nouvelle-Eſpagne ; & il en ſortit en effet plus de tréſors pendant un demi-ſiecle. La paſſion de les partager devoit y attirer réellement un plus grand nombre de Caſtillans. Quoiqu'ils y fuſſent tous ou preſque tous paſſés avec l'eſpoir de venir jouir un jour dans leur patrie de la fortune qu'ils auroient faite, ils ſe fixerent la plupart dans la colonie. La douceur du climat & la bonté des denrées les y attachoient. Ils comptoient d'ailleurs ſur une grande indépendance dans une région ſi éloignée de la métropole.

XXVIII. En quel état eſt maintenant le Pérou.

Il faut voir à quel degré de proſpérité s'eſt élevé le Pérou, par les travaux réunis de tant de races différentes.

La côte immenſe, qui s'étend depuis Panama juſqu'à Tombès, & qui, en 1718, fut détachée du Pérou pour être incorporée au

nouveau royaume, eſt une des plus miſérables régions du globe. Des marais vaſtes & nombreux en occupent une grande partie. Ce qu'ils ne couvrent pas eſt inondé durant plus de ſix mois chaque année par des pluies qui tombent en torrens. Du ſein de ces eaux croupiſſantes & mal-ſaines s'élevent des forêts auſſi anciennes que le monde, & tellement embarraſſées de lianes, que l'homme le plus fort ou le plus intrépide ne ſauroit y pénétrer. Des brouillards épais & fréquens jettent un voile obſcur ſur ces hideuſes campagnes. Aucune des productions de l'ancien hémiſphere ne ſauroit croître dans ce ſol ingrat, & celles mêmes du nouveau n'y proſperent guere. Auſſi n'y voit-on qu'un très-petit nombre de ſauvages la plupart errans, & ſi peu d'Eſpagnols, qu'on pourroit preſque dire qu'il n'y en a point. La côte eſt heureuſement terminée par le golfe de Guayaquil, où la nature eſt moins dégradée.

Ce fleuve vit s'élever, en 1533, la ſeconde ville que les Eſpagnols bâtirent dans le Pérou. Les Indiens ne laiſſerent pas ſubſiſter longtems ce monument érigé contre leur liberté: mais il fut rétabli quatre ans après par Orellana. Ce ne fut plus dans la baie de Charopte, qui avoit été d'abord choiſie, qu'on le plaça. La croupe d'une montagne éloignée de la riviere de cinq à ſix cens toiſes, fut préférée. Les beſoins de commerce déterminerent dans la ſuite les négocians à former leurs habita-

tions ſur la rive même. L'eſpace qui les ſéparoit de leur premiere demeure a été occupé ſucceſſivement; & aujourd'hui les deux quartiers ſont entierement réunis. Dans la ville baſſe & dans la ville haute, les maiſons ſont généralement en bois. Autrefois, toutes étoient couvertes de chaume. Il diſparoît peu-à-peu par les ordres du gouvernement, qui a cru ce réglement néceſſaire pour prévenir les accidens du feu ſi ordinaires dans ces climats. Guayaquil étoit naguere un lieu abſolument ouvert. Il eſt maintenant ſous la protection de trois forts, gardés ſeulement par ſes habitans. Ce ſont de groſſes poutres diſpoſées en paliſſades. Sur ce ſol toujours humide & ſubmergé une grande partie de l'année, du bois que l'eau ne pourrit jamais, eſt préférable aux ouvrages en terre ou en pierre les mieux entendus.

C'eſt une particularité aujourd'hui connue, que ſur la côte de Guayaquil, auſſi-bien que ſur celle de Guatimala, ſe trouvent les limaçons qui donnent cette pourpre ſi célébrée par les anciens, & que les modernes ont cru perdue. La coquille qui les renferme eſt attachée à des rochers que la mer baigne. Elle a le volume d'une groſſe noix. On peut extraire la liqueur de cet animal de deux manieres. Les uns le tuent après l'avoir tiré de ſa coquille, le preſſent avec un couteau depuis la tête juſqu'à la queue, ſéparent du corps la partie où s'eſt amaſſée la liqueur &

jettent le reſte. Quand cette manœuvre, répétée ſur pluſieurs limaçons, a donné une certaine quantité de liqueur, on y plonge le fil qu'on veut teindre, & l'opération eſt faite. La couleur, d'abord blanc de lait, devient enſuite verte, & n'eſt pourpre que lorſque le fil eſt ſec.

Ceux qui n'aiment pas cette méthode, tirent en partie l'animal de ſa coquille, &, en le comprimant, lui font rendre ſa liqueur. On répete cette opération juſqu'à quatre fois en différens tems, mais toujours moins utilement. Si l'on continue, l'animal meurt à force de perdre ce qui faiſoit le principe de ſa vie, & qu'il n'a plus la force de renouveller.

On ne connoît point de couleur qui puiſſe être comparée à celle dont nous parlons, ni pour l'éclat, ni pour la durée. Elle réuſſit mieux avec le coton qu'avec la laine, le lin ou la ſoie.

Ce n'eſt guere qu'un objet de curioſité: mais Guayaquil fournit aux provinces voiſines des bœufs, des mulets, du ſel, du poiſſon. Il fournit une grande abondance de cacao au Mexique & à l'Europe. C'eſt le chantier univerſel de la mer du Sud, & il pourroit le devenir en partie de la métropole. On ne connoît point de contrée ſur la terre qui ſoit plus riche en mâtures & en bois de conſtruction. Le chanvre & le goudron qui lui

manquent, lui viennent du Chili & du Guatimala.

Cette ville eſt l'entrepôt néceſſaire de tout le commerce que le bas Pérou, Panama & le Mexique veulent faire avec le pays de Quito. Toutes les marchandiſes que ces contrées échangent, paſſent par les mains de ſes négocians. Les plus gros des navires s'arrêtent à l'isle de Puna, à ſix ou ſept lieues de la place. Les autres peuvent remonter trente-cinq lieues dans le fleuve juſqu'à Caracol.

Malgré tant de moyens de s'élever, Guayaquil, dont la population eſt de vingt-mille ames, n'a que de l'aiſance. Les fortunes y ont été ſucceſſivement renverſées par neuf incendies, & par des corſaires qui ont deux fois ſaccagé la ville. Celles qui ont été faites depuis ces funeſtes époques n'y ſont pas reſtées. Un climat où les chaleurs ſont intolérables toute l'année, où les pluies ſont continuelles pendant ſix mois, où des inſectes dégoûtans & dangereux ne laiſſent pas un inſtant de tranquillité; où paroiſſent s'être réunies les maladies des températures les plus oppoſées; où l'on vit dans la crainte continuelle de perdre la vue: un tel climat n'eſt guere propre à fixer ſes habitans. Auſſi n'y voit-on que ceux qui n'ont pas acquis aſſez de bien pour aller couler ailleurs des jours heureux dans l'oiſiveté & dans la molleſſe.

En quittant le territoire de Guayaquil, on

entre dans les vallées du Pérou. Elles occupent quatre cens lieues d'une côte, ſemées d'un grand nombre de mauvaiſes rades parmi leſquelles un heureux haſard a placé un ou deux aſſez bons ports. Dans tout ce vaſte eſpace, il n'y a pas la trace d'un ſeul chemin; & il faut la parcourir ſur des mules pendant la nuit, parce que la réverbération du ſoleil en rend les ſables impraticables durant le jour. A des diſtances de trente ou quarante lieues, on trouve les petites villes de Piura, de Peyta, de Santa, de Piſco, de Naſca, d'Ica, de Moquequa, d'Arica & dans l'intervalle un petit nombre de hameaux ou de bourgades. Il n'y a dans toute cette étendue que trois villes dignes de ce nom: Truxillo, qui a neuf mille habitans, Arequipa qui en a quarante mille, & Lima qui en a cinquante-quatre mille. Ces divers établiſſemens ont été formés par-tout où il y avoit quelque veine de terre végétale, & par-tout où les eaux pouvoient fertiliſer un limon naturellement aride.

Le pays offre les fruits propres à ce climat & la plupart de ceux de l'Europe. La culture du maïs, du piment & du coton qui s'y trouvoit établie, ne fut pas abandonnée; & on y porta celle du froment, de l'orge, du manioc, des pommes de terre, du ſucre, de l'olivier & de la vigne. La chevre y a beaucoup réuſſi; mais la brebis a dégénéré, & ſa toiſon eſt extrêmement groſſiere. Dans tou-

tes les vallées, il n'y a qu'une mine; & c'eſt celle de Huantajaha.

Dans le haut Pérou, à cent vingt lieues de la mer, eſt Cuſco, bâtie par le premier des incas, dans un terrein fort inégal & ſur le penchant de pluſieurs collines. Ce ne fut d'abord qu'une foible bourgade qui, avec le tems devint une cité conſidérable qu'on diviſa en autant de quartiers qu'il y avoit de nations incorporées à l'empire. Chaque peuple avoit la liberté de ſuivre ſes anciens uſages: mais tous devoient adorer l'aſtre brillant qui féconde le globe. Aucun édifice n'avoit de la majeſté, de l'agrément, des commodités, parce qu'on ignoroit les premiers principes de l'architecture. Le temple du ſoleil lui-même ne pouvoit être diſtingué des autres bâtimens publics ou particuliers que par ſon étendue & par l'abondance des métaux prodigués pour ſon ornement.

Au Nord de cette capitale étoit une eſpece de citadelle, élevée avec beaucoup de ſoin, de travail & de dépenſe. Les Eſpagnols parlerent long-tems de ce monument de l'induſtrie Péruvienne avec une admiration qui ſubjugua l'Europe entiere. Des gens éclairés ont vu ces ruines, & le merveilleux a diſparu. On s'eſt enfin convaincu que cette fortification n'avoit guere d'autre ſupériorité ſur les autres ouvrages du même genre érigés dans le pays, que d'avoir été conſtruite avec des pierres plus conſidérables.

A quatre lieues de la ville étoient les maiſons de campagne des grands & des incas, dans la ſalubre & délicieuſe vallée d'Yucai. C'eſt-là qu'on alloit rétablir ſa ſanté ou ſe délaſſer des fatigues du gouvernement.

Après la conquête, la place ne conſerva guere que ſon nom. Ce furent d'autres édifices, d'autres habitans, d'autres occupations, d'autres mœurs, d'autres préjugés, une autre religion. Ainſi cette fatalité qui bouleverſe la terre, les mers, les empires, les nations, qui jette ſucceſſivement ſur tous les points du globe la lumiere des arts & les ténebres de l'ignorance; qui tranſporte les hommes & les opinions, comme les vents & les courans pouſſent les productions marines ſur les côtes: cette impénétrable & bizarre deſtinée voulut que des Européens avec tout le cortège de nos crimes, que des moines avec tous les préjugés de leur croyance, vinſſent régner & dormir dans ces murs où les vertueux incas faiſoient depuis ſi long-tems le bonheur des hommes & où le ſoleil étoit ſi ſolemnellement adoré. Qui peut donc prévoir quelle race & quel culte s'éleveront un jour ſur les débris de nos royaumes & de nos autels? Cuſco compte ſous ces nouveaux maîtres vingt-ſix mille habitans.

Au milieu des montagnes ſe voient encore quelques autres villes: Chupuiſaca ou la Plata qui a treize mille ames; Potoſi, vingt cinq mille; Oropeſa, dix-ſept mille; la Paz, vingt

mille; Guancavelica, huit mille; Huamanga, dix-huit mille cinq cens.

Mais, qu'on le remarque bien, aucune de ces villes ne fut élevée dans les contrées qui offroient un terroir fertile, des moissons abondantes; des pâturages excellens, un climat doux & sain, toutes les commodités de la vie. Ces lieux, si bien cultivés jusqu'alors par des peuples nombreux & florissans, n'attirerent pas un seul regard. Bientôt, ils ne présenterent que le tableau déplorable d'un désert affreux, & cette confusion plus triste & plus hideuse que ne devoit l'être l'aspect sauvage de la terre avant l'origine des sociétés. La vue du désordre ne déplaît pas toujours; elle étonne quelquefois: celle de la destruction afflige. Le voyageur conduit par le hasard ou par la curiosité dans ces régions désolées, ne put s'empêcher d'abhorrer les barbares & sanguinaires auteurs de ces dévastations, en songeant que ce n'étoit pas même aux cruelles illusions de la gloire, au fanatisme des conquêtes, mais à la stupide & vile cupidité de l'argent, qu'on avoit sacrifié tant de richesses plus réelles & une si grande population.

Cette soif insatiable de l'or qui n'avoit égard, ni aux subsistances, ni à la sûreté, ni à la politique, décida seule de tous les établissemens. Quelques-uns se sont soutenus; plusieurs sont tombés, & il s'en est formé d'autres. Tous ont suivi la découverte, la pro-

greſſion, la décadence des mines auxquelles ils étoient ſubordonnés.

On s'égara moins dans les moyens de ſe procurer des vivres. Les naturels du pays n'avoient guere vécu juſqu'alors que de maïs, de fruits & de légumes, où il n'entroit d'autre aſſaiſonnement que du ſel & du piment. Leurs liqueurs compoſées de différentes racines, étoient plus variées. La chica étoit la plus commune. C'eſt du maïs trempé dans l'eau, & retiré du vaſe lorſqu'il commence à pouſſer ſon germe. On le fait ſécher au ſoleil, puis un peu rôtir & enfin moudre. La farine bien pétrie eſt miſe avec de l'eau dans de grandes cruches. La fermentation ne ſe fait pas attendre plus de deux ou trois jours, & ne doit pas durer plus long-tems. Le grand inconvénient de cette boiſſon qui, priſe avec peu de modération, enivre infailliblement, eſt de ne pouvoir pas ſe conſerver plus de ſept ou huit jours ſans s'aigrir. Son goût reſſemble aſſez à celui du cidre inférieur.

Toutes les cultures établies dans l'empire avoient uniquement pour but les premiers beſoins. Il n'y avoit pour la volupté que la ſeule coca. C'eſt un arbriſſeau qui ſe ramifie beaucoup & ne s'éleve guere au-deſſus de trois ou quatre pieds. Ses feuilles ſont alternes, ovales, entieres, marquées dans leur longueur de trois nervures, dont deux ſont peu apparentes. Les fleurs ramaſſées en bouquets le long des tiges, ſont petites, compoſées

d'un calice à cinq diviſions, de cinq pétales garnis à leur baſe d'une écaille. Le piſtil entouré de dix étamines & ſurmonté de trois ſtyles ſe change en une petite baie rougeâtre, oblongue qui, en ſe ſéchant, devient triangulaire & contient un noyau rempli d'une ſeule amande.

La feuille de la coca faiſoit les délices des Péruviens. Ils la mâchoient après l'avoir mêlée avec une terre d'un gris blanc & de nature ſavonneuſe qu'ils nommoient *tocera*. C'étoit, dans leur opinion, un des plus ſalutaires reſtaurans qu'ils puſſent prendre. Leur goût pour la coca a ſi peu varié que ſi elle venoit à manquer à ceux d'entre eux qui ſont enterrés dans les mines, ils ceſſeroient de travailler, quelques rigueurs qu'on pût employer pour les y contraindre.

Les conquérans ne s'accommoderent, ni de la nourriture, ni des boiſſons du peuple vaincu. Ils naturaliſerent librement & avec ſuccès tous les grains, tous les fruits, tous les quadrupèdes de l'ancien hémiſphère dans le nouveau. La métropole, qui s'étoit propoſée de fournir à ſa colonie des vins, des huiles, des eaux-de-vie, voulut d'abord interdire la culture de la vigne & de l'olivier: mais on ne tarda pas à comprendre qu'il ſeroit impoſſible de faire paſſer régulierement au Pérou des objets ſujets à tant d'accidens & d'un ſi gros volume; & il fut permis de

les y multiplier autant que le climat & les beſoins le comporteroient.

Après avoir pourvu à une ſubſiſtance meilleure & plus variée, les Eſpagnols voulurent avoir un habillement plus commode & plus agréable que celui des Péruviens. C'étoit pourtant le peuple de l'Amérique le mieux vêtu. Il devoit cette ſupériorité à l'avantage qu'il avoit d'avoir des animaux domeſtiques qui lui ſervoient à cet uſage, le lama & le paco.

XXIX. Particularités ſur le lama, le paco, le guanaco & la vigogne.

Le lama eſt un animal haut de quatre pieds & long de cinq ou ſix : mais le cou ſeul occupe la moitié de cette longueur. Il a la tête bien faite, avec de grands yeux, un muſeau alongé & les levres épaiſſes. Sa bouche n'a point de dents inciſives à la mâchoire ſupérieure. Il a les pieds fourchus comme le bœuf, mais aidés d'un éperon en arrière qui lui ſert à s'accrocher dans les endroits eſcarpés où il aime à grimper. Une laine courte ſur le dos, mais longue ſur les flancs & ſous le ventre, fait partie de ſon utilité. Quoique très-laſcif, il s'accouple avec peine. En vain la femelle, qui ſe proſterne pour le recevoir, l'invite par ſes ſoupirs ; ils ſont quelquefois un jour entier à gémir ſans pouvoir jouir, ſi l'homme ne les aide à remplir le vœu de la nature. Ainſi, pluſieurs de nos animaux domeſtiques, enchaînés, domptés, forcés &

contraints dans les mouvemens & les ſenſations les plus libres, perdent en de vains efforts, dans des étables, les germes de leur reproduction, quand on ne ſupplée pas par les ſoins & les ſecours d'une attention économique à la liberté qu'on leur a ôtée. Les femelles du lama n'ont que deux mamelles, jamais plus de deux petits & communément un ſeul qui ſuit la mere en naiſſant. Son accroiſſement eſt prompt, & ſa vie aſſez courte. A trois ans, il ſe reproduit, conſerve ſa vigueur juſqu'à douze, puis dépérit & finit vers quinze.

On emploie les lamas, comme les mulets, à tranſporter ſur le dos des charges d'environ cent livres. Ils vont lentement, mais d'un pas grave & ferme; faiſant quatre ou cinq lieues par jour, dans des pays impraticables pour les autres animaux; deſcendant des ravines & graviſſant des rochers où les hommes ne ſauroient les ſuivre. Après quatre ou cinq jours de marche, ils prennent d'eux mêmes un repos de vingt-quatre heures.

La nature les a fait pour les hommes du climat où ils naiſſent, doux, méſurés & flegmatiques comme les Péruviens. Pour s'arrêter, ils plient les genoux & baiſſent le corps avec la précaution de ne pas déranger leur charge. Au coup du ſifflet de leur conducteur, ils ſe relevent avec la même attention & marchent. Ils broutent en chemin l'herbe qu'ils rencontrent, & ruminent la nuit, mê-

me en dormant, appuyés ſur la poitrine & les pieds repliés ſous le ventre. Le jeûne ni le travail ne les rebutent point, tandis qu'ils ont des forces : mais quand ils ſont excédés ou qu'ils ſuccombent ſous le faix, il eſt inutile de les harceler ou de les frapper : ils s'obſtinent juſqu'à ſe tuer en frappant de la tête contre la terre. Jamais ils ne ſe défendent, ni des pieds, ni des dents ; & dans la fureur de l'indignation, ils ſe contentent de cracher à la face de ceux qui les inſultent.

Le paco eſt au lama, ce que l'âne eſt au cheval, une eſpece ſuccurſale plus petite, avec des jambes plus courtes, un muffle plus ramaſſé ; mais du même naturel, des mêmes mœurs, du même tempérament que le lama. Fait, comme lui, à porter des fardeaux ; plus obſtiné dans ſes caprices, peut-être parce qu'il eſt plus foible.

Les lamas & les pacos ſont d'autant plus utiles à l'homme, que leur ſervice ne lui coûte rien. Leur fourrure épaiſſe leur tient lieu de bât. Le peu d'herbe qu'ils trouvent en marchant ſuffit pour leur nourriture & leur fournit une ſalive abondante & fraîche qui les diſpenſe de boire.

Du tems des incas, les peuples montroient un grand attachement pour ces animaux utiles, & cette bienveillance s'eſt perpétuée. Avant de les employer aux travaux pour leſquels ils ſont propres, les Péruviens aſſemblent leurs parens, leurs amis, leurs voiſins.

Auſſi-tôt que l'aſſemblée eſt formée, ils commencent des danſes & des feſtins qui durent deux jours & deux nuits. De tems en tems, les convives vont rendre viſite aux lamas & aux pacos, leur tiennent des diſcours pleins de ſentiment & leur prodiguent toutes les tendreſſes qu'on feroit à la perſonne la plus chérie. On commence enſuite à s'en ſervir : mais ſans les dépouiller des rubans & des bandelettes dont on avoit paré leur tête.

Parmi les lamas, il y a une eſpece ſauvage qu'on nomme guanacos, plus forts, plus vifs & plus légers que les lamas domeſtiques, courant comme le cerf, grimpant comme le chamois, couvert d'une laine courte & de couleur fauve. Quoique libres, ils aiment à ſe raſſembler en troupes, quelquefois de deux ou trois cens. S'ils voient un homme, ils le regardent d'abord d'un air plus étonné que curieux. Enſuite ſoufflant des narines & henniſſant, ils courent tous enſemble au ſommet des montagnes. Ces animaux cherchent le Nord, voyagent dans les glaces, ſéjournent au-deſſus de la ligne de neige; vigoureux & nombreux dans les hauteurs des Cordelieres; chétifs & rares au bas des montagnes. Quand on en fait la chaſſe pour avoir leur toiſon, s'ils gagnent leurs rochers, ni les chiens, ni les chaſſeurs ne peuvent les atteindre.

Les vigognes, eſpece ſauvage de pacos, ſe plaiſent encore plus dans le froid & ſur les montagnes. Elles ſont ſi timides que leur

frayeur même les livre au chaſſeur. Des hommes les entourent & les pouſſent dans des défilés, à l'iſſue deſquels on a ſuſpendu des morceaux de drap ou de linge ſur des cordes élevées de trois ou quatre pieds. Ces lambeaux agités par le vent, leur font tant de peur qu'elles reſtent accroupées & ſerrées l'une contre l'autre, ſe laiſſant plutôt tuer que de s'enfuir. Mais s'il ſe trouve parmi les vigognes quelque guanaco, qui plus hardi, ſaute par-deſſus les cordes, elles le ſuivent & s'échappent.

Tous ces animaux appartiennent tellement à l'Amérique Méridionale & ſur-tout aux plus hautes Cordelieres, qu'on n'en voit jamais du côté du Mexique, où ces montagnes s'abaiſſent conſidérablement. On a tenté de les naturaliſer en Europe; mais ils y ont tous péri. Sans penſer que ces animaux au Pérou même cherchoient le plus grand froid, les Eſpagnols les ont tranſportés dans les plaines brûlantes de l'Andalouſie. Ces eſpeces auroient peut-être réuſſi ſur les Alpes ou les Pyrénées. Cette conjecture de M. de Buffon, à qui nous devons tant de conſidérations utiles & profondes ſur les animaux, eſt digne de l'attention des hommes d'état, que la philoſophie doit éclairer dans toutes leurs démarches.

La chair des lamas & des pacos peut être mangée quand ils ſont jeunes. La peau des vieux ſert aux Indiens de chauſſure, aux Eſ-

pagnols pour des harnois. Il eſt poſſible auſſi de ſe nourrir du guanaco ; mais la vigogne n'eſt recherchée que pour ſa toiſon & pour les bezoards qu'elle produit.

Tous ces animaux n'ont pas une laine égale. Celle du lama & du paco, qui ſont domeſtiques, eſt fort inférieure à celle du guanaco & ſur-tout à celle du vigogne. On trouve même une grande différence dans la laine du même animal. Celle du dos eſt communément d'un blond clair & de qualité médiocre ; ſous le ventre, elle eſt blanche & fine ; blanche & groſſiere dans les cuiſſes. Son prix, en Eſpagne, eſt depuis quatre juſqu'à neuf francs la livre peſant, ſelon ſa qualité.

Ces toiſons étoient utilement employées au Pérou, avant que l'empire eût ſubi un joug étranger. Cuſco en fabriquoit, pour l'uſage de la cour, des tapiſſeries ornées de fleurs, d'oiſeaux, d'arbres aſſez bien imités. Elles ſervoient ailleurs à faire des mantes qui couvroient une chemiſe de coton. On les retrouſſoit pour avoir les bras libres. Les grands les attachoient avec des agraphes d'or & d'argent : leurs femmes avec des épingles des mêmes métaux couronnées d'émeraudes, & le peuple avec des épines. Dans les pays chauds, les mantes des hommes en place étoient de toile de coton aſſez fine & teinte de pluſieurs couleurs. Les gens du commun, ſous le même climat, n'avoient pour tout vêtement qu'une ceinture tiſſue de filamens

d'écorce d'arbre, qui couvroit, dans les deux sexes, ce que la pudeur défend de montrer.

La fierté & les habitudes des conquérans, qui leur rendoient généralement incommodes ou mépriſables tous les uſages établis dans les contrées qui ſervoient de théâtre à leur avarice ou à leur fureur, ne leur permirent pas d'adopter l'habillement des Péruviens. Ils demanderent à l'Europe tout ce qu'elle poſſédoit de plus fini, de plus magnifique en toiles & en étoffes. Avec le tems, les tréſors qu'on avoit d'abord pillés s'épuiſerent; & il ne fut plus poſſible d'en obtenir de nouveaux qu'en faiſant de grandes avances, & en ſe livrant à des travaux d'une utilité douteuſe. Alors, les profuſions diminuerent. Les anciennes fabriques de coton, que l'oppreſſion avoit réduites à preſque rien, reprirent quelque vigueur. Il s'en éleva d'un autre genre; & leur nombre a augmenté ſucceſſivement.

Avec la laine de vigogne, on fabrique, dans pluſieurs provinces, des bas, des mouchoirs, des écharpes. Cette laine, mêlée avec la laine extrêmement dégénérée des moutons venus d'Europe, ſert à faire des tapis & des draps paſſables. Cette derniere ſeule eſt convertie en ſerges & en d'autres étoffes groſſieres.

Les manufactures de luxe ſont établies à Arequipa, à Cuſco & à Lima. De ces trois grandes villes partent tous les bijoux & tous

les diamans, toute la vaiſſelle des particuliers & toute l'argenterie des égliſes. Ces ouvrages ſont groſſiérement travaillés & mêlés de beaucoup de cuivre. On ne retrouve guere plus de goût & de perfection dans les galons, dans les broderies, dans les dentelles qui ſortent des mêmes atteliers.

D'autres mains s'exercent à dorer les cuirs, à faire avec du bois & de l'ivoire des morceaux de marqueterie & de ſculpture, à tracer quelques figures ſur des marbres trouvés depuis peu à Cuenca, ou ſur des toiles de lin venues de l'ancien hémiſphere. Ces productions d'un art imparfait ſervent à la décoration des maiſons, des palais, des temples. Le deſſein n'en eſt pas abſolument mauvais; mais les couleurs manquent de vérité & ne ſont pas durables. Cette induſtrie appartient preſqu'excluſivement aux Indiens fixés à Cuſco, & moins opprimés, moins abrutis ſur ce théâtre de leur premiere gloire que dans tout le reſte. Si ces Américains, à qui la nature a refuſé l'eſprit d'invention, mais qui ſavent imiter, avoient eu d'excellens modeles & des maitres habiles, ils ſeroient devenus du moins de bons copiſtes. On porta à Rome, ſur la fin du ſiecle dernier, des ouvrages d'un peintre Péruvien, nommé Michel de Saint-Jaques, où les connoiſſeurs trouverent du génie.

Ici, j'entends des murmures. On me dit quel intérêt veux-tu que je prenne à ces

vains détails dont tu m'importunes depuis si long-tems ? Parle-moi de l'or, de l'argent du Pérou. Dans cette région si reculée du Nouveau-Monde, *jamais je n'ai vu, jamais je ne verrai que ses métaux.* Qui que tu sois qui m'interpelle ainsi, homme avare, homme sans goût, qui, transporté au Mexique & au Pérou, n'étudierois ni les mœurs, ni les usages, qui ne daignerois pas jetter un coup-d'œil sur les fleuves, sur les montagnes, sur les forêts, sur les campagnes, sur la diversité des climats, sur les poissons & sur les insectes; mais qui demanderois où sont les mines d'or? où sont les atteliers où l'on travaille l'or; je vois que tu es entré dans la lecture de mon ouvrage, comme les féroces Européens dans ces riches & malheureuses contrées; je vois que tu étois digne de les y accompagner, parce que tu avois la même ame qu'eux. Hé bien, descends dans ces mines; trouves-y la mort à côté de ceux qui les exploitent pour toi; & si tu en remontes, connois du moins la source criminelle de ces funestes trésors que tu ambitionnes! puisses-tu ne les posséder à l'avenir sans éprouver le remords! Que l'or change de couleur, & que tes yeux ne le voient que teint de sang!

XXX. Description des mines du Pérou, & spécialement de celles de platine & de mercure.

On trouve dans le pays des incas des mines de cuivre, d'étain, de soufre, de bitume qui sont généralement négligées.

L'extrême beſoin a procuré quelque attention à celles de ſel. On y taille ce foſſile en pierres proportionnées à la force des lamas & des pacos deſtinés à les diſtribuer dans toutes les provinces de l'empire éloignées de l'océan. Ce ſel eſt de couleur violette & a des veines comme le jaſpe. Il n'eſt vendu, ni au poids, ni à la meſure, mais en pierres dont le volume eſt à-peu-près égal.

Une nouvelle matiere a été découverte depuis peu dans ces régions : c'eſt la platine, ainſi appellée du mot Eſpagnol *plata*, dont on a fait le diminutif *platina* ou petit argent.

C'eſt une ſubſtance métallique qui juſqu'ici n'a été apportée du Nouveau-Monde dans l'ancien, que ſous la forme de petits graviers anguleux, triangulaires & fort irréguliers, comme de la groſſe limaille de fer. Sa couleur eſt d'un blanc moyen, entre la blancheur de l'argent & celle du fer, ayant un peu le gras du plomb.

M. Ulloa eſt le premier qui ait parlé de la platine, dans la relation qu'il publia en 1747, d'un long voyage qu'il venoit de faire au Pérou. Il apprit à l'Europe que cette ſubſtance extraordinaire, & qu'on doit regarder comme un huitieme métal, venoit des mines d'or de l'Amérique & ſe trouvoit en particulier dans celles du nouveau royaume.

L'année ſuivante Wood, métallurgiſte Anglois, en apporta quelques échantillons de

la Jamaïque dans la Grande-Bretagne. Il les avoit reçus huit ou neuf ans auparavant de Carthagène, & les avoit soumis, avant personne, à des expériences.

De très habiles chymistes se sont occupés depuis d'expériences & de recherches sur la platine; en Angleterre, M. Lewis; en Suède, M. Scheffer; en Prusse, M. Margraff; enfin, en France MM. Macquer, Beaumé, de Buffon, de Morveau, de Sickengen, de Milly. Les travaux réunis de ces différens chymistes ont tellement avancé nos connoissances sur cet objet, qu'on ne craint pas de dire, qu'il est peu de substances métalliques qui nous soient aujourd'hui mieux connues que la platine. Celle qui nous arrive en France n'est jamais absolument pure. Elle est communément mêlée avec une quantité assez considérable d'un petit sable noir, aussi attirable à l'aimant que le meilleur fer, mais qui est indissoluble dans les acides, & qui se fond avec beaucoup de difficulté. Enfin on y remarque quelquefois des parcelles d'or très-fines.

Ce mêlange, à-peu-près constant, de la platine brute avec l'or & avec le fer, avoit fait soupçonner qu'elle pouvoit bien n'être autre chose qu'un alliage de ces deux métaux; & en effet, en fondant ensemble de l'or & du fer, ou mieux encore de l'or & du sable magnétique, semblable à celui qui se trouve mêlé avec la platine, on obtient

un alliage qui a quelques rapports apparens avec cette ſubſtance métallique : mais un examen plus approfondi ſemble avoir détruit cette opinion, & les expériences de MM. Macquer & Beaumé, & ſur-tout celles de M. le baron de Sickengen, paroiſſent avoir démontré, que la platine eſt un métal particulier, qui n'eſt formé de la combinaiſon d'aucun autre, & qui a des qualités qui lui ſont propres.

Le peu de connoiſſances que les chymiſtes ont eues juſqu'ici de l'hiſtoire naturelle de la platine, & la petite quantité qu'ils en ont eue en leur poſſeſſion, ne leur a pas permis d'y appliquer encore en grand les travaux de la métallurgie : mais les méthodes qu'ils ont données, & celles ſur-tout dont on eſt redevables à M. le baron de Sickengen, ſont ſuffiſantes pour l'exactitude chymique. Il ne reſte plus qu'à les rendre plus ſimples & moins diſpendieuſes.

La premiere opération à faire ſur la platine, conſiſte à en ſéparer l'or, le fer & le ſable magnétique, avec lequel elle eſt unie. Pour remplir cet objet, on la diſſout à l'aide d'un peu de chaleur dans une eau régale, formée d'à-peu-près parties égales d'acide nitreux & d'acide marin. Le ſable qui eſt indiſſoluble, reſte au fond du vaſe où l'on opère, & en tranſvaſant la liqueur, on a une diſſolution qui contient de l'or, du fer & de la platine. Pour opérer d'abord la ſé-

paration de l'or, on ajoute à la diſſolution une petite portion de vitriol de fer. Auſſitôt l'or ſe précipite, mais il n'en eſt pas de même de la platine qui continue à demeurer unie au diſſolvant. Enfin pour ſe débarraſſer du fer, on verſe goutte à goutte dans la même liqueur, de l'alkali qui a été préalablement calciné avec du ſang de bœuf. Auſſitôt le fer ſe précipite ſous la couleur de bleu de Pruſſe, & il ne reſte plus dans la diſſolution que de la platine parfaitement pure, combinée avec l'eau régale.

La platine ainſi purifiée, il ne s'agit plus que de la ſéparer de ſon diſſolvant, & c'eſt à quoi on parvient par l'addition du ſel ammoniac. Ce ſel précipite la platine ſous couleur jaune, & ce précipité traité à grand feu ſe ramollit & ſe fond même; & en le forgeant ſous le marteau, on en obtient de la platine très-pure & très-malléable. Il paroît, d'après ce qu'on a pu recueillir du mémoire de M. le baron de Sickengen, qui a été communiqué à l'académie des ſciences, mais qui n'a point encore été publié, que la platine brute, traitée ſeule & échauffée à grand feu, ſe ramollit aſſez pour pouvoir être forgée & miſe en barreaux; & cette circonſtance indique tout naturellement la marche qu'il y auroit à ſuivre pour la traiter dans les travaux en grand.

Le métal qu'on obtient par ces différens procédés, eſt à-peu-près de la même peſan-

teur ſpécifique que l'or ; il eſt d'une couleur qui tient le milieu entre celle du fer & de l'argent ; il eſt ſuſceptible de ſe forger, de s'étendre en lames minces, de ſe filer, mais il n'eſt pas à beaucoup près auſſi ductile que l'or, & le fil qu'on en obtient n'eſt pas, à diamètre égal, en état de ſupporter un poids auſſi fort ſans ſe rompre. Diſſous dans de l'eau régale, on peut, en le précipitant, lui faire prendre une infinité de couleurs différentes ; & M. le comte de Milly eſt parvenu à varier tellement ces précipités, qu'il a fait exécuter un tableau dans lequel il n'entroit preſque uniquement que de la platine.

L'or eſt ſuſceptible de s'allier avec tous les métaux, & la platine a comme lui cette propriété : mais lorſqu'elle entre dans l'alliage dans une trop grande proportion, elle le rend caſſant. Alliée avec le cuivre jaune, elle forme un métal dur & compacte, ſuſceptible de prendre le plus beau poli, qui ne ſe ternit point à l'air, & qui ſeroit en conſéquence très-propre à faire des miroirs de téleſcope.

Il ne paroît pas que le mercure ait aucune action ſur la platine, M. Levis avoit propoſé en conſéquence l'amalgame avec le mercure, comme un moyen propre à la ſéparer d'avec l'or, auquel elle pouvoit avoir été unie : mais ce moyen a été regardé par les chymiſtes modernes comme incertain & fautif ; & il exiſte aujourd'hui des méthodes plus ſûres,

Telles ſont celles dont on a parlé au commencement de cet article.

Ce nouveau métal préſente des propriétés infiniment intéreſſantes pour la ſociété. Il n'eſt attaquable par aucun acide ſimple, ni par aucun diſſolvant connu, ſi ce n'eſt par l'eau régale; il n'eſt point ſuſceptible de ſe ternir à l'air, ni de s'y couvrir de rouille, il réunit à la fixité de l'or & à la propriété qu'il a d'être indeſtructible, une dureté preſque égale à celle du fer, une infuſibilité beaucoup plus grande. Enfin on ne peut ſe refuſer de conclure, en conſidérant tous les avantages de la platine, que ce métal mérite au moins, par ſa ſupériorité ſur tous les autres de partager le titre de roi des métaux, que l'or a obtenu depuis ſi long-tems.

Il ſeroit à deſirer ſans doute, qu'un métal auſſi précieux pût devenir commun, & qu'on pût l'employer pour les uſtenſiles de cuiſine, dans les arts & dans les laboratoires de chymie. Il réuniroit tous les avantages des vaiſſeaux de verre, de porcelaine & de grès, ſans en avoir la fragilité. Un préjugé du miniſtere Eſpagnol, & qui a été long-tems celui de tous les chymiſtes, nous prive de cet avantage. On s'eſt perſuadé que la platine pouvoir s'allier avec l'or, de maniere à ne pouvoir en être ſéparé par aucun moyen, & en conſéquence on a cru devoir interdire l'extraction & le tranſport d'une ſubſtance qui pouvoit fournir des armes dangereuſes à la

cupidité. Mais aujourd'hui qu'on connoit des moyens auſſi ſimples & auſſi faciles de ſéparer l'or d'avec la platine, que de ſéparer l'argent d'avec l'or; aujourd'hui que les chymiſtes nous ont appris que lorſque ces deux métaux ſont diſſous dans l'eau régale, on peut précipiter l'or par l'addition du vitriol de mars, ou la platine par l'addition du ſel ammoniac, & que dans les deux cas, ces deux métaux ſont parfaitement ſéparés; enfin aujourd'hui que ceux qui gouvernent les nations ont des moyens faciles pour s'éclairer en conſultant les académies, on ne peut douter que le gouvernement Eſpagnol ne s'empreſſe de tirer parti d'une richeſſe dont il paroît juſqu'ici qu'il eſt le ſeul poſſeſſeur, & dont il peut faire un uſage utile pour ſa nation & pour la ſociété toute entiere.

Hors une ſeule, la nature n'a point formé des mines d'or & d'argent dans ce qu'on appelle les vallées du Pérou. Les groſſes maſſes de ces précieux métaux qui s'y rencontrent quelquefois, y ont été tranſportées par des embraſemens ſouterrains, des volcans, des tremblemens de terre; par les révolutions que l'Amérique a eſſuyées eſſuie encore tous les jours. Ces maſſes détachées s'offrent auſſi de tems en tems ailleurs. Vers l'an 1730, on trouva, non-loin de la ville de la Paz, un morceau d'or qui peſoit quatre-vingt-dix marcs. C'étoit un compoſé de ſix différentes

eſpeces de ce précieux métal, depuis dix-huit juſqu'à vingt-trois karats & demi. On ne voit que peu de mines & de bas-aloi dans les monticules voiſins de la mer. C'eſt ſeulement dans les lieux très-froids & très-élevés qu'elles ſont riches & multipliées.

Sans avoir des monnoies, les Péruviens connoiſſoient l'emploi de l'or & de l'argent qu'ils réduiſoient en bijoux, ou même en vaſes. Les torrens & les rivieres leur fourniſſoient le premier de ces métaux : mais pour ſe procurer le ſecond, il falloit plus de travail & plus d'induſtrie. Le plus ſouvent on ouvroit la terre, mais jamais ſi profondément que les travailleurs ne puſſent jetter eux-mêmes le minérai ſur les bords de la foſſe qu'ils avoient creuſée, ou du moins l'y faire arriver, en le tranſmettant de main en main. Quelquefois auſſi on perçoit le flanc des montagnes, & l'on ſuivoit, dans un eſpace toujours très-peu étendu, les différentes veines que la fortune pouvoit offrir. C'étoit par le moyen du feu qu'étoient fondus les deux métaux, qu'ils étoient dégagés des matieres étrangeres qui s'y trouvoient mêlées. Des fourneaux, où un courant d'air rempliſſoit la fonction du ſoufflet, entierement inconnu dans ces régions, ſervoient à cette opération difficile.

Porco, peu éloigné du lieu où un des lieutenans de Pizarre fonda, en 1539, la ville de la Plata, Porco étoit de toutes les mines que les incas faiſoient travailler, la plus abon-

dante & la plus connue. Ce fut auſſi la premiere que les Eſpagnols exploiterent après la conquête. Une infinité d'autres ne tarderent pas à ſuivre.

Toutes, ſans exception, toutes ſe trouverent d'une exploitation très-diſpendieuſe. La nature les a placées dans des contrées privées d'eau, de bois, de vivres, de tous les ſoutiens de la vie, qu'il faut faire arriver avec de grands forfaits à travers des déſerts immenſes. Ces difficultés ont été ſurmontées, le ſont encore, avec plus ou moins de ſuccès.

Pluſieurs mines qui eurent de la réputation ont été abandonnées ſucceſſivement. Leur produit, quoiqu'égal à celui des premiers tems, ne ſuffiſoit plus pour ſoutenir les dépenſes qu'il falloit faire pour l'obtenir. Cette révolution eſt réſervée à beaucoup d'autres.

On a été forcé de renoncer à des mines qui avoient donné de fauſſes eſpérances. De ce nombre a été celle d'Ucantaya, découverte en 1703, ſoixante lieues au Sud-Eſt de Cuſco. Ce n'étoit qu'une croûte d'argent preſque maſſif, qui rendit d'abord beaucoup, mais qui fut bientôt épuiſée.

Des mines très-riches ont été négligées, parce que les eaux s'en étoient emparées. La diſpoſition du terrein qui, du ſommet des Cordelieres, va toujours en pente juſqu'à la mer du Sud, a dû rendre ces évènemens plus

communs au Pérou qu'ailleurs. Le mal s'eſt trouvé quelquefois ſans remede ; d'autres fois on l'a réparé ; le plus ſouvent il s'eſt perpétué, faute de moyens, d'activité ou d'intelligence.

On s'attacha d'abord de préférence aux mines d'or. Les gens ſages ne tarderent pas à ſe décider pour celles d'argent, généralement plus ſuivies, plus égales, & par conſéquent moins trompeuſes. Pluſieurs des premieres ſont cependant encore exploitées. Des ſuccès aſſez ſuivis font regarder celles de Lutixaca, d'Araca, de Suches, de Caracaua, de Fipoani, de Cachacamba comme les plus riches.

Entre celles d'argent qui, de nos jours, ont le plus de réputation, il faut placer celle de Huantajaha, exploitée depuis quarante ou cinquante ans, à deux lieues de la mer, près de la rade d'Iqueyque. En creuſant cinq à ſix pieds dans la plaine, on trouve ſouvent des maſſes détachées qu'on ne prendroit d'abord que pour un mêlange confus de gravier & de ſable, & qui à l'épreuve rendent en argent les deux tiers de leur peſanteur. Quelquefois, il y en a de ſi conſidérables, qu'en 1749 on en envoya deux à la cour d'Eſpagne, l'une de cent ſoixante-quinze livres, & l'autre de trois cens ſoixante-quinze. Dans les montagnes, le métal eſt en filon & de deux eſpeces. Celle que dans la contrée on nomme *barra* ſe coupe comme le roc, &

prend la route de Lima où elle eſt travaillée. Elle donne le plus ſouvent une, deux, trois, quatre & juſqu'à cinq parties d'argent pour une de pierre. L'autre eſt purifiée par le moyen du feu dans le pays même. Si cinq de ſes quintaux ne produiſent pas un marc d'argent, elle eſt jetée dans les décombres. Ce mépris vient de l'exceſſive cherté des vivres, de l'obligation de tirer l'eau potable de quatorze lieues, de la néceſſité d'aller moudre le minerai à une diſtance très-conſidérable.

A trente lieues nord-eſt d'Arequipa, eſt Caylloma. Ses mines furent découvertes très-anciennement; on ne ceſſa jamais de les exploiter, & leur abondance eſt toujours la même.

Celles du Potoſi furent trouvées en 1545. Un Indien, nommé Hualpa, qui pourſuivoit des chevreuils ſaiſit, dit-on, pour eſcalader des rocs eſcarpés, un arbriſſeau dont les racines ſe détacherent & laiſſerent appercevoir un lingot d'argent. Ce Péruvien s'en ſervit pour ſes uſages, & ne manqua pas de retourner à ſon tréſor toutes les fois que ſes beſoins ou ſes deſirs l'en ſollicitoient. Le changement arrivé dans ſa fortune fut remarqué par ſon concitoyen Guanca, auquel il avoua ſon ſecret. Les deux amis ne ſurent pas jouir de leur bonheur. Ils ſe brouillerent; & l'indiſcret confident découvrit tout à ſon maître Villaroel, Eſpagnol établi dans le voiſinage.

Cette

Cette connoiſſance échauffa rapidement les eſprits Pluſieurs mines furent auſſi-tôt ouvertes dans une montagne qui a la forme d'un cône, une lieue de circonférence, cinq à ſix cens toiſes d'élévation, & la couleur d'un rouge obſcur. Avec le tems, une montagne moins conſidérable & qui ſort de la premiere, fut également & auſſi heureuſement fouillée. Les tréſors qu'on tiroit de l'une & de l'autre furent l'origine d'une des plus grandes & des plus opulentes cités du Nouveau-Monde.

Dans aucune contrée du globe, la nature n'offrit jamais à l'avidité humaine d'auſſi riches mines que celles du Potoſi. Indépendamment de ce qui ne fut pas enregiſtré & qui s'écoula en fraude, le quint du gouvernement, depuis 1545 juſqu'en 1564, monta à 36,450,000 l. chaque année. Mais cette prodigieuſe abondance de métaux ne tarda pas à diminuer. Depuis 1564 juſqu'en 1585, le quint annuel ne fut que de 15,187,489 liv. 4 ſ. Depuis 1585 juſqu'en 1624, de 12,149,994 l. 12 ſ. Depuis 1624 juſqu'en 1633, de 6,074,997 l. 6 ſ. Depuis cette derniere époque, le produit de ces mines a ſi ſenſiblement diminué, qu'en 1763 le quint du roi ne paſſa pas 1,364,682 l. 12 ſols.

Dans les premiers tems, chaque quintal de minerai donnoit cinquante livres d'argent. Cinquante quintaux de minerai ne produi-

ſent plus que deux livres d'argent. C'eſt un, au lieu de douze cens cinquante.

Pour peu que cette dégradation augmente, on ſera forcé de renoncer à cette ſource de richeſſes. Il eſt même vraiſemblable que cet événement ſeroit déja arrivé ſi, au Potoſi, la mine n'étoit ſi tendre, ſi les eaux n'étoient ſi favorablement diſpoſées pour la moudre, que les dépenſes y ſont infiniment moindres que par-tout ailleurs.

Mais pendant que les mines du Potoſi voyoient s'éclipſer graduellement leur éclat, s'élevoient non loin d'elles à une grande réputation celles d'Oruro. Leur proſpérité augmentoit même, lorſque les eaux s'emparerent des plus abondantes. Au tems où nous écrivons, on n'a pas encore réuſſi à les faigner, & tant de tréſors reſtent toujours ſubmergés. Les mines de Popo, les plus importantes de celles qui ont échappé à ce grand déſaſtre, ne ſont éloignées que de douze lieues de la ville de San-Philippe de Auſtria de Gruro, bâtie dans ce canton autrefois ſi célebre.

Nul accident ne troubla jamais les travaux d'aucun des mineurs établis à l'Oueſt de la Plata, dans le diſtrict de Carangas. Cependant ceux que le haſard avoit attirés à Turco furent conſtamment les plus heureux, parce que cette montagne leur offrit toujours un minerai incorporé ou comme fondu dans la

pierre, & par conſéquent plus riche que tous les autres.

Dans le dioceſe de la Paz & aſſez près de la petite ville de Puno, Joſeph Salcedo découvrit, vers l'an 1660, la mine de Layca-Cota. Elle étoit ſi abondante qu'on coupoit ſouvent l'argent au ciſeau. La proſpérité, qui rabaiſſe les petites ames, avoit tellement élevé celle du propriétaire de tant de richeſſes, qu'il permettoit à tous les Eſpagnols qui venoient chercher fortune dans cette partie du Nouveau-Monde, de travailler quelques jours à leur profit, ſans peſer & ſans meſurer le don qu'il leur faiſoit. Cette généroſité attira autour de lui une multitude d'aventuriers. Leur avidité leur mit les armes à la main. Ils ſe chargerent; & leur bienfaiteur, qui n'avoit rien négligé pour prévenir ou pour étouffer leurs diviſions ſanglantes, fut pendu comme en étant l'auteur. De pareils traits ſeroient capables d'affoiblir dans les ames le penchant à la bienfaiſance, & mon cœur a répugné à rapporter celui-ci.

Pendant que Salcedo étoit en priſon, l'eau gagna ſa mine. La ſuperſtition fit imaginer que c'étoit en punition de l'attentat commis contre lui. On reſpecta long-tems cette idée de la vengeance céleſte. Mais enfin, en 1740, Diego de Baena & quelques autres hommes entreprenans s'aſſocierent, pour détourner les ſources qui avoient noyé tant de tréſors. L'ouvrage étoit aſſez avancé en 1754, pour

qu'on en retirât déja quelque utilité. Nous ignorons ce qui eſt arrivé depuis cette époque.

Toutes les mines du Pérou étoient originairement exploitées par le moyen du feu. Dans la plupart, on lui ſubſtitua en 1571 le mercure.

Ce puiſſant agent ſe trouve en deux états différens dans le ſein de la terre. S'il y eſt tout pur & ſous la forme fluide qui lui eſt propre, on le nomme *mercure vierge*, parce qu'il n'a point éprouvé l'action du feu pour être tiré de la mine. S'il y eſt combiné avec le ſoufre, il forme une ſubſtance d'un rouge plus ou moins vif, qu'on nomme *cinnabre*.

Juſqu'à la mine de mercure vierge, découverte dans les derniers tems à Montpellier ſous les édifices de la ville même, & que pour cette raiſon on n'exploitera vraiſemblablement jamais, il n'y en avoit pas d'autres bien connues en Europe que celles d'Ydria dans la Carniole. Elles ſont dans une vallée, au pied des hautes montagnes appellées par les Romains, *Apes juliæ*. Le haſard les fit découvrir en 1497. Leur profondeur eſt d'environ neuf cens pieds. On y deſcend par des puits, comme dans les autres mines. Il y a ſous terre une infinité de galeries dont quelques-unes ſont ſi baſſes, que l'on eſt obligé de ſe courber pour y paſſer; & il y a des endroits où il fait ſi chaud qu'il n'eſt pas poſſible de s'arrêter, ſans ſe trouver dans une ſueur

très-abondante. C'eſt dans ces ſouterrains qu'eſt le mercure dans une eſpece d'argille ou dans des pierres. Quelquefois même, on voit couler cette ſubſtance en forme de pluies & ſuinter ſi copieuſement au travers des rochers qui forment les voûtes de ces ſouterrains, qu'un homme ſeul en a ſouvent recueilli juſqu'à trente-ſix livres en un jour.

Il y a quelques hommes paſſionnés pour le merveilleux qui préferent ce mercure à l'autre. C'eſt un préjugé. L'expérience prouve que le meilleur mercure qu'on puiſſe employer, & dans la pharmacie, & dans la métallurgie, c'eſt celui qui a été tiré du cinnabre. Pour ſéparer la combinaiſon que la nature a faite du ſoufre & du mercure, deux matieres volatiles, il faut avoir néceſſairement recours à l'action du feu & y joindre un intermede. C'eſt ou de la limaille de fer, ou du cuivre, ou du régule d'antimoine, ou de la chaux, ou du ſel alkali fixe. La Hongrie, l'Eſclavonie, la Boheme, la Carinthie, le Frioul & la Normandie fourniſſent à l'Europe cette derniere eſpece de mercure. Ce qu'il en faut à l'Eſpagne pour le Mexique ſort de ſa mine d'Almaden déja célebre du tems des Romains: mais le Pérou a trouvé dans ſon ſein même, à Guanca-Velica, de quoi pourvoir à tous ſes beſoins.

Cette mine étoit, dit-on, connue des anciens Péruviens qui s'en ſervoient uniquement pour peindre leur viſage. On l'oublia

dans le cahos où la conquête plongea cette région infortunée. Elle fut retrouvée en 1556, ſelon quelques hiſtoriens, & en 1564 ſelon d'autres : mais Pedro-Fernandez Velaſco fut le premier qui, en 1571, imagina de la faire ſervir à l'exploitation des autres mines. Le gouvernement s'en réſerva la propriété. Dans la crainte même que les droits qu'il mettoit ſur le mercure ne fuſſent fraudés, , il défendit d'ouvrir, ſous quelque prétexte que ce fût, d'autres mines du même genre.

La mine de Guanca-Velica a éprouvé pluſieurs révolutions. Au tems où nous écrivons, ſa circonférence eſt de cent quatre-vingts vares, ſon diametre de ſoixante, & ſa profondeur de cinq cens treize. Elle a quatre ouvertures, toutes au ſommet de la montagne, un petit nombre d'arcboutans deſtinés à ſoutenir les terres, & trois ſoupiraux qui donnent de l'air ou ſervent à l'écoulement des eaux. Elle eſt exploitée par quelques aſſociés, la plupart ſans fortune, auxquels le ſouverain fait les avances dont ils ont beſoin, & qui lui livrent le mercure à un prix convenu. Les hommes employés à ces travaux, éprouvoient autrefois aſſez généralement des mouvemens convulſifs. Cette calamité eſt maintenant beaucoup moins commune ; ſoit parce que le mercure que le minerai contenoit a diminué de plus de moitié, ſoit qu'on ait imaginé quelques précautions qui avoient été d'abord négligées. Ceux qui ont ſoin des fourneaux

ſont preſque les ſeuls expoſés aujourd'hui à ce malheur ; & encore leur guériſon eſt-elle aſſez facile. Il n'y a qu'à les faire paſſer dans un climat chaud, qu'à les occuper à la culture des terres. Le mercure qui infectoit leurs membres ſort par la tranſpiration.

La ſtérilité de Guanca-Velica & des terres limitrophes eſt remarquable. Aucun arbre fruitier n'a pu y être naturaliſé. De toutes les eſpeces de bled qu'on a ſemées, l'orge ſeul a germé ; & encore n'eſt-il jamais parvenu à former du grain. Il n'y a que la pomme de terre qui ait proſpéré.

L'air n'eſt pas plus ſalubre que le ſol n'eſt fertile. Les enfans, nouvellement nés, périſſent par le tetanos encore plus ſouvent que dans le reſte du Nouveau-Monde. Ceux qui ont échappé à ce danger, ſont attaqués à trois ou quatre mois d'une toux violente, & meurent la plupart dans des convulſions, à moins qu'on n'ait l'attention de les tranſporter ſous un ciel plus doux. Cette précaution néceſſaire pour les Indiens, pour les métis, l'eſt beaucoup plus pour les Eſpagnols qui ſont moins robuſtes. La rigueur extrême du climat, les vapeurs ſulfureuſes qui couvrent l'horizon, le tempérament généralement vicié des peres & des meres, doivent être les cauſes principales d'une ſi grande calamité.

Il y avoit long-tems que les monts très-élevés de Guanca-Velica occupoient les hom-

mes avides de richeſſes, lorſqu'ils ſont venus intéreſſer la phyſique.

Les aſtronomes, envoyés en 1735 au Pérou pour meſurer les degrés du méridien, parcoururent un eſpace de quatre-vingt-dix lieues, en commençant un peu au nord de l'équateur juſqu'au midi de la ville de Cuenca, & n'apperçurent aucun ſigne qui leur donnât lieu de croire que ces montagnes les plus hautes de l'univers euſſent été jamais couvertes par l'océan. Les bancs de coquillage qu'on découvrit quelque tems après au Chili, ne prouvoient pas le contraire, parce qu'ils étoient ſur des hauteurs qui n'avoient que cinquante toiſes. Mais depuis que Guanca-Velica a offert des coquilles en nature & des coquilles pétrifiées, les unes & les autres en très-grand nombre, c'eſt une néceſſité de revenir ſur ſes pas, & d'abandonner toutes les conſéquences qu'on avoit tirées de ce phénomene.

Ce n'eſt pas à Guanca-Velica que le mercure eſt livré au public. Le gouvernement l'envoie dans les provinces où ſont les mines. Les dépôts ſont au nombre de douze. En 1763, Guanca-Velica en conſomma lui-même cent quarante deux quintaux; Tauja, deux cens quarante-ſept; Paſco, ſept cens vingt-neuf, Truxillo, cent trente-un; Cuſco, treize; la Plata, trois cens ſoixante-neuf; la Paz, trente; Caylloma, trois cens ſoixante quatorze; Carangas, cent cinquante; Oruro, douze

cens ſoixante-quatre ; Potoſi, mille ſept cens quatre-vingt-douze. Ce qui fut en tout cinq mille deux cens quarante-un quintaux.

Quoique la qualité du minérai décide de la plus grande ou de la moindre conſommation du mercure, on penſe généralement dans l'autre hémiſphere, où la métallurgie eſt très-imparfaite, que, dans l'enſemble, la conſommation du mercure eſt égale à la quantité d'argent qu'on tire des mines. Dans cette ſuppoſition, les douze dépôts qui, depuis 1759 juſqu'en 1763, livrerent, année commune, cinq mille trois cens quatre quintaux dix-huit livres de mercure devoient recevoir cinq mille trois cens quatre quintaux dix-huit livres d'argent. Cependant il ne leur en fut porté que deux mille deux cens cinquante-quatre quintaux dix-huit livres qui furent détournés pour frauder les droits.

XXXI. Renverſement & réédification de Lima. Mœurs de cette capitale du Pérou.

Lima a toujours vu couler dans ſon ſein la plus grande partie de ces richeſſes, qu'elles aient ou n'aient pas échappé à la vigilance du fiſc. Cette capitale, bâtie en 1535, par François Pizarre, & devenue depuis ſi célebre, eſt ſituée à deux lieues de la mer, dans une plaine délicieuſe. Sa vue ſe promene d'un côté ſur un océan tranquille, & de l'autre s'étend juſqu'aux Cordelieres. Son territoire n'eſt qu'un amas de pierres à fuſil que la mer y a ſans doute entaſſées avec les

ſiecles, mais couverte d'un pied de terre que les eaux de ſource qu'on y trouve partout en creuſant, ont dû y amener des montagnes.

Des cannes à ſucre, des oliviers ſans nombre, quelques vignes, des prairies artificielles, des pâturages pleins de ſel qui donnent aux viandes un goût exquis, de menus grains deſtinés à la nourriture des volailles qui ſont parfaites, des arbres fruitiers de toutes les eſpeces, quelques autres cultures couvrent ces campagnes fortunées. L'orge & le froment y proſpererent longtems: mais un tremblement de terre y fit, il y a plus d'un ſiecle, une ſi grande révolution, que les ſemences pourriſſoient ſans germer. Ce ne fut qu'après quarante ans de ſtérilité que le ſol redevint tout ce qu'il avoit été. Lima, ainſi que les autres villes des vallées, doit principalement ſes ſubſiſtances aux ſueurs des noirs. Ce n'eſt guere que dans l'intérieur du pays que les champs ſont exploités par les Indiens.

Avant l'arrivée des Eſpagnols, toutes les conſtructions ſe faiſoient au Pérou ſans aucuns fondemens. Les murs des maiſons particulieres & des édifices publics étoient également jettés ſur la ſuperficie de la terre, avec quelques matériaux qu'ils fuſſent élevés. L'expérience avoit appris à ces peuples que, dans la région qu'ils habitoient, c'étoit l'unique maniere de ſe loger ſolidement. Leurs

conquérans, qui mépriſoient ſouverainement ce qui s'écartoit de leurs uſages, & qui portoient par-tout les pratiques de l'Europe, ſans examiner ſi elles convenoient aux contrées qu'ils envahiſſoient, leurs conquérans s'éloignerent en particulier à Lima de la maniere de bâtir qu'ils trouvoient généralement établie. Auſſi, lorſque les naturels du pays virent ouvrir les profondes tranchées & employer le ciment, dirent-ils que leurs tyrans creuſoient des tombeaux pour s'enterrer; & c'étoit peut-être une conſolation au malheur du vaincu, de prévoir que la terre elle-même le vengeroit un jour de ſes dévaſtateurs.

La prédiction s'eſt accomplie. La capitale du Pérou, renverſée en détail par onze tremblemens de terre, fut enfin détruite par le douzieme. Le 28 octobre 1746, à dix heures & demie du ſoir, tous ou preſque tous les édifices, grands & petits, s'écroulerent en trois minutes. Sous ces décombres furent écraſées treize cens perſonnes. Un nombre infiniment plus conſidérable furent mutilées; & la plupart périrent dans des tourmens horribles.

Callao, qui ſert de port à Lima, fut également bouleverſée; & ce fut le moindre de ſes malheurs. La mer qui avoit reculé d'horreur au moment de cette terrible cataſtrophe, revint bientôt aſſaillir de ſes vagues impétueuſes l'eſpace qu'elle avoit abandonné. Le

peu de maisons & de fortifications, qui avoient échappé, devinrent sa proie. De quatre mille habitans que comptoit cette rade célebre, il n'y en eut que deux cens de sauvés. Elle avoit alors vingt-trois navires. Dix-neuf furent engloutis, & les autres jettés bien avant dans les terres par l'océan irrité.

Le ravage s'étendit sur toute la côte. Le peu qu'il y avoit de bâtimens dans ses mauvais ports furent fracassés. Les villes des vallées souffrirent généralement quelques dommages; plusieurs même furent totalement bouleversées. Dans les montagnes, quatre ou cinq volcans vomirent des colonnes d'eau si prodigieuses, que le pays en fut inondé.

Les esprits tombés depuis long-tems, comme en léthargie, furent réveillés par cette funeste catastrophe; & ce fut Lima qui donna l'exemple de ce changement. Il falloit déblayer d'immenses décombres entassés les uns sur les autres. Il falloit retirer les richesses immenses enterrées sous ces ruines. Il falloit aller chercher à Guayaquil, & plus loin encore, tout ce qui étoit nécessaire pour d'innombrables constructions. Il falloit avec des matériaux rassemblés de tant de contrées élever une cité supérieure à celle qui avoit été détruite. Ces prodiges, qu'on ne devoit pas attendre d'un peuple oisif & efféminé, s'exécuterent très-rapidement. Le besoin donna de l'activité, de l'émulation, de l'industrie,

Lima, quoique peut-être moins riche, eſt actuellement plus agréable que lorſqu'en 1682, ſes murs offrirent à l'entrée du vice-roi, Duc de Palata, des rues pavées d'argent. Il eſt auſſi plus ſolidement bâti, & voici pourquoi.

La vanité d'avoir des palais aveugla longtems les habitans de la capitale du Pérou ſur les dangers auxquels cette folle oſtentation les expoſoit. Inutilement, la terre engloutit, à diverſes époques, ces maſſes énormes; l'inſtruction ne fut jamais aſſez forte pour les corriger. La derniere cataſtrophe leur a ouvert les yeux. Ils ſe ſont ſoumis à la néceſſité, & ont enfin ſuivi l'exemple des autres Eſpagnols fixés dans les vallées.

Les maiſons ſont actuellement fort baſſes, & n'ont la plupart qu'un rez-de-chauſſée. Elles ont pour mur des poteaux placés de diſtance en diſtance. Ces intervalles ſont remplis par des cannes aſſez ſemblables aux nôtres, mais qui n'ont point de cavité, qui ſont très-ſolides, qui pouriſſent difficilement & qui ſont enduites d'une terre glaiſe. Ces ſinguliers édifices ſont couronnés par un toît de bois entierement plat, recouvert auſſi de terre glaiſe, précaution ſuffiſante dans un climat où il ne pleut jamais. Un oſier de grande réſiſtance, que dans le pays on nomme chaglas, lie les différentes parties de ces bâtimens les unes aux autres, & les unit toutes aux fondemens. Avec cette conſ-

truction, les maiſons entieres ſe prêtent aiſément aux mouvemens qui leur ſont communiqués par les tremblemens de terre. Elles peuvent bien être endommagées par ces mouvemens convulſifs de la nature : mais il eſt difficile qu'elles ſoient renverſées.

Cependant ces bâtimens ne manquent pas d'apparence. L'attention qu'on a d'en peindre en pierres de taille les murailles & les corniches ne laiſſe pas ſoupçonner la qualité des matériaux dont ils ſont formés. On leur trouve même un air de grandeur & de ſolidité auquel il ne ſeroit pas naturel de s'attendre. Le vice de conſtruction eſt encore mieux ſauvé dans l'intérieur des maiſons où tous les ornemens ſont peints auſſi d'une maniere plus ou moins élégante. Dans les édifices publics, on s'eſt un peu écarté de la méthode ordinaire. Pluſieurs ont dix pieds d'élévation en brique cuite au ſoleil ; quelques égliſes même ont en pierre une hauteur pareille. Le reſte de ces monumens eſt en bois peint ou doré ; ainſi que les colonnes, les friſes & les ſtatues qui les décorent.

Les rues de Lima ſont larges, parallèles, & ſe coupent à angles droits. Des eaux tirées de la riviere de Rimac qui baigne ſes murs ; les lavent, les rafraîchiſſent continuellement. Ce qui n'eſt pas employé à cet uſage ſalutaire, eſt heureuſement diſtribué pour la commodité des citoyens, pour l'agrément des jardins, pour la fertilité des campagnes.

Les fléaux de la nature qui ont ranimé à un certain point les travaux à Lima, ont eu moins d'influence sur les mœurs.

La superstition qui regne sur toute l'étendue de la domination Espagnole, tient au Pérou deux sceptres dans ses mains; l'un d'or pour la nation usurpatrice & triomphante; l'autre de fer pour ses habitans esclaves & dépouillés. Le scapulaire & le rosaire sont toutes les marques de religion que les moines exigent des Espagnols Péruviens. C'est sur la forme & la couleur de ces especes de talismans, que le peuple & les grands fondent la prospérité de leurs entreprises, le succès de leurs intrigues amoureuses, l'espérance de leur salut. L'habit monacal fait au dernier moment la sécurité des riches malversateurs. Ils sont convaincus qu'enveloppés de ce vêtement redoutable au démon, cet être vengeur du crime n'osera descendre dans leurs tombeaux & s'emparer de leurs ames. Si leurs cendres reposent près de l'autel, ils esperent participer aux sacrifices des pontifes beaucoup plus que les pauvres & les esclaves.

D'après d'aussi funestes erreurs, que ne se permet-on pas pour acquérir des richesses qui assurent le bonheur dans l'un & l'autre monde? La vanité d'éterniser son nom & la promesse d'une vie immortelle transmettent à des cénobites une fortune dont on ne sauroit plus jouir; & les familles sont frustrées d'un

héritage bien ou mal acquis, par des legs qui vont enrichir ces hommes, qui ont trouvé le ſecret d'échapper à la pauvreté en s'y dévouant. Ainſi, l'ordre des ſentimens, des idées & des choſes eſt renverſé; & les enfans des peres opulens ſont condamnés à une miſere forcée par la pieuſe rapacité d'une foule de mendians volontaires. L'Anglois, le Hollandois, le François perdent de leurs préjugés nationaux en voyageant. L'Eſpagnol traîne avec lui les ſiens dans tout l'univers; & telle eſt la manie de léguer à l'égliſe, qu'au Pérou tous les biens fonds appartiennent au ſacerdoce ou lui doivent des redevances. Le monachiſme y a fait ce que la loi du *Vacuf* fera tôt ou tard à Conſtantinople. Ici, l'on attache ſa fortune à un *minaret*, pour l'aſſurer à ſon héritier; là, on en dépouille un héritier en l'attachant à un monaſtere, par la crainte d'être damné. Les motifs ſont un peu divers, mais, à la longue, l'effet eſt le même. Dans l'une & l'autre contrée, l'égliſe eſt le gouffre où toute la richeſſe va ſe précipiter; & ces Caſtillans, autrefois ſi redoutés, ſont auſſi petits devant la ſuperſtition, que des eſclaves aſiatiques en préſence de leur deſpote.

Ces extravagances pourroient faire ſoupçonner un abrutiſſement entier. Ce ſeroit une injuſtice. Depuis le commencement du ſiecle, les bons livres ſont aſſez communs à Lima; on n'y manque pas abſolument de lumieres; & il peut nous être permis de dire

que les navigateurs François y ſemerent, durant la guerre pour la ſucceſſion, quelques bons principes. Cependant, les anciennes habitudes n'ont que peu perdu de leur force. L'Eſpagnol créole paſſe toujours ſa vie chez des courtiſannes, ou s'amuſe dans ſa maiſon à boire l'herbe du Paraguay. Il craindroit d'ôter des plaiſirs à l'amour, en lui donnant des nœuds légitimes. Son goût le porte à ſe marier derriere l'égliſe, expreſſion qui, dans le pays, ſignifie vivre dans le concubinage. En vain les évêques anathématiſent tous les ans, à pâques, les perſonnes engagées dans ces liens illicites. Que peuvent ces vains foudres contre l'amour, contre l'uſage, ſur-tout contre le climat qui lutte ſans ceſſe & l'emporte à la fin ſur toutes les loix civiles & religieuſes contraires à ſon influence?

Les femmes du Pérou ont plus de charmes, que les armes ſpirituelles de Rome n'inſpirent de terreur. La plupart, celles de Lima principalement, ont des yeux brillans; une peau blanche; un teint délicat, animé, plein de fraîcheur & de vie; une taille moyenne & bien priſe; un pied mieux fait & plus petit que celui des Eſpagnoles même; des cheveux épais & noirs qui flottent, comme au haſard & ſans ornement, ſur des épaules & un ſein d'albâtre.

Tant de graces naturelles ſont relevées par tout ce que l'art a pu y ajouter. C'eſt la plus grande ſomptuoſité dans les vêtemens; c'eſt

une profuſion ſans bornes de perles & de diamans dans toutes les eſpeces de parure où il eſt poſſible de les faire entrer. On met même une ſorte de grandeur & de dignité à laiſſer égarer, à laiſſer détruire ces objets précieux. Rarement une femme, même ſans titre & ſans nobleſſe, ſe montre-t-elle en public ſans étoffes d'or & ſans pierreries. Jamais elle ne ſort que ſuivie de trois ou quatre eſclaves, la plupart mulâtreſſes, en livrée comme les laquais, en dentelles comme leurs maîtreſſes.

Les odeurs ſont d'un uſage général à Lima. Les femmes n'y ſont jamais ſans ambre. Elles en répandent dans leur linge & dans leurs habits, même dans leurs bouquets, comme s'il manquoit quelque choſe au parfum naturel des fleurs. L'ambre eſt ſans doute une ivreſſe de plus pour les hommes, & les fleurs donnent un nouvel attrait aux femmes. Elles en garniſſent leurs manches & quelquefois leurs cheveux, comme des bergeres.

Le goût de la muſique, répandu dans tout le Pérou, ſe change en paſſion dans la capitale. Ses murs ne retentiſſent que de chanſons, que de concerts de voix & d'inſtrumens. Les bals ſont fréquens. On y danſe avec une légéreté ſurprenante: mais on néglige trop les graces des bras, pour s'attacher à l'agilité des pieds, ſur-tout aux inflexions du corps, images des vrais mouvemens de la volupté.

Tels ſont les plaiſirs que les femmes, toutes vêtues d'une maniere plus élégante que

modeſte, goûtent & répandent dans Lima. Mais c'eſt particulierement dans les délicieux ſallons où elles reçoivent compagnie qu'on les trouve ſéduiſantes. Là, nonchalamment couchées ſur une ſtrade qui a un demi-pied d'élévation & cinq ou ſix de large, & ſur des tapis & des carreaux ſuperbes, elles coulent des jours tranquilles dans un délicieux repos. Les hommes qui ſont admis à leur converſation s'aſſeyent à quelque diſtance, à moins qu'une grande familiarité n'appelle ces adorateurs juſqu'à la ſtrade qui eſt comme le ſanctuaire du culte & de l'idole. Cependant, les divinités aiment mieux y être libres que fieres; & banniſſant le cérémonial, elles jouent de la harpe ou de la guitarre, chantent même & danſent quand on les en prie.

Les citoyens les plus diſtingués trouvent, dans les majorats ou ſubſtitutions perpétuelles que leur ont tranſmis les premiers conquérans leurs ancêtres, de quoi fournir à ces profuſions: mais les biens fonds n'ont pas ſuffi à un grand nombre de familles, même très-anciennes. La plupart ont cherché des reſſources dans le commerce. Une occupation ſi digne de l'homme, dont il étend à la fois l'activité, les lumieres & la puiſſance, ne leur a jamais paru déroger à leur nobleſſe; & les loix les ont confirmés dans une maniere de penſer ſi utile & ſi raiſonnable. Leurs fonds, joints aux remiſes qu'on fait ſans ceſſe de l'intérieur de l'empire, ont rendu Lima

le centre de toutes les affaires que les provinces du Pérou font entre elles ; des affaires qu'elles font avec le Mexique & le Chili ; des affaires plus importantes qu'elles font avec la métropole.

XXXII. Panama fut long-tems le pont de communication du Pérou avec l'Eſpagne. Comment s'entretenoit ce commerce.

Le détroit de Magellan paroiſſoit la ſeule voie ouverte pour cette derniere liaiſon. La longueur du trajet ; la frayeur qu'inſpiroient des mers orageuſes & peu connues ; la crainte d'exciter l'ambition des autres nations ; l'impoſſibilité de trouver un aſyle dans des événemens malheureux ; d'autres conſidérations peut-être, tournerent toutes les vues vers Panama.

Cette ville qui avoit été la porte par où l'on étoit entré au Pérou, s'étoit élevée à une grande proſpérité, lorſqu'en 1670, elle fut pillée & brûlée par des pirates. On l'a rebâtie dans un lieu plus avantageux, à quatre ou cinq milles de ſa premiere place, & à trois lieues du port de Périco, formé par un grand nombre d'iſles & aſſez vaſte pour contenir les plus nombreuſes flottes. Elle donne des loix aux provinces de Panama, de Veraguas & de Darien, régions ſans habitans, ſans culture, ſans richeſſes, & qu'on décora du grand nom de royaume de Terre-ferme à une époque où l'on eſpéroit beaucoup de leurs mines. De ſon propre fonds,

Panama n'a jamais offert au commerce que des perles.

La pêche s'en fait dans quarante-trois isles de ſon golfe. La plupart des habitans y emploient ceux de leurs nègres qui ſont bons nageurs. Ces eſclaves plongent & replongent dans la mer, juſqu'à ce que cet exercice violent ait épuiſé leurs forces ou laſſé leur courage.

Chaque noir doit rendre un nombre fixe d'huîtres. Celles où il n'y a point de perle, celles où la perle n'eſt pas entierement formée, ne ſont pas comptées. Ce qu'il peut trouver au-delà de l'obligation qui lui eſt impoſée, lui appartient inconteſtablement. Il peut le vendre à qui bon lui ſemble: mais pour l'ordinaire, il le cède à ſon maître pour un prix modique.

Des monſtres marins, plus communs aux isles où ſe trouvent les perles, que ſur les côtes voiſines, rendent cette pêche dangereuſe. Quelques-uns dévorent en un inſtant les plongeurs. Le *mantas*, qui tire ſon nom de la figure, les roule ſous ſon corps & les étouffe. Pour ſe défendre contre de tels ennemis, chaque pêcheur eſt armé d'un poignard. Auſſi-tôt qu'il apperçoit quelqu'un de ces poiſſons voraces, il l'attaque avec précaution, le bleſſe & le met en fuite. Cependant, il périt toujours quelques pêcheurs & il y en a un grand nombre d'eſtropiés.

Les perles de Panama ſont communément

d'assez belle eau. Il y en a même de remarquables par leur grosseur & par leur figure. L'Europe en achetoit autrefois une partie : mais depuis que l'art est parvenu à les imiter, & que la passion pour les diamans en a fait tomber ou diminuer l'usage, c'est le Pérou qui les prend toutes.

Cette branche de commerce contribua cependant beaucoup moins à donner de la célébrité à Panama, que l'avantage dont elle jouissoit d'être l'entrepôt de toutes les productions du pays des incas, destinées pour notre hémisphère. Ces richesses, arrivées par une flotille, étoient voiturées, les unes à dos de mulet & les autres par le Châgre, à Porto-Belo, situé sur la côte septentrionale de l'isthme qui sépare les deux mers.

Quoique la position de cette ville eût été reconnue & approuvée par Colomb, en 1502, elle ne fut bâtie qu'en 1584, des débris de Nombre-de-Dios. Elle est disposée, en forme de croissant, sur le penchant d'une montagne qui entoure le port. Ce port célebre, autrefois très-bien défendu par des fortifications que l'amiral Vernon détruisit en 1740, paroît offrir une entrée large de six cens toises : mais elle est tellement retrécie par des rochers à fleur d'eau, qu'elle se trouve réduite à un canal étroit. Les vaisseaux n'y arrivent qu'à la toue, parce qu'ils trouvent toujours des vents contraires ou un grand calme. Ils y jouissent d'une sûreté entiere.

L'intempérie de Porto-Bélo eſt ſi connue, qu'on l'a ſurnommé le tombeau des Eſpagnols. Ce fut plus d'une fois une néceſſité d'y abandonner des navires dont les équipages avoient tous péri. Les habitans eux-mêmes n'y vivent pas long-tems & ont généralement un tempérament vicié. Il eſt comme honteux d'y demeurer. On n'y voit que quelques nègres, quelques mulâtres, un petit nombre de blancs qui y ſont fixés par les emplois du gouvernement. La garniſon même, quoique compoſée ſeulement de cent cinquante hommes, n'y reſte jamais plus de trois mois de ſuite. Juſqu'au commencement du ſiecle, aucune femme n'avoit oſé y accoucher : elle auroit cru vouer ſes enfans, ſe vouer elle-même à une mort certaine. Les plantes tranſplantées dans cette région funeſte, où la chaleur, l'humidité, les vapeurs ſont exceſſives & continuelles, n'ont jamais proſpéré. Il eſt établi que les animaux domeſtiques de l'Europe, qui ſe ſont prodigieuſement multipliés dans toutes les parties du Nouveau-Monde, perdent leur fécondité en arrivant à Porto-Belo ; & à en juger par le peu qu'il y en a, malgré l'abondance des pâturages, on ſeroit porté à croire que cette opinion n'eſt pas mal fondée.

Les déſordres du climat n'empêcherent pas que Porto-Belo ne devint d'abord le théâtre du plus grand commerce qui ait jamais exiſté. Tandis que les richeſſes du Nouveau-Monde

y arrivoient pour être échangées contre l'induſtrie de l'ancien, les vaiſſeaux partis d'Eſpagne & connus ſous le nom de galions, s'y rendoient de leur côté, chargés de tous les objets de néceſſité, d'agrément ou de luxe qui pouvoient tenter les poſſeſſeurs des mines.

Les députés des deux commerces régloient à bord de l'amiral le prix des marchandiſes ſous les yeux du commandant de l'eſcadre & du préſident de Panama. L'eſtimation ne portoit pas ſur la valeur intrinſeque de chaque choſe, mais ſur la rareté ou ſon abondance. L'habileté des agens conſiſtoit à ſi bien faire leurs combinaiſons, que les cargaiſons apportées d'Eſpagne abſorboient tous les tréſors venus du Pérou. On regardoit la foire comme mauvaiſe, lorſqu'il ſe trouvoit des marchandiſes négligées faute d'argent, ou de l'argent ſans emploi faute de marchandiſes. Dans ce cas ſeulement, il étoit permis aux négocians Européens d'aller achever leurs ventes dans la mer du Sud, & aux négocians Péruviens de faire des remiſes à la métropole pour leurs achats.

Dès que les prix étoient réglés, les échanges commençoient. Ils n'étoient ni longs, ni difficiles. La franchiſe la plus noble, en étoit la baſe. Tout ſe paſſoit avec tant de bonne-foi, qu'on n'ouvroit pas les caiſſes des piaſtres, qu'on ne vérifioit pas le contenu des balots. Jamais cette confiance réciproque ne fut trompée. Il ſe trouva plus d'une fois

fois des ſacs d'or mêlés parmi des ſacs d'argent, des articles qui n'étoient pas portés ſur les factures. Les mépriſes étoient réparées avant le départ des vaiſſeaux ou à leur retour. Seulement, il arriva, en 1654, un événement qui auroit pu altérer cette confiance. On trouva en Europe que toutes les piaſtres reçues à la derniere foire avoient un cinquieme d'alliage. La perte fut ſoufferte par les commerçans Eſpagnols : mais comme les monnoyeurs de Lima furent reconnus pour auteurs de cette malverſation, la réputation des marchands Péruviens ne ſouffrit aucune atteinte.

La foire, dont la mauvaiſe qualité de l'air avoit fait fixer la durée à quarante jours, ſe tint d'abord aſſez régulierement. On voit par des actes de 1595, que les galions devoient être expédiés d'Eſpagne tous les ans, au plus tard tous les dix-huit mois ; & les douze flottes parties depuis le 4 août 1628, juſqu'au 3 juin 1645, prouvent qu'on ne s'écartoit pas de cette regle. Elles revenoient, après un voyage de onze, de dix, quelquefois même de huit mois, chargées d'immenſes richeſſes, en or, en argent & en marchandiſes.

Cette proſpérité continua ſans interruption, juſqu'au milieu du dix-ſeptieme ſiecle. Avec la perte de la Jamaïque, commença une contrebande conſidérable, qui juſqu'alors avoit été peu de choſe. Le ſac de Panama, en 1670, par le pirate Anglois, Jean Morgan, eut des ſuites encore plus fâcheuſes. Le Pérou qui

envoyoit ſes fonds d'avance dans cette ville, ne les y fit plus paſſer qu'après l'arrivée des galions à Carthagene. Ce changement occaſionna des retards, des incertitudes. Les foires diminuerent, & le commerce interlope augmenta.

L'élévation d'un prince François ſur le trône de Charles-Quint alluma une guerre générale; & dès les premieres hoſtilités, les galions furent brûlés dans le port de Vigo, où l'impoſſibilité de gagner Cadix les avoit forcés de ſe refugier. La communication de l'Eſpagne avec Porto-Belo fut alors tout-à-fait interrompue; & la mer du Sud eut plus que jamais des liaiſons directes & ſuivies avec l'étranger.

La pacification d'Utrecht ne finit pas le déſordre. Le malheur des circonſtances voulut que la cour de Madrid ne pût pas ſe diſpenſer de donner excluſivement à une compagnie Angloiſe le privilege de pourvoir le Pérou d'eſclaves. Elle ſe vit même forcée d'accorder à ce corps avide le droit d'envoyer à chaque foire un vaiſſeau chargé des différentes marchandiſes que le pays pouvoit conſommer. Ce bâtiment qui n'auroit dû être que de cinq cens tonneaux, en portoit toujours plus de mille. On ne lui donnoit ni eau, ni vivres. Quatre ou cinq navires, qui le ſuivoient, fourniſſoient à ſes beſoins, & ſubſtituoient des effets nouveaux aux effets déja vendus. Les galions, écraſés par cette concurrence, l'étoient encore par les verſemens frauduleux dans tous les ports où l'on conduiſoit les nègres. Enfin, il

fut impoſſible, après l'expédition de 1737, de ſoutenir plus long-tems ce commerce ; & l'on vit finir ces fameuſes foires ſi enviées des nations, quoiqu'elles duſſent être regardées comme le tréſor commun de tous les peuples.

Depuis cette époque, Panama & Porto-Belo ſont infiniment déchus. Ces deux villes ne ſervent plus qu'à quelques branches peu importantes d'un commerce languiſſant. Les affaires plus conſidérables ont pris une autre direction.

XXXIII. Les Eſpagnols ont ſubſtitué la route du détroit de Magellan & du cap de Horn à celle de Panama.

On ſait que Magellan découvrit, en 1520, à l'extrêmité méridionale de l'Amérique le fameux détroit qui porte ſon nom. Il y vit, & l'on y a vu ſouvent depuis, des hommes qui avoient environ un pied de plus que les Européens. D'autres navigateurs n'ont rencontré ſur les mêmes plages que des hommes d'une taille ordinaire. Pendant deux ſiecles, on s'eſt mutuellement accuſé d'ignorance, de prévention, d'impoſture. Enfin, il eſt arrivé des voyageurs auxquels un heureux haſard a préſenté des hordes d'une hauteur commune, des hordes d'une ſtature élevée, & qui ont conclu d'un événement auſſi déciſif que leurs précurſeurs avoient eu raiſon dans ce qu'ils affirmoient, & tort dans ce qu'ils avoient nié. Alors ſeulement on a fait attention qu'il n'y avoit point d'habitans ſédentaires dans ces lieux incultes ; qu'ils y arrivoient de différentes régions plus ou moins éloignées ; &

qu'il étoit vraiſemblable que les ſauvages d'une contrée étoient plus grands que ceux d'une autre. La phyſique a appuyé cette conjecture. Jamais, en effet, on ne pourra raiſonnablement penſer que la nature s'éloigne plus de ſes voies en engendrant ce qu'il nous a plu de nommer géants, qu'en donnant le jour à ce que nous appellons nains.

Il y a des géants & des nains dans toutes les contrées. Il y a des géants, des nains & des hommes d'une taille commune, nés d'un même pere & d'une même mere. Il y a des géants, des nains dans toutes les eſpeces d'animaux, d'arbres, de fruits, de plantes; & quel que ſoit le ſyſtème qu'on préfere ſur la génération, on ne doit non plus s'étonner de la diverſité de la taille entre les hommes dans la même famille ou dans des familles différentes, que de voir des fruits différens en volume à un arbre voiſin ou ſur le même arbre. Celui qui expliquera un de ces phénomenes les aura tous expliqués.

Le détroit de Magellan a cent quatorze lieues de long, & en quelques endroits moins d'une lieue de large. Il ſépare la terre des Patagons de celle de Feu, qu'on préſume n'avoir formé autrefois qu'un même continent. La conformité de leurs ſtériles côtes, de leur âpre climat, de leurs monſtrueux rochers, de leurs montagnes inacceſſibles, de leurs neiges éternelles, de leurs ſauvages habitans: tout doit faire penſer que ce grand canal de navi-

gation eſt l'ouvrage de quelqu'une de ces révolutions phyſiques, qui changent ſi ſouvent la face du globe.

Quoique ce fût long-tems le ſeul paſſage connu pour arriver à la mer du Sud, les dangers qu'on y trouvoit le firent preſque oublier. La hardieſſe du célebre Drake, qui porta, par cette voie, le ravage ſur les côtes du Pérou, inſpira aux Eſpagnols la réſolution d'y former un grand établiſſement, deſtiné à préſerver de toute invaſion cette riche partie du Nouveau-Monde.

Pedro Sarmiento, chargé de cette entrepriſe importante, partit d'Europe, en 1581, avec vingt-trois navires & trois mille cinq cens hommes. L'expédition fut contrariée par des calamités ſi multipliées, que l'amiral n'arriva l'année ſuivante au détroit qu'avec quatre cens hommes, trente femmes & des vivres pour ſept ou huit mois. Les reſtes déplorables d'une ſi belle peuplade furent établis à Philippeville, dans une baie ſûre, commode, ſpacieuſe. Mais l'infortune qui avoit ſi cruellement aſſailli les Eſpagnols dans leur traverſée, les pourſuivit obſtinément au terme de leur voyage. On ne leur envoya aucun ſecours; le pays ne fourniſſoit point de ſubſiſtances; & ils périrent de miſere. De vingt-quatre malheureux qui avoient échappé à ce fléau terrible, vingt-trois, dont la deſtinée eſt toujours reſtée inconnue, s'embarquerent pour la riviere de la Plata. Fernan-

do Gomez, le ſeul qui reſtoit, fut recueilli, en 1587, par le corſaire Anglois Cawendish, qui donna au lieu où il l'avoit trouvé le nom de port *Famine*.

Cependant, le deſtruction de la colonie eut de moindres ſuites qu'on ne le craignoit. Le détroit de Magellan ceſſa bientôt d'être la route des pirates que leur avidité conduiſoit dans ces régions éloignées. En 1616, des navigateurs Hollandois ayant doublé le cap de Horn, ce fut dans la ſuite le chemin que ſuivirent les ennemis de l'Eſpagne qui vouloient paſſer dans la mer du Sud. Il fut encore plus fréquenté par les vaiſſeaux François durant la guerre qui bouleverſa l'Europe au commencement du ſiecle. L'impoſſibilité où ſe trouvoit Philippe V d'approviſionner lui-même ſes colonies, enhardit les ſujets de ſon aïeul à aller au Pérou. Le beſoin où l'on y étoit de toutes choſes fit recevoir ces alliés avec joie, & ils gagnerent dans les premiers tems juſqu'à huit cens pour cent. Les négocians de Saint-Malo qui s'étoient emparés de ce commerce, n'acquirent pas des richeſſes pour eux ſeuls. En 1709, ils les livrerent à leur patrie, accablée par l'inclémence des ſaiſons, par des défaites réitérées, par une adminiſtration ignorante, arbitraire & fiſcale. Une navigation qui permettoit de ſi nobles ſacrifices, excita bientôt une émulation trop univerſelle. La concurrence devint ſi conſidérable, les marchandiſes tomberent dans un

tel aviliſſement, qu'il fut impoſſible de les vendre, & que pluſieurs armateurs les brûlerent, pour n'être pas réduits à les remporter. L'équilibre ne tarda pas à ſe rétablir. Et ces étrangers faiſoient des bénéfices aſſez conſidérables, lorſque la cour de Madrid prit, en 1718, des meſures efficaces pour les éloigner de ces parages qu'on trouvoit qu'ils fréquentoient depuis trop long-tems.

Cependant, ce ne fut qu'en 1740 que les Eſpagnols commencerent à doubler eux-mêmes le cap de Horn. Ils employerent des bâtimens & des pilotes Malouins dans leurs premiers voyages : mais une aſſez courte expérience les mit en état de ſe paſſer de ſecours étrangers ; & ces mers orageuſes furent bientôt plus familieres à leurs navigateurs qu'elles ne l'avoient jamais été à leurs maîtres dans cette carriere.

XXXIV. Le Pérou eſt-il auſſi riche qu'il l'étoit autrefois?

Juſqu'alors la haute opinion qu'on avoit toujours eue, & long-tems avec raiſon, des richeſſes du Pérou, s'étoit maintenue. La cour d'Eſpagne accuſoit le commerce interlope d'en avoir détourné la plus grande partie ; & elle ſe flattoit que le nouveau ſyſtême les ameneroit dans ſes ports en auſſi grande abondance qu'aux époques les plus reculées. Une évidence, à laquelle il fut impoſſible de ſe refuſer, réduiſit les plus incrédules à voir que les mines de cette partie du Nouveau-Monde n'étoient plus ce qu'elles avoient été ; &

que ce qu'elles avoient laiſſé de vuide n'avoit pas été rempli par d'autres objets.

Depuis 1748 juſqu'en 1753, Limane reçut d'Eſpagne pour tout le Pérou que dix navires qui remporterent chaque année 30,764,617 liv. Cette ſomme étoit formée par 4,594,192 livres en or; par 20,673,657 livres en argent; par 5,496,768 livres en productions diverſes.

Ces productions furent trente & un mille quintaux de cacao, qui furent vendus en Europe 3,240,000 livres. Six cens quintaux de quinquina, qui furent vendus 207,360 liv. Quatre cens ſoixante-dix quintaux de laine de vigogne, qui furent vendus 324,000 liv. Dix mille huit cens cinquante quintaux de cuivre, qui furent vendus 810,108 liv. Dix mille ſix cens quintaux d'étain, qui furent vendus 915,300 livres.

Dans l'or & l'argent 1,620,000 livres appartenoient au gouvernement, 19,422,571 liv. au commerce; 4,225,178 liv. au clergé ou aux officiers civils & militaires.

Dans les marchandiſes, il y avoit 1,381,569 livres pour la couronne, & 4,115,199 livres pour les négocians.

Le tems a un peu changé l'état de choſes: mais l'amélioration n'eſt pas conſidérable.

Fin du ſeptieme Livre.

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE HUITIEME.

Conquête du Chili & du Paraguay par les Eſpagnols. Détail des événemens qui ont accompagné & ſuivi l'invaſion. Principes ſur leſquels cette puiſſance conduit ſes colonies.

I. Les Européens ont-ils été en droit de fonder des colonies dans le Nouveau-Monde?

LA raiſon & l'équité permettent les colonies, mais elles tracent les principes dont il ne devroit pas être permis de s'écarter dans leur fondation.

Un nombre d'hommes, quel qu'il ſoit, qui deſcend dans une terre étrangere & inconnue, doit être conſidéré comme un ſeul homme. La force s'accroît par la multitude, mais le droit reſte le même. Si cent, ſi deux cens hommes peuvent dire, *ce pays nous appartient*; un ſeul homme peut le dire auſſi.

Ou la contrée eſt déſerte, ou elle eſt en partie déſerte & en partie habitée, ou elle eſt toute peuplée.

Si elle eſt toute peuplée, je ne puis légitimement prétendre qu'à l'hoſpitalité & aux ſecours que l'homme doit à l'homme. Si l'on m'expoſe à mourir de froid ou de faim ſur un rivage, je tirerai mon arme, je prendrai de force ce dont j'aurai beſoin, & je tuerai celui qui s'y oppoſera. Mais lorſqu'on m'aura accordé l'aſyle, le feu & l'eau, le pain & le ſel, on aura rempli ſes obligations envers moi. Si j'exige au-delà, je deviens voleur & aſſaſſin. On m'a ſouffert. J'ai pris connoiſſance des loix & des mœurs. Elles me conviennent. Je deſire de me fixer dans le pays. Si l'on y conſent, c'eſt une grace qu'on me fait, & dont le refus ne ſauroit m'offenſer. Les Chinois ſont peut-être mauvais politiques, lorſqu'ils nous ferment la porte de leur empire, mais ils ne ſont pas injuſtes. Leur contrée eſt aſſez peuplée, & nous ſommes des hôtes trop dangereux.

Si la contrée eſt en partie déſerte, en par-

tie occupée, la partie déſerte eſt à moi. J'en puis prendre poſſeſſion par mon travail. L'ancien habitant ſeroit barbare, s'il venoit ſubitement renverſer ma cabane, détruire mes plantations & piller mes champs. Je pourrois repouſſer ſon irruption par la force. Je puis étendre mon domaine juſques ſur les confins du ſien. Les forêts, les rivieres & les rivages de la mer nous ſont communs, à moins que leur uſage excluſif ne ſoit néceſſaire à ſa ſubſiſtance. Tout ce qu'il peut encore exiger de moi, c'eſt que je ſois un voiſin paiſible, & que mon établiſſement n'ait rien de menaçant pour lui. Tout peuple eſt autoriſé à pourvoir à ſa ſûreté préſente, à ſa ſûreté à venir. Si je forme une enceinte redoutable, ſi j'amaſſe des armes, ſi j'élève des fortifications, ſes députés ſeront ſages s'ils viennent me dire : es-tu notre ami ? es-tu notre ennemi ? ami : à quoi bon tous ces préparatifs de guerre ? ennemi : tu trouveras bon que nous les détruiſions ; & la nation ſera prudente, ſi à l'inſtant elle ſe délivre d'une terreur bien fondée. A plus forte raiſon pourra-t-elle, ſans bleſſer les loix de l'humanité & de la juſtice, m'expulſer & m'exterminer, ſi je m'empare de ſes femmes, de ſes enfans, de ſes propriétés ; ſi j'attente à ſa liberté civile ; ſi je la gêne dans ſes opinions religieuſes ; ſi je prétends lui donner les loix ; ſi j'en veux faire mon eſclave. Alors je ne ſuis dans ſon voiſinage qu'une bête féroce de plus ; & elle ne me doit

pas plus de pitié qu'à un tigre. Si j'ai des denrées qui lui manquent & ſi elle en a qui me ſoient utiles, je puis propoſer des échanges. Nous ſommes maîtres elle & moi de mettre à notre choſe tel prix qu'il nous conviendra. Une aiguille a plus de valeur réelle pour un peuple réduit à coudre avec l'arête d'un poiſſon les peaux de bête dont il ſe couvre, que ſon argent n'en peut avoir pour moi. Un ſabre, une coignée ſeront d'une valeur infinie pour celui qui ſupplée à ces inſtrumens par des cailloux tranchans, enchâſſés dans un morceau de bois durci au feu. D'ailleurs, j'ai traverſé les mers pour rapporter ces objets utiles, & je les traverſerai derechef pour rapporter dans ma patrie les choſes que j'aurai priſes en échange. Les frais du voyage, les avaries & les périls doivent entrer en calcul. Si je ris en moi-même de l'imbécillité de celui qui me donne ſon or pour du fer, le prétendu imbécille ſe rit auſſi de moi qui lui cède mon fer dont il connoît toute l'utilité, pour ſon or qui ne lui ſert à rien. Nous nous trompons tous les deux, ou plutôt nous ne nous trompons ni l'un, ni l'autre. Les échanges doivent être parfaitement libres. Si je veux arracher par la force ce qu'on me refuſe, ou faire accepter violemment ce qu'on dédaigne d'acquérir, on peut légitimement ou m'enchaîner ou me chaſſer. Si je me jette ſur la denrée étrangere, ſans en offrir le prix, ou ſi je l'enlève furtive-

ment, je ſuis un voleur qu'on peut tuer ſans remords.

Une contrée déſerte & inhabitée, eſt la ſeule qu'on puiſſe s'approprier. La premiere découverte bien conſtatée fut une priſe de poſſeſſion légitime.

D'après ces principes, qui me paroiſſent d'éternelle vérité, que les nations Européennes ſe jugent & ſe donnent à elles-mêmes le nom qu'elles méritent. Leurs navigateurs arrivent-ils dans une région du Nouveau-Monde qui n'eſt occupée par aucun peuple de l'ancien, auſſi-tôt ils enfouiſſent une petite lame de métal, ſur laquelle ils ont gravé ces mots: CETTE CONTRÉE NOUS APPARTIENT. Et pourquoi vous appartient-elle? N'êtes-vous pas auſſi injuſtes, auſſi inſenſés que des ſauvages portés par haſard ſur vos côtes, s'ils écrivoient ſur le ſable de votre rivage ou ſur l'écorce de vos arbres: CE PAYS EST A NOUS. Vous n'avez aucun droit ſur les productions inſenſibles & brutes de la terre où vous abordez, & vous vous en arrogez un ſur l'homme votre ſemblable. Au lieu de reconnoître dans cet homme un frere, vous n'y voyez qu'un eſclave, une bête de ſomme. O mes concitoyens! vous penſez ainſi, vous en uſez de cette maniere; & vous avez des notions de juſtice, une morale, une religion ſainte, une mere commune avec ceux que vous traitez ſi tyranniquement. Ce reproche doit s'adreſſer plus particuliérement aux Eſpa-

gnols; & il va être malheureuſement juſtifié encore par leurs forfaits dans le Chili.

II. Premieres irruptions des Eſpagnols dans le Chili.

Cette région, telle qu'elle eſt poſſédée par l'Eſpagne, a une largeur commune de trente lieues entre la mer & les Cordelieres, & neuf cens lieues de côte depuis le grand déſert d'Atacamas qui la ſépare du Pérou, juſqu'aux isles de Chiloé qui la ſéparent du pays des Patagons. Les incas ſoumirent à leurs ſages loix une partie de cette vaſte contrée; & ils ſe propoſoient d'aſſujettir le reſte: mais ils trouverent des difficultés qu'ils ne purent vaincre.

Ce grand projet fut repris par les Eſpagnols, auſſi-tôt qu'ils eurent fait la conquête des principales provinces du Pérou. Almagro, parti de Cuſco au commencement de 1535, avec cinq cens ſoixante-dix Européens & quinze mille Péruviens, parcourut d'abord le pays de Charcas, auquel les mines du Potoſi donnerent depuis un ſi grand éclat. Pour ſe porter de cette contrée au Chili, on ne connoiſſoit que deux chemins, & ils étoient regardés l'un & l'autre comme preſque impraticables. Le premier n'offroit ſur les bords de la mer que des ſables brûlans, ſans eau & ſans ſubſiſtances. Pour ſuivre le ſecond, il falloit traverſer des montagnes très-eſcarpées, d'une hauteur prodigieuſe & couvertes de neiges auſſi anciennes que le monde. Ces difficultés ne rebuterent pas le général; & il ſe

décida pour le dernier paſſage, par la ſeule raiſon qu'il étoit le moins long. Son ambition coûta la vie à cent cinquante Eſpagnols & à dix mille Indiens; mais enfin il atteignit le terme qu'il s'étoit propoſé, & il fut reçu avec une ſoumiſſion entiere par les peuples anciennement dépendans du trône qu'on venoit de renverſer. La terreur de ſes armes lui auroit fait obtenir vraiſemblablement de plus grands avantages, ſi des intérêts particuliers ne lui euſſent fait deſirer de ſe trouver au centre de l'empire. Sa petite armée refuſa de repaſſer les Cordelieres. Il fallut la ramener par la voie qui avoit été d'abord négligée; & les haſards furent ſi heureux, qu'elle ſouffrit beaucoup moins qu'on ne l'avoit craint. Ce bonheur étendit les vues d'Almagro, & le précipita peut-être dans les entrepriſes où il trouva une fin tragique.

Les Eſpagnols reparurent au Chili en 1541. Valdivia, qui les conduiſoit, y pénétra ſans réſiſtance. Mais les nations qui l'habitoient ne furent pas plutôt revenues de l'étonnement où les armes & la diſcipline de l'Europe les avoient jettées, qu'elles voulurent recouvrer leur indépendance. La guerre dura dix ans ſans interruption. Si quelques cantons, découragés par des pertes réitérées, ſe déterminoient à la ſoumiſſion, un plus grand nombre s'obſtinoit à défendre leur liberté, quoique avec un déſavantage preſque continuel.

Un capitaine Indien, à qui ſon âge & ſes infirmités ne permettoient pas de ſortir de ſa cabane, entendoit toujours parler de ces malheurs. Le chagrin de voir les ſiens conſtamment battus par une poignée d'étrangers, lui donna des forces. Il forma treize compagnies de mille hommes chacune, qu'il mit à la file l'une de l'autre & les mena à l'ennemi. Si la premiere étoit miſe en déroute, elle devoit, au lieu de ſe replier ſur la ſeconde, aller ſe rallier ſous la protection de la derniere. Cet ordre, qui fut fidèlement ſuivi, déconcerta les Eſpagnols. Ils enfoncerent ſucceſſivement tous les corps, ſans en tirer aucun avantage conſidérable. Les hommes & les chevaux ayant également beſoin de repos, Valdivia ordonna la retraite vers un défilé où il prévoyoit qu'il ſeroit aiſé de ſe défendre. On ne lui donna pas le tems d'y arriver. Les Indiens de l'arriere-garde s'en étant emparés par des voies détournées, tandis que les autres ſuivoient ſes pas avec précaution, il fut enveloppé & maſſacré avec les cent cinquante cavaliers qui formoient ſa troupe. On lui verſa, dit-on, de l'or fondu dans la bouche. *Abreuve-toi donc de ce métal dont tu es ſi altéré*, lui crioient avec ſatisfaction ces ſauvages. Ils profiterent de leur victoire pour porter la déſolation & le feu dans les établiſſemens Européens. Pluſieurs furent détruits, & tous auroient eu la même deſtinée, ſi des forces conſidérables, arrivées à propos du Pé-

rou, n'eussent mis les vaincus en état de défendre les postes qui leur restoient, & de recouvrer ceux qu'on leur avoit enlevés.

III. Les Espagnols ont été réduits à combattre continuellement dans le Chili. Maniere dont leurs ennemis font la guerre.

Ces hostilités meurtrieres se sont renouvellées, à mesure que les usurpateurs ont voulu étendre leur empire, souvent même lorsqu'ils n'avoient pas cette ambition. Les combats ont été sanglans, & n'ont guere été interrompus que par des trèves plus ou moins courtes. Cependant depuis 1771, la tranquillité n'a pas été troublée.

Les Araucos sont dans ces contrées les ennemis les plus ordinaires, les plus intrépides, les plus irréconciliables de l'Espagne. Souvent ils sont joints par les habitans de Tucapel & de la riviere Biobio, par ceux qui s'étendent vers les Cordelieres. Comme ces peuples sont plus rapprochés par leurs habitudes des sauvages de l'Amérique Septentrionale que des Péruviens leurs voisins, les confédérations qu'ils forment sont toujours à craindre.

Ils ne portent à la guerre que leurs corps & ne traînent après eux ni tentes, ni bagage. Les mêmes arbres, dont ils tirent leur nourriture, leur fourniſſent les lances & les javelots dont ils sont armés. Assurés de trouver dans un lieu ce qu'ils avoient dans un autre, ils abandonnent sans regret le pays qu'ils

ne peuvent plus défendre. Tout ſéjour leur eſt égal. Leurs troupes, ſans embarras de vivres ni de munitions, ſe meuvent avec une agilité ſurprenante. Ils expoſent leur vie en gens qui n'y ſont pas attachés ; & s'ils perdent leur champ de bataille, ils retrouvent leurs magaſins & leurs campemens par-tout où il y a des terres couvertes de fruits.

Ce ſont les ſeuls peuples du Nouveau-Monde qui aient oſé ſe meſurer avec les Européens en raſe campagne, & qui aient imaginé l'uſage de la fronde pour lancer de loin la mort à leurs ennemis. Leur audace s'éleve juſqu'à attaquer les poſtes les mieux fortifiés. Ces emportemens leur réuſſiſſent quelquefois, parce qu'ils reçoivent continuellement des ſecours qui les empêchent de ſentir leurs pertes. S'ils en ſont d'aſſez marquées pour ſe rebuter, ils ſe retirent à quelques lieues, & cinq ou ſix jours après, ils vont fondre d'un autre côté. Ces barbares ne ſe croient battus que lorſqu'ils ſont enveloppés. S'ils peuvent gagner un lieu d'un accès difficile, ils ſe jugent vainqueurs. La tête d'un Eſpagnol qu'ils portent en triomphe les conſole de la mort de cent Indiens.

Quelquefois les hoſtilités ſont prévues de loin & concertées avec prudence. Le plus ſouvent un ivrogne crie qu'il faut prendre les armes. Les eſprits s'échauffent. On choiſit un chef ; & voilà la guerre. Dans les ténebres de la nuit fixée pour la rupture, on

tombe ſur le premier village où il y a des Eſpagnols, & de-là le carnage eſt porté dans d'autres. Tout y eſt maſſacré, excepté les femmes Européennes qu'on ne manque jamais de s'approprier. De-là l'origine de tant d'Indiens blancs & blonds.

Comme ces Américains font la guerre ſans frais, ſans embarras, ils n'en craignent pas la durée, & ont pour principe de ne jamais demander la paix. La fierté Eſpagnole doit ſe plier à en faire toujours les premieres ouvertures. Lorſqu'elles ſont favorablement reçues, on tient une conférence. Le gouverneur du Chili & le général Indien, accompagnés des capitaines les plus diſtingués des deux partis, reglent, dans les plaiſirs de la table, les conditions de l'accommodement. La frontiere étoit autrefois le théâtre de ces aſſemblées. Les deux dernieres ont été tenues dans la capitale de la colonie. On a même obtenu des ſauvages, qu'ils y auroient habituellement quelques députés, chargés de maintenir l'harmonie entre les deux peuples.

IV. Etabliſſemens formés dans le Chili par les Eſpagnols.

Malgré la chaleur & l'opiniâtreté de tant de combats, ſe ſont formés au Chili pluſieurs aſſez bons établiſſemens, principalement ſur les bords de l'océan.

Coquimbo ou la Serena, ville élevée, en 1544, à cinq ou ſix cens toiſes de la mer, pour contenir les Indiens & pour aſſurer la

communication du Chili avec le Pérou, ne fut jamais conſidérable. On la vit diminuer encore après que des pirates l'eurent ſaccagée & brûlée. Malgré la fertilité de ſes campagnes, quoiqu'on ait ouvert d'abondantes mines du meilleur cuivre à ſon voiſinage, elle ne s'eſt jamais bien relevée de cette infortune.

Valparaiſo ne fut d'abord qu'un amas de cabanes deſtinées à recevoir les marchandiſes qui venoient du Pérou, les denrées qu'on vouloit y envoyer. Peu-à-peu les agens de ce commerce qui appartenoit en entier aux négocians de la capitale, réuſſirent à ſe l'approprier. Alors, ce vil hameau, quoique placé dans une ſituation très-défagréable, devint une ville floriſſante. Son port s'enfonce une lieue dans les terres. Le fond en eſt d'une vaſe gluante & ferme. A mille toiſes du rivage, il a trente-ſix ou quarante braſſes d'eau, & quinze ou ſeize tout près de la plage. Dans les mois d'avril & de mai, les vents du nord feroient courir quelques dangers aux navires, ſi on négligeoit de les amarrer fortement. L'avantage qu'a cette rade d'être la plus voiſine des meilleures cultures & de Sant-Yago, doit la raſſurer contre la crainte de voir diminuer ſes proſpérités.

Ce fut en 1550 que fut bâtie la Conception, dans un terrein inégal, ſablonneux, un peu élevé, ſur les bords d'une baie, dont le développement embraſſe près de quatre lieues & qui a trois ports, dont un ſeul eſt ſûr. La

ville ſe vit d'abord le chef-lieu de la colonie ; mais les Indiens voiſins s'en rendirent ſi ſouvent les maitres, qu'en 1574, il fut jugé convenable de la dépouiller de cette utile & honorable prérogative. En 1603, elle fut de nouveau détruite par un ennemi implacable. Depuis cette époque, pluſieurs tremblemens de terre lui ont cauſé des dommages très-conſidérables. Telle eſt cependant l'excellence de ſon territoire, qu'il lui reſte encore quelque éclat.

A ſoixante quinze lieues de la Conception, toujours ſur les bords de l'océan Pacifique, eſt Valdivia, ville plus importante que peuplée. Son port & ſa fortereſſe, regardés comme la clef de la mer du Sud, furent long-tems ſous l'inſpection immédiate des vice-rois du Pérou. On comprit à la fin que c'étoit une ſurveillance trop éloignée ; & la place fut incorporée au gouvernement de la province.

Perſonne ne penſoit aux iſles de Chiloé. Le bonheur qu'avoient eu les Jéſuites de réunir & de civiliſer un grand nombre de ſauvages dans la principale, qui a cinquante lieues de long & ſept ou huit de large, fit naître le deſir de l'occuper. Au centre ſont les Indiens convertis. Sur la côte orientale a été conſtruite une fortification nommée Chacao, où l'on entretient la garniſon néceſſaire pour ſa défenſe.

Dans l'intérieur des terres eſt Sant-Yago, bâti précipitamment en 1541, détruit en 1730 par un tremblement de terre, & rétabli

auſſi-tôt avec un agrément & des commodités qu'on ne trouve que très-rarement dans le Nouveau-Monde. Les maiſons y ſont, à la vérité, fort baſſes & conſtruites avec des briques durcies au ſoleil; mais elles ſont toutes blanchies au-dehors, toutes peintes en-dedans, toutes accompagnées de jardins ſpacieux, toutes rafraîchies par des eaux courantes. On compte quarante mille habitans dans cette cité; & le nombre en ſeroit plus grand, ſans neuf couvens de moines & ſept de religieuſes que la ſuperſtition y a érigés.

Entre les conjonctures malheureuſes, ſous leſquelles ſe fit la découverte du Nouveau-Monde, il ne faut pas oublier l'importance que donnoit aux moines l'eſprit général de la ſuperſtition; importance qui s'eſt depuis très-affoiblie dans quelques contrées; qui paroît lutter avec force contre le progrès des lumieres dans quelques autres; qui domine impérieuſement dans les poſſeſſions lointaines de l'Eſpagne, & qui laiſſera des traces auſſi durables que funeſtes, quand elles ſeroient dès cet inſtant contrariées par toute l'autorité du miniſtere.

Sant-Yago eſt la capitale de l'état & le ſiege de l'empire. Celui qui y commande eſt ſubordonné au vice-roi du Pérou pour tous les objets relatifs au gouvernement, aux finances & à la guerre: mais il en eſt indépendant comme chef de la juſtice & préſident de l'audience royale. Onze corrégidors, répandus

dans la province, ſont chargés, ſous ſes ordres, des détails de l'adminiſtration.

Il s'eſt ſucceſſivement formé dans cette contrée une population de quatre à cinq cens mille ames. On n'y voit que peu de ces infortunés eſclaves que fournit l'Afrique; & la plupart ſont conſacrés au ſervice domeſtique. Les deſcendans des premiers ſauvages, que de féroces aventuriers aſſervirent avec tant de peine, ou ſe ſont refugiés dans des montagnes inacceſſibles, ou ſe ſont perdus dans le ſang de leurs conquérans. Tous les colons ſont regardés & traités comme Eſpagnols. La nobleſſe de cette origine ne leur a pas inſpiré cet éloignement invincible pour les occupations utiles, qui eſt ſi général dans leur nation. La plupart de ces hommes ſains, agiles & robuſtes, vivent ſur des plantations éparſes, & cultivent de leurs propres mains un terrein plus ou moins vaſte.

V. Fertilité du Chili, & ſon état actuel.

Ils ſont encouragés à ces louables travaux par un ciel toujours pur & toujours ſerein; par le climat le plus agréablement tempéré des deux hémiſpheres; ſur-tout par un ſol dont la fertilité étonne tous les voyageurs. Sur cette heureuſe terre, les récoltes de vin, de bled, d'huile, quoique aſſez négligemment préparées, ſont quadruples de celles que nous obtenons, avec toute notre activité & toutes nos lumieres. Aucun des fruits de l'Europe n'a dégénéré. Pluſieurs de nos ani-

maux ſe ſont perfectionnés, & les chevaux, en particulier, ont acquis une vîteſſe & une fierté que n'ont jamais eues les andalous dont ils deſcendent. La nature a pouſſé plus loin ſes faveurs encore. Elle a prodigué à cette région un excellent cuivre qui eſt utilement employé dans l'ancien & le Nouveau-Monde. Elle lui a donné de l'or.

Avant 1750, le fiſc n'avoit reçu aucune année, pour ſon vingtieme de ce précieux métal, au-delà de 50,220 l. A cette époque fut érigé dans la colonie un hôtel des monnoies. L'innovation eut des ſuites favorables. En 1771, le droit royal s'éleva à 200,032 l. 4 ſols; & il doit avoir beaucoup augmenté. L'alcavala & les douanes ne rendoient que 323,000 liv. & ils en rendent 1,080,000 liv. Ces diverſes branches de revenu ſont groſſies, depuis 1753, par la vente excluſive du tabac.

Auſſi le Chili n'a-t-il plus beſoin de puiſer dans les caiſſes du Pérou pour ſes dépenſes publiques. La plus conſidérable eſt l'entretien des troupes. Elle monte à 490,125 l. 12 ſ. pour la ſolde des mille fantaſſins, des deux cens quarante cavaliers, des deux compagnies d'Indiens affectionnés, qui, depuis 1754, forment l'état militaire du pays. Indépendamment de ces forces, diſperſées dans les isles de Jean Fernandez & de Chiloé, dans les ports de la Conception & de Valparayſo, ſur les frontieres des Andes, il y a dans Val-

Valdivia une garniſon particuliere de ſept cens quarante-ſix ſoldats qui coûte 655,437 l. 12 ſ. Ces moyens de défenſe ſeroient appuyés, s'il le falloit, par des milices très-nombreuſes. Peut-être la partie qui combattroit à pied ne ſeroit-elle que peu de réſiſtance, malgré les peines qu'on s'eſt depuis peu données pour l'exercer : mais il ſeroit raiſonnable d'attendre quelque vigueur des meilleurs hommes de cheval qui ſoient peut-être ſur le globe.

VI. Commerce du Chili avec les ſauvages, avec le Pérou & avec le Paraguay.

Le Chili a toujours eu des liaiſons de commerce avec les Indiens voiſins de ſa frontiere, avec le Pérou & le Paraguay.

Les ſauvages lui fourniſſoient principalement le *poncho*. C'eſt une étoffe de laine, quelquefois blanche & ordinairement bleue, d'environ trois aunes de long ſur deux de large. On y paſſe la tête par un trou pratiqué au milieu, & elle ſe déploie ſur toutes les parties du corps. Hors quelques cérémonies infiniment rares, les hommes, les femmes, les gens du commun, ceux d'une condition plus relevée ne connoiſſent pas d'autre vêtement. Il coûte depuis trente juſqu'à mille livres, ſelon la fineſſe plus ou moins grande de ſon tiſſu, & principalement ſelon les bordures plus ou moins élégantes, plus ou moins riches qu'on y ajoute. Ces peuples reçoivent en échange de petits miroirs, des quincailleries, quelques

autres objets de peu de valeur. Quelle que soit leur passion pour ces bagatelles, lorsqu'on les expose à leurs yeux avides, jamais ils ne sortiroient de leurs forêts & de leurs campagnes pour les aller chercher. Il faut les leur porter. Le marchand, qui veut entreprendre ce petit négoce, s'adresse d'abord aux chefs de famille, seuls dépositaires de l'autorité publique. Lorsqu'il a obtenu la permission de vendre, il parcourt les habitations, & donne indistinctement sa marchandise à tous ceux qui la demandent. Ses opérations finies, il annonce son départ, & tous les acheteurs s'empressent de lui livrer, dans le premier village où il s'est montré, les effets dont on est convenu. Jamais il n'y eut dans ces contrats la moindre infidélité. On donne au marchand une escorte qui l'aide à conduire jusqu'à la frontiere les draps & les troupeaux qu'il a reçus en paiement.

Ce n'est pas au fond des forêts; c'est au centre des sociétés policées qu'on apprend à mépriser l'homme & à s'en méfier. Si un de nos marchands, dans une de nos foires, distribuoit indistinctement ses effets, sans garantie, sans sûreté à tous ceux qui tendroient leurs mains pour les recevoir; croyez-vous qu'il en reparut un seul avec le prix de la chose qu'il auroit achetée? Ce que des hommes, sous l'empire de l'honneur & des loix religieuses & civiles, ne rougiroient pas de faire, un sauvage, affranchi de toute espe-

ce de contrainte, ne le fera pas. O honte de notre religion, de notre police & de nos mœurs !

Juſqu'en 1724, on vendit à ces ſauvages du vin & des eaux de-vie, dont ils ont la paſſion comme preſque tous les peuples. Dans leur ivreſſe, ils prenoient les armes; ils maſſacroient tous les Eſpagnols qu'ils rencontroient; ils dévaſtoient les champs de leur voiſinage. Il eſt bien rare que le corrupteur ne ſoit châtié lui-même par celui qu'il a corrompu. On en a fréquemment l'exemple dans les enfans envers les peres qui ont négligé leur éducation; dans les femmes envers leurs maris, lorſqu'ils ont de mauvaiſes mœurs; dans les eſclaves envers leurs maîtres; dans les ſujets envers les ſouverains négligens; dans les peuples aſſujettis envers les uſurpateurs. Nous avons porté nous-mêmes le châtiment des vices que nous avons ſemés dans l'autre hémiſphere. Nous l'avons porté chez nous & chez les peuples du Nouveau-Monde que nous avons ſubjugués : chez nous, par la multitude de beſoins factices que nous nous ſommes faits : chez eux, en cent manieres diverſes, entre leſquelles on peut compter l'uſage des liqueurs fortes que nous leur avons appris à connoître, & qui ſouvent leur a inſpiré une fureur artificielle qu'ils ont tournée contre nous. De quelque maniere qu'on s'y prenne, ſoit par la ſuperſtition, ſoit par le patriotiſme même, ſoit par

les breuvages ſpiritueux, on n'ôte point à l'homme ſa raiſon, ſans de fâcheuſes conſéquences. Si vous l'enivrez, quelle que ſoit ſon ivreſſe, ou elle ceſſera promptement, ou vous vous en trouverez mal.

L'ivrognerie, ou l'excès habituel des liqueurs fortes, eſt un vice groſſier & brutal qui ôte la vigueur à l'eſprit, & au corps une partie de ſes forces. C'eſt une breche faite à la loi naturelle qui défend à l'homme d'aliéner ſa raiſon, le ſeul avantage qui le diſtingue des autres animaux qui broutent avec lui autour du globe.

Ce déſordre, quoique toujours blâmable, ne l'eſt pas également par-tout, parce qu'il n'entraîne pas les mêmes inconvéniens dans toutes les régions. Généralement parlant, il rend furieux dans les pays chauds, & ſtupide ſeulement dans les pays froids. Il a donc fallu le réprimer avec plus de ſévérité ſous un climat que ſous un autre. Il eſt arrivé delà, que par-tout où s'eſt établi un gouvernement régulier, ce vice eſt devenu plus rare ſous l'équateur que vers le pole.

Il n'en eſt pas ainſi parmi les nations ſauvages. Celles du Midi, n'étant pas plus contenues que celles du Nord par le magiſtrat ou le préjugé, elles ſe ſont toutes livrées, avec une égale fureur, à leur paſſion pour les liqueurs fortes. Il eſt entré dans la politique des Européens de leur en fournir, ſoit pour les dépouiller, ſoit pour les aſſervir, ſoit

même pour les engager à quelques travaux utiles. Ces boiſſons n'ont été guere moins deſtructives de ces peuples que nos armes; & l'on ne peut s'empêcher de les placer au nombre des calamités, dont nous avons inondé cet autre hémiſphere.

Il faut louer l'Eſpagne d'avoir enfin renoncé à vendre aux ſauvages du Chili des vins & des eaux-de-vie. Ce trait de ſageſſe a viſiblement accru les liaiſons qu'on entretenoit avec eux : mais il n'eſt pas poſſible qu'elles deviennent de long-tems auſſi conſidérables que celles qu'on a avec le Pérou.

Le Chili fournit au Pérou des cuirs, des fruits ſecs, du cuivre, des viandes ſalées, des chevaux, du chanvre, des grains, & reçoit en échange du ſucre, du tabac, du cacao, de la fayance, pluſieurs articles fabriqués à Quito, & quelques objets de luxe arrivés d'Europe. C'étoit autrefois à la Conception, c'eſt maintenant à Valparayſo qu'abordent les navires expédiés de Callao, pour cette communication réciproquement utile. Durant près d'un ſiecle, aucun navigateur de ces mers paiſibles n'oſa perdre les terres de vue ; & alors ces voyages duroient une année entiere.

Un pilote de l'ancien monde, qui avoit enfin obſervé les vents, n'y employa qu'un mois. Il paſſa pour ſorcier. L'inquiſition, qui eſt ridicule par ſon ignorance quand elle n'eſt pas odieuſe par ſes fureurs, le fit arrê-

ter. Son journal le juſtifia. On y reconnut que, pour avoir le même ſuccès, il ne falloit que s'éloigner des côtes ; & cette méthode fut adoptée généralement.

Le Chili envoie au Paraguay des vins, des eaux-de-vie, des huiles & ſur-tout de l'or. On lui donne en paiement des mulets, de la cire, du coton, l'herbe du Paraguay, des nègres, & on lui donnoit beaucoup de marchandiſes de notre hémiſphere, avant que les négocians de Lima euſſent obtenu, par leur argent ou par leur crédit, que cette derniere branche de commerce ſeroit interdite. La communication des deux colonies ne ſe fait point par l'océan. On a jugé plus court, plus ſûr & même moins diſpendieux de ſe ſervir de la voie de terre, quoiqu'il y ait trois cens ſoixante-quatre lieues de Sant-Yago à Buenos-Aires, & qu'il en faille faire plus de quarante dans les neiges & les précipices des Cordelieres.

Si les rapports des deux établiſſemens viennent à ſe multiplier ou à s'étendre, ce ſera par le détroit de Magellan ou par le cap de Horn, qu'il faudra les entretenir. On a douté juſqu'ici laquelle des deux voies étoit la meilleure. Le problême paroît réſolu par les obſervations des derniers navigateurs. Ils ſe déclarent aſſez généralement pour le détroit où l'on trouve de l'eau, du bois, du poiſſon, des coquillages, mille plantes ſouveraines contre le ſcorbut, Mais cette préférence ne

doit avoir lieu que depuis ſeptembre juſqu'en mars, c'eſt-à-dire, dans les mois d'été. Durant les courts jours de l'hiver, il faudroit borner ſa marche à quelques heures, ou braver dans un canal le plus ſouvent étroit, la violence des vents, la rapidité des courans, l'impétuoſité des vagues avec une certitude morale du naufrage. Dans cette ſaiſon, il convient de préférer la mer ouverte & par conſéquent de doubler le cap de Horn.

Des combinaiſons d'une abſurdité palpable privèrent conſtamment le Chili de toute liaiſon directe avec l'Eſpagne. Le peu qu'il pouvoit conſommer de marchandiſes de notre hémiſphere lui venoient du Pérou, qui lui-même les recevoit difficilement & à grands frais par la voie de Panama. Son ſort ne changea pas même, lorſque la navigation du cap de Horn fut ſubſtituée à celle de l'iſthme de Darien; & ce ne fut que très-tard qu'il fut permis aux navires qui rangeoient ſes côtes pour arriver à Lima, d'y verſer quelques foibles parties de leurs cargaiſons. Un ſoleil plus favorable vient enfin de ſe lever ſur cette belle contrée. Depuis le mois de février 1778, il eſt permis à tous les ports de la métropole d'y faire à leur gré des expéditions. De grandes proſpérités doivent ſuivre cet heureux retour aux bons principes. Cette innovation aura la même influence ſur le Paraguay.

VII. Les Eſpagnols découvrent le Paraguay. Extravagance de leur conduite pendant un ſiecle.

C'eſt une vaſte région, bornée au Nord, par le Pérou & le Bréſil ; au Midi, par les terres Magellaniques ; au Levant, par le Bréſil ; au Couchant, par le Chili & le Pérou.

Le Paraguay doit ſon nom à un grand fleuve que tous les Géographes croyoient ſe former dans le lac des Xarayès. Les commiſſaires Eſpagnols & Portugais, chargés en 1751 de régler les limites des deux empires, furent bien étonnés de ſe rencontrer à la ſource de cette riviere, ſans avoir apperçu cet amas d'eau, qu'on diſoit immenſe. Ils vérifierent que ce qu'on avoit pris juſqu'alors pour un lac prodigieux, n'étoit qu'un terrein fort bas, couvert depuis le ſeixieme juſqu'au dix-neuvieme degré de latitude, dans la ſaiſon des pluies, par les inondations du fleuve. On ſait depuis cette époque que le Paraguay prend ſa ſource dans le plateau nommé Campo des Paracis, au treizieme degré de latitude méridionale ; & que vers le dix-huitieme, il communique par quelques canaux très-étroits avec deux grands lacs du pays des Chiquites.

Avant l'arrivée des Eſpagnols, cette région immenſe contenoit un grand nombre de nations, la plupart formées par un petit nombre de familles. Leurs mœurs devoient être les mêmes ; & quand il eût exiſté quelque différence dans leur caractere, les nuan-

ces n'en auroient pas été saisies par les stupides aventuriers qui, les premiers, ensanglanterent cette partie du Nouveau-Monde. La chasse, la pêche, les fruits sauvages, le miel qui étoit commun dans les forêts, quelques racines qui croissoient sans culture : c'étoit la nourriture de ces peuples. Pour trouver une plus grande abondance de ces productions, ils erroient perpétuellement d'une contrée à l'autre. Comme les Indiens n'avoient à porter que quelques vases de terre, & qu'ils trouvoient par-tout des branches d'arbres pour former des cabanes, ces émigrations n'entraînoient que peu d'embarras. Quoiqu'ils vécussent tous dans une indépendance absolue les uns des autres, la nécessité de se défendre leur avoit appris à lier leurs intérêts. Quelques individus se réunissoient sous la direction d'un conducteur de leur choix. Ces associations, plus ou moins nombreuses, selon la réputation & la qualité du chef, se dissipoient avec la même facilité qu'elles s'étoient formées.

La découverte du fleuve Paraguay, fut faite en 1515 par Diaz de Solis, grand pilote de Castille. Il fut massacré, avec la plupart des siens, par les sauvages, qui, pour éviter les fers qu'on leur préparoit, traiterent quelques années après de la même maniere les Portugais venus du Brésil.

Les deux nations rivales, également effrayées par ces revers, perdirent le Paraguay

de vue, & tournerent leur avarice d'un autre côté. Le hasard y ramena les Espagnols en 1526.

Sébastien Cabot, qui en 1496 avoit fait la découverte de Terre-Neuve pour l'Angleterre, là voyant trop occupée de ses affaires domestiques pour songer à former des établissemens dans le Nouveau-Monde, porta ses talens en Castille, où sa réputation le fit choisir pour une expédition brillante.

La Victoire, ce vaisseau fameux pour avoir fait le premier le tour du monde, & le seul de l'escadre de Magellan qui fût revenu en Europe, avoit rapporté des Indes Orientales beaucoup d'épiceries. L'avantage qu'on retira de leur vente, fit décider un nouvel armement, qui fut confié aux soins de Cabot. En suivant la route qui avoit été tenue dans le premier voyage, ce navigateur arriva à l'embouchure de la Plata. Soit qu'il manquât de vivres pour pousser plus loin, soit, comme il est plus vraisemblable, que ses équipages commençassent à se mutiner, il s'y arrêta. Il remonta même le fleuve, lui donna le nom de *la Plata*, parce que dans les dépouilles d'un petit nombre d'Indiens, mis inhumainement à mort, se trouverent quelques parures d'or ou d'argent; & bâtit une espece de fort à Rio-Tercero qui sort des montagnes du Tucuman. La résistance qu'opposoient les naturels du pays lui fit juger que, pour s'établir solidement, il falloit d'autres moyens

que ceux qu'il avoit ; &, en 1530, il prit la route de l'Eſpagne pour les aller ſolliciter. Ceux de ſes compagnons qu'il avoit laiſſés dans la colonie furent maſſacrés la plupart ; & le peu qui avoit échappé à des flèches ennemies, ne tarda pas à le ſuivre.

Des forces plus conſidérables, conduites par Mendoza, parurent ſur le fleuve en 1535 & jetterent les fondemens de Buenos-Aires. Bientôt on s'y vit réduit à mourir de faim, dans des paliſſades, ou à ſe vouer à une mort certaine, ſi l'on haſardoit d'en ſortir pour ſe procurer quelques ſubſiſtances. Le retour en Europe paroiſſoit la ſeule voie pour ſortir d'une ſituation ſi déſeſpérée : mais les Eſpagnols s'étoient perſuadés que l'intérieur des terres regorgeoit de mines ; & ce préjugé ſoutint leur conſtance. Ils abandonnerent un lieu où ils ne pouvoient plus reſter, & allerent fonder en 1536 l'Aſſomption, à trois cens lieues de la mer, toujours ſur les bords du fleuve. C'étoit s'éloigner viſiblement des ſecours de la métropole : mais, dans leurs idées, c'étoit s'approcher des richeſſes ; & leur avidité étoit encore plus grande que leur prévoyance.

Cependant, il falloit ſe réſoudre à périr, ou réuſſir à diminuer l'extrême averſion des ſauvages. Le mariage des Eſpagnols avec les Indiennes, parut propre à opérer ce grand changement, & l'on s'y détermina. De l'union des deux peuples, ſi étrangers l'un à

l'autre, ſortit la race des métis, qui, avec le tems, devint ſi commune dans l'Amérique méridionale. Ainſi le ſort des Eſpagnols, dans tous les pays du monde, eſt d'être un ſang mêlé. Celui des Maures coule encore dans leurs veines en Europe, & celui des ſauvages dans l'autre hémiſphere. Peut-être même ne perdent-ils pas à ce mêlange, s'il eſt vrai que les hommes gagnent, comme les animaux, à croiſer leurs races. Et plût au ciel qu'elles ſe fuſſent déja toutes fondues en une ſeule, qui ne conſervât aucun de ces germes d'antipathie nationale qui éterniſent les guerres & toutes les paſſions deſtructives! Mais la diſcorde ſemble naître d'elle-même entre des freres. Comment eſpérer que le genre-humain devienne jamais une famille, dont les enfans ſuçant à-peu-près le même lait, ne reſpirent plus la ſoif du ſang? Elle s'engendre; cette cruelle ſoif, elle croît & ſe perpétue avec la ſoif de l'or.

C'eſt cette paſſion honteuſe qui continuoit à rendre l'Eſpagnol cruel, même après les liens qu'il avoit formés. Il ſembloit punir les Indiens de ſa propre obſtination à chercher des métaux où il n'y en avoit pas. Le naufrage de pluſieurs navires qui périrent avec les troupes & les munitions dont ils étoient chargés, en voulant remonter trop haut dans le fleuve, ne put faire revenir d'une opiniâtreté funeſte, leur avarice ſi long-tems trompée. Il fallut des ordres réitérés de la métro-

pole pour les déterminer à rétablir Buenos-Aires.

Cette entrepriſe ſi néceſſaire étoit devenue facile. Les Eſpagnols, multipliés dans le Paraguay, étoient aſſez forts pour contenir ou pour détruire les peuples qui pouvoient la traverſer. Elle n'éprouva, comme on l'avoit prévu, que de légers obſtacles. Jean Ortis de Zarate l'exécuta en 1581, ſur un ſol abandonné depuis quarante ans. Quelques-unes des petites nations, qui étoient dans le voiſinage de la place, ſubirent le joug. Celles qui tenoient davantage à leur liberté, s'éloignerent pour s'éloigner encore à meſure que les établiſſemens de leurs oppreſſeurs acquéroient de l'accroiſſement. La plupart finirent par ſe réfugier au Chaco.

VIII. Ceux des Indiens qui ne veulent pas ſubir le joug de l'Eſpagne ſe réfugient au Chaco.

Ce pays, qui a deux cens cinquante lieues de long & cent cinquante de large, paſſe pour un des meilleurs de l'Amérique, & on le croit peuplé de cent mille ſauvages. Ils forment, comme dans les autres parties du Nouveau-Monde, un grand nombre de nations, dont quarante-ſix ou quarante-ſept ſont très-imparfaitement connues.

Pluſieurs rivieres traverſent cette contrée. La Pilcomayo, plus conſidérable que toutes les autres, ſort de la province de Charcas & ſe diviſe en deux branches, ſoixante-dix lieues avant de ſe perdre dans Rio de la Plata. Son

cours paroiſſoit la voie la plus convenable pour établir des liaiſons ſuivies entre le Paraguay & le Pérou. Ce ne fut cependant qu'en 1702, qu'on tenta de la remonter. Les peuples, qui en occupoient les rives, comprirent fort bien que tôt ou tard, ils ſeroient aſſervis, ſi l'expédition étoit heureuſe; & ils prévinrent ce malheur en maſſacrant tous les Eſpagnols qui en étoient chargés.

Dix-neuf ans après, les Jéſuites reprirent ce grand projet: mais après avoir avancé trois cens cinquante lieues, ils furent forcés de rétrograder, parce que l'eau leur manqua pour continuer leur navigation. On les blâma d'avoir fait le voyage dans les mois de ſeptembre, d'octobre & de novembre, qui ſont dans ces régions le tems de la ſéchereſſe; & perſonne ne parut douter que cette entrepriſe n'eût eu une iſſue favorable dans les autres ſaiſons de l'année.

Il faut que cette route de communication ait paru moins avantageuſe, ou ait offert de plus grandes difficultés qu'on ne l'avoit cru d'abord, puiſqu'on n'a fait depuis aucun nouvel effort pour l'ouvrir. Cependant le gouvernement n'a pas tout-à-fait perdu de vue le plan anciennement formé de dompter ces peuples. Après des fatigues incroyables & long-tems inutiles, quelques miſſionnaires ſont enfin parvenus à fixer trois mille de ces vagabonds, dans quatorze bourgades, dont ſept ſont placées ſur les frontieres du Tucu-

man, quatre du côté de Sainte-Croix de la Sierra, deux vers Taixa, & une seulement au voisinage de l'Assomption.

IX. Les Espagnols parviennent à fonder trois grandes provinces. Ce qui est propre à chacune d'elles.

Malgré les incursions fréquentes des habitans du Chaco & la rage de quelques autres peuplades moins nombreuses, l'Espagne est parvenue à former dans cette région trois grandes provinces.

Celle qu'on nomme Tucuman est unie, arrosée & saine. On y cultive avec le plus grand succès le coton & le bled que le pays peut consommer; & quelques expériences ont démontré que l'indigo, que les autres productions particulieres au Nouveau-Monde, y réussiroient aussi heureusement que dans aucun des établissemens qu'elles enrichissent depuis si long-tems. Ses forêts sont toutes remplies de miel. Il n'y a peut-être pas sur le globe de meilleurs pâturages. La plupart de ses bois sont d'une qualité supérieure. Il est en particulier un arbre désigné par le nom de quebracho qu'on prétend approcher de la dureté, de la pesanteur, de la durée du meilleur marbre. & qui à cause de la difficulté des transports est vendu, au Potosi, jusqu'à dix mille livres. La partie des Andes qui est de ce département, est abondante en or & en cuivre, on y a déja ouvert quelques mines.

Mais combien il faudroit de bras pour de-

mander à ce vaſte territoire les richeſſes qu'il renferme. Cependant ceux qui lui accordent le plus de population ne la font pas monter à plus de cent mille habitans, Eſpagnols, Indiens & nègres. Ils ſont réunis dans ſept bourgades dont Sant-Yago del Eſtero eſt la principale, ou diſtribués ſur des domaines épars dont quelques-uns ont plus de douze lieues d'étendue & comptent juſqu'à quarante mille bêtes à corne, juſqu'à ſix mille chevaux, ſans compter d'autres troupeaux moins remarquables.

La province, appellée ſpécialement Paraguay, eſt beaucoup trop humide, à cauſe des forêts, des lacs, des rivieres qui la couvrent. Auſſi, abſtraction faite des fameuſes miſſions du même nom qui ſont de ſon reſſort, n'y compte-t-on que cinquante-ſix mille habitans. Quatre cens ſeulement ſont à l'Aſſomption, ſa capitale. Deux autres bourgades, qui portent auſſi le nom de ville en ont moins encore. Quatorze peuplades, conduites ſur le même plan que celles des Guaranis, contiennent ſix mille Indiens. Tout le reſte vit dans les campagnes & y cultive du tabac, du coton, du ſucre qui ſont envoyés avec l'herbe du Paraguay à Buenos-Aires, d'où on tire en échange quelques marchandiſes arrivées d'Europe.

Cette contrée fut toujours expoſée aux incurſions des Portugais du côté de l'Eſt & à celles des ſauvages au Nord & à l'Oueſt.

Il falloit trouver le moyen de repouſſer des ennemis le plus ſouvent implacables. On conſtruiſit des forts; des terres furent deſtinées pour leur entretien; & chaque citoyen s'obligea à les défendre huit jours chaque mois. Ces arrangemens faits anciennement ſubſiſtent encore. Cependant, s'il ſe trouve quelqu'un à qui ce ſervice ne plaiſe pas ou auquel ſes occupations ne permettent pas de le faire, il peut s'en diſpenſer en payant depuis ſoixante francs juſqu'à cent francs ſelon ſa fortune.

Ce qui conſtitue aujourd'hui la province de Buenos-Aires, faiſoit originairement partie de celle du Paraguay. Ce ne fut qu'en 1621 qu'elle en fut détachée. La plus grande obſcurité fut long-tems ſon partage. Un commerce interlope, qu'après la pacification d'Utrecht, ouvrit avec elle l'établiſſement Portugais du Saint-Sacrement, & qui la mit à portée de former des liaiſons ſuivies avec le Chili & le Pérou, lui communiqua quelque mouvement. Les malheurs arrivés à l'eſcadre de Pizarre, chargée, en 1740, de défendre la mer du Sud contre les forces Britanniques, augmenterent ſa population & ſon activité. L'une & l'autre reçurent un nouvel accroiſſement des hommes entreprenans qui ſe fixerent dans cette contrée, lorſque les cours de Madrid & de Lisbonne entreprirent de fixer les limites trop long-tems incertaines de leur territoire. Enfin la guerre qu'en 1776 ſe

firent les deux puiſſances avec des troupes envoyées d'Europe, acheverent de donner une grande conſiſtance à la colonie.

Maintenant, les deux rives du fleuve, depuis l'océan juſqu'à Buenos-Aires, & depuis Buenos-Aires juſqu'à Santa-Fé, ſont, ou couvertes de nombreux troupeaux, ou aſſez bien cultivées. Le bled, le maïs, les fruits, les légumes, tout ce qui compoſe les beſoins ordinaires de la vie, excepté le vin & le bois, y croît dans une grande abondance.

X. De la capitale du Paraguay & des difficultés que doivent ſurmonter les navigateurs pour y arriver.

Buenos-Aires, chef-lieu de la province, réunit pluſieurs avantages. La ſituation en eſt ſaine & agréable. On y reſpire un air tempéré. Elle eſt régulierement bâtie. Ses rues ſont larges & formées par des maiſons extrêmement baſſes, mais toutes embellies par un jardin plus ou moins étendu. Les édifices publics & particuliers qui étoient tous de terre, il y a cinquante ans, ont acquis de la ſolidité, des commodités même, depuis qu'on ſait cuire de la brique & faire de la chaux. Le nombre des habitans s'élève à trente mille. Une fortereſſe, gardée par une garniſon de ſix à ſept cens hommes, défend un côté de la ville, & les eaux du fleuve environnent le reſte de ſon enceinte. Deux mille neuf cens quarante-trois miliciens, Eſpagnols, Indiens, nègres & mulâtres libres

ſont toujours en état de ſe joindre aux troupes régulieres.

La place eſt à ſoixante lieues de la mer. Les vaiſſeaux y arrivent par un fleuve qui manque de profondeur, qui eſt ſemé d'isles, d'écueils, de rochers, & où les tempêtes ſont beaucoup plus communes, beaucoup plus terribles que ſur l'océan. Ils ſont obligés de mouiller tous les ſoirs à l'endroit où ils ſe trouvent; & dans les jours les plus calmes, des pilotes les précedent, la ſonde à la main, pour leur indiquer la route qu'ils doivent ſuivre. Après avoir ſurmonté ces difficultés, il faut qu'ils s'arrêtent à trois lieues de la ville, qu'ils y débarquent leurs marchandiſes dans des bâtimens légers, qu'ils aillent ſe radouber & attendre leur cargaiſon à l'Incenada de Barragan, ſitué ſept ou huit lieues plus bas.

C'eſt une eſpece de village, formé par quelques cabanes, conſtruites avec du jonc, couvertes de cuirs & diſperſées ſans ordre. On n'y trouve ni magaſins, ni ſubſiſtances; & il n'eſt habité que par un petit nombre d'hommes indolens, dont on ne peut ſe promettre preſque aucun ſervice. L'embouchure d'une riviere, large de cinq à ſix mille toiſes, lui ſert de port. Il n'y a que les navires qui ne tirent pas plus de douze pieds d'eau qui puiſſent y entrer. Ceux qui ont beſoin de plus de profondeur ſont réduits à ſe réfugier derriere une pointe voiſine, où le mouillage

eſt heureuſement plus incommode que dangereux.

L'inſuffiſance de cet aſyle, fit bâtir, en 1726, quarante lieues au-deſſous de Buenos-Aires, la ville de Montevideo ſur une baie qui a deux lieues de profondeur. Une citadelle bien entendue la défend du côté de terre, & des batteries, judicieuſement placées, la protegent du côté du fleuve. Malheureuſement, on ne trouve que quatre ou cinq braſſes d'eau, & on eſt réduit à s'échouer. Cette néceſſité n'entraîne pas de grands inconvéniens pour les navires marchands : mais les vaiſſeaux de guerre dépériſſent vîte ſur cette vaſe & s'y arquent très-facilement. Des navigateurs expérimentés, auxquels la nature a donnés l'eſprit d'obſervation, ont remarqué qu'avec peu de travail & de dépenſe, on auroit pu faire au voiſinage un des plus beaux ports du monde, dans la riviere de Sainte-Lucie. Pour y réuſſir, il ne falloit que creuſer le banc de ſable qui en rend l'entrée difficile. Il faudra bien que la cour de Madrid s'arrête un peu plutôt, un peu plus tard à ce parti ; puiſque Maldonado, qui faiſoit tout ſon eſpoir, eſt maintenant reconnu pour un des plus mauvais havres qu'il y ait au monde.

XI. De l'herbe du Paraguay, la principale richeſſe de la colonie.

La plus riche production qui ſorte des trois provinces, c'eſt l'herbe du Paraguay.

C'eſt la feuille d'un arbre de grandeur moyenne, qui n'a été décrit ni obſervé par aucun botaniſte. Son goût approche de celui de la mauve, & ſa figure de celle de l'oranger. On la diviſe en trois claſſes. La premiere, nommée caacuys, eſt le bouton qui commence à peine à déployer ſes feuilles : elle eſt fort ſupérieure aux deux autres; mais elle ne ſe conſerve pas ſi long-tems, & il eſt difficile de la tranſporter au loin. La ſeconde, qui s'appelle caamini, eſt la feuille qui a acquis toute ſa grandeur, & dont on a tiré les côtes. Si les côtes y reſtent, c'eſt le caaguazu, qui forme la troiſieme eſpece. Les feuilles, après avoir été grillées, ſe conſervent dans des foſſes creuſées en terre & couvertes d'une peau de bœuf.

Les montagnes de Maracayu produiſent celles de ces feuilles qui ont le plus de réputation. L'arbre qui les fournit croît dans les fonds marécageux qui ſéparent les hauteurs. L'Aſſomption donna d'abord de la célébrité à une production qui faiſoit les délices des ſauvages. L'exportation qu'elle en fit, lui procura des richeſſes conſidérables. Cette proſpérité ne fut qu'un éclair. La ville perdit bientôt, dans le long trajet qu'il falloit faire, la plupart des Indiens de ſon territoire. Elle ne vit autour d'elle qu'un déſert; & il lui fallut renoncer à cette unique ſource de ſon opulence.

A ce premier entrepôt ſuccéda celui de

Villa-Rica, qui s'étoit approché trente-ſix lieues de la production. Il ſe réduiſit peu-à-peu à rien, par la même raiſon qui avoit fait tomber celui dont il avoit pris la place.

Enfin au commencement du ſiecle, fut bâti Cunuguati, à cent lieues de l'Aſſomption & au pied des montagnes de Maracayu. C'eſt aujourd'hui le grand marché de l'herbe du Paraguay : mais il lui eſt ſurvenu un concurrent qu'on ne devoit pas craindre.

Les Guaranis, qui ne cueilloient d'abord de cette herbe que ce qu'il en falloit pour leur conſommation, en ramaſſerent avec le tems pour en vendre. Cette occupation & la longueur du voyage les tenoient éloignés de leurs peuplades une grande partie de l'année. Pendant ce tems, ils manquoient tous d'inſtruction. Pluſieurs périſſoient par le changement de climat ou par la fatigue. Il y en avoit même, qui, rebutés par ce travail, s'enfuyoient dans des déſerts, où ils reprenoient leur premier genre de vie. D'ailleurs, les miſſions, privées de leurs défenſeurs, reſtoient expoſées aux irruptions de l'ennemi. C'étoit beaucoup trop de maux. Pour y remédier, les Jéſuites tirerent du Maracayu même des graines qu'ils ſemerent dans la partie de leur territoire, qui approchoit le plus de celui dont elles tiroient leur origine. Elles ſe développerent très-rapidement, & ne dégénérerent pas, au moins, d'une maniere ſenſible.

Le produit de ces plantations, joint à celui que le haſard donne ſeul ailleurs, eſt fort conſidérable. Une partie reſte dans les trois provinces. Le Chili & le Pérou en conſomment annuellement vingt-cinq mille quintaux, qui leur coûtent près de deux millions de livres.

Cette herbe, dans laquelle les Eſpagnols & les autres habitans de l'Amérique Méridionale trouvent tant d'agrément, & à laquelle ils attribuent un ſi grand nombre de vertus, eſt d'un uſage général dans cette partie du Nouveau-Monde. On la jette ſéchée & preſque en pouſſiere dans une coupe, avec du ſucre, du jus de citron & des paſtilles d'une odeur fort douce. L'eau bouillante qui eſt verſée par deſſus, doit être bue ſur le champ, pour ne pas donner à la liqueur le tems de noircir.

XII. Liaiſons du Paraguay avec les contrées limitrophes & avec l'Eſpagne.

L'herbe du Paraguay eſt indifférente à l'Europe qui n'en conſomme point ; & nous ne prenons pas plus d'intérêt au commerce que fait cette région de ſes excellentes mules dans les autres contrées du Nouveau-Monde.

Cet animal utile eſt très-multiplié ſur le territoire de Buenos-Aires. Les habitans du Tucuman y portent des bois de conſtruction & de la cire, qu'ils échangent chaque année contre ſoixante mille mulets de deux ans,

qui chacun ne coûtoit pas autrefois trois livres, mais qu'il faut payer huit ou dix aujourd'hui. On les tient quatorze mois dans les pâturages de Cordoue, huit dans ceux de Salta ; & par des routes de ſix cens, de ſept cens, de neuf cens lieues, ils ſont conduits en troupeaux de quinze cens ou de deux mille dans le Pérou, où on les vend près d'Oruro, de Cuſco, de Guanca-Velica, depuis ſoixante-dix juſqu'à cent livres, ſuivant le plus ou le moins d'éloignement.

Le Tucuman livre d'ailleurs au Potoſi ſeize ou dix-huit mille bœufs & quatre ou cinq mille chevaux, nés & élevés ſur ſon propre territoire. Ce ſol fourniroit vingt fois davantage des uns & des autres, s'il étoit poſſible de leur trouver quelque débouché.

Une connoiſſance qui ſera peut-être moins indifférente pour nos négocians, c'eſt la route que prennent les cargaiſons qu'ils envoient dans cette partie de l'autre hémiſphere.

Il y a rarement quelque communication entre les bourgades ſemées de loin en loin ſur cette région. Outre qu'on ne l'entretiendroit pas ſans de grandes fatigues, ſans de grands dangers, elle ſeroit de peu d'utilité à des hommes qui n'ont rien ou preſque rien à s'offrir, rien ou preſque rien à ſe demander. Buenos-Aires ſeule avoit un grand intérêt à trouver des débouchés pour les marchandiſes d'Europe qui lui arrivoient, tantôt ouvertement, tantôt en fraude ; & elle parvint à ouvrir

ouvrir un commerce assez régulier avec le Chili & avec le Pérou. Originairement, les caravanes, qui formoient ces liaisons, employoient le secours de la bousſole pour se conduire dans les vastes déserts qu'il leur falloit traverser : mais, avec le tems, on est parvenu à se passer de cet instrument si nécessaire pour d'autres usages bien plus importans.

Des charriots partent maintenant de Buenos-Aires pour leur destination respective. Plusieurs se joignent pour être en état de résister aux nations sauvages qui les attaquent souvent dans leur marche. Tous sont trainés par quatre bœufs, portent cinquante quintaux & font sept lieues par jour. Ceux qui prennent la route du Pérou s'arrêtent à Juguy, après avoir parcouru quatre cens soixante-sept lieues ; & ceux qui sont destinés pour le Chili n'en ont que deux cens soixante quatre à faire pour gagner Mendoza. Les premiers reçoivent quatre piastres ou 21 livres 8 sols par quintal, & les seconds un prix proportionné à l'espace qu'ils ont parcouru. Un troupeau de bêtes à poil & à corne suit toujours ces voitures. Les chevaux sont montés par ceux des voyageurs que le charriot ennuie ou fatigue ; les bœufs doivent servir pour la nourriture & pour le renouvellement des attelages.

L'an 1764 fut l'époque heureuse d'une autre institution utile. Le ministere avoit

pris enfin le parti d'expédier tous les deux mois de la Corogne un paquebot pour Buenos-Aires. C'étoit un entrepôt d'où il s'agiſſoit de faire arriver les lettres & les paſſagers dans toutes les poſſeſſions Eſpagnoles de la mer du Sud. Le trajet étoit de neuf cens quarante-ſix lieues juſqu'à Lima, de trois cens ſoixante-quatre juſqu'à Sant-Yago; & des déſerts immenſes occupoient une grande partie de ce vaſte eſpace. Un homme actif & intelligent vint cependant à bout d'établir une poſte réguliere de la capitale du Paraguay aux capitales du Pérou & du Chili, au grand avantage des trois colonies & par conſéquent de la métropole.

Le Paraguay envoie à l'Eſpagne pluſieurs objets plus ou moins importans ; mais ils y ont été tous apportés des contrées limitrophes. De ſes propres domaines, le pays ne fournit que des cuirs.

Lorſqu'en 1539 les Eſpagnols abandonnerent Buenos-Aires pour remonter le fleuve, ils laiſſerent dans les campagnes voiſines quelques bètes à corne qu'ils avoient amenées de leur patrie. Elles ſe multiplierent tellement, que perſonne ne daigna ſe les approprier, lorſqu'on rétablit la ville. Dans la ſuite, il parut utile de les aſſommer pour en vendre la peau à l'Europe. La maniere dont on s'y prend eſt remarquable.

Pluſieurs chaſſeurs ſe rendent à cheval

dans les plaines où ils ſavent qu'il y a le plus de bœufs ſauvages. Ils pourſuivent chacun le leur & lui coupent le jarret avec un long bâton, armé d'un fer taillé en croiſſant & bien aiguiſé. Cet animal abattu, ſon vainqueur en pourſuit d'autres qu'il abat de même. Après quelques jours d'un exercice ſi violent, les chaſſeurs retournent ſur leurs pas, retrouvent les taureaux qu'ils ont terraſſés, les écorchent, en prennent la peau, quelquefois la langue ou le ſuif, & abandonnent le reſte à des chiens ſauvages ou à des vautours.

Les cuirs étoient originairement à ſi bon marché, qu'ils ne coûtoient que deux livres, quoique les acheteurs rebutâſſent ceux qui avoient la plus légere imperfection, parce qu'ils devoient le même impôt que ceux qui étoient les mieux conditionnés. Avec le tems, le nombre en diminua tellement qu'il fallut donner 43 liv. 4 ſols pour les grands, 37 liv. 16 ſ. pour les médiocres & 32 liv. 8 ſ. pour les petits. Le gouvernement, qui voyoit avec regret ſe réduire peu-à-peu à rien cette branche de commerce, défendit de tuer les jeunes taureaux. Quelques citoyens actifs réunirent un grand nombre de géniſſes dans des parcs immenſes; & depuis ces innovations, les cuirs qui ſont tous en poil & qui peſent depuis vingt juſqu'à cinquante livres, ont baiſſé d'environ un tiers. Tous doivent au fiſc onze livres.

Depuis 1748 jusqu'en 1753, l'Espagne reçut, par an, de cette colonie 8,752,065 livres. L'or entra dans cette somme pour 1,514,705 liv.; l'argent pour 3,780,000 l.; & les productions pour 3,447,360 liv. Le dernier article fut formé par trois cens quintaux de laine de vigogne, qui produisirent 207,360 livres, & par cent cinquante mille cuirs qui rendirent 3,240,000 livres. Tout étoit pour le commerce, rien n'appartenoit au gouvernement.

La métropole ne doit pas tarder à voir couler de cette région, dans son sein, des valeurs nouvelles; & parce que la colonie du Saint-Sacrement, par où s'écouloient les richesses, est sortie des mains des Portugais; & parce que le Paraguay a reçu une existence plus considérable que celle dont il jouissoit.

XIII. Innovation heureuse, qui doit améliorer le sort du Paraguay.

L'empire immense que la Castille avoit fondé dans l'Amérique Méridionale fut longtems subordonné à un chef unique. Les parties éloignées du centre de l'autorité étoient alors nécessairement abandonnées aux caprices, à l'inexpérience, à la rapacité d'une foule de tyrans subalternes. Aucun Espagnol, aucun Indien n'avoit la folie de faire des milliers de lieues pour aller réclamer une justice qu'il étoit presque sûr de ne pas obtenir. La force de l'habitude, qui étouffe si souvent le cri

de la raiſon & qui gouverne encore plus abſolument les états que les individus, empêchoit qu'on n'ouvrît les yeux ſur le principe certain de tant de calamités. La confuſion devint, à la fin, ſi générale, que ce qu'on appelle le nouveau royaume de Grenade fut détaché, en 1718, de cette giganteſque domination. Elle reſtoit encore beaucoup trop étendue; & le miniſtere l'a de nouveau reſtreinte, en 1776, en formant d'une partie du dioceſe de Cuſco, de tout celui de la Paz, de l'archevêché de la Plata, des provinces de Santa-Crux de la Sierra, de Cuyo, du Tucuman, du Paraguay une autre vice-royauté, dont le ſiege eſt à Buenos-Aires. Le gouvernement ne tardera pas, ſans doute, à régler le ſort de ces ſingulieres miſſions, que les louanges de ſes panégyriſtes, que les ſatyres de ſes détracteurs rendirent également célebres.

XIV. Principes ſur leſquels les Jéſuites fonderent leurs miſſions du Paraguay.

On dévaſtoit l'Amérique depuis un ſiecle, lorſque les Jéſuites y porterent cette infatigable activité, qui les avoit fait ſi ſingulierement remarquer dès leur origine. Ces hommes entreprenans ne pouvoient pas rappeller du tombeau les trop nombreuſes victimes qu'une aveugle férocité y avoit malheureuſement plongées; ils ne pouvoient pas arracher aux entrailles de la terre les timides Indiens que l'avarice des conquérans y faiſoit

tous les jours deſcendre. Leur tendre ſollicitude ſe tourna vers les ſauvages que leur vie errante avoit juſqu'alors ſouſtraits au glaive, à la tyrannie. Le plan étoit de les tirer de leurs forêts & de les raſſembler en corps de nation, mais loin des lieux habités par les oppreſſeurs du nouvel hémiſphere. Un ſuccès, plus ou moins grand, couronna ces vues dans la Californie, chez les Moxos, parmi les Chiquites, ſur l'Amazone & dans quelques autres contrées. Cependant, aucune de ces inſtitutions ne jetta un auſſi grand éclat que celle qui fut formée dans le Paraguay; parce qu'on lui donna pour baſe les maximes que ſuivoient les incas dans le gouvernement de leur empire & dans leurs conquêtes.

Les deſcendans de Manco-Capac ſe rendoient ſur leurs frontieres avec des armées qui ſavoient du moins obéir, combattre enſemble, ſe retrancher; & qui avec des armes offenſives, meilleures que celles des ſauvages, avoient des boucliers & des armes défenſives que leurs ennemis n'avoient pas. Ils propoſoient à la nation qu'ils vouloient ajouter à leur domaine d'adopter leur religion, leurs loix & leurs mœurs. Ces invitations étoient ordinairement rejettées. De nouveaux députés, plus preſſans que les premiers, étoient envoyés. Quelquefois on les maſſacroit, & on fondoit inopinément ſur ceux qu'ils repréſentoient. Les troupes provoquées avoient aſſez généralement la ſupé-

riorité : mais elles s'arrêtoient au moment de la victoire & traitoient leurs prisonniers avec tant de douceur, qu'ils alloient faire aimer de leurs compagnons un vainqueur humain. Il n'arriva guere qu'une armée Péruvienne attaquât la premiere ; & il arriva souvent qu'après avoir vu ses soldats massacrés, qu'après avoir éprouvé la perfidie des barbares, l'inca ne permettoit pas encore les hostilités.

Les Jésuites, qui n'avoient point d'armées se bornerent à la persuasion. Ils s'enfonçoient dans les forêts pour chercher des sauvages ; & ils les déterminerent à renoncer à leurs habitudes, à leurs préjugés, pour embrasser une religion à laquelle ces peuples ne comprenoient rien, & pour goûter les douceurs de la société qu'ils ne connoissoient pas.

Les incas avoient encore un avantage sur les Jésuites, c'est la nature de leur culte qui parloit aux sens. Il est plus aisé de faire adorer le soleil, qui semble révéler lui-même sa divinité aux mortels, que de leur persuader nos dogmes & nos mysteres inconcevables. Aussi les missionnaires eurent-ils la sagesse de civiliser, jusqu'à un certain point, les sauvages, avant de penser à les convertir. Ils n'essayerent d'en faire des chrétiens, qu'après en avoir fait des hommes. A peine les eurent-ils assemblés, qu'ils les firent jouir de tous les biens qu'on leur avoit promis. Ils leur firent embrasser le christianisme, quand, à force de

les rendre heureux, ils les avoient rendus dociles.

La diviſion des terres en trois parts, pour les temples, pour le public & pour les particuliers; le travail pour les orphelins, les vieillards & les ſoldats; le prix accordé aux belles actions; l'inſpection ou la cenſure des mœurs; le reſſort de la bienveillance; les fêtes mêlées aux travaux; les exercices militaires; la ſubordination; les précautions contre l'oiſiveté, le reſpect pour la religion & les vertus: tout ce qu'on admiroit dans la législation des incas ſe retrouva au Paraguay ou y fut même perfectionné.

Les incas & les Jéſuites avoient également établi un ordre qui prévenoit les crimes & diſpenſoit des punitions. Rien n'étoit ſi rare au Paraguay que les délits. Les mœurs y étoient belles & pures par des moyens encore plus doux qu'au Pérou. Les loix avoient été ſéveres dans cet empire; elles ne le furent pas chez les Guaranis. On n'y craignoit pas les châtimens; on n'y craignoit que ſa conſcience.

A l'exemple des incas, les Jéſuites avoient établi le gouvernement théocratique; mais avec un avantage particulier à la religion chrétienne: c'étoit la confeſſion. Dans le Paraguay, elle conduiſoit le coupable aux pieds du magiſtrat. C'eſt-là que, loin de pallier ſes crimes, le repentir le lui faiſoit aggraver. Au lieu d'éluder ſa peine, il venoit la demander

à genoux. Plus elle étoit ſévere & publique, plus elle rendoit le calme à la conſcience. Ainſi le châtiment qui, par-tout ailleurs, effraie les coupables, faiſoit ici leur conſolation, en étouffant les remords par l'expiation. Les peuples du Paraguay n'avoient point de loix civiles, parce qu'ils ne connoiſſoient point de propriété; ils n'avoient point de loix criminelles, parce que chacun s'accuſoit & ſe puniſſoit volontairement : toutes leurs loix étoient des préceptes de religion. Le meilleur de tous les gouvernemens, s'il étoit poſſible qu'il ſe maintînt dans ſa pureté, ſeroit la théocratie : mais il faudroit que la religion n'inſpirât que les devoirs de la ſociété; n'appellât crime, que ce qui bleſſe les droits naturels de l'humanité; ne ſubſtituât pas, dans ces préceptes, des prieres aux travaux, de vaines cérémonies de culte à des œuvres de charité, des ſcrupules à des remords fondés. Il n'en étoit pas tout-à-fait ainſi au Paraguay. Les miſſionnaires Eſpagnols y avoient beaucoup trop porté leurs idées, leurs uſages monaſtiques. Cependant, peut-être ne fit-on jamais autant de bien aux hommes, avec ſi peu de mal.

Il y eut plus d'arts & de commodités dans les républiques des Jéſuites qu'il n'y en avoit dans Cuſco même, & il n'y eut pas plus de luxe. L'uſage de la monnoie y étoit même ignoré. L'horloger, le tiſſerand, le ſerrurier, le tailleur dépoſoient leurs ouvrages dans des

magasins publics. On leur donnoit tout ce qui leur étoit nécessaire : le laboureur avoit travaillé pour eux. Les religieux instituteurs veilloient sur les besoins de tous avec des magistrats élus par le peuple même.

Il n'y avoit point de distinction entre les états ; & c'est la seule société sur la terre où les hommes aient joui de cette égalité qui est le second des biens : car la liberté est le premier.

Les incas & les Jésuites ont fait également respecter la religion par la pompe & l'appareil imposant du culte public. Les temples du soleil étoient aussi bien construits, aussi bien ornés que le permettoit l'imperfection des arts & des matériaux. Les églises du Paraguay sont réellement fort belles. Une musique qui alloit au cœur, des cantiques touchans, des peintures qui parloient aux yeux, la majesté des cérémonies, tout attiroit, tout retenoit les Indiens dans ces lieux sacrés, où le plaisir se confondoit pour eux avec la piété.

XV. Pourquoi les hommes ne se sont-ils que peu multipliés dans ces célebres missions ?

Il semble que les hommes auroient dû se multiplier extrêmement sous un gouvernement où nul n'étoit oisif, n'éteit excédé de travail ; où la nourriture étoit saine, abondante, égale pour tous les citoyens sainement vêtus, logés commodément : où les vieillards, les veuves, les orphelins, les malades avoient des secours inconnus sur le reste de la terre :

où tout le monde ſe marioit par choix, ſans intérêt, & où la multitude des enfans étoit une conſolation, ſans pouvoir être une charge: où la débauche inſéparable de l'oiſiveté qui corrompt l'opulence & la miſere ne hâtoit jamais le terme de la vie humaine: où rien n'irritoit les paſſions factices & ne contrarioit les paſſions réglées par la raiſon & par la nature: où l'on jouiſſoit des avantages du commerce, ſans être expoſé à la contagion des vices du luxe: où des magaſins abondans, des ſecours gratuits entre des nations confédérées par la fraternité d'une même religion, étoient une reſſource aſſurée contre la diſette qu'amenoient l'inconſtance & l'intempérie des ſaiſons: où la vengeance publique ne fut jamais dans la triſte néceſſité de condamner un ſeul criminel à la mort, à l'ignominie, à des peines de quelque durée: où l'on ignoroit juſqu'au nom d'impôt & de procès, deux terribles fléaux qui travaillent par-tout l'eſpece humaine. Un tel pays devoit être, ce ſemble, le plus peuplé de la terre. Cependant il ne l'étoit pas.

Cette domination, commencée en 1610, s'étend depuis le Parana qui ſe jette dans le Paraguay ſous le vingtieme degré de latitude méridionale, juſqu'à l'Uruguay, qui ſe perd dans le même fleuve vers le trente-quatrieme degré de latitude. Sur les bords de ces deux grandes rivieres qui deſcendent des montagnes voiſines du Bréſil, dans les plaines qui

ſéparent ces rivieres, les Jéſuites avoient formé dès l'an 1676 vingt-deux peuplades dont on ignore la population. En 1702, on y en comptoit vingt-neuf compoſées de vingt-deux mille ſept cens ſoixante & une familles qui avoient quatre-vingt-neuf mille quatre cens quatre-vingt-onze têtes. Aucun monument d'une foi certaine ne porta jamais le nombre des bourgades au-deſſus de trente-deux, ni celui de leurs habitans au-deſſus de cent vingt-un mille cent ſoixante-huit.

On ſoupçonna long-tems les religieux inſtituteurs de diminuer la liſte de leurs ſujets, pour priver l'Eſpagne du tribut auquel ces peuples s'étoient librement ſoumis; & la cour de Madrid montra ſur cela quelques inquiétudes. Des recherches exactes diſſiperent ce ſoupçon auſſi injurieux que mal fondé. Etoit-il vraiſemblable qu'une compagnie, dont la gloire fut toujours l'idole, ſacrifiât à un intérêt obſcur & bas, un ſentiment de grandeur proportionné à la majeſté de l'édifice qu'elle élevoit avec tant de ſoins & de travaux?

Ceux qui connoiſſoient aſſez le génie de la ſociété, pour ne la pas calomnier ſi groſſierement, répandoient que les Guaranis ne ſe multiplioient pas, parce qu'on les faiſoit périr dans les travaux des mines. Cette accuſation, intentée il y a plus d'un ſiecle, ſe perpétua par une ſuite de l'avarice, de l'envie, de la malignité qui l'avoient formée. Plus

le miniſtere Eſpagnol fit chercher cette ſource de richeſſes, plus il ſe convainquit que c'étoit une chimere. Si les Jéſuites avoient découvert de pareils tréſors, ils ſe ſeroient bien gardés de faire ouvrir cette porte à tous les vices qui auroient bientôt déſolé leur empire & ruiné leur puiſſance.

L'oppreſſion d'un gouvernement monacal dut, ſelon d'autres, arrêter la population des Guaranis. Mais l'oppreſſion n'eſt que dans les travaux & dans les tributs forcés; dans les levées arbitraires, ſoit d'hommes, ſoit d'argent, pour compoſer des armées & des flottes deſtinées à périr; dans l'exécution violente des loix impoſées ſans le conſentement des peuples & contre la réclamation des magiſtrats; dans la violation des privileges publics & l'établiſſement des privileges particuliers; dans l'incohérence des principes d'une autorité qui ſe diſant établie de Dieu par l'épée, veut tout prendre avec l'une & tout ordonner au nom de l'autre, s'armer du glaive dans le ſanctuaire, & de la religion dans les tribunaux. Voilà l'oppreſſion. Jamais elle n'eſt dans une ſoumiſſion volontaire des eſprits, ni dans la pente & le vœu des cœurs, en qui la perſuaſion opere & précède l'inclination, qui ne font que ce qu'ils aiment à faire & n'aiment que ce qu'ils font. C'eſt-là ce doux empire de l'opinion, le ſeul peut-être qu'il ſoit permis à des hommes d'exercer ſur des hommes; parce qu'il rend

heureux ceux qui s'y abandonnent. Tel fut, ſans doute, celui des Jéſuites au Paraguay, puiſque des nations entieres venoient d'elles-mêmes s'incorporer à leur gouvernement, & qu'on ne vit pas une ſeule de leurs peuplades ſecouer le joug. On n'oſeroit dire que cinquante miſſionnaires euſſent pu forcer à l'eſclavage cent mille Indiens, qui pouvoient, ou maſſacrer leurs paſteurs ou s'enfuir dans des déſerts. Cet étrange paradoxe révolteroit également les eſprits foibles & les eſprits audacieux.

Quelques perſonnes ſoupçonnerent que les Jéſuites avoient répandu dans leurs peuplades cet amour du célibat, auquel les ſiecles de barbarie attacherent parmi nous une ſorte de vénération qui n'eſt pas encore généralement tombée, malgré les réclamations continuelles de la nature, de la raiſon, de la ſociété. Rien n'étoit plus éloigné de la vérité. Ces miſſionnaires ne donnerent pas ſeulement à leurs néophites l'idée d'une ſuperſtition à laquelle le climat apportoit des obſtacles inſurmontables, & qui auroit ſuffi pour décrier & faire déteſter leurs meilleures inſtitutions.

Nos politiques crurent voir dans le défaut de propriété un obſtacle inſurmontable à la population des Guaranis. On ne ſauroit douter que la maxime, qui nous fait regarder la propriété comme la ſource de la multiplication des hommes & des ſubſiſtances, ne ſoit une vérité inconteſtable. Mais tel eſt le ſort

des meilleures institutions, que nos erreurs parviennent presque à les détruire. Sous la loi de la propriété, quand elle est jointe à la cupidité, à l'ambition, au luxe, à une multitude de besoins factices, à mille autres désordres qui prennent naissance dans les vices de nos gouvernemens; les bornes de nos possessions, tantôt beaucoup trop resserrées, tantôt beaucoup trop étendues, arrêtent tout-à-la-fois la fécondité de nos terres & celle de notre espece. Ces inconvéniens n'existoient point dans le Paraguay. Tous y avoient une subsistance assurée; tous y jouissoient par conséquent des grands avantages du droit de propriété, sans pourtant avoir proprement ce droit. Ce ne fut donc pas précisément parce qu'ils en étoient privés que la population ne fit pas chez eux de grands progrès

Un écrivain mercenaire ou aveuglé par sa haîne n'a pas craint de publier depuis peu à la face de l'univers que le terrein occupé par les Guaranis ne pouvoit nourrir que le nombre d'hommes qui y existoit, & que plutôt que de les rapprocher des Espagnols leurs missionnaires avoient eux-mêmes arrêté la population. Ils persuadoient, nous dit-on, à leurs néophites de laisser périr leurs enfans qui feroient autant de prédestinés & de protecteurs. Homme ou démon, qui que tu fois, as-tu réfléchi sur l'atrocité, sur l'extravagance de ton accusation? As-tu compris l'insulte que tu faisois à tes maîtres, à tes conci-

toyens, en comptant obtenir leur faveur ou leur eſtime par ces noirceurs? Combien il faudroit que ta nation fût déchue de la nobleſſe, de la généroſité de ſon caractere, ſi elle ne partageoit ici mon indignation!

Aux chimeres qui viennent d'être combattues, tâchons de ſubſtituer des cauſes vraies ou vraiſemblables.

D'abord, les Portugais de Saint-Paul détruiſirent en 1631 les douze ou treize peuplades, formées dans la province de Guayra, limitrophe du Bréſil. Ces brigands qui n'étoient qu'au nombre de deux cens ſoixante-quinze ne purent, il eſt vrai, amener que neuf cens des vingt-deux mille Guaranis qui compoſoient cet établiſſement naiſſant: mais le glaive & la miſere en détruiſirent beaucoup. Pluſieurs reprirent la vie ſauvage. A peine en arriva-t-il douze mille ſur les bords du Parana & de l'Uruguay où l'on avoit réſolu de les fixer.

La paſſion qu'avoient les dévaſtateurs de faire des eſclaves ne fut pas étouffée par cette émigration. Ils pourſuivirent leur timide proie dans ſon nouvel aſyle, & devoient avec le tems, tout diſperſer, tout mettre aux fers, ou tout égorger, à moins qu'on ne donnât aux Indiens des armes pareilles à celles de leurs aggreſſeurs.

C'étoit une propoſition délicate à faire. L'Eſpagne avoit pour maxime de ne pas introduire l'uſage des armes à feu parmi les an-

ciens habitans de cet autre hémiſphere, dans la crainte qu'ils ne ſe ſerviſſent un jour de ces foudres pour recouvrer leurs premiers droits. Les Jéſuites applaudiſſoient à cette défiance néceſſaire avec des nations dont la ſoumiſſion étoit forcée : mais ils la jugeoient inutile avec des peuples librement attachés aux rois catholiques par des liens ſi doux, qu'ils ne pouvoient être jamais tentés de les dénouer. Les raiſons ou les inſtances de ces miſſionnaires triompherent des oppoſitions & des préjugés. En 1639, on accorda des fuſils aux Guaranis; & cette faveur les délivra pour toujours du plus grand des dangers qu'ils pouvoient courir.

D'autres cauſes plus obſcures de deſtruction remplacerent celle-là. L'uſage s'établit d'envoyer annuellement à deux, à trois cens lieues de leurs frontieres une partie des bourgades cueillir l'herbe du Paraguay, pour laquelle on leur connoiſſoit une paſſion inſurmontable. Dans ces longues & pénibles courſes, pluſieurs périſſoient de faim & de fatigue. Quelquefois durant leur abſence des ſauvages errans dévaſtoient des plantations privées de la plupart de leurs défenſeurs. Ces vices étoient à peine corrigés, qu'une nouvelle calamité affligea les miſſions.

Un malheureux haſard y porta la petite-vérole, dont les poiſons furent encore plus meurtriers dans cette contrée que dans le reſte du Nouveau-Monde. Cette contagion ne diminua point, & continua à entaſſer vic-

time ſur victime ſans interruption. Les Jéſuites ignorerent-ils les ſalutaires effets de l'inoculation ſur les bords de l'Amazone, ou ſe refuſerent-ils par ſuperſtition à une pratique dont les avantages ſont ſi bien prouvés ?

Après tout, ce fut le climat qui arrêta ſurtout la population des Guaranis. Le pays qu'ils occupoient, principalement ſur le Parana ; étoit chaud, humide, ſans ceſſe couvert de brouillards épais & immobiles. Ces vapeurs y verſoient dans chaque ſaiſon des maladies contagieuſes. Les inclinations des habitans aggravoient ces fléaux. Héritiers de la voracité que leurs peres avoient apportée du fond des forêts, ils ſe nourriſſoient de fruits verds, ils mangeoient les viandes preſque crues, ſans que ni la raiſon, ni l'autorité, ni l'expérience puſſent déraciner ces habitudes invétérées. De cette maniere, la maſſe du ſang, altérée par l'air & les alimens, ne pouvoit pas former des familles nombreuſes, ni des générations de quelque durée.

XVI. Examen des reproches faits aux Jéſuites touchant les miſſions.

Pour aſſurer la félicité des Guaranis, en quel nombre qu'ils fuſſent ou qu'ils puſſent être, leurs inſtituteurs avoient originairement réglé avec la cour de Madrid, que ces peuples ne ſeroient jamais employés aux travaux des mines, ni aſſervis à aucune corvée. Bientôt cette premiere ſtipulation leur parut inſuffiſante au repos des nouvelles républi-

ques. Ils firent décider que tous les Eſpagnols en ſeroient exclus, ſous quelque dénomination qu'ils ſe préſentaſſent. On prévoyoit que s'ils y étoient admis comme négocians ou même comme voyageurs, ils rempliroient de troubles ces lieux paiſibles, & y porteroient le germe de toutes les corruptions. Ces meſures bleſſerent d'autant plus profondément des conquérans avides & deſtructeurs, qu'elles avoient l'approbation des ſages. Leur reſſentiment éclata par des imputations qui avoient un fondement apparent & peut-être réel.

Les miſſionnaires faiſoient le commerce pour la nation. Ils envoyoient à Buenos-Ayres de la cire, du tabac, des cuirs, des cotons en nature & filés, principalement l'herbe du Paraguay. On recevoit en échange des vaſes & des ornemens pour les temples; du fer, des armes, des quincailleries, quelques marchandiſes d'Europe que la colonie ne fabriquoit pas; des métaux deſtinés au paiement du tribut que devoient les Indiens mâles depuis vingt juſqu'à cinquante ans. Autant qu'il eſt poſſible d'en juger à travers les épais nuages qui ont continuellement enveloppé ces objets, les beſoins de l'état n'abſorboient pas le produit entier de ſes ventes. Ce qui reſtoit étoit détourné au profit des Jéſuites. Auſſi furent-ils traduits au tribunal des quatre parties du monde comme une ſociété de marchands qui, ſous le voile de la re-

ligion, n'étoient occupés que d'un intérêt ſordide.

Ce reproche ne pouvoit pas tomber ſur les premiers fondateurs du Paraguay. Les déſerts qu'ils parcouroient ne produiſoient ni or, ni denrées. Ils n'y trouverent que des forêts, des ſerpens, des marais; quelquefois la mort ou des tourmens horribles, & toujours des fatigues exceſſives. Ce qu'il leur en coûtoit de ſoins, de travaux, de patience pour faire paſſer les ſauvages d'une vie errante à l'état ſocial, ne ſe peut comprendre. Jamais ils ne ſongerent à s'approprier le produit d'une terre qui cependant, ſans eux, n'auroit été habitée que par des bêtes féroces. Vraiſemblablement, leurs ſucceſſeurs eurent des vues moins nobles & moins pures. Vraiſemblablement, ils chercherent un accroiſſement de fortune & de puiſſance, où ils ne devoient voir que la gloire du chriſtianiſme, que le bien de l'humanité. Ce fut, ſans doute, un grand crime de voler les peuples en Amérique pour acheter du crédit en Europe, & pour augmenter ſur tout le globe une influence déja trop dangereuſe. Si quelque choſe pouvoit diminuer l'horreur d'un ſi grand forfait, c'eſt que la félicité des Indiens n'en fut pas altérée. Jamais ils ne parurent rien deſirer au-delà des commodités dont on les faiſoit jouir généralement.

Ceux qui n'accuſerent pas les Jéſuites d'avarice, cenſurerent les établiſſemens du Pa-

raguay comme l'ouvrage d'une ſuperſtition aveugle. Si nous avons une idée juſte de la ſuperſtition, elle retarde les progrès de la population ; elle conſacre à des pratiques inutiles le tems deſtiné aux travaux de la ſociété ; elle dépouille l'homme laborieux, pour enrichir le ſolitaire oiſif & dangereux ; elle arme les citoyens les uns contre les autres pour des ſujets frivoles ; elle donne au nom du ciel le ſignal de la révolte ; elle ſouſtrait ſes miniſtres aux loix, aux devoirs de la ſociété : en un mot, elle rend les peuples malheureux, & donne des armes au méchant contre le juſte. Vit-on chez les Guaranis aucune de ces calamités ? S'ils dûrent leurs heureuſes inſtitutions à la ſuperſtition, ce ſera la premiere fois qu'elle aura fait du bien aux hommes.

La politique, toujours inquiete, toujours ſoupçonneuſe, paroiſſoit craindre que les républiques fondées par les Jéſuites, ne ſe détachàſſent un peu plutôt, un peu plus tard de l'empire, à l'ombre duquel elles s'étoient élevées. Leurs habitans étoient, à ſes yeux, les ſoldats les plus exercés du nouvel hémiſphere. Elle les voyoit obéiſſant par principe de religion avec l'énergie des mœurs nouvelles, & combattant avec le fanatiſme qui conduiſit tant de martyrs ſur l'échafaud, qui briſa tant de couronnes par les mains des diſciples d'Odin & de Mahomet. Mais c'étoit ſur-tout leur gouvernement qui cauſoit ſes alarmes.

Dans les inſtitutions anciennes, l'autorité civile & l'autorité religieuſe, qui partent de la même ſource & qui doivent tendre au même but, étoient réunies dans les mêmes mains, ou l'une tellement ſubordonnée à l'autre, que le peuple n'oſoit l'en ſéparer dans ſes idées & dans ſes craintes. Le chriſtianiſme introduiſit en Europe un autre eſprit, & forma, dès ſon origine, une rivalité ſecrete entre les deux pouvoirs, celui des armes & celui de l'opinion. Cette diſpoſition éclata, lorſque les barbares du Nord fondirent ſur la domination Romaine. Les chrétiens, perſécutés par les empereurs païens, s'empreſſerent d'implorer ce ſecours étranger contre l'oppreſſion. Ils prêcherent à ces vainqueurs ignorans un culte nouveau qui leur impoſoit l'obligation de détruire l'ancien, & demanderent les décombres des temples pour élever ſur ces magnifiques ruines leurs propres ſanctuaires.

Les ſauvages donnerent ſans peine ce qui ne leur appartenoit pas, firent tomber aux pieds du chriſtianiſme leurs ennemis & les ſiens, prirent des terres & des hommes & en céderent à l'égliſe. Ils exigerent des tributs, & en exempterent le clergé qui préconiſoit leurs uſurpations. Des ſeigneurs ſe firent prêtres, des prêtres devinrent ſeigneurs. Les grands attacherent les prérogatives de leur naiſſance au ſacerdoce qu'ils embraſſoient. Les évêques imprimerent le ſceau de la reli-

gion aux domaines qu'ils poſſédoient. De ce mêlange, de cette confuſion du ſang avec le rang, des titres avec les biens, des perſonnes avec les choſes, il ſe forma un pouvoir monſtrueux qui ſe diſtingua d'abord du véritable pouvoir qui eſt celui du gouvernement, qui prétendit enſuite l'emporter ſur lui, & qui depuis ſe ſentant le plus foible, ſe contenta de s'en ſéparer & de dominer en ſecret ſur ceux qui en vouloient bien dépendre. Ces deux pouvoirs furent toujours tellement diſcordans, qu'ils troublerent ſans ceſſe l'harmonie de tous les états.

Les Jéſuites du Paraguay, qui connoiſſoient cette ſource de diviſion, profiterent du mal que leur ſociété avoit fait ſouvent en Europe, pour établir un bien ſolide en Amérique. Ils réunirent les deux pouvoirs en un ſeul, ce qui leur donna la diſpoſition abſolue des penſées, des affections, des forces de leurs néophites.

XVII. Les peuples étoient-ils heureux dans ces miſſions, & ont-ils regretté leurs légiſlateurs?

Un pareil ſyſtême rendoit-il redoutables ces légiſlateurs? Quelques perſonnes le penſoient dans le Nouveau-Monde; & cette croyance étoit beaucoup plus répandue dans l'ancien: mais par-tout on manquoit des lumieres néceſſaires pour aſſeoir un jugement. La facilité, peut-être inattendue, avec laquelle les miſſionnaires ont évacué ce qu'on appelloit leur empire, a paru démontrer

qu'ils étoient hors d'état de s'y soutenir. Ils y ont été même moins regrettés qu'on ne croyoit qu'ils le seroient. Ce n'est pas que les peuples eussent à se plaindre de la négligence ou de la dureté de leurs conducteurs. Une indifférence si extraordinaire venoit, sans doute, de l'ennui que ces Américains, en apparence si heureux, devoient éprouver durant le cours d'une vie trop uniforme pour n'être pas languissante, & sous un régime qui, considéré dans son vrai point de vue, ressembloit plutôt à une communauté religieuse qu'à une institution politique.

Comment un peuple entier vivoit-il sans répugnance sous la contrainte d'une loi austere, qui n'assujettit pas un petit nombre d'hommes qui l'ont embrassée par enthousiasme & par les motifs les plus sublimes, sans leur inspirer de la mélancolie & sans aigrir leur humeur? Les Guaranis étoient des especes de moines, & il n'y a pas peut-être un moine qui n'ait quelquefois détesté son habit. Les devoirs étoient tyranniques. Aucune faute n'échappoit au châtiment. L'ordre commandoit au milieu des plaisirs. Le Guarani, inspecté jusques dans ses amusemens, ne pouvoit se livrer à aucune sorte d'excès. Le tumulte & la licence étoient bannis de ses tristes fêtes. Ses mœurs étoient trop austeres: L'égalité à laquelle ils étoient réduits & dont il leur étoit impossible de se tirer, éloignoit entre eux toute sorte d'émulation. Un Gua-

Guaranis n'avoit aucun motif de ſurpaſſer un Guaranis. Il avoit fait aſſez bien, ſi l'on ne pouvoit ni l'accuſer, ni le punir d'avoir mal fait. La privation de toute propriété n'influoit-elle pas ſur ſes liaiſons les plus douces? Ce n'eſt pas aſſez pour le bonheur de l'homme d'avoir ce qu'il lui ſuffit; il lui faut encore de quoi donner. Un Guaranis ne pouvoit être le bienfaiteur, ni de ſa femme, ni de ſes enfans, ni de ſes parens, ni de ſes amis, ni de ſes compatriotes; & aucun de ceux-ci ne pouvoit être le ſien. Son cœur ne ſentoit aucun beſoin. S'il étoit ſans vice, il étoit auſſi ſans vertu. Il n'aimoit point, il n'étoit point aimé. Un Guaranis paſſionné auroit été l'être le plus malheureux; & l'homme ſans paſſion n'exiſte, ni dans le fond d'un bois, ni dans la ſociété, ni dans une cellule. Je ne connois que l'amour, qui s'irrite & s'accroît par la gêne, qui pût y gagner. Mais croira-t on qu'il ne reſtât rien aux Guaranis du ſentiment de leur liberté ſauvage? Mais négligez tout ce qui précede, & ne peſez que le peu de lignes que je vais ajouter. Le Guaranis n'eut jamais que des idées très-confuſes de ce qu'il devoit aux ſoins de ſes légiſlateurs, & il en avoit vivement, continuellement ſenti le deſpotiſme. Il ſe perſuada ſans peine au moment de leur expulſion, qu'il ſeroit affranchi, & qu'il n'en ſeroit pas moins heureux. Toute autorité eſt plus ou moins odieuſe; & c'eſt la raiſon pour laquelle tous

les maîtres, ſans exception, ne ſont que des ingrats.

XVIII. Meſures préliminaires priſes par la cour d'Eſpagne pour le gouvernement de ces miſſions.

Lorſqu'en 1768 les miſſions du Paraguay ſortirent des mains des Jéſuites, elles étoient arrivées à un point de civiliſation, le plus grand peut-être où on puiſſe conduire les nations nouvelles, & certainement fort ſupérieur à tout ce qui exiſtoit dans le reſte du nouvel hémiſphere. On y obſervoit les loix. Il y régnoit une police exacte. Les mœurs y étoient pures. Une heureuſe fraternité y uniſſoit les cœurs. Tous les arts de néceſſité y étoient perfectionnés, & on y en connoiſſoit quelques-uns d'agréables. L'abondance y étoit univerſelle, & rien ne manquoit dans les dépôts publics. Le nombre des bêtes à corne s'y élevoit à ſept cens ſoixante-neuf mille trois cens cinquante-trois; celui des mulets ou des chevaux, à quatre-vingt quatorze mille neuf cens quatre-vingt-trois; celui des moutons, à deux cens vingt-un mille cinq cens trente-ſept, ſans compter quelques autres animaux domeſtiques.

Les pouvoirs, concentrés juſqu'alors dans les mêmes mains, furent partagés. Un chef, auquel on donna trois lieutenans, fut chargé de gouverner la contrée. On confia ce qui étoit du reſſort de la religion à des moines de S. Dominique, de S. François & de la Merci.

C'eſt le ſeul changement qui ait été fait juſqu'ici aux diſpoſitions anciennes. La cour de Madrid a voulu examiner, ſans doute, ſi l'ordre établi devoit être maintenu ou réformé. On cherche à lui perſuader de retirer les Guaranis d'une région peu ſalubre & trop peu fertile, pour en peupler les bords inhabités de Rio-Plata, depuis Buenos-Aires juſqu'à l'Aſſomption. Si ce plan eſt adopté & que les peuples refuſent de quitter les tombeaux de leurs peres, ils ſeront réduits à ſe diſperſer; s'ils ſe prêtent aux vues de l'Eſpagne, ils ceſſeront de former une nation. Quoi qu'il arrive, le plus bel édifice qui ait été élevé dans le Nouveau-Monde ſera renverſé.

Mais voilà aſſez, & peut-être trop de détails, ſur les révolutions plus ou moins importantes qui ont agité l'Amérique Eſpagnole pendant trois ſiecles. Il eſt tems de remonter aux principes qui dirigerent la fondation de ce grand empire; & de tracer, ſans malignité comme ſans flatterie, les ſuites d'un ſyſtême dont l'antiquité n'avoit ni laiſſé, ni pu laiſſer de modèle. Nous commencerons par faire connoître les différentes eſpeces d'hommes qui ſe trouvent aujourd'hui réunis dans cette immenſe région.

XIX. Peuples qui habitent l'Amérique Eſpagnole, & premierement des chapetons.

On ne rangera point parmi les habitans du nouvel hémiſphere les commandans chargés

de lui donner des loix, les troupes deſtinées à le contenir ou à le défendre, les négocians employés pour ſon approviſionnement. Ces différentes claſſes d'hommes ne ſe fixent point en Amérique, & reviennent toutes en Europe après un ſéjour plus ou moins borné. Parmi les perſonnes envoyées par l'autorité publique, il n'y a guere que quelques magiſtrats, quelques adminiſtrateurs ſubalternes qui s'incorporent à ces régions éloignées. La loi défend à tout citoyen d'y aller ſans l'aveu du gouvernement : mais les gens connus en obtiennent aſſez préciſément la permiſſion, & ceux qui ſont obſcurs y paſſent très-fréquemment en fraude. On eſt vivement pouſſé à cette émigration par l'eſpoir d'une fortune conſidérable, & quelquefois auſſi par la certitude de trouver une conſidération dont on n'auroit pas joui dans le lieu de ſon origine. Il ſuffit d'être né en Eſpagne pour obtenir des égards marqués : mais cet avantage ne ſe tranſmet pas. Les enfans qui ont reçu le jour dans cet autre monde ne portent plus le nom de *chapetons* qui honoroit leurs peres : ils deviennent ſimplement *créoles*.

XX. Les créoles.

C'eſt ainſi qu'on appelle ceux qui ſont iſſus du ſang Eſpagnol dans le nouvel hémiſphere. Pluſieurs deſcendent des premiers conquérans ou de ceux qui les ſuivirent ; d'autres ont eu d'illuſtres ancêtres. La plupart ont acheté ou obtenu des titres diſtingués :

mais peu d'entre eux ont manié les grands reſſorts du gouvernement. Soit que la cour les crût incapables d'application, ſoit qu'elle craignît qu'ils ne préférâſſent les intérêts de leur pays à ceux de la métropole, elle les éloigna de bonne heure des places de confiance & s'écarta rarement de ce ſyſtème bien ou mal conçu. Ce mépris ou cette défiance les découragèrent. Ils acheverent de perdre dans les vices qui naiſſent de l'oiſiveté, de la chaleur du climat, de l'abondance de toutes choſes, cette élévation dont il leur avoit été laiſſé de ſi grands exemples. Un luxe barbare, des plaiſirs honteux, une ſuperſtition ſtupide, des intrigues romaneſques, acheverent la dégradation de leur caractere. Une porte reſtoit ouverte à l'ambition de ces colons proſcrits, en quelque ſorte, ſur leur terre natale. La cour, les armées, les tribunaux, l'égliſe, ſont en Eſpagne des carrieres plus ou moins brillantes qu'il leur eſt libre de parcourir. Il n'y en eſt cependant entré qu'un très-petit nombre, ou parce que leur ame eſt entierement flétrie, ou parce que les diſtances en rendent l'accès trop difficile. Quelques-uns, d'une naiſſance moins diſtinguée, ont tourné, dans l'Amérique même, leur activité, leur intelligence vers les grandes opérations du commerce; & ceux-là ont été les plus ſages & les plus utiles.

XXI. Les métis.

La ſupériorité que les chapetons affectent

sur les créoles, ceux-ci la prennent sur les *métis*. C'eſt la race provenant d'un Européen avec une Indienne. Les Eſpagnols qui, dans les premieres époques de la découverte, aborderent au Nouveau-Monde n'avoient point de femmes avec eux. Quelques-uns des plus conſidérables attendirent qu'il en vînt d'Europe. La plupart donnerent leur foi aux filles du pays les plus diſtinguées ou les plus agréables. Souvent même, ſans les épouſer on les rendit meres. La loi fit jouir ces enfans, légitimes ou illégitimes, des prérogatives de leur pere : mais le préjugé les plaça plus bas. Ce n'eſt guere qu'après trois générations, c'eſt-à-dire lorſque leur couleur ne differe en rien de celle des blancs, tous très-baſanés, que dans le cours ordinaire de la vie civile, ils ſont traités comme les autres créoles. Avant d'arriver à une égalité ſi flatteuſe, ces métis, par-tout très-nombreux & dont l'eſpece ſe renouvelle ſans interruption, s'occupoient la plupart des arts méchaniques & des moindres détails du commerce. Après avoir acquis plus de dignité, ils ſont encore réduits à continuer les mêmes travaux juſqu'à ce qu'une alliance heureuſe ou quelque circonſtance particuliere les mette en état de cacher des jours inutiles dans les plaiſirs & dans la molleſſe.

XXII. Les nègres.

A peine le Nouveau-Monde eut été découvert, qu'en 1503, on y porta quelques

noirs. Huit ans après, il y en fut introduit un plus grand nombre, parce que l'expérience avoit prouvé qu'ils étoient infiniment plus propres à tous les travaux que les naturels du pays. Bientôt l'autorité les proscrivit, dans la crainte qu'ils ne corrompissent les Américains & qu'ils ne les poussassent à la révolte. Las-Casas, auquel il manquoit des notions justes sur les droits de l'homme, mais qui s'occupoit sans cesse du soulagement de ses chers Indiens, obtint la révocation d'une loi qu'il croyoit nuisible à leur conservation. Charles-Quint permit en 1517 que quatre mille de ces esclaves fussent conduits dans les colonies Espagnoles; & le courtisan Flamand qui avoit obtenu cette faveur, vendit aux Génois l'exercice de son privilege.

A l'expiration de l'octroi, ce vil commerce cessa presqu'entierement, mais les Portugais devenus sujets de la cour de Madrid le ranimerent. Il retomba encore après que ce peuple eut secoué le joug qu'il portoit si impatiemment, & ne reprit quelque vigueur que lorsque les deux nations se furent rapprochées. Enfin les sujets de la cour de Lisbonne s'engagerent, en 1696, à fournir dans cinq ans vingt-cinq mille noirs à leurs ancien tyrans; & ils remplirent cette obligation avec le secours de leur souverain qui avança les deux tiers des fonds qu'exigeoit une entreprise alors si considérable.

Les François, qui venoient de donner un

roi à l'Eſpagne, ſe mirent trop légérement à la place des Portugais en 1702. Manquant d'établiſſemens à la côte d'Afrique, encore peu inſtruits dans les opérations maritimes, malheureux durant le cours d'une longue guerre, ils ne firent rien de ce qu'ils avoient promis ſi hardiment.

La paix d'Utrecht fit paſſer ce contract à l'Angleterre. La compagnie du Sud, à laquelle le miniſtere Britannique l'abandonna, ſe chargea de livrer, chacune des trente années que devoit durer ſon privilege, quatre mille huit cens Africains aux établiſſemens Eſpagnols. On la borna à ce nombre pour les cinq derniers ans de ſon octroi : mais, tout le reſte du tems, il lui étoit permis d'en introduire autant qu'elle en pourroit vendre. Elle s'obligea à payer trente-trois piaſtres & un tiers ou 180 livres pour chacun des quatre mille premiers noirs. Les huit cens ſuivans furent déchargés de ce tribut onéreux en dédommageant d'un prêt de 1,080,000 livres avancées à la cour de Madrid, & qui ne devoient être rembourſées que dans l'eſpace de dix ans. Ce tribut étoit réduit à la moitié pour tous les eſclaves que le contract n'exigeoit point. Philippe V ſe dédommagea de ce ſacrifice en ſe réſervant la quatrieme partie des bénéfices que feroit la ſociété. L'exécution du traité ne fut interrompue que par les hoſtilités qui, en 1739, diviſerent les deux couronnes. La pacification de 1748 ré-

tablit celle d'Angleterre dans tous ſes droits : mais la compagnie qui la repréſentoit fut déterminée, par un dédommagement qu'on lui offrit, à céder les courts reſtes d'un octroi dont elle prévoyoit qu'on ne la laiſſeroit pas jouir ſans de grandes gênes.

Robert Mayne, négociant de Londres, ſuccéda, ſous un nom Eſpagnol, à l'aſſociation du Sud. L'infidélité ou la négligence des agens qu'il avoit établis à Buenos-Aires, devenu l'entrepôt de ce commerce, furent telles, qu'en 1752 il ſe trouva ruiné, qu'il ſe vit forcé d'abandonner une entrepriſe qui, plus ſagement dirigée ou mieux ſurveillée, devoit donner des profits très-conſidérables.

On prit alors le parti de recevoir à Porto-Rico des eſclaves qui devoient au fiſc 216 liv. par tête, & qui après avoir payé cette taxe rigoureuſe étoient introduits librement ſur le continent & dans les isles. Les Anglois qui avoient traité avec le gouverneur de Cuba rempliſſoient fidellement leurs engagemens; lorſque la cour de Madrid jugea convenable à ſes intérêts de changer de ſyſtème.

Il fut formé en 1765 une ſociété de quelques maiſons de commerce Eſpagnoles, Françoiſes & Génoiſes établies à Cadix. Cette compagnie, mal aſſervie par ſes facteurs & très-obérée, alloit ſe diſſoudre, lorſqu'en 1773 le miniſtere jugea qu'il étoit de ſa ſageſſe & de ſa juſtice d'accorder des adouciſſemens aux conditions qu'il avoit d'abord

impoſées. On prolongea le privilege, on diminua les charges; & depuis cette époque, l'importation des eſclaves a pris une nouvelle activité. Ils ſont achetés indifféremment dans tous les lieux où l'on peut s'en procurer avec le plus d'avantage.

Féroces Européens, d'abord vous doutâtes ſi les habitans des contrées que vous veniez de découvrir n'étoient pas des animaux qu'on pouvoit égorger ſans remords, parce qu'ils étoient noirs & que vous étiez blancs. Peu s'en fallut que vous ne leur enviaſſiez la connoiſſance de Dieu votre pere commun, choſe horrible à penſer! Mais quand vous leur eûtes permis de lever auſſi leurs regards & leurs mains vers le ciel; quand vous les eûtes initiés aux cérémonies & aux myſteres; aſſociés aux prieres, aux offrandes & aux eſpérances à venir d'une religion commune; quand vous les eûtes avoués pour freres; l'horreur ne redoubla-t-elle pas, lorſqu'on vous vit fouler aux pieds le lien de cette conſanguinité ſacrée? Vous les avez rapprochés de vous; & vous allez au loin les acheter! & vous les vendez! & vous les revendez comme un vil troupeau de bêtes! pour repeupler une partie du globe que vous avez dévaſtée, vous en corrompez & dépeuplez une autre. Si la mort eſt préférable à la ſervitude, n'êtes-vous pas encore plus inhumains ſur les côtes d'Afrique que vous ne l'avez été dans les régions de l'Amérique? Anglois, François, Eſpagnols,

Hollandois, Portugais, je ſuppoſe que je m'entretienne avec un d'entre vous d'un traité conclu entre deux nations civiliſées, & que je lui demande quelle eſt la ſorte de compenſation qu'elles ont ſtipulée, dans l'échange qu'elles ont fait? Qu'imaginera-t-il? De l'or, des denrées, des privileges, une ville, une province; & c'eſt un nombre plus ou moins grand de leurs ſemblables que l'on abandonne à l'autre pour en diſpoſer à ſon gré? Mais telle eſt l'infamie de ce pacte dénaturé, qu'il ne ſe préſente pas même à la penſée de ceux qui l'ont contracté.

Tout annonce que la cour d'Eſpagne va ſortir de la dépendance où elle étoit des nations étrangeres pour des eſclaves. C'eſt l'unique but qu'elle a pu ſe propoſer en exigeant, en 1778, du Portugal la ceſſion de deux de ſes isles ſur les côtes d'Afrique.

Des cultures difficiles, quelques mines d'un genre particulier, ont occupé une partie des eſclaves introduits dans le continent Eſpagnol du Nouveau-Monde. Le ſervice domeſtique des gens riches a été la deſtination du plus grand nombre. Ils n'ont pas tardé à devenir les confidens des plaiſirs de leurs maîtres; & ce honteux miniſtere les a conduits à la liberté. Leurs deſcendans ſe ſont alliés, tantôt avec les Européens, tantôt avec les Mexicains, & ont formé la race nombreuſe & vigoureuſe des mulâtres qui, comme celle des métis, mais deux ou trois généra-

tions plus tard, parvient à la couleur & à la considération des blancs. Ceux même d'entre eux qui sont encore dans les fers ont pris un empire décidé sur le malheureux indigene. Ils ont dû cette supériorité à la faveur déplacée que leur accordoit le gouvernement. Par cette raison, les Africains, qui, dans les établissemens des autres nations sont les ennemis des blancs, en sont devenus les défenseurs dans les Indes Espagnoles.

Mais pourquoi la faveur du gouvernement tomba-t-elle sur l'esclave acheté de préférence à l'esclave conquis ? C'est que l'injure faite à celui-ci étoit plus ancienne & plus grande que l'injure faite au premier ; que celui-là étoit accoutumé au joug ; qu'il falloit y accoutumer celui-ci, & que l'esclave d'un maître dont la politique l'a rendu maître d'un esclave, est entraîné par cette distinction à faire cause avec le tyran commun. Si l'Africain, le défenseur des blancs dans les Indes Espagnoles, fut par-tout ailleurs leur ennemi ; c'est que par-tout ailleurs il obéissoit toujours & qu'il ne commandoit jamais ; c'est qu'il n'étoit point consolé de son rôle par le spectacle d'un rôle plus malheureux que le sien. Aux Indes Espagnoles, l'Africain est alternativement esclave & maître : dans les établissemens des autres nations, il est esclave du matin au soir.

XXIII. Ancienne condition des Indiens, & leur état actuel.

Les Indiens forment la derniere classe des

habitans dans une région qui appartenoit toute entiere à leurs ancêtres. L'infortune de ces peuples commença à l'époque même de la découverte. Colomb diſtribua d'abord des terres à ceux qui l'accompagnoient & y attacha des naturels du pays en 1499. Cette diſpoſition ne fut pas approuvée par la cour qui, trois ans après, envoya Ovando à Saint-Domingue, avec ordre de rendre ces malheureux à la liberté. Ce nouveau commandant, tout barbare qu'il étoit, ſe conforma à la volonté de ſes ſouverains : mais l'indolence des Américains & les murmures des Eſpagnols le déterminerent bientôt à faire rentrer dans les fers ceux qui en étoient ſortis & à y en mettre un beaucoup plus grand nombre. Seulement, il décida que ces eſclaves tireroient quelque fruit de leur travail, ſoit qu'ils fuſſent employés à la culture des terres, ſoit qu'ils le fuſſent à l'exploitation des mines. Ferdinand & Iſabelle confirmerent, en 1504, cet arrangement avec la clauſe que le ſalaire ſeroit réglé par le gouvernement.

Les dominicains, qui venoient de paſſer dans la colonie, s'indignerent d'un ordre de choſes qui renverſoit tous les principes. Ils refuſerent, dans le tribunal de la pénitence, l'abſolution aux particuliers qui ſollicitoient ou même acceptoient ces dons qu'on appelloit indifféremment répartitions ou commanderies; ils accabloient d'anathèmes, dans la

chaire, les miniſtres ou les promoteurs de ces injuſtices. Les cris de ces moines, alors très-révérés, retentirent juſqu'en Europe, où l'uſage, qu'ils attaquoient avec tant d'amertume, fut examiné de nouveau, en 1510, & de nouveau confirmé.

Les Indiens trouverent, en 1516, dans Las-Caſas un défenſeur plus vif, plus intrépide & plus actif que ceux qui l'avoient précédé. Ses ſollicitations déterminerent Ximenès, qui conduiſoit alors la monarchie avec tant d'éclat, à faire paſſer en Amérique trois religieux hiéronimites pour juger une cauſe deux fois jugée. Les arrêts qu'ils prononcerent ne furent pas ceux que leur profeſſion faiſoit préſumer. Ils ſe déciderent pour les répartitions : mais ils en déclarerent déchus tous ceux des courtiſans & des favoris qui ne réſidoient pas dans le Nouveau-Monde.

Las-Caſas, que le miniſtere lui-même avoit déclaré protecteur des Indiens & qui, revêtu de ce titre honorable, avoit accompagné les ſurintendans, revola en Eſpagne pour y vouer à l'indignation publique des hommes d'un état pieux qu'il accuſoit d'avoir ſacrifié l'humanité à la politique. Il parvint à les faire rappeller, & on leur ſubſtitua Figueroa. Ce magiſtrat prit le parti de réunir dans deux gros villages un aſſez grand nombre d'Indiens qu'il laiſſa ſeuls arbitres de leurs actions. L'expérience ne leur fut pas favora-

ble. Le gouvernement conclut de leur ſtupidité, de leur indolence, que les Américains étoient des enfans incapables de ſe conduire eux-mêmes, & leur condition ne fut pas changée.

Cependant, il s'élevoit de toutes parts des voix reſpectables contre ces diſpoſitions. Les états de Caſtille eux-mêmes demanderent, en 1523, qu'on les annullât. Charles-quint ſe rendit à tant de vœux. Il défendit à Cortès, qui venoit de conquérir le Mexique, de donner des commanderies, & lui enjoignit de les révoquer s'il y en avoit déja d'accordées. Lorſque ces ordres arriverent dans la Nouvelle-Eſpagne, les répartitions y étoient déja établies comme dans les autres colonies, & les volontés du monarque ne furent pas exécutées.

De cette région, de toutes les régions ſoumiſes à la Caſtille, on marquoit ſans ceſſe que jamais il ne s'opéreroit de vrais travaux, des travaux utiles dans le Nouveau-Monde, ſi les peuples aſſujettis ceſſoient d'être un moment à la diſpoſition de leurs vainqueurs. La crainte d'avoir découvert ſans fruit un ſi riche hémiſphere faiſoit une grande impreſſion ſur le miniſtere: mais auſſi n'avoir envahi une moitié du globe que pour en jetter les nations dans la ſervitude, étoit un autre point de vue qui ne laiſſoit pas d'alarmer quelquefois le gouvernement. Dans cette incertitude, on permettoit, on défendoit au

hasard les commanderies. En 1536, l'autorité prit enfin un parti mitoyen qui fut de les autoriser pour deux générations. Quoique accordées seulement pour deux ans, jusqu'à cette époque, elles étoient réellement perpétuelles, parce qu'il étoit sans exemple que ces concessions n'eussent pas été renouvellées. Le roi continua à se réserver tous les Indiens établis dans les ports ou fixés dans les villes principales.

Le protecteur de ces malheureux s'indigne de ces ordonnances. Il parle, il agit, il cite sa nation au tribunal de l'univers entier, il fait frémir d'horreur les deux hémispheres. O Las-Casas! tu fus plus grand par ton humanité que tous tes compatriotes ensemble par leurs conquêtes. S'il arrivoit, dans les siecles à venir, que les infortunées contrées qu'ils ont envahies se repeuplâssent & qu'il y eût des loix, des mœurs, de la justice, de la liberté, la premiere statue qu'on y éleveroit seroit la tienne. On te verroit t'interposer entre l'Américain & l'Espagnol, & présenter, pour sauver l'un, ta poitrine au poignard de l'autre. On liroit sur le pied de ce monument: DANS UN SIECLE DE FÉROCITÉ, LAS-CASAS, QUE TU VOIS, FUT UN HOMME BIENFAISANT. En attendant, ton nom restera gravé dans toutes les ames sensibles; & lorsque tes compatriotes rougiront de la barbarie de leurs prétendus héros, ils se glorifieront de tes vertus. Puissent ces tems heu-

reux n'être pas auſſi éloignés que je l'appréhende !

Charles-Quint, éclairé par ſes propres réflexions ou entraîné par l'éloquence impétueuſe de Las-Caſas, ordonne, en 1542, que toutes les commanderies qui viendront à vaquer ſoient indiſtinctement réunies à la couronne. Ce ſtatut eſt ſans force au Mexique & dans le Pérou, il allume une guerre ſanglante & opiniâtre. On eſt réduit à l'annuller trois ans après : mais l'autorité ſe trouve aſſez ſolidement établie, en 1549, pour oſer braver les murmures, pour n'être plus arrêtée par la crainte des ſoulevemens.

A cette époque, la loi décharge les Indiens de tout ſervice perſonnel, & règle le tribut qu'ils ſeront obligés de payer à leurs commandeurs. Elle défend à ces maîtres, juſqu'alors ſi oppreſſeurs, de réſider dans l'étendue de leur juriſdiction & d'y coucher plus d'une nuit. Elle leur défend d'y avoir une habitation & d'y laiſſer leur famille. Elle leur défend d'y poſſéder des terres, d'y faire élever des troupeaux, d'y former des ateliers. Elle leur défend de ſe mêler des mariages de leurs vaſſaux & d'en prendre aucun à leur ſervice. L'homme chargé de percevoir leurs droits doit avoir l'attache du magiſtrat & donner caution pour les vexations qu'il ſe pourroit permettre.

La taxe impoſée aux naturels du pays pour faire ſubſiſter les conquérans avec quelque

dignité, n'eſt pas même une faveur purement gratuite. Ces maîtres orgueilleux ſont obligés de réunir leurs ſujets dans une bourgade, de leur bâtir une égliſe, de payer le miniſtre chargé de leur inſtruction. Ils ſont obligés d'établir leur domicile dans la ville principale de la province où eſt ſituée leur répartition, d'avoir toujours des chevaux & des armes en état de repouſſer l'ennemi, ſoit étranger, ſoit domeſtique. Il ne leur eſt permis de s'abſenter qu'après s'être fait remplacer par un ſoldat agréé du gouvernement.

Ces réglemens n'éprouvèrent aucune altération remarquable juſqu'en 1568. Alors on décida que les commanderies, qui depuis trente-deux ans étoient concédées pour deux vies, continueroient d'être données de la même maniere; mais que celles dont le revenu excéderoit 10,800 livres ſeroient grévées de penſions. Toutes devoient, à l'avenir, être affichées lorſqu'elles deviendroient vacantes &, à mérite égal, être diſtribuées de préférence aux héritiers des conquérans, & enſuite aux deſcendans des premiers colons. La cour s'appercevant que la faveur décidoit plus ſouvent de ces récompenſes que les talens ou l'ancienneté, voulut, en 1608, qu'elles fuſſent nulles, ſi elle ne confirmoit dans ſix ans pour le Pérou & dans cinq ans pour le reſte de l'Amérique les graces accordées par les vices-rois. Cependant le commandeur entroit en jouiſſance auſſi-tôt qu'il étoit nom-

mé. On exigeoit ſeulement qu'il aſſurât la reſtitution des ſommes qu'il auroit touchées, ſi le choix qu'on avoit fait de lui n'étoit pas ratifié dans le tems preſcrit par les ordonnances.

Au commencement du dernier ſiecle, le gouvernement s'appropria le tiers du revenu des commanderies. Peu après, il le prit entier dans la premiere année, & ne tarda pas à défendre à ſes délégués de remplir celles qui deviendroient vacantes. Elles furent enfin toutes ſupprimées, en 1720, à l'exception de celles qu'on avoit données à perpétuité à Cortès & à quelques hôpitaux ou communautés réligieuſes. A cette époque ſi remarquable dans les annales du Nouveau-Monde, les Indiens ne furent plus dépendans que de la couronne.

Cette adminiſtration fut-elle la meilleure qu'il fut poſſible d'adopter pour l'intérêt de l'Eſpagne & le bonheur de l'autre hémiſphere? Qui le ſait? Dans la ſolution d'un problème où ſe compliquent les droits de la juſtice; le ſentiment de l'humanité; les vues particulieres des miniſtres; l'empire de la circonſtance; l'ambition des grands; la rapacité des favoris; les ſpéculations des hommes à projets; l'autorité du ſacerdoce; l'impulſion des mœurs & des préjugés; le caractere des ſujets éloignés, la nature du climat, du ſol & des travaux; la diſtance des lieux; la lenteur & le mépris des ordres ſouverains; la tyrannie des

gouverneurs ; l'impunité des forfaits ; l'incertitude & des relations & des délations, & de tant d'autres élémens divers : doit-on être ſurpris de la longue perplexité de la cour de Madrid ; lorſqu'au centre des nations Européennes, aux pieds des trônes, ſous les yeux des adminiſtrateurs de l'état, les abus ſubſiſtent & s'accroiſſent ſouvent par des opérations abſurdes ? Alors on prit l'homme, dont on étoit entouré, pour le modele de l'homme lointain, & l'on imagina que la législation qui convenoit à l'un convenoit également à l'autre. Dans des tems antérieurs, & peut-être même encore aujourd'hui, confondons-nous deux êtres ſéparés par des différences immenſes, l'homme ſauvage & l'homme policé ; l'homme né dans les bras de la liberté & l'homme né dans les langes de l'eſclavage. L'averſion de l'homme ſauvage pour nos cités naît de la mal-adreſſe avec laquelle nous ſommes entrés dans la forêt.

Maintenant, les Indiens qu'on n'a pas fixés dans les villes, ſont tous réunis dans des bourgades qu'il ne leur eſt pas permis de quitter, & où ils forment des aſſemblées municipales, préſidées par leur cacique. A chacun de ces villages eſt attaché un territoire plus ou moins étendu, ſelon la nature du ſol & le nombre des habitans. Une partie eſt cultivée en commun pour les beſoins publics, & le reſte diſtribué aux familles pour leurs néceſſités particulieres. La loi a voulu que

ce domaine fût inaliénable. Elle permet cependant de tems en tems d'en détacher quelques portions en faveur des Eſpagnols, mais toujours avec l'obligation d'une redevance annuelle dirigée au profit des vendeurs ſous l'inſpection du gouvernement. Aucune inſtitution n'empêche les Indiens d'avoir des champs en propre : mais rarement ont-ils le pouvoir ou la volonté de faire des acquiſitions.

Comme l'opprobre briſe tous les reſſorts de l'ame, un des principes de cette pauvreté, de ce découragement, doit être l'obligation impoſée à ces malheureux de faire ſeuls par corvée les travaux publics. Sont-ils payés de ce travail humiliant ? La loi l'ordonne. De quelle diſtance peut-on les tirer ? combien de tems peut-on les retenir ? cela dépend du gouvernement local.

Un autre devoir des Indiens, c'eſt d'être à la diſpoſition de tous les citoyens ; mais uniquement pour les atteliers & les cultures de néceſſité premiere ; mais à tour de rôle ; mais pour dix-huit jours de ſuite ſeulement ; mais pour un ſalaire preſcrit par les ordonnances.

Une obligation plus onéreuſe encore, c'eſt celle d'exploiter les mines. Les adminiſtrateurs en étoient originairement les ſeuls arbitres. Des ſtatuts qui varierent ſouvent, la réglerent dans la ſuite. Au tems où nous écrivons, on n'appelle aux mines, à l'exception

de celles de Guanca-Velica & de Potoſi qui ont des privileges particuliers, que les Indiens qui ne ſont pas éloignés de plus de trente milles; on leur donne quatre réaux ou cinquante-quatre ſols par jour; on ne les retient que ſix mois, & l'on n'y occupe que la ſeptieme partie d'une peuplade au Pérou, & la vingt-cinquieme au Mexique. Souvent même, il y en a un moindre nombre; parce que le libertinage, la cupidité, l'eſpoir du vol, d'autres motifs peut-être, y attirent librement un grand nombre de métis, de mulâtres & d'indigenes.

Un tribut que les Indiens mâles, depuis dix-huit juſqu'à cinquante ans, doivent au gouvernement, met le comble à tant de calamités. Cette taxe, qui s'acquittoit originairement en denrées, n'eſt point par-tout la même. Elle eſt de 8, de 15, de 20, de 30, même de 40 livres, ſelon les époques où, à la demande des contribuables, elle fut convertie en métaux. L'uſage où étoit le fiſc d'exiger toujours en argent la valeur des productions, dont le prix varioit avec les lieux & avec les tems, introduiſit ces diſproportions plus grandes & par conſéquent plus deſtructives dans l'Amérique Méridionale que dans la Septentrionale, où la capitation eſt aſſez généralement de 9 réaux ou de 6 livres 1 ſol 6 deniers. Le quart de cette impoſition eſt diſtribué au paſteur, au cacique, à l'Eſpagnol chargé dans chaque province

d'empêcher l'oppreſſion des Indiens, ou mis en réſerve pour ſecourir la communauté dans ſes revers. Telle eſt la condition légale des Indiens : mais qui pourroit dire ce que les injuſtices particulieres doivent ajouter de poids à un fardeau déja trop peſant ? Celle de ces vexations qui a le plus fixé l'attention du gouvernement, eſt venue de ce qu'on appelle alcade au Mexique & corrégidor au Pérou.

C'eſt un magiſtrat chargé, ſous l'inſpection du vice-roi ou des tribunaux, de la juſtice, de la finance, de la guerre, de la police, de tout ce qui peut intéreſſer l'ordre public, dans un eſpace de trente, de quarante, de cinquante lieues. Quoique la loi lui défendît, comme aux autres dépoſitaires de l'autorité, d'entreprendre aucun commerce, il s'empara, dès les premiers tems, de tout celui qu'il étoit poſſible de faire avec les Indiens ſoumis à ſa juriſdiction. Comme ſa commiſſion ne devoit durer que cinq ans, il livroit preſqu'en arrivant les marchandiſes qu'il avoit à vendre, & employoit aux recouvremens le reſte de ſon exercice. L'oppreſſion devint générale. Les malheureux indigenes furent toujours écraſés par l'énormité des prix, & ſouvent par l'obligation de prendre des effets qui leur étoient inutiles, mais que le tyran avoit été lui-même quelquefois réduit à recevoir des négocians qui lui accordoient un crédit long & dangereux. On refuſoit tout

où preſque tout aux pauvres, & l'on ſurchargeoit ceux qui jouiſſoient de quelque aiſance. Aux échéances, les paiemens étoient exigés avec une ſévérité barbare par un créancier, à la fois juge & partie; & les peines les plus graves décernées contre les débiteurs qui manquoient aux engagemens libres ou forcés qu'ils avoient pris.

Ces atrocités plus criantes & plus communes dans l'Amérique Méridionale que dans la Septentrionale, affligeoient vivement les chefs humains & juſtes. Ils croyoient pourtant devoir les tolérer, dans la perſuaſion où l'on étoit généralement que ſi la chaine qui exiſtoit étoit une fois rompue, des peuples indolens & ſans prévoyance manqueroient de vêtemens, d'inſtrumens d'agriculture, de beſtiaux néceſſaires pour tous les travaux, & tomberoient, ſans délai, dans une inaction & une miſere extrêmes. Quelques hommes ſages travaillerent à rapprocher des intérêts ſi oppoſés. Aucune de leurs idées ne fut jugée praticable. Un moyen ſûr de diminuer le déſordre auroit été d'accorder un meilleur traitement aux magiſtrats qui alloient chercher dans l'autre hémiſphere une fortune que leur pays natal leur refuſoit: mais le miniſtere ſe refuſa toujours à cette augmentation de dépenſe. Depuis 1751, les alcades & les corrégidors ſont obligés d'afficher dans le lieu de leur réſidence, les marchandiſes qu'ils ont à vendre, & le prix qu'ils y veu-

veulent mettre. S'ils s'écartent de ce tarif, approuvé par leurs supérieurs, ils doivent perdre leur place & restituer le quadruple de qu'ils ont volé. Ce réglement, qui s'observe assez exactement, a un peu diminué les déprédations.

XXIV. Gouvernement civil établi par l'Espagne dans le Nouveau-Monde.

Il falloit un gouvernement aux différens peuples dont nous venons de parler. La cour de Madrid donna la préférence au plus absolu. Les monarques Espagnols concentrerent dans leurs mains tous les droits, tous les pouvoirs, & en confierent l'exercice à deux délégués, qui, sous le nom de vice-rois, devoient jouir, tout le tems de leur commission, des prérogatives de la souveraineté. On les entoura même dans leurs fonctions publiques & jusques dans leur vie privée, d'une représentation qui parut propre à augmenter le respect & la terreur que le commandement devoit inspirer. Le nombre de ces places éminentes fut doublé depuis, sans qu'il arrivât jamais la moindre altération dans leur dignité. Cependant leur conduite, comme celle de tous les agens inférieurs, fut soumise à la censure du conseil des Indes, tribunal érigé en Europe pour régir, sous l'inspection du monarque, les provinces conquises dans le Nouveau-Monde.

Dans ces contrées éloignées furent successivement établies dix cours de justice,

chargées d'assurer la tranquillité des citoyens & de terminer les différends qui s'élevoient entre eux. Ces tribunaux, connus sous le nom d'audiences, prononcerent définitivement sur les matieres criminelles : mais les procès purement civils qui s'élevoient au-dessus de 10,156 piastres ou de 54,843 liv. pouvoient être portés, par appel, au conseil des Indes. La prérogative accordée à ces grands corps de faire des remontrances aux dépositaires de l'autorité royale, & la prérogative plus considérable encore attribuée à ceux des capitales, de remplir les fonctions des vice-royautés lorsqu'elles étoient vacantes : ces droits les éleverent tous à un degré d'importance qu'ils n'auroient pas obtenu comme magistrats.

XXV. Quel est le régime ecclésiastique suivi en Amérique?

Le régime ecclésiastique paroissoit plus difficile à régler. A l'époque où le Nouveau-Monde fut découvert, un voile, tissu ou épaissi par les préjugés que la cour de Rome n'avoit jamais cessé de semer, tantôt ouvertement & tantôt avec adresse, couvroit de ténebres l'Europe entiere. Ces superstitions étoient plus profondes & plus générales en Espagne, où, depuis si long-tems, on haïssoit, ou combattoit les infideles. Les souverains de cette nation devoient naturellement établir au-delà des mers les mauvais principes des pontifes qui leur donnoient un autre hémisphere. Il n'en fut pas ainsi. Ces

princes plus éclairés, ce me ſemble, que leur ſiecle ne le comportoit, arracherent au chef de la chrétienneté la collation de tous les bénéfices, les dixmes même que les prêtres avoient par-tout envahies. Malheureuſement, la ſageſſe qui avoit dicté leur ſyſtême ne paſſa pas à leurs ſucceſſeurs. Ils fonderent ou permirent qu'on fondât trop d'évêchés. Des temples ſans nombre s'éleverent. Les couvens des deux ſexes ſe multiplierent au-delà de tous les excès. Le célibat devint la paſſion dominante dans un pays déſert. Des métaux qui devoient féconder la terre ſe perdirent dans les égliſes. Malgré ſa corruption & ſon ignorance, le clergé ſe fit rendre la plus grande partie de ces tyranniques dixmes qui avoient été arrachées à ſon avarice. L'Amérique paroiſſoit n'avoir été conquiſe que pour lui. Cependant les paſteurs ſubalternes, ces curés ailleurs ſi tendres & ſi reſpectables, ne ſe trouvoient pas aſſez opulens. L'Indien qu'ils étoient chargés d'inſtruire & de conſoler, n'oſoit ſe préſenter à eux ſans quelque préſent. Ils lui laiſſoient celles de ſes anciennes ſuperſtitions qui lui étoient utiles, comme la coutume de porter beaucoup de vivres ſur le tombeau des morts. Ils mettoient un prix exorbitant à leurs fonctions, & avoient toujours des inventions pieuſes qui leur donnoient occaſion d'exercer de nouveaux droits. Une pareille conduite avoit rendu leurs dogmes généralement odieux. Ces peuples al-

loient à la meſſe comme à la corvée, déteſtant les barbares étrangers qui entaſſoient ſur leurs corps & ſur leurs ames des fardeaux également peſans.

Le ſcandale étoit public & preſque général. Le clergé ſéculier & régulier, qui, l'un & l'autre rempliſſoient le même miniſtere, s'accuſoient mutuellement de ces vexations. Les premiers peignoient leurs rivaux comme des vagabonds qui s'étoient dérobés à la ſurveillance de leurs ſupérieurs, pour être impunément libertins. Les ſeconds vouloient que les autres manquaſſent de lumieres ou d'activité, & ne fuſſent occupés que de l'élévation de leur famille. Nous avouerons avec répugnance, mais nous avouerons, que des deux côtés les reproches étoient fondés. La cour fut long-tems agitée par les intrigues ſans ceſſe renaiſſantes des deux cabales. Enfin elle arrêta, en 1757, que les moines mourroient dans les bénéfices qu'ils occupoient, mais qu'ils ne ſeroient pas remplacés par des hommes de leur état. Cette déciſion qui fait rentrer les choſes dans leur ordre naturel, aura vraiſemblablement des ſuites favorables.

XXVI. Partage fait au tems de la conquête des terres du Nouveau-Monde. Comment on les acquiert maintenant.

C'étoit beaucoup d'avoir monté, dès les premiers tems, tous les grands reſſorts de la nouvelle domination. Il reſtoit à régler le ſort de ceux qui devoient y vivre. Le ſou-

verain, qui ſe croyoit maître légitime de toutes les terres de l'Amérique, & par droit de conquête & par la conceſſion des papes, en fit d'abord diſtribuer à ceux de ſes ſoldats qui avoient combattu dans ce Nouveau-Monde.

Le fantaſſin reçut cent pieds de long & cinquante de large pour ſes bâtimens ; mille huit cens quatre-vingt-cinq toiſes pour ſon jardin ; ſept mille cinq cens quarante-trois pour ſon verger ; quatre-vingt-quatorze mille deux cens quatre-vingt pour la culture des grains d'Europe, & neuf mille quatre cens vingt-huit pour celle du bled d'Inde ; toute l'étendue qu'il falloit pour élever dix porcs, vingt chevres, cent moutons, vingt bêtes à cornes & cinq chevaux. La loi donnoit au cavalier un double eſpace pour ſes bâtimens, & le quintuple pour tout le reſte.

Bientôt on conſtruiſit des villes. Ces établiſſemens ne furent pas abandonnés au caprice de ceux qui vouloient les peupler. Les ordonnances exigeoient un ſite agréable, un air ſalubre, un ſol fertile, des eaux abondantes. Elles régloient la poſition des temples, la direction des rues, l'étendue des places publiques. C'étoit ordinairement un particulier riche & actif qui ſe chargeoit de ces entrepriſes, après qu'elles avoient obtenu la ſanction du gouvernement. Si tout n'étoit pas fini au tems convenu, il perdoit ſes avances, & devoit encore au fiſc 5400 l. Ses au-

tres devoirs étoient de trouver un pasteur pour son église, & de lui fournir ce qu'exigeoit la décence d'un culte régulier; de réunir au moins trente habitans Espagnols, dont chacun auroit dix vaches, quatre bœufs, une jument, une truie, vingt brebis, un coq & six poules. Lorsque ces conditions étoient remplies, on lui accordoit la juridiction civile & criminelle en premiere instance pour deux générations, la nomination des officiers municipaux, & quatre lieues quarrées de terrein.

L'emplacement de la cité, les communes, l'entrepreneur absorboient une portion de ce vaste espace. Le reste étoit partagé en portions égales qu'on tiroit au sort & dont aucune ne pouvoit être aliénée qu'après cinq ans d'exploitation. Chaque citoyen devoit avoir autant de lots qu'il auroit de maisons: mais sa propriété ne pouvoit jamais excéder ce que Ferdinand avoit originairement accordé dans Saint-Domingue pour trois cavaliers.

Par la loi, ceux qui avoient des possessions dans les villes déja fondées, étoient exclus des nouveaux établissemens: mais cette rigueur ne s'étendoit pas jusqu'à leurs enfans. Il étoit permis à tous les Indiens qui n'étoient pas retenus ailleurs par des liens indissolubles, de s'y fixer comme domestiques, comme artisans ou comme laboureurs.

Indépendamment des terres que des conventions arrêtées avec la cour assuroient aux

troupes & aux fondateurs des villes, les chefs des diverſes colonies étoient autoriſés à en diſtribuer aux Eſpagnols qui voudroient ſe fixer dans le nouvel hémiſphere. Cette grande prérogative leur fut ôtée en 1591. Philippe II, que ſon ambition engageoit dans des guerres continuelles & que ſon opiniâtreté rendoit interminables, ne pouvoit ſuffire à tant de dépenſes. La vente des champs d'Amérique, qui avoient été donnés juſqu'à cette époque, fut une des ſources qu'il imagina. Sa loi eut même un effet en quelque ſorte retroactif, puiſqu'elle ordonnoit la confiſcation de tout ce qui ſeroit poſſédé ſans titre légitime, à moins que les uſurpateurs ne conſentiſſent à ſe racheter. Une diſpoſition ſi utile, réellement ou en apparence, au fiſc, ne ſouffrit de modification dans aucune période, & n'en éprouve pas encore.

Mais il étoit plus aiſé d'accorder gratuitement ou de céder à vil prix des terreins à quelques aventuriers, que de les engager à en ſolliciter la fertilité. Ce genre de travail fut mépriſé par les premiers Eſpagnols que leur avidité conduiſit aux Indes. La voie lente, pénible & diſpendieuſe de la culture ne pouvoit guere tenter des hommes à qui l'eſpoir d'une fortune facile, brillante & rapide faiſoit braver les vagues d'un océan inconnu, les dangers de tous les genres qui les attendoient ſur des côtes mal-ſaines & barbares. Ils étoient preſſés de jouir, & le

plus court moyen d'y parvenir étoit de ſe jetter ſur les métaux. Un gouvernement éclairé auroit travaillé à rectifier les idées de ſes ſujets, & à donner, autant qu'il eût été poſſible, une autre pente à leur ambition. Ce fut tout le contraire qui arriva. L'erreur des particuliers devint la politique du miniſtere. Il fut aſſez aveugle pour préférer des tréſors de pure convention, dont la quantité ne pouvoit pas manquer de diminuer & qui chaque jour devoient perdre de leur prix imaginaire, à des richeſſes ſans ceſſe renaiſſantes & dont la valeur devoit augmenter graduellement dans tous les tems. Cette illuſion des conquérans & des monarques jetta l'état hors des routes de ſa proſpérité, & forma les mœurs en Amérique. On n'y fit cas que de l'or, que de l'argent accumulés par la rapine, par l'oppreſſion & par l'exploitation des mines.

XXVII. Réglemens faits à diverſes époques, pour l'exploitation des mines.

Dans les premiers tems de la conquête, il fut décidé que les mines appartiendroient à celui qui les découvriroit, pourvu qu'il les fît enregiſtrer au tribunal le plus voiſin. Le gouvernement eut d'abord l'imprudence de faire fouiller pour ſon compte la portion de ce riche terrein qu'il s'étoit réſervé : mais il ne tarda pas à revenir d'une erreur ſi ruineuſe, & il contracta l'habitude de la céder au maître du reſte pour une ſomme infini-

ment modique. Si, ce qui n'arriva preſque jamais, ces tréſors ſe trouvoient dans des campagnes cultivées, l'entrepreneur devoit acheter l'eſpace dont il avoit beſoin ou donner le centieme des métaux. Sur d'arides montagnes, le propriétaire étoit plus que ſuffiſamment dédommagé du très-petit tort qu'on lui faiſoit, par la valeur qu'une activité nouvelle donnoit aux productions récoltées dans le voiſinage.

De toute antiquité les mines, de quelque nature qu'elles fuſſent, livroient au fiſc, en Eſpagne, le cinquieme de leur produit. Cet uſage fut porté au Nouveau-Monde: mais avec le tems, le gouvernement fut obligé de ſe réduire au dixieme pour l'or, & même en 1735 pour l'argent au Pérou. Il lui fallut auſſi baiſſer généralement le prix du mercure. Juſqu'en 1761, cet agent néceſſaire avoit été vendu 432 livres le quintal. A cette époque, il ne coûta plus que 324 livres ou même 216 livres pour les mines peu abondantes ou d'une exploitation trop diſpendieuſe.

Tout porte à penſer que la cour d'Eſpagne ſera obligée, un peu plus tôt, un peu plus tard, à de nouveaux ſacrifices. A meſure que les métaux ſe multiplient dans le commerce, ils ont moins de valeur, ils repréſentent moins de marchandiſes. Cet aviliſſement doit faire un jour négliger les meilleures mines comme il a fait abandonner ſucceſſivement les médiocres, à moins qu'on n'allege

encore le fardeau de ceux qui les exploitent. Le tems n'eſt peut-être pas éloigné où il faudra que le miniſtère Eſpagnol ſe contente des deux réaux ou 1 l. 7 ſ. qu'il perçoit par marc pour la marque ou pour la fabrication.

Ce qui pourroit donner un grand poids à ces conjectures, c'eſt qu'il n'y a plus guere que des hommes dont les affaires ſont douteuſes ou délabrées qui entrent dans la carriere des mines. S'il arrive quelquefois qu'une avidité ſans bornes y pouſſe un riche négociant, c'eſt toujours ſous le voile d'un myſtere impénétrable. Ce hardi ſpéculateur peut bien conſentir à expoſer ſa fortune, mais jamais ſon nom. Il n'ignore pas que ſi ſes engagemens étoient connus, ſa réputation & ſon crédit ſeroient perdus ſans reſſource. Ce n'eſt que lorſque le ſuccès le plus éclatant a couronné ſa témérité, qu'il oſe avouer les riſques qu'il avoit courus.

XXVIII. Impôts établis dans l'Amérique Eſpagnole.

Lorſque le gouvernement ſera forcé de renoncer à ce qu'il perçoit encore de droits ſur les métaux, il lui reſtera de grandes reſſources pour ſes dépenſes de ſouveraineté. La principale auroit dû être la dixme que Ferdinand s'étoit fait céder par la cour de Rome : mais Charles-Quint, par des motifs qu'il n'eſt pas aiſé de deviner, s'en dépouilla pour les évêques, pour les chapitres, pour les curés, pour les hôpitaux, pour la conſtruction des temples, pour des hommes &

des établiſſemens déja trop riches ou qui ne tarderent pas à le devenir. A peine ce prince en tranſmit-il la neuvieme partie à ſes ſucceſſeurs. Il fallut qu'un tribut arraché aux Indiens remplît un vuide fait ſi inconſidérément au tréſor public. Les claſſes ſupérieures de la ſociété ne furent pas plus ménagées. Tout le Nouveau-Monde fut aſſujetti à l'alcavala.

C'eſt un droit levé ſeulement ſur tout ce qui ſe vend en gros & qui ne s'étend pas aux conſommations journalieres. Il vient originairement des Maures. Les Eſpagnols l'adopterent en 1341 & l'établirent à raiſon de cinq pour cent. Il fut porté dans la ſuite à dix & pouſſé même à quatorze : mais en 1750, il fut fait des arrangemens qui le ramenerent à ce qu'il avoit été dans les premiers tems. Philippe II, après le déſaſtre de cette flotte ſi connue ſous le titre faſtueux d'invincible, fut déterminé, en 1591, par ſes beſoins, à exiger ce ſecours de toutes ſes poſſeſſions d'Amérique. Il ne fut d'abord que de deux pour cent. En 1627, il monta à quatre.

Le papier timbré, ce moyen ſagement imaginé pour aſſurer la fortune des citoyens & qui eſt devenu par-tout un des principes de leur ruine dans les mains du fiſc, le papier timbré fut introduit en 1641 dans toutes les provinces Eſpagnoles du Nouveau-Monde.

Le monopole du tabac commença à affliger

le Pérou en 1752, le Mexique en 1754, & dans l'intervalle de ces deux époques toutes les parties de l'autre hémiſphere dépendantes de la Caſtille.

Dans des tems divers, la couronne s'appropria, dans le Nouveau-Monde comme dans l'ancien, le monopole de la poudre, du plomb & des cartes.

Cependant le plus étrange des impôts eſt la croiſade. Il prit naiſſance dans les ſiecles de folie & de fanatiſme où des millions d'Européens alloient ſe faire aſſommer dans l'orient pour le recouvrement de la Paleſtine. La cour de Rome le reſſuſcita en faveur de Ferdinand qui, en 1509, vouloit faire la guerre aux Maures d'Afrique. Il exiſte encore en Eſpagne où il n'eſt jamais au-deſſous de 12 ſols 6 deniers, ni au-deſſus de 4 livres. On le paie plus chèrement dans le Nouveau-Monde, où il n'eſt perçu que tous les deux ans & où il s'éleve depuis 35 ſ. juſqu'à 13 l. ſelon le rang & la fortune des citoyens. Pour cet argent, les peuples obtiennent la liberté de ſe faire abſoudre par leurs confeſſeurs des crimes réſervés au pape & aux évêques; le droit d'uſer dans les jours d'abſtinence de quelques nourritures prohibées; une foule d'indulgence pour des péchés déja commis ou pour ceux qu'on pourroit commettre. Le gouvernement n'oblige pas ſtrictement ſes ſujets à prendre cette bulle: mais les prêtres refuſeroient les conſolations de la religion

à ceux qui la négligeroient ou la dédaigneroient; & il n'y a pas peut-être dans toute l'Amérique Eſpagnole un homme aſſez hardi ou aſſez éclairé pour braver cette cenſure eccléſiaſtique.

Je ne m'adreſſerai donc pas à des peuples imbécilles qu'on exhorteroit inutilement à ſecouer le double joug ſous lequel ils ſe tiennent courbés; & je ne leur dirai point: Quoi! vous ne concevez pas que la Providence qui veille à votre conſervation, en vous préſentant des alimens qui vous ſont propres & en perpétuant ſans interruption le beſoin que vous en avez, vous en permet un libre uſage: que ſi le ciel ſe courrouçoit lorſque vous en mangez dans un tems prohibé, il n'y a ſur la terre aucune autorité qui pût vous diſpenſer de lui obéir: qu'on abuſe de votre ſtupide crédulité, & que par un trafic infâme, un être qui n'eſt pas plus que vous, une créature qui n'eſt rien aux yeux de ſon maître & du vôtre, s'arroge le droit de vous commander en ſon nom ou de vous affranchir de ſes déſordres pour une piece d'argent. Cette piece d'argent, la prend-il pour lui ou la donne-t il à ſon Dieu? Son Dieu eſt-il indigent? Vit-il de reſſources? Theſauriſe-t-il? Que s'il eſt dans une autre vie un juge rémunérateur des vertus & vengeur des crimes, ni l'or que vous avez donnez, ni les pardons que vous aurez acquis avec cet or ne feront pas incliner ſa balance. Que ſi ſa juſtice vé-

nale ſe laiſſoit corrompre, il ſeroit auſſi vil, auſſi mépriſable que ceux qui ſiegent dans vos tribunaux. Que ſi ſon repréſentant avoit pour lui-même le pouvoir qu'il vous a perſuadé qu'il avoit pour vous, il ſeroit impunément le plus méchant des hommes, puiſqu'il n'y auroit aucun forfait dont il ne poſſédât l'abſolution. Je ne m'adreſſerai pas non plus aux miniſtres ſubalternes de ce chef orgueilleux, parce qu'ils ont un intérêt commun avec lui, & qu'au lieu de me répondre, ils allumeroient un bûcher ſous mes pieds. Mais je m'adreſſerai à ce chef & à tout le corps qu'il préſide, & je lui dirai:

Renoncez, il en eſt tems, renoncez à cet indigne monopole qui vous dégrade & qui déshonore & le dieu que vous prêchez, & le culte que vous profeſſez. Simplifiez votre doctrine. Purgez-la d'abſurdités. Abandonnez de bonne grace tous ces poſtes où vous ſerez forcés. Le monde eſt trop éclairé pour ſe repaître plus long-tems d'incompréhenſibilités qui répugnent à la raiſon, ou pour donner dans des menſonges merveilleux qui, communs à toutes les religions, ne prouvent pour aucune. Revenez à une morale praticable & ſociale. Paſſez de la réforme de votre théologie à celle de vos mœurs. Puiſque vous jouiſſez des prérogatives de la ſociété, partagez-en le fardeau. N'objectez plus vos immunités aux tentatives d'un miniſtere équitable qui ſe propoſeroit de vous ramener

à la condition générale des citoyens. Votre intolérance & les voies odieuſes par leſquelles vous avez acquis & vous entaſſez encore richeſſe ſur richeſſe, ont fait plus de mal à vos opinions que tous les raiſonnemens de l'incrédulité. Si vous euſſiez été les pacificateurs des troubles publics & domeſtiques, les avocats du pauvre, les appuis du perſécuté, les médiateurs entre l'époux & l'épouſe, entre les peres & les enfans, entre les citoyens, les organes de la loi, les amis du trône, les coopérateurs du magiſtrat: quelque abſurdes qu'euſſent été vos dogmes, on ſe ſeroit tu. Perſonne n'eût oſé attaquer une claſſe d'hommes ſi utiles & ſi reſpectables. Vous avez diviſé l'Europe pour des futilités. Toutes les contrées ont fumé de ſang, & pourquoi? On rougit à préſent d'y penſer. Voulez-vous reſtituer à votre miniſtere ſa dignité? Soyez humbles, ſoyez indulgens, ſoyez même pauvres, s'il le faut. Votre fondateur le fut. Ses apôtres, ſes diſciples, les diſciples de ceux-ci qui convertirent tout le monde connu, le furent auſſi. Ne ſoyez, ni charlatans, ni hypocrites, ni ſimoniaques ou marchand de choſes que vous donnez pour ſaintes. Tâchez de redevenir prêtres, c'eſt-à-dire les envoyés du Très-Haut, pour prêcher aux hommes les vertus, & pour leur en montrer des exemples. Et vous, pontife de Rome, ne vous appellez plus le ſerviteur des ſerviteurs de Dieu, ou

ſoyez-le. Songez que le ſiecle de vos bulles, de vos indulgences, de vos pardons, de vos diſpenſes eſt paſſé. C'eſt inutilement que vous voudriez vendre le Saint-Eſprit, ſi l'on ne veut plus l'acheter. Votre revenu ſpirituel va toujours en diminuant; il faut qu'un peu plutôt, un peu plus tard il ſe réduiſe à rien. Quels que ſoient les ſubſides, les nations qui les paient, tendent naturellement à s'en délivrer. Le prétexte le plus léger leur ſuffit. Puiſque de pêcheur, vous vous êtes fait prince temporel, devenez comme tous les bons ſouverains le promoteur de l'agriculture, des arts, des manufactures, du commerce, de la population. Alors, vous n'aurez plus beſoin d'un trafic qui ſcandaliſe. Vous reſtituerez aux travaux de l'homme les jours précieux que vous leur dérobez, & vous recouvrerez notre vénération que vous avez perdue.

Les finances du continent Eſpagnol de l'autre hémiſphere furent long-tems & très-long-tems une énigme pour le miniſtere même. Ce cahos fut un peu débrouillé par M. de la Enſenada. Chacune des douze années de ſon heureuſe adminiſtration, la couronne retira de ces régions, ou des droits qu'elle percevoit au départ & au retour des flottes, 17,719,448 livres 12 ſols. Depuis, cette reſſource du gouvernement s'eſt beaucoup accrue, & par l'importance des nouvelles taxes, & par la ſévérité qui a été employée.

dans la perception des anciennes. Aujourd'hui le revenu public du Mexique s'élève à 54,000,000l.; celui du Pérou à 27,000,000 l. celui du Guatimala, du nouveau royaume, du Chili & du Paraguay à 9,100,000 livres. C'eſt en tout 90,100,000 liv. Les dépenſes locales abſorbent 56,700,000 livres. Il reſte donc pour le fiſc 34,500,000 liv. Ajoutez à cette ſomme 20,584,450 liv. qu'il perçoit en Europe même ſur tous les objets envoyés aux colonies ou qui en arrivent; & vous trouverez que la cour de Madrid tire annuellement 55,084,450 liv. de ſes provinces du Nouveau-Monde. Cependant toutes ces richeſſes n'entrent pas dans les caiſſes royales de la métropole. Une partie eſt employée dans les isles Eſpagnoles de l'Amérique, pour des dépenſes de ſouveraineté, & pour la conſtruction des vaiſſeaux ou pour l'achat du tabac.

XXIX. Principes deſtructeurs ſur leſquels l'Eſpagne fonda d'abord ſes liaiſons avec le Nouveau-Monde.

A peine l'Eſpagne avoit découvert cet autre hémiſphere, qu'elle eut l'idée d'un ſyſtême inconnu aux peuples de l'antiquité, & que les nations modernes ont depuis adopté, celui de s'aſſurer de toutes les productions de ſes colonies & de leur approviſionnement entier. Dans cette vue, on ne ſe contenta pas d'interdire à ces nouveaux établiſſemens, ſous des peines capitales, toute liaiſon étran-

gere ; le gouvernement pouſſa la rigueur juſqu'à rendre toute communication entre eux impraticable, juſqu'à leur défendre d'envoyer aucun de leurs navires dans le lieu de leur origine. Cet eſprit de jalouſie ſe manifeſta dans la métropole même. Il y fut d'abord permis, à la vérité, de partir de différens ports : mais les retours devoient tous ſe faire à Séville. Les richeſſes que cette préférence accumula dans le ſein de cette ville, la mirent bientôt en état d'obtenir que les bâtimens ſeroient expédiés de ſa rade, comme ils devoient y revenir. La riviere qui baigne ſes murs ne ſe trouvant pas ſuffiſante dans la ſuite pour recevoir des vaiſſeaux qui, peu-à-peu, avoient acquis de la grandeur, ce fut la preſqu'isle de Cadix qui devint l'entrepôt général.

Il fut défendu à tous les négocians étrangers, fixés dans ce port devenu célebre, de prendre part directement à un commerce ſi lucratif. En vain ils repréſenterent que, conſommant les denrées du royaume, payant les impoſitions, encourageant l'agriculture, l'induſtrie, la navigation, ils devoient être regardés comme citoyens. Ces raiſons ne furent jamais ſenties dans une cour où la coutume étoit la loi ſuprême. Il fallut toujours que ces hommes riches, actifs, éclairés, qui ſoutinrent ſeuls pendant long-tems les liaiſons de l'ancien & du Nouveau-Monde, couvriſſent, avec plus de dégoûts & d'embarras

qu'on ne le croiroit, leurs moindres opérations d'un nom Eſpagnol.

La liberté de faire des expéditions pour les grands établiſſemens qui ſe formoient de toutes parts dans l'autre hémiſphere, fut très-limitée pour les naturels du pays eux-mêmes. Le gouvernement prit le parti de régler tous les ans le nombre des bâtimens qu'il convenoit d'envoyer, & le tems de leur départ. Il entra dans ſa politique de rendre ces voyages rares, & la permiſſion d'équiper un navire devint une faveur très-ſignalée. Pour l'arracher, on rempliſſoit d'intrigues la capitale de l'empire, & on entretenoit la corruption dans tous les bureaux.

Sous prétexte de prévenir les fraudes, d'établir un ordre invariable, de procurer une ſûreté entiere à des vaiſſeaux richement chargés, on multiplia tellement les lenteurs, les viſites, les inquiſitions, les équipages, les formalités de tous les genres, en Europe & en Amérique, que les faux-frais doublerent la valeur de quelques marchandiſes, & augmenterent beaucoup la valeur de toutes.

L'oppreſſion des douanes acheva de tout perdre. Les objets exportés pour l'autre hémiſphere, furent aſſujettis à des droits tels qu'il n'en avoit jamais exiſté dans aucun ſiecle, ni ſur aucune partie du globe. Le prix même qu'on en avoit retiré fut impoſé. L'or en retour devoit quatre pour cent, & l'argent en devoit neuf.

XXX. Comment la cour de Madrid perſévéra-t-elle dans ſon mauvais ſyſtême ?

Mais comment la cour de Madrid avoit-elle pu ſe tromper ſi groſſierement ſur ſes intérêts ? comment, ſur-tout, pouvoit-elle perſévérer dans ſon erreur ? Eſſayons, s'il ſe peut, de démêler les cauſes de cet aveuglement étrange.

L'empire des Eſpagnols ſur le Nouveau-Monde s'établit dans un ſiecle d'ignorance & de barbarie. Tous les principes de gouvernement étoient alors oubliés ; & l'on ne s'étonnera pas, ſans doute, que dans l'ivreſſe de leurs triomphes, des conquérans ſuperbes n'aient pas ramené la lumiere, bannie depuis dix ou douze ſiecles de l'Europe entiere.

A cette époque d'un aveuglement univerſel, la cour de Madrid ne devina pas que les établiſſemens qu'elle formoit ſous un autre hémiſphere, ne ſeroient utiles qu'autant qu'ils deviendroient un encouragement pour ſon agriculture, ſon induſtrie & ſa navigation. Loin de ſubordonner les colonies à la métropole, ce fut, en quelque ſorte, la métropole qui fut ſubordonnée aux colonies. Toute économie politique fut ou négligée ou dédaignée ; & l'on ne vit la grandeur de la monarchie que dans l'or & dans l'argent de l'Amérique. Les peuples avoient la même ambition. Ils abandonnoient en foule leur pays natal pour courir après des métaux. Ces émigrations immenſes & continuelles laiſſoient

dans la population de la patrie principale un vuide qui n'étoit pas rempli par les étrangers que l'orgueil & l'intolérance ne ceſſoient de repouſſer.

L'Eſpagne fut affermie, par des ſuccès aſſez long-tems ſoutenus, dans les fauſſes routes qu'elle s'étoit d'abord tracées. Un aſcendant qu'elle devoit uniquement aux circonſtances, lui parut une conſéquence néceſſaire de ſon adminiſtration & de ſes maximes.

Les calamités, qui, dans la ſuite, l'aſſaillirent de toutes parts, pouvoient l'éclairer. Une chaîne rarement interrompue de guerres plus funeſtes les unes que les autres, la priva de la tranquillité qu'il lui auroit fallu pour approfondir les vices d'un ſyſtème ſuivi avec la plus grande ſécurité ſans interruption.

Les lumieres acquiſes ou répandues ſucceſſivement par les autres peuples étoient bien propres à combattre, à diſſiper les erreurs de l'Eſpagne. Soit orgueil, ſoit jalouſie, cette nation repouſſa opiniâtrement les connoiſſances qui lui venoient de ſes rivaux ou de ſes voiſins.

Au défaut de ſecours étrangers, l'Eſpagnol, né avec l'eſprit de méditation, avec une ſagacité ardente, pouvoit découvrir des vérités importantes à ſa proſpérité. Ce génie propre à tout ſe porta, ſe fixa malheureuſement ſur des contemplations qui ne pouvoient que l'égarer davantage.

Pour comble de malheur, la cour de Madrid

s'étoit fait de bonne heure une loi de ſoutenir les partis qu'elle avoit pris, pour qu'on ne pût pas la ſoupçonner de s'être légerement déterminée. Les événemens, tout fâcheux qu'ils étoient, ne la dégoûterent pas de cette politique dans ſes rapports avec l'Amérique; & elle y fut affermie par les ſuffrages combinés ou ſéparés d'une multitude d'agens ſéduits ou infideles, qui aſſuroient leur fortune particuliere par la continuité d'un déſordre univerſel.

XXXI. Suites que les funeſtes combinaiſons du miniſtere Eſpagnol eurent dans la métropole même.

Cependant le mal ne ſe fit pas ſentir dans les premiers tems, quoique des écrivains célebres l'aient avancé avec confiance. Dans leur opinion, l'Eſpagne ſe voyant la maîtreſſe de l'Amérique, renonça d'elle-même aux manufactures, à l'agriculture. Cette idée extravagante n'entra jamais dans le ſyſtême d'aucun peuple. A l'époque où l'autre hémiſphere fut découvert, Séville étoit célebre par ſes fabriques de ſoie; les draps de Ségovie paſſoient pour les plus beaux de l'Europe, & les étoffes de Catalogne trouvoient un débit avantageux dans l'Italie & dans le Levant. De nouveaux débouchés donnerent une activité nouvelle à cette induſtrie & à l'exploitation des terres qui en eſt inſéparable. S'il en eût été autrement, comment cette monarchie auroit-elle pu envahir tant de provinces; ſoutenir tant de guerres longues & ſanglantes;

ſoudoyer tant d'armées étrangeres & nationales ; équiper des flottes ſi nombreuſes & ſi redoutables ; entretenir la diviſion dans les états voiſins & y acheter des traîtres ; bouleverſer les nations par ſes intrigues ; donner le branle à tous les évènemens politiques ? Comment auroit-elle pu être la premiere & preſque la ſeule puiſſance de l'univers ?

Mais tous ces efforts occaſionnerent une conſommation immenſe d'hommes : mais il en paſſa beaucoup dans le Nouveau-Monde : mais cet autre hémiſphere, plus riche & plus peuplé, demanda plus de marchandiſes : mais les bras manquerent pour tous les travaux. Alors, ce furent les nations étrangeres, où le numéraire étoit encore rare & par conſéquent la main-d'œuvre à un prix modique, qui fournirent des ſubſiſtances à l'Eſpagne, qui fournirent le vêtement à ſes colonies. En vain des réglemens ſévères les excluoient de ce trafic. Amies ou ennemies, elles le firent ſans interruption & avec ſuccès ſous le nom des Eſpagnols eux-mêmes, dont la bonne-foi mérita toujours les plus grands éloges. Le gouvernement crut remédier à ce qu'il croyoit un déſordre & qui n'étoit qu'une ſuite naturelle de l'état des choſes, en renouvellant l'ancienne défenſe de toute exportation d'or, de toute exportation d'argent. A Séville & enſuite à Cadix, des braves appellés *Metedores* portoient au rempart des lingots qu'ils jettoient à d'autres Metedores

chargés de les délivrer à des chaloupes qui s'étoient approchées pour les recevoir. Jamais ce verſement clandeſtin ne fut troublé par des commis ou par des gardes qui étoient tous payés pour ne rien voir. Plus de ſévérité n'auroit fait que hauſſer le prix des marchandiſes par une plus grande difficulté d'en retirer la valeur. Si, conformément à la rigueur des ordonnances, on eût ſaiſi, jugé & condamné à mort quelque contrevenant & qu'on eût confiſqué ſes biens : cette atrocité, loin d'empêcher la ſortie des métaux, l'auroit augmentée, parce que ceux qui s'étoient contentés juſqu'alors d'une gratification médiocre, exigeant un ſalaire proportionné au danger qu'ils devoient courir, euſſent multiplié leurs profits par leurs riſques, & fait ſortir beaucoup d'argent, pour en avoir eux-mêmes davantage.

Tel étoit l'état de l'Eſpagne, lorſqu'elle même aggrava volontairement ſes calamités par l'expulſion des Maures.

Cette nation avoit long-tems régné ſur la péninſule preſque entiere. De poſte en poſte, elle ſe vit ſucceſſivement pouſſée juſqu'à Grenade, où, après dix ans de ſanglans combats, on la réduiſit encore, en 1492, à ſubir le joug. Par ſa capitulation, il lui étoit permis de profeſſer ſon culte : mais bientôt, ſous divers prétextes, le vainqueur voulut la dépouiller de ce droit ſacré ; & elle prit les armes pour le maintenir. La fortune ſe déclara

contre

contre ces infortunés muſulmans. Un grand nombre périrent par le glaive. On vendit à quelques-uns le droit de ſe réfugier en Afrique. Le reſte fut condamné à paroître chrétien.

Cette démonſtration, dont Ferdinand & Charles avoient voulu ſe contenter, bleſſa Philippe II. Ce prince inquiſiteur voulut que les infideles fuſſent réellement de ſa religion. Dans l'eſpérance de les y amener plus ſûrement & en moins de tems, il ordonna, en 1568, que ces peuples renonçâſſent à leur idiôme, à leurs noms, à leurs vêtemens, à leurs bains, à leurs uſages, à tout ce qui pouvoit les diſtinguer de ſes autres ſujets. Le deſpotiſme fut pouſſé au point de leur défendre de changer de domicile ſans l'aveu du magiſtrat, de ſe marier ſans la permiſſion de l'évêque, de porter ou même de poſſéder des armes ſous aucun prétexte. Une réſiſtance vive devoit être la ſuite de cette aveugle tyrannie. Malheureuſement des hommes qui manquoient de chefs, de diſcipline, de moyens de guerre, ne purent faire que des efforts impuiſſans contre des armées nombreuſes, accoutumées au carnage & commandées par des généraux expérimentés. Les habitans des villes & des campagnes, qui étoient entrés dans la rebellion, furent preſque généralement exterminés. La ſervitude devint le partage de tous les priſonniers des deux ſexes. Ceux même des Maures, qui étoient reſtés

paiſiblement dans leurs foyers, furent tranſportés dans les provinces intérieures du royaume, où ils ne trouverent que des inſultes & de l'opprobre.

Cette diſperſion, cette humiliation ne produiſirent pas l'effet qu'on en attendoit. Les cruautés, qu'un tribunal de ſang renouvelloit ſans ceſſe, ne furent pas plus efficaces. Il parut au clergé qu'il ne reſtoit de parti à prendre que celui de chaſſer de la monarchie tous ces ennemis opiniâtres de ſa doctrine; & ſon vœu fut exaucé, en 1610, malgré l'oppoſition de quelques hommes d'état, malgré la réclamation plus vive encore des grands qui comptoient dans leurs palais ou ſur leur domaine beaucoup d'eſclaves de la nation que pourſuivoit la ſuperſtition.

On trouve par-tout que cette proſcription coûta à l'Eſpagne un million de ſes habitans. Des pieces authentiques, recueillies par Bleda, auteur ſage & contemporain, démontrent qu'il faut réduire ce nombre à quatre cens vingt-neuf mille trois cens quatorze. Ce n'étoit pas tout ce qui avoit échappé de Maures à l'animoſité des guerres, au fanatiſme des vainqueurs, à des émigrations quelquefois tolérées & plus ſouvent furtives. Le gouvernement retint les femmes mariées à d'anciens chrétiens, ceux dont la foi n'étoit pas ſuſpecte aux évêques, & tous les enfans au-deſſous de ſept ans.

Cependant l'état perdoit la vingtieme par-

tie de ſa population, & la partie la plus laborieuſe, comme l'ont toujours été, comme le ſeront toujours les ſectes proſcrites ou perſécutées. Quelles que fuſſent les occupations de ce peuple; que ſes bras nerveux s'exerçâſſent dans les champs, dans les atteliers, ou dans les plus vils offices de la ſociété, il ſe fit un grand vuide dans les travaux; il s'en fit un grand dans les tributs. Le fardeau qu'avoient porté les infideles, fut principalement jetté ſur les tiſſerands. Cette ſurcharge en fit paſſer beaucoup en Flandre, beaucoup en Italie; & les autres, ſans ſortir d'Eſpagne, renoncerent à leur profeſſion. Les ſoies de Valence, les belles laines d'Andalouſie & de Caſtille, ceſſerent d'être travaillées par les mains des Eſpagnols.

Le fiſc n'ayant plus de manufactures à opprimer, opprima les cultivateurs. Les impôts qu'on en exigea, furent également vicieux par leur nature, par leur multiplicité & par leurs excès. Aux impoſitions générales, ſe joignirent ce qu'on appelle en finance affaires extraordinaires, qui eſt une maniere de lever de l'argent ſur une claſſe particuliere de citoyens: impoſition qui, ſans aider l'état, ruine les contribuables, pour enrichir le traitant qui l'a imaginée. Ces reſſources ne ſe trouvant pas ſuffiſantes pour les beſoins urgens du gouvernement, on exigea des financiers des avances conſidérables. A cette époque, ils devinrent les maîtres de l'état: ils

furent autorisés à sous-affermer les diverses parties de leur bail. Les commis, les gênes & les vexations, se multiplierent avec ce désordre. Les loix que ces hommes avides eurent la liberté de faire, ne furent que des pieges tendus à la bonne-foi. Avec le tems, ils usurperent l'autorité souveraine, & parvinrent à décliner les tribunaux du prince, à se choisir des juges particuliers, & à les payer.

Les propriétaires des terres, écrasés par cette tyrannie, ou renoncerent à leurs possessions, ou en abandonnerent la culture. Bientôt cette fertile péninsule, qui, malgré les fréquentes sécheresses qu'elle éprouve, nourrissoit treize à quatorze millions d'habitans avant la découverte du Nouveau-Monde, & qui avoit été plus anciennement le grenier de Rome & de l'Italie, se vit couverte de ronces. On contracta la funeste habitude de fixer le prix des grains; on imagina de former dans chaque communauté des greniers publics, qui étoient nécessairement dirigés sans intelligence, sans zele, sans probité. D'ailleurs, que peut-on attendre de ces perfides ressources? Qui jamais imagina de s'opposer au bon prix des bleds, pour les multiplier; de grossir les frais des subsistances, pour les rendre moins cheres; de faciliter le monopole, pour l'écarter?

Quand la décadence d'un état a commencé, il est rare qu'elle s'arrête. La perte de la po-

pulation, des manufactures, du commerce, de l'agriculture, fut ſuivie des plus grands maux. Tandis que l'Europe s'éclairoit rapidement, & qu'une induſtrie nouvelle animoit tous les peuples; l'Eſpagne tomboit dans l'inaction & la barbarie. Les droits des anciennes douanes, qu'on avoit laiſſé ſubſiſter dans le paſſage d'une province à l'autre, furent pouſſés à l'excès, & interrompirent entre elles toute communication. Il ne fut pas permis de porter l'argent de l'une à l'autre. Bientôt on n'apperçut pas la trace d'un chemin public. Les voyageurs ſe trouvoient arrêtés au paſſage des rivieres, où il n'y avoit ni pont, ni bateaux. Il n'y eut pas un ſeul canal, pas un ſeul fleuve navigable. Le peuple de l'univers, que la ſuperſtition condamne le plus à faire maigre, laiſſa tomber ſes pêcheries, & acheta tous les ans pour douze millions de poiſſons. Hors un petit nombre de bâtimens mal armés, qui étoient deſtinés pour ſes colonies, il n'y eut pas un ſeul navire national dans ſes ports. Les côtes furent en proie à l'avidité, à l'animoſité, à la férocité des Barbareſques. Pour éviter de tomber dans leurs mains, on fut obligé de fréter de l'étranger juſqu'aux *aviſos* qu'on envoyoit aux Canaries & en Amérique. Philippe IV, avec toutes les riches mines de l'Amérique, vit tout-à-coup ſon or changé en cuivre, & fut réduit à donner aux monnoies de ce vil métal, un prix preſqu'auſſi fort qu'à l'argent.

Ces déſordres n'étoient pas les plus grands de la monarchie. L'Eſpagne, remplie d'une vénération ſtupide & ſuperſtitieuſe pour le ſiecle de ſes conquêtes, rejettoit avec dédain tout ce qui n'avoit pas été pratiqué dans ces tems brillans. Elle voyoit les autres peuples s'éclairer, s'élever, ſe fortifier, ſans vouloir rien emprunter d'eux. Un mépris décidé pour les lumieres & les mœurs de ſes voiſins, formoit la baſe de ſon caractere.

L'inquiſition, cet effroyable tribunal, établi d'abord pour arrêter les progrès du judaïſme & de l'alcoran, avoit dénaturé le caractere des peuples. Il les avoit formés à la réſerve, à la défiance, à la jalouſie. Et comment en fût-il arrivé autrement? Lorſqu'un fils put accuſer ſon pere, une mere ſon fils & ſon époux, un ami ſon ami, un citoyen ſon concitoyen; lorſque toutes les paſſions devinrent également délatrices, également écoutées; lorſqu'au milieu de vos enfans, la nuit, le jour, les mains des ſatellîtes vous ſaiſirent & vous jetterent dans l'obſcurité des cachots; lorſqu'on vous contraignit à vous défendre vous-même, & qu'empriſonné pour une faute que vous n'aviez pas commiſe, vous fûtes détenu & jugé ſur une faute ſecrète que vous aviez avouée; lorſque l'inſtruction de votre procès ſe commença, ſe pourſuivit, s'acheva ſans aucune confrontation avec les témoins; lorſqu'on entendit la lecture de ſa ſentence ſans avoir eu la liberté de ſe défen-

dre ? Alors les yeux se familiariserent avec le sang, par les spectacles les plus atroces. Alors les ames se remplirent de ce fanatisme qui se déploya si cruellement dans les deux hémispheres. L'Espagne ne fut, il est vrai, ni troublée, ni dévastée par les querelles de religion; mais elle resta stupide dans une profonde ignorance. L'objet de ces disputes, quoique toujours misérable & ridicule, exerce au moins l'esprit. On lit, on médite. On remonte aux sources primitives. On étudie l'histoire, les langues anciennes. La critique naît. On prend un goût solide. Bientôt le sujet qui échauffoit les esprits, tombe dans le mépris. Les livres de controverse passent, mais l'érudition reste. Les matieres de religion ressemblent à ces parties actives, qui existent dans tous les corps propres à la fermentation : elles troublent d'abord la limpidité de la liqueur ; mais elles agitent bientôt toute la masse. Dans ce mouvement elles se dissipent ou se précipitent. Le moment de la dépuration arrive, & il surnage un fluide doux, agréable & vigoureux, qui sert à la nutrition de l'homme. Mais dans la fermentation générale des disputes théologiques, toute la lie de ces matieres resta en Espagne. La superstition y avoit abruti les esprits, au point que l'état s'applaudissoit de son aveuglement.

Au lieu d'une énergie nécessaire pour porter la vie dans toutes les parties d'une domi-

nation trop étendue & trop diſperſée s'établit une lenteur qui ruinoit toutes les affaires. Les formalités, les précautions, les conſeils, qu'on avoit multipliés à l'infini pour n'être pas trompé, empêchoient ſeulement d'agir.

La guerre n'étoit pas mieux conduite que la politique. Une population, qui ſuffiſoit à peine pour les nombreuſes garniſons qu'on entretenoit en Italie, dans les Pays-Bas, en Afrique, & dans les Indes, ne laiſſoit nuls moyens de mettre des armées en campagne. Aux premieres hoſtilités, il falloit recourir à des étrangers. Loin que le petit nombre d'Eſpagnols qu'on faiſoit combattre avec ces troupes mercenaires puſſent les contenir, leur fidélité étoit ſouvent altérée par ce commerce. On les vit ſe révolter pluſieurs fois de concert, & ravager enſemble les provinces commiſes à leur défenſe.

Une ſolde réguliere auroit infailliblement prévenu, ou bientôt diſſipé cet eſprit de ſédition. Mais pour payer des armées, & les tenir dans cette dépendance & cette ſubordination néceſſaires à la bonne diſcipline; il auroit fallu ſupprimer cette foule d'officiers inutiles, qui, par leurs appointemens & leurs brigandages, abſorboient la plus grande partie des revenus publics; ne pas aliéner à vil prix, ou ne pas laiſſer envahir les droits les plus anciens de la couronne; ne pas diſſiper ſes tréſors à entretenir des eſpions, à acheter

des traîtres dans tous les états. Il auroit fallu ſur-tout ne pas faire conſiſter la grandeur du prince, à accorder des penſions & des graces à tous ceux qui n'avoient d'autres titres pour les obtenir, que l'audace de les demander.

Cette noble & criminelle mendicité étoit devenue une mode générale. L'Eſpagnol né généreux, & devenu fier, dédaignant les occupations ordinaires de la vie, ne reſpiroit qu'après les gouvernemens, les prélatures, les principaux emplois de la magiſtrature.

Ceux qui ne pouvoient parvenir à ces emplois brillans, ſe glorifiant d'une ſuperbe oiſiveté, gardoient le ton de la cour, & mettoient autant de gravité dans leur ennui public, que les miniſtres dans les fonctions du gouvernement.

Le peuple même auroit cru ſouiller ſes mains victorieuſes, en les employant à la plupart des travaux utiles. Il ſe portoit nonchalamment à ceux même qui étoient le plus en honneur & ſe repoſoit pour tous les autres ſur des étrangers qui rapportoient dans leur patrie un argent qui la fertiliſoit ou l'enrichiſſoit.

Les hommes nés ſans propriété, préférant baſſement une ſervitude oiſive à une liberté laborieuſe, briguoient de groſſir ces légions de domeſtiques que les grands traînoient à leur ſuite, avec ce faſte qui étale magnifiquement l'orgueil de la condition la plus inu-

tile, & la dégradation de la classe la plus nécessaire.

Ceux qui, par un reste de vanité, ne vouloient pas vivre sans quelque considération, se précipitoient en foule dans les cloîtres, où la superstition avoit préparé depuis longtems un asyle commode à leur paresse, & où l'imbécillité alloit jusqu'à leur prodiguer des distinctions.

Les Espagnols même qui avoient dans le monde un bien honnête, languissoient dans le célibat, aimant mieux renoncer à leur postérité, que de s'occuper à l'établir. Si quelques-uns, entraînés par l'amour & la vertu, s'engageoient dans le mariage, à l'exemple des grands, ils confioient d'abord leurs enfans à l'éducation superstitieuse des collèges, & des l'âge de quinze ans, les livroient à des courtisannes. Le corps & l'esprit de ces jeunes gens vieillis de bonne heure, s'épuisoient également dans ce commerce infâme, qui se perpétuoit même parmi ceux qui avoient contracté des nœuds légitimes.

C'est parmi ces hommes abrutis, qu'étoient pris ceux que la faveur destinoit à tenir les rênes du gouvernement. Leur administration rappelloit à chaque instant l'école d'oisiveté & de corruption d'où ils sortoient. Rien n'étoit si rare que de leur voir des sentimens de vertu, quelques principes d'équité, le plus léger desir de faire le bonheur de leurs semblables. Ils n'étoient occupés qu'à

piller les provinces confiées à leurs ſoins, pour aller diſſiper à Madrid, dans le ſein de la volupté le fruit de leurs rapines. Cette conduite étoit toujours impunie; quoiqu'elle occaſionnât ſouvent des ſéditions, des révoltes, des conſpirations, quelquefois même des révolutions.

Pour comble de malheur, les états unis par des mariages ou par des conquêtes à la Caſtille, conſommoient ſa ruine. Les Pays-Bas ne donnoient pas de quoi payer ies garniſons qui les défendoient. On ne tiroit rien de la Franche-Comté. La Sardaigne, la Sicile & le Milanois étoient à charge. Naples & le Portugal voyoient leurs tributs engagés à des étrangers. L'Aragon, Valence, la Catalogne, le Rouſſillon, les isles Baléares & la Navarre, prétendoient ne devoir à la monarchie qu'un don gratuit que leurs députés régloient toujours, mais rarement au gré d'une cour avide & épuiſée par ſes folles largeſſes.

XXXII. Calamités que l'aveuglement de la cour d'Eſpagne accumula ſur les colonies.

Pendant que la métropole dépériſſoit, il n'étoit pas poſſible que les colonies proſpéraſſent. Si les Eſpagnols euſſent connu leurs vrais intérêts, peut-être à la découverte de l'Amérique ſe fuſſent-ils contentés de former avec les Indiens des nœuds honnêtes, qui auroient établi entre les deux nations une dépendance & un profit réciproques. Les

productions des atteliers de l'ancien-monde, euſſent été échangées contre celles des mines du nouveau ; & le fer ouvragé eût été payé, à poids égal, par de l'argent brut. Une union ſtable, ſuite néceſſaire d'un commerce paiſible, ſe ſeroit formée ſans répandre du ſang, ſans dévaſter des empires. L'Eſpagne n'en ſeroit pas moins devenue maîtreſſe du Mexique & du Pérou ; parce que tout peuple qui cultive les arts, ſans en communiquer les procédés & la pratique, aura une ſupériorité réelle ſur ceux auxquels il en vend les productions.

On ne raiſonna pas ainſi. La facilité qu'on avoit trouvée à ſubjuguer les Indiens ; l'aſcendant que prit l'Eſpagne ſur l'Europe entiere ; l'orgueil ſi ordinaire aux conquérans ; l'ignorance des vrais principes du commerce : ces raiſons, & pluſieurs autres, empêcherent d'établir dans le Nouveau-Monde une adminiſtration fondée ſur de bons principes.

La dépopulation de l'Amérique fut le déplorable effet de cette confuſion. Les premiers pas des conquérans furent marqués par des ruiſſeaux de ſang. Auſſi étonnés de leurs victoires, que le vaincu l'étoit de ſa défaite, ils prirent dans l'ivreſſe de leurs ſuccès, le parti d'exterminer ceux qu'ils avoient dépouillés. Des peuples innombrables diſparurent de la terre à l'arrivée de ces barbares ; & c'eſt la ſoif de l'or, c'eſt le fanatiſme qu'on accuſoit de tant de cruautés abominables.

Mais la férocité naturelle de l'homme, qui n'étoit enchaînée ni par la frayeur des châtimens, ni par aucune eſpece de honte, ni par la préſence de témoins policés, ne déroboit-elle pas aux yeux des Eſpagnols, l'image d'une organiſation ſemblable à la leur, baſe primitive de la morale; & ne les portoit-elle pas à traiter ſans remords leurs freres nouvellement découverts, comme ils traitoient les bêtes ſauvages de l'ancien hémiſphere? La cruauté de l'eſprit militaire ne s'accroît-elle pas à raiſon des périls qu'on a courus, de ceux qu'on court, & de ceux qui reſtent à courir? Le ſoldat n'eſt-il pas plus ſanguinaire à une grande diſtance, que ſur les frontieres de ſa patrie? Le ſentiment de l'humanité ne s'affoiblit-il pas à meſure qu'on s'éloigne de ſon pays? Pris dans les premiers momens pour des dieux, les Eſpagnols ne craignirent-ils pas d'être démaſqués, d'être maſſacrés? Ne ſe défierent-ils pas des démonſtrations de bienveillance qu'on leur prodiguoit? La premiere goutte de ſang verſée, ne crurent-ils pas que leur ſécurité exigeoit qu'on le répandît à flots? Cette poignée d'hommes enveloppée d'une multitude innombrable d'indigenes, dont elle n'entendoit pas la langue, & dont les mœurs & les uſages lui étoient inconnus, ne fut-elle pas ſaiſie d'alarmes & de terreurs bien ou mal fondées?

Semblable aux Viſigots, dont ils étoient les deſcendans ou les eſclaves, les Eſpagnols

partagerent entre eux les terres déſertes & les hommes qui avoient échappé à leur épée. La plupart de ces miſérables victimes ne ſurvécurent pas long-tems au carnage, dans un état d'eſclavage pire que la mort. Les loix faites de tems en tems pour modérer la dureté de cette ſervitude, ne produiſirent que peu de ſoulagement. La férocité, l'orgueil, l'avidité ſe jouoient également des ordres d'un monarque trop éloigné, & des larmes des malheureux Indiens.

Les mines furent encore une plus grande cauſe de deſtruction. Depuis la découverte du Nouveau-Monde, ce genre de richeſſe abſorboit tous les ſentimens des Eſpagnols. Inutilement quelques hommes plus éclairés que leur ſiecle, leur crioient: laiſſez l'or, ſi la ſurface de la terre qui le couvre peut produire un épi dont vous faſſiez du pain, un brin d'herbe que vos brebis puiſſent paître. Le ſeul métal dont vous ayez vraiment beſoin, c'eſt le fer. Conſtruiſez-en vos ſcies, vos marteaux, les ſocs de vos charrues; mais ne les transformez pas en outils meurtriers. La quantité d'or néceſſaire aux échanges des nations eſt ſi petite; pourquoi donc la multiplier ſans fin? Quelle importance y a-t-il à repréſenter cent aunes de toile ou de drap, par une livre ou par vingt livres d'or? Les Eſpagnols firent comme le chien de la fable, qui lâcha l'aliment qu'il portoit à ſa gueule, pour ſe jetter ſur ſon

image qu'il voyoit au fond des eaux, où il se noya.

Malheureusement les Indiens devinrent les victimes de cette erreur funeste. Précipités dans des abîmes profonds, où ils étoient privés de la lumiere du jour, du bonheur de respirer un air doux & sain, de la consolation de mêler leurs pleurs avec les larmes de leurs proches & de leurs amis, ces infortunés creusoient leur tombeau sous des voûtes ténébreuses qui récelent aujourd'hui plus de cendres de morts que de poussiere ou de grains d'or. Comme toutes les nations de l'univers étoient révoltées de ces barbaries, les écrivains Espagnols essayerent de prouver que le travail des mines n'avoit rien de dangereux: mais on en croyoit aux démonstrations physiques. On n'ignoroit point que l'on n'habite pas les entrailles obscures de la terre, sans inconvénient pour les yeux; qu'on ne respire pas des vapeurs mercurielles, sulfureuses, arsenicales, toutes pestilentielles, sans inconvénient pour la poitrine; qu'on ne reçoit pas par les pores de la peau, qu'on n'avale pas par la bouche des eaux mal-saines, sans inconvénient pour l'estomac & pour les humeurs du corps. On voyoit sortir de nos mines la mort sous toutes les formes, avec la toux cruelle, avec l'hideuse atrophie, avec le noir marasme, avec les convulsions, le raccourcissement, les distorsions des membres. On voyoit aux mineurs les rides, la

foibleſſe, le tremblement, la caducité, à l'âge de la ſanté vigoureuſe ; & loin d'accorder quelque créance au récit des Eſpagnols, on s'indignoit de leur mauvaiſe foi, lorſqu'on ne ſe moquoit pas de leur ignorance.

Pour ſe dérober à ces tombeaux & aux autres actes de la tyrannie Européenne, beaucoup d'Américains ſe réfugierent dans des forêts, dans des montagnes inacceſſibles. Dans ces climats âpres & ſauvages, ils contractoient un caractere féroce qui coûta ſouvent des larmes & du ſang à leurs impitoyables oppreſſeurs.

Dans quelques cantons, le déſeſpoir fut porté ſi loin, que, pour ne pas laiſſer des héritiers de leur infortune, les hommes réſolurent unanimement de n'avoir aucun commerce avec les femmes. Cette triſte conjuration contre la nature & contre le plus doux de ſes plaiſirs, l'unique évènement de cette eſpece, que l'hiſtoire nous ait tranſmis, ſemble avoir été réſervée à l'époque de la découverte du Nouveau-Monde, pour caractériſer à jamais la tyrannie Eſpagnole. Que pouvoient oppoſer les Américains à la ſoif de détruire, que l'horrible vœu de ne ſe reproduire jamais? Ainſi la terre fut doublement ſouillée ; du ſang des peres, & du germe des enfans.

Dès-lors, cette terre fut comme maudite pour ſes barbares conquérans. L'empire qu'ils avoient fondés s'écroula bientôt de toutes

parts. Les progrès du déſordre & du crime furent rapides. Les fortereſſes les plus importantes tomberent en ruine. Il n'y eut dans le pays ni armes, ni magaſins. Le ſoldat qui n'étoit ni exercé, ni nourri, ni vêtu, devint mendiant ou voleur. On oublia juſqu'aux élémens de la guerre & de la navigation, juſqu'au nom des inſtrumens propres à ces deux arts ſi néceſſaires.

Le commerce ne fut que l'art de tromper. L'or & l'argent, qui devoient entrer dans les coffres du ſouverain, furent continuellement diminués par la fraude, & réduits au quart de ce qu'ils devoient être. Tous les ordres corrompus par l'avarice, ſe donnoient la main pour empêcher la vérité d'arriver au pied du trône, ou pour ſauver les prévaricateurs que la loi avoit proſcrits. Les premiers & les derniers magiſtrats agirent toujours de concert pour appuyer leurs injuſtices réciproques.

Le cahos où ces brigandages plongerent les affaires, amena le funeſte expédient de tous les états mal adminiſtrés; des impoſitions ſans nombre. On paroiſſoit s'être propoſé la double fin d'arrêter toute induſtrie, & de multiplier les vexations.

L'ignorance marchoit de front avec l'injuſtice. L'Europe étoit alors peu éclairée. La lumiere même qui commençoit à s'y répandre, étoit repouſſée par l'Eſpagne. Cependant un voile plus épais encore couvroit

l'Amérique. Les notions les plus ſimples ſur les objets les plus importans, y étoient entierement effacées.

Comme l'aveuglement eſt toujours favorable à la ſuperſtition, les miniſtres de la religion un peu moins aveuglés que les colons, prirent ſur lui un aſcendant décidé dans toutes les affaires. Plus aſſurés de l'impunité, ils furent toujours plus hardis à violer tout principe d'équité, toute regle de mœurs & de décence. Les moins corrompus faiſoient le commerce; les autres abuſoient de leur miniſtere & de la terreur des armes eccléſiaſtiques, pour arracher aux Indiens tout ce qu'ils avoient.

La haîne qui ſe mit entre les Eſpagnols nés dans le pays, & ceux qui arrivoient d'Europe, acheva de tout perdre. La cour avoit imprudemment jetté les ſemences de cette diviſion malheureuſe. De faux rapports lui peignirent les créoles comme des demi-barbares, preſque comme des Indiens. Elle ne crut pas pouvoir compter ſur leur intelligence, ſur leur courage, ſur leur attachement; & elle prit le parti de les éloigner de tous les poſtes utiles ou honorables. Cette réſolution injurieuſe les aigrit. Loin de travailler à les appaiſer, les dépoſitaires de l'autorité ſe firent un art d'envenimer leur chagrin par des partialités humiliantes. Il s'établit entre les deux claſſes, dont l'une étoit accablée de faveurs & l'autre de refus, une averſion inſurmontable.

Elle ſe manifeſta par des éclats, qui, plus d'une fois, ébranlerent l'empire de la métropole dans le Nouveau-Monde. Ce levain étoit fomenté par le clergé créole & le clergé Européen, qui avoient auſſi contracté la contagion de ces diſcordes.

XXXIII. L'Eſpagne commence à ſortir de ſa léthargie.

Il nous eſt doux de pouvoir penſer, de pouvoir écrire que la condition de l'Eſpagne devient tous les jours meilleure. La nobleſſe n'affecte plus ces airs d'indépendance qui embarraſſoient quelquefois le gouvernement. On a vu arriver des hommes nouveaux, mais habiles, au maniement des affaires publiques qui furent trop long-tems l'apanage de la naiſſance ſeule. Les campagnes, mieux peuplées & mieux cultivées, offrent moins de ronces & plus de récoltes. Il ſort des atteliers de Grenade, de Malaga, de Séville, de Priego, de Tolede, de Talavera, & ſur-tout de Valence, des ſoieries qui ont de la réputation & qui la méritent. Ceux de Saint-Ildephonſe donnent de très-belles glaces; ceux de Guadalaxara & d'Eſcaray des draps fins & des écarlates; ceux de Madrid des chapeaux, des rubans, des tapiſſeries, de la porcelaine. La Catalogne entiere eſt couverte de manufactures d'armes & de quincaillerie, de bas & de mouchoirs de ſoie, de toiles peintes de coton, de lainages communs, de galons & de dentelles. Des communications de la capitale avec les provinces commencent à s'ou-

vrir, & ces magnifiques voies ſont plantées d'arbres utiles ou agréables. On creuſe des canaux d'arroſemens ou de navigation, dont le projet, conçu par des étrangers, avoit ſi long-tems révolté l'orgueil du miniſtere & celui des peuples. D'excellentes fabriques de papier; des imprimeries de très-bon goût; des ſociétés conſacrées aux beaux-arts, aux arts utiles & aux ſciences, étoufferont tôt ou tard les préjugés & l'ignorance. Ces ſages établiſſemens ſeront ſecondés par les jeunes gens que le miniſtere fait inſtruire dans les contrées dont les connoiſſances ont étendu la gloire ou les proſpérités. Le vice des tributs, ſi difficile à corriger, a déja ſubi des réformes très-avantageuſes. Le revenu national, anciennement ſi borné, s'eſt élevé, dit-on, à 140,400,000 liv. Si le cadaſtre, dont la confection occupe la cour de Madrid depuis 1749, eſt fait ſur de bons principes, & qu'il ſoit exécuté, le fiſc verra encore croître ſes reſſources, & les contribuables ſeront ſoulagés.

A la mort de Charles-Quint, le tréſor public étoit ſi obéré, qu'on mit en délibération, s'il ne convenoit pas d'annuller tant d'engagemens funeſtes. Ils furent portés à un milliard, ou peut-être plus, ſous le regne inquiet & orageux de ſon fils Philippe. L'intérêt des avances faites au gouvernement abſorboit, en 1688, tout le produit des impoſitions; & ce fut alors une néceſſité de faire

une banqueroute entiere. Les évènemens qui ſuivirent cette grande criſe furent tous ſi malheureux, que les finances retomberent ſubitement dans le cahos, d'où une réſolution extrême, mais néceſſaire, les avoit tirées. Une adminiſtration plus éclairée mit au commencement du ſiecle un ordre dans les recouvremens, une regle dans les dépenſes qui auroient libéré l'état, ſans les révolutions qui s'y ſuccéderent avec une rapidité qu'on a peine à ſuivre. Cependant la couronne ne devoit, en 1759, que 160,000,000 de liv. que Ferdinand laiſſoit dans ſes coffres. Son ſucceſſeur employa la moitié de cette ſomme à la liquidation de quelques dettes. Le reſte fut conſommé par la guerre de Portugal, par l'augmentation de la marine, par mille dépenſes néceſſaires pour tirer la monarchie de la langueur où deux ſiecles d'ignorance & d'inertie l'avoient plongée.

La vigilance du nouveau gouvernement ne s'eſt pas bornée à réprimer une partie des déſordres qui ruinoient ſes poſſeſſions d'Europe. Il a été porté un œil attentif ſur quelques-uns des abus qui arrêtoient la proſpérité de ſes colonies. Leurs chefs ont été choiſis avec plus de ſoin & mieux ſurveillés. On a réformé quelques-uns des vices qui s'étoient gliſſés dans les tribunaux. Toutes les branches d'adminiſtration ont été améliorées. Le ſort même des Indiens eſt devenu moins malheureux.

XXXIV. Moyens qu'il conviendroit à l'Eſpagne d'employer pour accélérer ſes proſpérités en Europe & en Amérique.

Ces premiers pas vers le bien, doivent faire eſpérer au miniſtere Eſpagnol qu'il arrivera à une bonne adminiſtration, lorſqu'il aura ſaiſi les vrais principes, & qu'il emploiera les moyens convenables. Le caractere de la nation n'oppoſe pas des obſtacles inſurmontables à ce changement, comme on le croit trop communément. Son indolence ne lui eſt pas auſſi naturelle qu'on le penſe. Pour peu qu'on veuille remonter au tems où ce préjugé défavorable s'établiſſoit, on verra que cet engourdiſſement ne s'étendoit pas à tout; & que ſi l'Eſpagne étoit dans l'inaction au-dedans, elle portoit ſon inquiétude chez ſes voiſins, dont elle troubloit ſans ceſſe la tranquillité. Son oiſiveté ne vient en partie que d'un fol orgueil. Parce que la nobleſſe ne faiſoit rien, on a cru qu'il n'y avoit rien de ſi noble que de ne rien faire. Le peuple entier a voulu jouir de cette prérogative; & l'Eſpagnol décharné, demi-nud, nonchalamment aſſis à terre, regarde avec pitié ſes voiſins, qui, bien nourris, bien vêtus, travaillent & rient de ſa folie. L'un mépriſe par orgueil, ce que les autres recherchent par vanité; les commodités de la vie. Le climat avoit rendu l'Eſpagnol ſobre, & il l'eſt encore devenu par indigence. L'eſprit monacal, qui le gouverne depuis long-tems, lui

fait une vertu de cette même pauvreté qu'il doit à ſes vices. Comme il n'a rien, il ne deſire rien; mais il mépriſe encore moins les richeſſes qu'il ne hait le travail.

De ſon ancien caractere, il n'eſt reſté à ce peuple, pauvre & ſuperbe, qu'un penchant démeſuré pour tout ce qui a l'air de l'élévation. Il lui faut de grandes chimeres, une immenſe perſpective de gloire. La ſatisfaction qu'il a de ne plus relever que du trône depuis l'abaiſſement des grands, lui fait recevoir tout ce qui vient de la cour avec reſpect & avec confiance. Qu'on dirige à ſon bonheur ce puiſſant reſſort; qu'on cherche les moyens, plus aiſés qu'on ne croit, de lui faire trouver le travail honorable; & l'on verra la nation redevenir ce qu'elle étoit avant la découverte du Nouveau-Monde, dans ces tems brillans, où, ſans ſecours étrangers, elle menaçoit la liberté de l'Europe.

Après avoir guéri l'imagination des peuples, après les avoir fait rougir de leur inaction orgueilleuſe, il faudra ſonder d'autres plaies. Celle qui affecte le plus la maſſe de l'état, c'eſt le défaut de population. Le propre des colonies bien adminiſtrées, eſt d'augmenter la population de la métropole, qui, par les débouchés avantageux qu'elle fournit à leurs productions, augmente réciproquement la leur. C'eſt ſous ce point de vue, intéreſſant à la fois pour l'humanité & pour la

politique, que les nations éclairées de l'ancien hémiſphere ont enviſagés leurs établiſſemens du nouveau. Le ſuccès a par-tout couronné un ſi noble & ſi ſage deſſein. Il n'y a que l'Eſpagne, qui avoit formé ſon ſyſtème avant que la lumiere fût répandue, qui ait vu ſa population diminuer en Europe, à meſure que ſes poſſeſſions augmentoient en Amérique.

Lorſque la diſproportion entre un territoire & ſes habitans n'eſt pas extrême, l'activité, l'économie, une grande faveur accordée aux mariages, une longue paix peuvent, avec le tems, rétablir l'équilibre. L'Eſpagne, qui par le récenſement très-exact de 1768 n'a que neuf millions trois cens ſept mille huit cens quatre habitans de tout âge & de tout ſexe, & qui ne compte pas dans ſes colonies la dixieme partie des bras qu'exigeroient leur exploitation, ne peut ni ſe peupler, ni les peupler ſans des efforts extraordinaires & nouveaux. Il faut, pour augmenter les claſſes laborieuſes du peuple, qu'elle diminue ſon clergé qui énerve & dévore également l'état. Il faut qu'elle renvoie aux arts les deux tiers de ſes ſoldats, que l'amitié de la France & la foibleſſe du Portugal lui rendent inutiles. Il faut qu'elle s'occupe du ſoulagement des peuples, auſſi-tôt que les poſſeſſions de l'ancien & du Nouveau-Monde auront été tirées du cahos où deux ſiecles d'inertie, d'ignorance & de tyrannie les avoient plongées. Il faut

faut, avant tout, qu'elle aboliſſe l'infâme tribunal de l'inquiſition.

La ſuperſtition, quelle qu'en ſoit la cauſe, eſt répandue chez tous les peuples ſauvages, ou policés. Elle eſt née ſans doute de la crainte du mal, & de l'ignorance de ſes cauſes, & de ſes remedes. C'en eſt aſſez du moins pour l'enracíner dans l'eſprit de tous les hommes. Les fléaux de la nature, les contagions, les maladies, les accidens imprévus, les phénomenes deſtructeurs, toutes les cauſes cachées de la douleur & de la mort, ſont ſi univerſelles ſur la terre, qu'il ſeroit bien étonnant que l'homme n'en eût pas été, dans tous les tems & dans tous les pays, vivement affecté.

Mais cette crainte naturelle aura toujours ſubſiſté ou groſſi, à proportion de l'ignorance & de la ſenſibilité. Elle aura enfanté le culte des élémens qui font les grands ravages ſur la terre, tels que ſont les déluges, les incendies, les peſtes; le culte des animaux ſoit venimeux, ſoit voraces, mais toujours nuiſibles; le culte des hommes qui ont fait les plus grands maux à l'homme, des conquérans, des heureux fourbes, des faiſeurs de prodiges apparens, bons ou mauvais; le culte des êtres inviſibles, que l'imagination ſuppoſe cachés dans tous les inſtrumens du mal. L'étude de la nature & la méditation auront inſenſiblement diminué le nombre de ces êtres, & l'eſprit humain ſe ſera élevé de l'i-

dolâtrie au théiſme : mais cette derniere idée ſimple & ſublime, ſera toujours reſtée informe dans les eſprits groſſiers, & mêlée d'une foule d'erreurs & de fantômes.

La révélation perfectionnoit la doctrine d'un être unique ; & il alloit s'établir peut-être une religion plus épurée, ſi les barbares du Nord, qui inonderent les provinces de l'empire Romain, n'euſſent apporté des préjugés ſacrés qu'on ne pouvoit chaſſer que par d'autres fables. Le chriſtianiſme vint ſe préſenter malheureuſement à des eſprits incapables de le bien entendre. Ils ne le reçurent qu'avec cet appareil merveilleux, dont l'ignorance eſt toujours avide. L'intérêt le chargea, le défigura de plus en plus, & fit imaginer chaque jour des dogmes & des prodiges d'autant plus révérés qu'ils étoient moins croyables. Les peuples occupés durant douze ſiecles à ſe partager, à ſe diſputer les provinces de la monarchie univerſelle, qu'une ſeule nation avoit formée en moins de deux cens ans, admirent ſans examen toutes les erreurs que les prêtres, après bien des chicanes, étoient convenus entre eux d'enſeigner à la multitude. Mais le clergé, trop nombreux pour s'accorder, avoit entretenu dans ſon ſein un germe de diviſion, qui devoit, tôt ou tard, ſe communiquer au peuple. Le moment vint où l'eſprit d'ambition & de cupidité qui devoroit toute l'égliſe, heurta avec beaucoup d'éclat & d'animoſité, un grand

nombre de ſuperſtitions le plus généralement reçues.

Comme c'étoit l'habitude qui avoit fait adopter les puérilités dont on s'étoit laiſſé bercer, & qu'on n'y étoit attaché ni par principe de raiſonnement, ni par eſprit de parti; ceux qui avoient le plus d'intérêt à les ſoutenir, ſe trouverent hors d'état de les défendre, lorſqu'elles furent attaquées avec un courage propre à fixer l'attention publique. Mais rien n'avança les progrès de la réformation de Luther & de Calvin, comme la liberté qu'elle accordoit à chaque particulier de juger ſouverainement des principes religieux qu'il avoit reçus. Quoique la multitude fût incapable d'entreprendre cette diſcuſſion, elle ſe ſentit fiere d'avoir à balancer de ſi grands, de ſi chers intérêts. L'ébranlement étoit ſi général, qu'on peut conjecturer que les nouvelles opinions auroient par-tout triomphé des anciennes, ſi le magiſtrat ne s'étoit cru intéreſſé à arrêter le torrent. Il avoit beſoin, ainſi que la religion, d'une obéiſſance implicite, ſur laquelle ſon autorité étoit principalement fondée; & il craignit qu'après avoir renverſé les fondemens antiques & profonds de la hiérarchie Romaine, on n'examinât ſes propres titres. L'eſprit républicain qui s'établiſſoit naturellement parmi les réformés, augmentoit encore cette défiance.

Les rois d'Eſpagne, plus jaloux de leurs uſurpations que les autres ſouverains, vou-

lurent leur donner de nouveaux appuis, dans des ſuperſtitions plus uniformes. Ils ne virent pas que les ſyſtèmes des hommes ne peuvent pas être les mêmes ſur un être inconnu. En vain la raiſon crioit à ces imbécilles monarques, que nulle puiſſance n'eſt en droit de preſcrire aux hommes ce qu'ils doivent penſer ; que la ſociété n'a pas beſoin, pour ſe ſoutenir, d'ôter aux ames toute eſpece de liberté ; & qu'exiger par la force une formule de foi, c'eſt impoſer un faux ſerment qui rend un homme traître à ſa conſcience, pour en faire un ſujet fidèle ; que la politique doit préférer tout citoyen qui ſert la patrie, à celui qui eſt inutilement orthodoxe. Ces principes éternels & inconteſtables, ne furent pas écoutés. Leur voix étoit étouffée par l'apparence d'un grand intérêt, & encore plus par les cris furieux d'une foule de prêtres fanatiques, qui ne tarderent pas à s'emparer de l'autorité. Le prince devenu leur eſclave, fut forcé d'abandonner ſes ſujets à leurs caprices, de les laiſſer opprimer, d'être ſpectateur oiſif des cruautés qu'on exerçoit contre eux. Dès-lors des mœurs ſuperſtitieuſes, utiles ſeulement au ſacerdoce, devinrent nuiſibles à la ſociété. Des peuples ainſi corrompus & dégénérés, furent les plus cruels des peuples. Leur obéiſſance pour le monarque, fut ſubordonnée à la volonté du prêtre. Il opprima tous les pouvoirs ; il fut le vrai ſouverain de l'état.

L'inaction fut la ſuite néceſſaire d'une ſuperſtition qui énervoit toutes les facultés de l'ame. Le projet que les Romains formerent dès leur enfance de devenir les maîtres du monde, ſe manifeſta juſques dans leur religion. C'étoit la Victoire; Bellone, la Fortune, le Génie du peuple Romain, Rome même, qui étoient leurs dieux. Une nation qui aſpiroit à marcher ſur leurs traces, & qui ſongeoit à devenir conquérante, adopta un gouvernement monacal, qui a détruit tous les reſſorts, qui les empêchera de ſe rétablir en Eſpagne & en Amérique, s'il n'eſt renverſé lui-même avec toute l'horreur qu'il doit inſpirer. L'abolition de l'inquiſition doit hâter ce grand changement. Il eſt doux d'eſpérer que ſi la cour de Madrid ne ſe détermine pas à cet acte néceſſaire, elle y ſera quelque jour réduite par un vainqueur humain, qui, dans un traité de paix, dictera pour premiere condition, que *les auto-da-fé ſeront abolis dans toutes les poſſeſſions Eſpagnoles de l'ancien & du Nouveau-Monde.*

Ce moyen tout néceſſaire qu'il eſt au rétabliſſement de la monarchie, n'eſt pas ſuffiſant. Quoique l'Eſpagne ait mis à cacher ſa foibleſſe plus d'art peut-être qu'il n'en auroit fallu pour acquérir des forces, on connoît ſes plaies. Elles ſont ſi profondes & ſi invétérées, qu'il lui faut des ſecours étrangers pour les guérir. Qu'elle ne les refuſe pas, & elle verra ſes provinces de l'un & l'autre hémiſ-

ſphere, remplies de nouveaux habitans, qui leur donneront mille branches d'induſtrie. Les peuples du Nord & ceux du Midi, poſſédés de l'ambition des richeſſes qui caractériſe notre ſiecle, iront en foule dans des contrées ouvertes à leur émulation. La fortune publique ſuivra les fortunes particulieres. Celles des étrangers deviendront elles-mêmes une richeſſe nationale, ſi ceux qui les auront élevées en peuvent jouir avec aſſez de ſûreté, d'agrément & de diſtinction, pour perdre le ſouvenir de leur pays natal.

L'Eſpagne verroit bientôt arriver ſa population au point où elle doit la deſirer, ſi elle n'ouvroit pas ſeulement ſon ſein aux peuples de ſa communion, mais indiſtinctement à toutes les ſectes. Elle le pourroit ſans bleſſer les principes de la religion, ſans s'écarter des maximes de la politique. Les bons gouvernemens ne ſont pas troublés par la diverſité des opinions, & un chriſtianiſme bien entendu ne proſcrit pas la liberté de conſcience. Ces vérités ont été portées à un tel degré d'évidence, qu'elles ne doivent pas tarder de ſervir de regle à toutes les nations un peu éclairées.

Lorſque l'Eſpagne aura acquis des bras, elle les occupera de la maniere qui lui ſera la plus avantageuſe. Le chagrin qu'elle avoit de voir les tréſors du Nouveau-Monde paſſer chez ſes rivaux & ſes ennemis, lui a fait croire qu'il n'y avoit que le rétabliſſement de ſes

manufactures qui pût la mettre en état d'en retenir une partie. Ceux de ces écrivains économiques qui ont le plus appuyé ce ſyſtême, nous paroiſſent dans l'erreur. Tant que les peuples qui ſont en poſſeſſion de fabriquer des marchandiſes qui ſervent à l'approviſionnement de l'Amérique, s'occuperont du ſoin de conſerver leurs manufactures, celles qu'on voudra céder ailleurs en ſoutiendront difficilement la concurrence. Elles pourront peut-être obtenir à auſſi bon marché les matieres premieres & la main-d'œuvre : mais il faudra des ſiecles pour les élever à la même célérité dans le travail, à la même perfection dans l'ouvrage. Une révolution qui tranſporteroit en Eſpagne les meilleurs ouvriers, les plus habiles artiſtes étrangers, pourroit ſeule procurer ce grand changement. Juſques à cette époque, qui ne paroît pas prochaine, les tentatives qu'on haſardera auront une iſſue funeſte.

Nous irons plus loin, & nous ne craindrons pas d'avancer, que quand l'Eſpagne pourroit ſe procurer la ſupériorité dans les manufactures de luxe, elle ne devroit pas le vouloir. Un ſuccès momentané ſeroit ſuivi d'une ruine entiere. Qu'on ſuppoſe que cette monarchie tire de ſon ſein toutes les marchandiſes néceſſaires pour l'approviſionnement de ſes colonies, les tréſors immenſes, qui ſeront le produit de ce commerce, concentrés dans ſa circulation intérieure, y avi-

liront bientôt le numéraire. La cherté des productions de ſa terre, du ſalaire de ſes ouvriers, ſera une ſuite infaillible de cette abondance de métaux. Il n'y aura plus aucune proportion entre elle & les peuples voiſins. Ceux-ci, dès-lors en état de donner leurs marchandiſes à plus bas prix, la forceront à les recevoir, parce qu'un bénéfice exorbitant ſurmonte tous les obſtacles. Ses habitans, ſans occupation, ſeront réduits à en aller chercher ailleurs; & elle perdra en même tems ſon induſtrie & ſa population.

Puiſqu'il eſt impoſſible à l'Eſpagne de retenir le produit entier des mines du Nouveau-Monde, & qu'elle le doit partager néceſſairement avec le reſte de l'Europe, toute ſa politique doit tendre à en conſerver la meilleure part, à faire pencher la balance de ſon côté, & à ne pas rendre ſes avantages exceſſifs, afin de les rendre permanens. La pratique des arts de premiere néceſſité, l'abondance & l'excellente qualité de ſes productions naturelles, lui aſſureront cette ſupériorité.

Le miniſtere Eſpagnol, qui a entrevu cette vérité, s'eſt mépris, en ce qu'il a regardé les manufactures comme le ſeul mobile de l'agriculture. C'eſt une vérité inconteſtable, que les manufactures favoriſent la culture des terres. Elles ſont même néceſſaires par-tout où les frais de tranſport arrêtant la circulation & la conſommation des denrées, le cul-

tivateur ſe trouve découragé par le défaut de vente. Mais dans tout autre cas, il peut ſe paſſer de l'encouragement que donnent des manufactures. S'il a le débouché de ſes productions, peu lui importe que ce ſoit par une conſommation locale ou par l'exportation qu'en fait le commerce; il ſe livrera au travail.

L'Eſpagne vend tous les ans à l'étranger en laine, en ſoie, en huile, en vin, en fer, en ſoude, en fruits, pour plus de 80,000,000 de livres. Ces exportations, dont la plupart ne peuvent être remplacées par aucun ſol de l'Europe, ſont ſuſceptibles d'une augmentation immenſe. Elles ſuffiront, indépendamment des Indes, pour payer tout ce que l'état pourra conſommer de marchandiſes étrangeres. Il eſt vrai qu'en livrant ainſi aux autres nations ſes productions brutes, elle augmentera leur population, leurs richeſſes & leur puiſſance: mais elles entretiendront, elles étendront dans ſon ſein un genre d'induſtrie bien plus ſûr, bien plus avantageux. Son exiſtence politique ne tardera pas à devenir relativement ſupérieure; & le peuple cultivateur l'emportera ſur les peuples manufacturiers.

L'Amérique ajoutera beaucoup à ces avantages. Elle deviendra utile à l'Eſpagne par ſes métaux & par ſes denrées.

On n'a que des notions vagues ſur la quantité de métaux, ſur la quantité de denrées

que l'ancien monde recevoit du nouveau, dans les premiers tems qui suivirent la conquête. Les lumieres augmentent, à mesure qu'on approche de notre âge. Actuellement l'Espagne tire tous les ans du continent de l'Amérique 89,065,052 livres en or ou en argent, & 34,683,902 livres en productions. En tout 123,748,954 livres. En prenant ce calcul pour regle, il se trouveroit que la métropole a reçu de ses colonies, dans l'espace de deux cens quatre-vingt-sept années, 35,515,949,798 livres.

On ne peut dissimuler qu'autrefois il arrivoit moins de productions qu'il n'en vient aujourd'hui: mais alors les mines étoient plus abondantes. Voulez-vous vous en tenir à la multiplication des métaux seulement? l'Espagne n'aura reçu que 25,570,279,924 l. Nous compterons pour rien les 9,945,669,874 l. de productions.

Il seroit possible d'augmenter la masse des métaux & des denrées. Pour atteindre le premier but, il suffiroit que le gouvernement fît passer des gens plus habiles dans la métallurgie & qu'il se relâchât sur les conditions auxquelles on permet d'ouvrir des mines. Mais ce succès ne seroit jamais que passager. La raison en est sensible. L'or & l'argent ne sont pas des richesses; ils représentent seulement des richesses. Ces signes sont très-durables, comme il convient à leur destination. Plus ils se multiplient, & plus ils perdent

de leur valeur, parce qu'ils repréſentent moins de choſes. A meſure qu'ils ſont devenus communs depuis la découverte de l'Amérique, tout a doublé, triplé, quadruplé de prix. Il eſt arrivé que ce qu'on a tiré des mines, a toujours moins valu, & que ce qu'il en a coûté pour les exploiter, a toujours valu davantage. La balance, qui penche toujours de plus en plus du côté de la dépenſe, peut rompre l'équilibre, au point qu'il faudra renoncer à cette ſource d'opulence. Mais ce ſeroit toujours un grand bien que de ſimplifier ces opérations, & d'employer toutes les reſſources de la phyſique à rendre ce travail moins deſtructeur qu'il ne l'a été. Il eſt un autre moyen de proſpérité pour l'Eſpagne, qui, loin de s'affoiblir, acquerra tous les jours de nouvelles forces. C'eſt le travail des terres.

Tel eſt le but important auquel la cour de Madrid doit tendre. Si, plaçant les métaux dans l'ordre inférieur qui leur convient, elle ſe détermine à fonder ſpécialement la félicité publique ſur les productions d'un ſol fécond & vaſte, le nouvel hémiſphere ſortira du néant où on l'a trouvé, où on l'a laiſſé. Le ſoleil qui n'a luit juſqu'ici que ſur des déſerts en friche, y fécondera tout par ſon influence.

Au nombre des denrées que ſes rayons, ſecondés par le travail & l'intelligence de l'homme, y feront éclorre; l'on comptera les denrées qui enrichiſſent actuellement les isles

du Nouveau-Monde, dont la conſommation augmente de jour en jour, & qui, après avoir été long-tems des objets de luxe, commencent à être placées parmi les objets d'une néceſſité indiſpenſable.

Il eſt poſſible qu'on faſſe proſpérer les aromates, les épiceries de l'Aſie, qui font annuellement ſortir dix ou douze millions de la monarchie. Cet eſpoir eſt plus particulierement fondé pour la cannelle. Elle croît naturellement dans quelques-unes des vallées des Cordelieres. En la cultivant, on lui donneroit peut-être quelques-unes des qualités qui lui manquent.

Pluſieurs provinces du Mexique récoltoient autrefois d'excellentes ſoies que les manufactures d'Eſpagne employoient avec ſuccès. Cette richeſſe s'eſt perdue par les contrariétés ſans nombre qu'elle a eſſuyées. Rien n'eſt plus aiſé que de la reſſuſciter & de l'étendre.

La laine de vigogne eſt recherchée par toutes les nations. Ce qu'on leur en fournit n'eſt rien en comparaiſon de ce qu'elles en demandent. Le plus ſûr moyen de multiplier ces toiſons précieuſes ne ſeroit-il pas de laiſſer vivre l'animal qui les donne, après l'en avoir dépouillé ?

Qui pourroit nommer les productions que des régions ſi vaſtes, des climats ſi variés, des terreins ſi différens pourroient voir éclorre ? Dans tant d'eſpeces de culture ne s'en trou-

veroit-il pas quelqu'une du goût des Indiens? Quelqu'une ne fixeroit-elle pas de petites nations toujours errantes ? Diſtribuées avec intelligence, ces peuplades ne ſerviroient-elles pas à établir des communications entre des colonies, maintenant ſéparées par des eſpaces immenſes & inhabités ? Les loix, qui ſont toujours ſans force parmi des hommes trop éloignés les uns des autres & du magiſtrat, ne ſeroient-elles pas obſervées ? Le commerce, continuellement interrompu par l'impoſſibilité de faire arriver les marchandiſes à leur deſtination, ne ſeroit-il pas plus animé ? En cas de guerre, ne ſeroit-on pas averti à tems du danger, & ne ſe donneroit-on pas des ſecours prompts & efficaces ?

Il faut reconnoître que le nouveau ſyſtême ne s'établira pas ſans difficulté. L'habitude de l'oiſiveté, le climat, les préjugés contrarieront ces vues ſalutaires : mais des lumieres ſagement répandues, des encouragemens bien ménagés, des marques de conſidération placées à propos, ſurmonteront, avec le tems, tous les obſtacles.

On accéléreroit beaucoup le progrès des cultures, en ſupprimant la pratique devenue générale des majorats ou ſucceſſions perpétuelles, qui engourdit tant de bras dans la métropole, & qui fait encore plus de mal dans les colonies. Les premiers conquérans & ceux qui marchoient ſur leurs traces, uſurperent ou ſe firent donner de vaſtes contrées.

Ils en formerent un héritage indivisible pour l'aîné de leurs enfans ; & les cadets se virent, en quelque sorte, voués au célibat, au cloître ou au sacerdoce. Ces énormes possessions sont restées en friche & y resteront jusqu'à ce qu'une main vigoureuse & sage en permette ou en ordonne la division. Alors le nombre des propriétaires, aujourd'hui si borné, malgré l'étendue des terres, se multipliera, & les productions se multiplieront avec les propriétés.

Les travaux avanceroient plus rapidement s'il étoit permis aux étrangers d'y prendre part. Le chemin des Indes Espagnoles leur fut indistinctement fermé à tous, à l'époque même de la découverte. Les loix prescrivoient formellement de renvoyer en Europe ceux qui y auroient pénétré de quelque maniere que ce pût être. Pressé par ses besoins, Philippe II autorisa, en 1596, ses délégués à naturaliser le peu qui s'y étoient glissés, pourvu qu'ils payassent cette adoption au prix qu'on leur fixeroit. Cette espece de marché a été renouvellé à plusieurs reprises, mais plutôt pour des artistes nécessairement utiles au pays, que pour des marchands qu'on supposoit devoir un jour se retirer avec les richesses qu'ils auroient acquises. Cependant le nombre des uns & des autres a toujours été excessivement borné, parce qu'il est défendu d'en embarquer aucun dans la métropole, & que les colonies elles-mêmes, soit

défiance, soit jalousie, les repoussent. Le progrès des lumieres autorise à penser que cette insociabilité aura un terme. Le gouvernement comprendra enfin ce que c'est qu'un homme de vingt-cinq & trente ans, sain, vigoureux; quel dommage il cause au pays dont il s'expatrie, & quel présent il fait à la nation étrangere chez laquelle il porte ses bras & son industrie; l'étrange stupidité qu'il y auroit à faire payer le droit de l'hospitalité à celui qui viendroit multiplier par ses travaux utiles, ou les productions du sol, ou les ouvrages des manufactures; la profondeur de la politique d'un peuple qui inviteroit, soit à se fixer dans ses villes, dans ses campagnes, soit à traverser ses provinces, les habitans des contrées adjacentes; quel tribut il imposeroit sur les nations qui lui fourniroient, & des ouvriers, & des cultivateurs, & des consommateurs; combien l'intolérance qui exile est funeste; quel fonds de richesse on appelle chez soi par la tolérance; & combien il est indifférent à la valeur des denrées qu'elles doivent leur naissance à des mains orthodoxes ou à des mains hérétiques, à des mains Espagnoles ou à des mains Hollandoises.

Mais les plus grands encouragemens au travail des terres, mais toutes les faveurs qu'il seroit possible d'y ajouter ne produiroient rien, sans l'assurance d'un débouché facile & avantageux pour leurs productions.

M. de la Enſenada comprit le premier que l'extraction en ſeroit impraticable, tout le tems que le commerce du Nouveau-Monde ſeroit conduit comme il l'avoit été. Auſſi, malgré les obſtacles qu'on lui oppoſa, malgré les préjugés qu'il falloit vaincre, ſubſtitua-t-il, en 1740, des vaiſſeaux détachés, à l'appareil ſi antique & ſi révéré des galions & des flottes. Il méditoit des changemens plus avantageux encore, lorſqu'une diſgrace imprévue l'arrêta au milieu de ſa brillante carriere.

La moitié du bien qu'avoit fait ce miniſtre hardi & habile fut annullé, en 1756, par le rétabliſſement des flottes : mais le mal fut en partie réparé huit ans après par l'établiſſement des paquebots qui, de la Corogne, devoient porter tous les mois à la Havanne les lettres deſtinées pour les colonies ſeptentrionales, & tous les deux mois à Buenos-Aires pour les colonies méridionales. On autoriſa ces bâtimens, aſſez conſidérables, à ſe charger à leur départ de marchandiſes d'Europe, & à leur retour de denrées d'Amérique.

La ſortie des métaux étoit prohibée ſous des peines capitales. On ſe jouoit de cette défenſe abſurde, parce qu'il falloit bien que le commerce étranger retirât la valeur des marchandiſes qu'il avoit fournies. Les gouvernemens anciens, qui avoient pour les loix le reſpect qu'elles méritent, n'auroient pas manqué d'en abroger une dont l'obſervation

auroit été démontrée chimérique. Dans nos tems modernes, où les empires ſont plutôt conduits par les caprices des adminiſtrateurs que par des principes raiſonnés, l'Eſpagne ſe contenta, en 1748, de permettre l'extraction de l'or & de l'argent, pourvu qu'on payât au fiſc un droit de trois pour cent. Cette redevance fut portée vingt ans après à quatre, quoique des fraudes continuelles avertiſſent ſans ceſſe le gouvernement qu'il étoit de ſon intérêt de la diminuer.

L'an 1774 fut l'époque d'une autre innovation heureuſe. Juſqu'alors toute liaiſon entre les différentes parties du continent Américain avoit été ſévérement proſcrite. Le Mexique, Guatimala, le Pérou, le nouveau royaume : ces régions étoient forcément étrangeres l'une à l'autre. Cette action, cette réaction qui les auroient toutes fait jouir des avantages que la nature leur avoit partagés, étoient placées au rang des crimes, & très-ſévérement punies. Mais pourquoi n'avoit-on pas étendu la proſcription d'une ville à une autre ville ; d'une habitation à l'habitation voiſine, dans le même canton ; d'une famille à une autre famille, dans la même cité ? Le doigt de la nature a-t-il tracé ſur le ſol qu'habitent les hommes, quelque ligne de démarcation ? Comment ſous la même domination un lieu placé à égale diſtance entre deux autres lieux peut-il exercer librement à l'Orient un privilege qui lui eſt interdit à

l'Occident ? Un pareil édit, bien interprété, ne ſignifie-t-il pas ? défendons à chaque contrée de cultiver au delà de ſa propre conſommation, & à chacun de leurs habitans d'avoir beſoin d'autre choſe que des productions de ſon ſol. Une communication libre fut enfin ouverte à ces provinces ; & on leur permit de ſe croire concitoyens, de ſe traiter en freres.

Une loi du mois de février 1778 autoriſe tous les ports d'Eſpagne à faire des expéditions pour Buenos-Aires, à en faire pour la mer du Sud. Au mois d'octobre de la même année, cette liberté a été accordée pour le reſte du continent, excepté pour le Mexique qui ne doit pas tarder à jouir du même avantage. Ce ſera un grand pas de fait : mais il ne ſera pas ſuffiſant comme on s'en flatte, pour interrompre le commerce interlope, l'objet de tant de déclamations.

Tous les peuples, que leurs poſſeſſions mettoient à portée des établiſſemens Eſpagnols, chercherent toujours à s'en approprier frauduleuſement les tréſors & les denrées. Les Portugais tournerent leurs vues vers la riviere de la Plata. Les François, les Danois, les Hollandois ſur la côte de Caraque, de Carthagene & de Porto-Belo. Les Anglois, qui connoiſſoient & qui pratiquoient ces voies, trouverent dans les ceſſions qui furent faites à leur nation par les traités, des routes nouvelles pour ſe procurer une part plus

considérable à cette riche dépouille. Les uns & les autres atteignirent leur but en trompant ou en corrompant les garde-côtes, & quelquefois aussi en les combattant.

Loin de remédier au désordre, les chefs l'encourageoient le plus qu'il étoit possible. Plusieurs avoient acheté leur poste. La plupart étoient pressés d'élever leur fortune, & vouloient être payés des dangers qu'ils avoient courus en changeant de climat. Il n'y avoit pas un moment à perdre, parce qu'il étoit rare qu'on fût continué au-delà de trois ou de cinq ans dans les places. Entre les moyens de s'enrichir, le moins dangereux étoit de favoriser la contrebande ou de la faire soi-même. Personne, en Amérique, ne réclamoit contre une conduite favorable à tous. Si les cris de quelques négocians Européens arrivoient jusqu'à la cour, ils étoient aisément étouffés par des largesses versées à propos sur les maîtresses, sur les confesseurs ou les favoris. Le coupable ne se mettoit pas seulement à l'abri de la punition, il étoit encore récompensé. Rien n'étoit si bien établi, si généralement connu que cet usage. Un Espagnol qui revenoit du Nouveau-Monde où il avoit rempli un emploi important, se plaignoit à quelqu'un des bruits qu'il trouvoit semés contre l'honnêteté de son administration. " Si l'on vous calomnie, lui dit „ son ami, vous êtes perdu sans ressource: „ mais si l'on n'exagere pas vos brigandages,

» vous en ſerez quitte pour en ſacrifier une
» partie ; vous jouirez paiſiblement & mê-
» me glorieuſement du reſte. »

Le commerce frauduleux continuera juſqu'à ce qu'on l'ait mis dans l'impoſſibilité de ſoutenir les frais qu'il exige, de braver les dangers auxquels il expoſe ; & jamais on y parviendra que par la diminution des droits, dont on a ſucceſſivement ſurchargé celui qui ſe fait par les rades Eſpagnoles. Depuis même les ſacrifices faits par le gouvernement, dans les arrangemens de 1778, le navigateur interlope a ſoixante-quatre pour cent d'avantage ſur les liaiſons autoriſées.

La révolution, qu'une politique judicieuſe ordonne, formera un vuide & un grand vuide dans le tréſor public : mais l'embarras qui en réſultera ne ſera que momentané. Combien de richeſſes couleront un jour, de cet ordre de choſes ſi long-temps attendu !

Dans le nouveau ſyſtême, l'Eſpagne, qui n'a fourni juſqu'ici annuellement que mille ſept cens quarante-un tonneaux de vin ou d'eau-de-vie, dont le cultivateur n'a pas retiré 1,000,000 de liv. y en enverroit dix ou douze fois davantage. Cette exportation fertiliſeroit un terrein en friche, & dégoûteroit le Mexique, ainſi que quelques autres provinces du Nouveau-Monde, des mauvaiſes boiſſons que la cherté de celles qui ont paſſé les mers leur fait conſommer.

Les manufactures, que l'impoſſibilité de

payer celles qui venoient de l'ancien hémiſphere a fait établir, ne ſe ſoutiendroient pas.

C'eût été le comble de la tyrannie de les détruire par autorité, comme quelques miniſtres inconſidérés, corrompus ou deſpotes n'ont pas craint de le propoſer; mais rien ne ſeroit plus raiſonnable que d'en dégoûter ceux qui s'en habillent, en leur offrant à un prix proportionné à leurs facultés des toiles & des étoffes qui flatteroient leur goût ou leur vanité. Alors la conſommation des marchandiſes d'Europe, qui ne paſſe pas tous les ans ſix mille ſix cens douze tonneaux, s'éleveroit au double, &, avec le tems, beaucoup davantage.

Les bras, que les métiers occupent, ſe porteroient à l'agriculture. Elle eſt actuellement très bornée. Cependant les ports de toutes les nations ſont librement ouverts à ſes denrées. Peut-être pluſieurs peuples s'oppoſeroient-ils à ce que l'Eſpagne mît ſes iſles en valeur, parce qu'une ſemblable amélioration porteroit néceſſairement un préjudice notable à leurs colonies : mais tous deſirent qu'elle multiplie dans le commerce les productions de ſon continent, qui, la plupart ſont néceſſaires & ne peuvent pas être remplacées.

Ce nouvel arrangement ſeroit également favorable aux mines. On r'ouvriroit celles qui, ne pouvant pas ſoutenir le prix du mercure & des autres marchandiſes, ont été aban-

données. Celles dont l'exploitation n'a pas été interrompue ſeroient ſuivies avec de plus grands moyens & plus de vivacité. L'abondance des métaux ouvriroit à l'induſtrie des débouchés que les plus habiles ne ſoupçonnent pas.

Les Américains, plus riches & plus heureux, ſe défieroient moins du gouvernement. Ils conſentiroient ſans peine à payer des impoſitions, dont la nature & la perception ne peuvent être ſagement réglées que ſur les lieux même, & après une étude réfléchie du caractere, des uſages des peuples. Ces tributs, quelque foibles qu'on les ſuppoſe, feroient plus que remplir le vuide qu'auroit opéré dans les caiſſes publiques la modération des douanes.

La couronne, jouiſſant d'un revenu plus conſidérable, n'abandonneroit plus ſes provinces à la rapacité de ſes agens. Elle en diminueroit le nombre, paieroit convenablement ceux qu'elle auroit conſervés, & les forceroit à reſpecter les droits des peuples, les intérêts du gouvernement. C'eſt mal connoître les reſſources d'une autorité bien dirigée, que de croire impoſſible de faire régner cet eſprit de juſtice. Campillo y réuſſit pendant ſon auſtere miniſtere, quoiqu'alors les adminiſtrateurs de l'Amérique euſſent contracté l'habitude du brigandage, & qu'ils n'euſſent pas des appointemens ſuffiſans à la repréſentation que paroiſſoit exiger leur rang,

Il ne faut pas dissimuler que la liberté du commerce de toute l'Espagne avec l'Amérique a passé pour une chimere. Les ports de cette péninsule sont, a-t-on dit, si pauvres que, quoiqu'on fasse, celui de Cadix restera seul en possession de ce monopole. Sans doute, qu'il en arriveroit ainsi, si l'on ne s'écartoit qu'en ce point de l'ancien système: mais qu'on dirige le nouveau plan sur les principes déja établis, déja pratiqués chez les nations commerçantes; & il se trouvera, dans la plupart des rades du royaume, des fonds suffisans pour faire des expéditions. Bientôt même les armemens se multiplieront, parce que la modicité du fret & des droits permettra d'envoyer des marchandises communes, de recevoir en retour des denrées peu précieuses. Avec le tems, la navigation de la métropole avec ses colonies du continent qui n'occupe maintenant que trente à trente-deux navires chaque année, prendra des accroissemens dont les spéculateurs les plus hardis n'oseroient fixer le terme.

On a prétendu, avec plus de fondement, qu'aussi-tôt que l'Amérique seroit ouverte à tous les ports de la monarchie & qu'il n'existeroit plus aucun genre d'oppression dans les douanes, le commerce, débarrassé de ses entraves, exciteroit une émulation sans bornes. L'avidité, l'imprudence des négocians doivent préparer à ce désordre. Peut-être sera-ce un bien. Les colons, encouragés par le bon

marché à des jouiſſances qu'ils n'avoient jamais été à portée de ſe procurer, ſe feront de nouveaux beſoins, & ſe livreront par conſéquent à de nouveaux travaux. Quand même l'excès de la concurrence pourroit être un mal, il ne ſeroit jamais que momentané. Chercher à détourner cet orage par des loix deſtructives de tout bien, c'eſt vouloir prévenir une révolution heureuſe par une oppreſſion continuelle.

Enfin, l'objection qui a le plus occupé la cour de Madrid, a été, à ce qu'il paroît, que toutes les nations de l'Europe verroient augmenter, par ces arrangemens, leur activité. C'eſt une vérité inconteſtable. Mais l'induſtrie Eſpagnole ne ſeroit-elle pas également encouragée, puiſque débarraſſée de l'impôt que les marchandiſes étrangeres continueroient de payer à l'entrée du royaume, elle conſerveroit tous ſes avantages? Mais le gouvernement ne percevroit-il pas toujours les droits qu'il auroit cru devoir laiſſer ſubſiſter ſur ces productions? mais ſes navigateurs ne gagneroient-ils pas toujours leur fret? mais ſes négocians ne ſeroient-ils pas les agens de ce commerce? mais ſes ſujets du Nouveau-Monde n'obtiendroient-ils pas à meilleur marché tout ce qu'on leur porte? Il eſt peut-être heureux pour cette puiſſance d'être obligée de parager avec les autres peuples l'approviſionnement de ſes poſſeſſions d'Amérique. S'il en étoit autrement, les

puiſ-

puiſſances maritimes feroient les plus grands efforts pour l'en dépouiller. Y réuſſiroit-on? C'eſt ce qui reſte à examiner.

XXXV. La domination Eſpagnole a-t-elle une baſe ſolide dans le Nouveau-Monde.

Les Hollandois furent les premiers qui oſerent tourner leurs armes contre le Pérou. Ils y envoyerent, en 1643, une foible eſcadre qui s'empara ſans peine de Valdivia, le ſeul port fortifié du Chili & la clef de ces mers paiſibles. Leurs navigateurs dévoroient dans leur cœur les tréſors de ces riches contrées, lorſque la diſette & les maladies ébranlerent leur eſpoir. La mort d'un chef accrédité augmenta leurs inquiétudes, & les forces qu'on envoya de Callao contre eux acheverent de les déconcerter. Leur courage mollit dans cet éloignement de leur patrie, & la crainte de tomber dans les fers d'une nation dont ils avoient ſi ſouvent éprouvé la haine, les détermina à ſe rembarquer. Avec plus de conſtance, ils ſe ſeroient maintenus vraiſemblablement dans leurs conquêtes juſqu'à l'arrivée des ſecours qui ſeroient partis de Zuiderzée, lorſqu'on y auroit appris leurs premiers ſuccès.

Ainſi le penſoient ceux des François qui, en 1595, unirent leurs fortunes & leur audace pour aller piller les côtes du Pérou & pour former, à ce qu'on croit, un établiſſement dans la partie du Chili, négligée par les Eſpagnols. Ce plan eut l'approbation de Louis

XIV, qui, pour en faciliter l'exécution, accorda ſix vaiſſeaux de guerre. L'eſcadre vogua très-heureuſement, ſous les ordres du brave de Gènes, juſques vers le milieu du détroit de Magellan. On croyoit toucher au ſuccès, lorſque les navigateurs, opiniâtrément repouſſés par les vents contraires & aſſaillis de toutes les calamités poſſibles, ſe virent réduits à reprendre la route de l'Europe. Ces aventuriers, toujours avides de périls & de richeſſes, s'occupoient à former une nouvelle aſſociation; mais les événemens donnerent aux deux couronnes les mêmes intérêts.

L'Angleterre avoit, avant les autres peuples, jetté des regards avides ſur cette région. Ses mines la tenterent dès 1624: mais la foibleſſe du prince, qui tenoit alors les rènes de l'empire, fit diſſoudre une aſſociation puiſſante qu'un ſi grand intérêt avoit formée. Charles II reprit cette idée brillante. Il fit partir Norboroug pour obſerver ces parages peu connus & pour eſſayer d'ouvrir quelque communication avec les ſauvages du Chili. Ce monarque étoit ſi impatient d'apprendre le ſuccès de cette expédition, qu'averti que ſon confident étoit de retour aux Dunes, il ſe jetta dans ſa berge, & alla au-devant de lui juſqu'à Graveſend.

Quoique cette tentative n'eût rien produit d'utile, le miniſtere Britannique ne ſe découragea point. L'élévation du duc d'Anjou au

trône d'Eſpagne alluma un incendie univerſel. L'Angleterre, qui s'étoit miſe à la tête de la confédération formée pour dépouiller ce prince, vit par tout proſpérer ſes armes, mais cette gloire lui fut cherement vendue. La nation gémiſſoit ſous le poids des taxes, & cependant le fiſc avoit contracté des engagemens immenſes. Il paroiſſoit difficile de les remplir & de continuer la guerre, lorſqu'on eut l'idée d'une aſſociation qui auroit excluſivement la liberté de naviguer vers la mer du Sud & d'y former des établiſſemens, mais à condition qu'elle ſe chargeroit de liquider la dette publique. Telle étoit l'opinion qu'on avoit alors des richeſſes du Pérou & des grandes fortunes qu'il ſeroit aiſé d'y faire, que les régnicoles & les étrangers verſerent avec enthouſiaſme leurs capitaux dans cette entrepriſe. L'adminiſtration en fut confiée au grand tréſorier Oxford, auteur du projet, & il employa aux dépenſes de l'état des fonds deſtinés pour tout autre uſage.

Alors, les actions de la nouvelle ſociété tomberent dans le plus grand aviliſſement: mais elles ne tarderent pas à ſe relever. A la paix, la cour de Londres obtint de celle de Madrid que la compagnie du Sud pourroit enfin remplir ſa deſtination. Le commerce du Pérou lui fut ſolemnellement livré. Elle s'enrichiſſoit tranquillement, lorſqu'une guerre ſanglante changea la ſituation des choſes. Une eſcadre commandée par Anſon, rem-

plaça ces négocians avides. Il eſt vraiſemblable qu'elle auroit exécuté les terribles opérations dont elle étoit chargée, ſans les malheurs qu'elle éprouva pour avoir été forcée par des arrangemens vicieux à doubler le cap de Horn dans une ſaiſon où il n'eſt pas praticable.

Depuis la derniere paix, les François ont entrepris, en 1764, & les Anglois en 1766 de former un établiſſement, non loin de la côte des Patagons, ou à cinquante & un degrés trente minutes de latitude auſtrale, dans trois isles que les uns ont appellées Malouines & les autres Falkland. L'Eſpagne alarmée de voir des nations étrangeres dans ces parages, a obtenu aiſément de la cour de Verſailles le ſacrifice de ſa foible colonie: mais les plus vives inſtances n'ont rien produit à celle de Londres qui n'avoit pas les mêmes motifs de ménagement & de complaiſance. Les eſprits ſe ſont aigris. Le port d'Egmont, nouvellement occupé, a été inopinément attaqué & pris ſans réſiſtance. On alloit encore voir les deux hémiſpheres inondés de ſang, ſi l'aggreſſeur ne ſe fût enfin déterminé à reſtituer un poſte dont il n'auroit pas dû s'emparer dans un tems où l'on avoit ouvert des négociations pour l'éclairciſſement des droits réciproques. L'Angleterre s'eſt depuis engagée, par une convention verbale du 22 janvier 1771, à laiſſer tomber peu-à-peu ce foible, inutile & diſpendieux établiſ-

ſement. Il n'y reſtoit plus, en effet, que vingt-cinq hommes, lorſqu'on l'évacua, au mois de mai 1774, en y laiſſant une inſcription qui atteſtât aux ſiecles à venir que ces isles avoient appartenu & n'avoient pas ceſſé d'appartenir à la Grande-Bretagne. En s'éloignant, ces navigateurs, occupés de la dignité de leur nation, inſultent à la puiſſance rivale. C'eſt par condeſcendance & non par crainte qu'ils veulent bien ſe déſiſter de leurs droits. Lorſqu'ils promettent à leur empire une durée éternelle, ils oublient que leur grandeur peut s'évanouir auſſi rapidement qu'elle s'eſt élevée. De toutes les nations modernes, qu'eſt-ce qui reſtera dans les annales du monde? Les noms de quelques illuſtres perſonnages, les noms d'un Chriſtophe Colomb, d'un Deſcartes, d'un Newton. Combien de petits états, avec la prétention ridicule aux grandes deſtinées de Rome!

Sans le ſecours de cet entrepôt ni d'aucun autre, Anſon croyoit voir des moyens pour attaquer avec avantage l'empire Eſpagnol dans l'Océan Pacifique. Dans le plan de ce fameux navigateur, douze vaiſſeaux de guerre partis d'Europe avec quatre ou cinq mille hommes de débarquement, tourneroient leurs voiles vers la mer du Sud. Ils trouveroient des rafraîchiſſemens à Bahia, à Rio-Janeiro, à Sainte-Catherine, dans tout le Bréſil qui deſire avec paſſion l'abaiſſement des Eſpagnols. Les réparations, qui pourroient de-

venir néceſſaires dans la ſuite, ſe feroient avec ſûreté ſur la côte inhabitée & inhabitable des Patagons, dans le port Deſiré, ou dans celui de Saint-Julien. L'eſcadre doubleroit le cap de Horn ou le détroit de Magellan, ſuivant les ſaiſons. En cas de ſéparation, on ſe réuniroit à l'isle déſerte de Socoro, & l'on ſe porteroit en force ſur Valdivia.

Cette fortification, la ſeule qui couvre le Chili, emportée par une attaque bruſque & impétueuſe, que pourroient, pour la défenſe du pays, des bourgeois amollis & inexpérimentés contre des hommes vieillis dans les exercices de la guerre & de la diſcipline? Que pourroient-ils contre les Arauques & les autres ſauvages, toujours diſpoſés à renouveller leurs cruautés & leurs ravages?

Les côtes du Pérou feroient encore moins de réſiſtance. Elles ne ſont protégées que par Callao, où une mauvaiſe garniſon de ſix cens hommes ne tarderoit pas à capituler. La priſe de ce port célebre ouvriroit le chemin de Lima, qui n'en eſt éloigné que de deux lieues & qui eſt abſolument ſans défenſe. Les foibles ſecours qui pourroient venir aux deux villes de l'intérieur des terres, où il n'y a pas un ſoldat, ne les ſauveroit pas; & l'eſcadre intercepteroit aiſément tous ceux que Panama pourroit leur envoyer par mer. Panama lui-même, qui n'a qu'un mur ſans foſſé & ſans ouvrages extérieurs, ſeroit obligé

de ſe rendre. Sa garniſon, continuellement affoiblie par les détachemens qu'elle envoie à Châgre, à Porto-Belo, à d'autres poſtes, ſeroit hors d'état de repouſſer le moindre aſſaillant.

Anſon ne penſoit pas que les côtes, une fois ſoumiſes, le reſte de l'empire pût balancer à ſe ſoumettre. Il fondoit ſon opinion ſur la molleſſe, ſur la lâcheté, ſur l'ignorance des peuples dans le maniement des armes. Selon ſes lumieres, un ennemi audacieux ne devoit avoir guere moins d'avantage ſur les Eſpagnols qu'ils en eurent eux-mêmes ſur les Américains, à l'époque de la découverte.

Telles étoient, il y a trente ans, les idées d'un des plus grands hommes de mer qu'ait eu l'Angleterre. Tiendroit-il aujourd'hui le même langage? Nous ne le penſons point. La cour de Madrid, reveillée par les humiliations & les malheurs de la derniere guerre, a fait paſſer au Pérou des troupes aguerries. Elle y a confié ſes places à des commandans expérimentés. L'eſprit des milices eſt entiérement changé dans cette partie du Nouveau-Monde. Ce qui peut-être étoit poſſible ne l'eſt plus, Une invaſion deviendroit ſur-tout chimérique, ſi dans cette région éloignée, les forces de terre étoient appuyées par des forces maritimes proportionnées. On ne craindra pas même d'aſſurer que la réunion de ces deux moyens en écarteroit infailliblement le pavillon de toutes les nations.

Les opérations de l'eſcadre ne devroient pas ſe borner à combattre ou à éloigner l'ennemi. Les vaiſſeaux, qui la compoſeroient, ſeroient utilement employés à faire naître ou à recueillir ſur ces côtes des denrées qui n'y croiſſent pas ou qui s'y perdent par la difficulté des exportations. Ces facilités tireroient vraiſemblablement les colons d'une léthargie qui dure depuis trois ſiècles. Aſſurés que le produit de leurs cultures arriveroit ſans frais à Panama & y ſeroit embarqué ſur le Châgre pour paſſer en Europe avec des frais médiocres, ils aimeroient des travaux dont la récompenſe ne ſeroit plus douteuſe. L'activité augmenteroit, ſi la cour de Madrid ſe déterminoit à creuſer un canal de cinq lieues qui acheveroit la communication des deux mers, déja ſi avancée par un fleuve navigable. Le bien général des nations, l'utilité du commerce exigent que l'iſthme de Panama, que l'iſthme de Suez, ouverts à la navigation, rapprochent les limites du monde. Depuis trop long-tems, le deſpotiſme oriental, l'indolence Eſpagnole privent le globe d'un ſi grand avantage.

Si de la mer du Sud nous paſſons dans celle du Nord, nous trouverons que l'empire Eſpagnol s'y prolonge depuis le Miſſiſſipi juſqu'à l'Orenoque. On voit dans cet eſpace immenſe beaucoup de plages inacceſſibles, & un plus grand nombre encore où

un débarquement ne ſerviroit de rien. Tous les poſtes regardés comme importans : Vera-Crux, Châgre, Porto-Belo, Carthagène, Puerto-Cabello ſont fortifiés, & quelques-uns le ſont dans les bons principes. L'expérience a cependant prouvé qu'aucune de ces places n'étoit inexpugnable. Elles pourroient donc être forcées de nouveau : mais qu'opéreroient ces ſuccès ? Les vainqueurs, auxquels il ſeroit impoſſible de pénétrer dans l'intérieur des terres, ſe verroient confinés dans des fortereſſes, où un air dangereux dans toutes les ſaiſons & mortel durant ſix mois de l'année pour des hommes accoutumés à un ciel tempéré, creuſeroit plus ou moins rapidement leur tombeau.

Quand même, contre toute probabilité, la conquête ſeroit achevée, peut-on penſer que les Eſpagnols Américains, idolâtres par goût, par pareſſe, par ignorance, par habitude, par orgueil, de leur religion & de leurs loix, ne romproient pas, un peu plutôt, un peu plus tard, les fers dont on les auroit chargés ? Que ſi, pour prévenir la révolution, on ſe déterminoit à les exterminer, ce cruel expédient ne ſeroit pas moins inſenſé en politique qu'horrible en morale ? Le peuple qui ſe ſeroit porté à cet excès de barbarie ne pourroit tirer parti de ſes nouvelles poſſeſſions qu'en leur ſacrifiant ſa population, ſon activité, ſon induſtrie, & avec le tems toute ſa puiſſance.

Tant d'obſtacles à l'envahiſſement de l'Amérique Eſpagnole avoient, dit-on, fait naître en Angleterre durant les dernieres hoſtilités, un ſyſtème étonnant pour le vulgaire. Le projet de cette puiſſance, alors maîtreſſe de toutes les mers, étoit de s'emparer de la Vera-Crux, & de s'y fortifier d'une maniere redoutable. On n'auroit pas propoſé au Mexique un joug étranger, pour lequel on lui connoiſſoit trop d'éloignement. Le plan étoit de le détacher de ſa métropole, de le rendre arbitre de ſon ſort, & de le laiſſer le maître de ſe choiſir un ſouverain ou de ſe former en république. Comme il n'y avoit point de troupes dans le pays, la révolution étoit aſſurée; & elle ſe feroit également faite dans toutes les provinces de ce vaſte continent qui avoient les mêmes motifs de la deſirer, les mêmes facilités pour l'exécuter. Les efforts de la cour de Madrid pour recouvrer ſes droits devoient être impuiſſans; parce que la Grande-Bretagne ſe chargeoit de les repouſſer, à condition que les nouveaux états lui accorderoient un commerce excluſif, mais infiniment moins défavorable que celui ſous lequel ils avoient ſi long-tems gémi.

S'il étoit vrai que de pareilles idées euſſent jamais occupé ſérieuſement le cabinet de Londres, il doit avoir renoncé à ces vues ambitieuſes depuis que la cour

de Madrid a pris le parti d'entretenir des troupes régulieres & Européennes dans ſes poſſeſſions du Nouveau-Monde. Ces forces contiendront les peuples, elles repouſſeront l'ennemi, appuyées comme elles le ſont maintenant par une marine reſpectable.

Les Eſpagnols eurent à peine découvert un autre hémiſphere, qu'ils ſongerent à s'en approprier toutes les parties. Pour donner de l'éclat à leur adminiſtration, les chefs des grands établiſſemens déja formés, tentoient tous les jours de nouvelles entrepriſes; & les particuliers, paſſionnés pour la même renommée, ſuivoient généralement ces traces brillantes. Les calamités inſéparables d'une carriere ſi peu connue n'avoient pas encore altéré ce courage actif & infatigable; lorſque des navigateurs hardis & entreprenans oſerent tourner leurs voiles vers des régions interdites à toute autre nation qu'à celle qui les avoit conquiſes. Les ſuccès qui couronnerent cette audace firent juger à Philippe II qu'il étoit tems de mettre des bornes à ſon ambition; & il renonça à des acquiſitions qui pouvoient expoſer ſes armes ou ſes eſcadres à des inſultes. Cette politique timide ou ſeulement prudente eut des ſuites plus conſidérables qu'on ne l'avoit prévu. L'enthouſiaſme s'éteignit; l'inaction lui ſuccéda. Il ſe forma dans les Indes une nou-

velle race d'hommes. Les peuples ſe plongerent dans une molleſſe ſuperbe, & ceux qui les gouvernoient ne s'occuperent plus qu'à accumuler des tréſors dont on acheta les diſtinctions autrefois réſervées aux talens, au zèle, aux ſervices. A cette époque s'arrêta la navigation en Amérique; à cette époque, elle s'arrêta en Europe.

Il ne ſortit plus des ports de la métropole que peu de vaiſſeaux mal conſtruits, mal armés, mal équipés, mal commandés. Les coups terribles que lui portoient ſes ennemis, les vexations ruineuſes qu'elle éprouvoit de la part de ſes alliés: rien ne tiroit l'Eſpagne de ſa léthargie.

Enfin, après deux ſiecles d'un ſommeil profond, les chantiers ſe ſont ranimés. La marine Eſpagnole a acquis une vraie force. Soixante-huit vaiſſeaux, depuis cent quatorze juſqu'à ſoixante canons, dont cinq ſont en conſtruction; quatre-vingt-huit bâtimens, depuis cinquante-ſix juſqu'à douze canons, la forment au tems où nous écrivons. Elle compte ſur ſes regiſtres cinquante mille matelots. Un grand nombre d'entre eux ſervent dans les armemens que le gouvernement ordonne. La navigation marchande de la Biſcaye, de Majorque, de la Catalogne en occupent beaucoup auſſi. Il en faut pour une centaine de petits navires deſtinés régulierement pour les isles

d'Amérique qui en voyoient ſi peu autrefois. Ils ſe multiplieront encore, lorſque les expéditions au continent de l'autre hémiſphere ſe feront avec toute la liberté qu'annoncent de premiers arrangemens. Les mers, qui ſéparent les deux mondes, ſe couvriront d'hommes robuſtes, actifs, intelligens, qui deviendront les défenſeurs des droits de leur patrie, & rendront ſes flottes redoutables.

Monarques Eſpagnols, vous êtes chargés des félicités des plus brillantes parties des deux hémiſpheres. Montrez-vous dignes d'une ſi haute deſtinée. En rempliſſant ce devoir auguſte & ſacré, vous réparerez le crime de vos prédéceſſeurs & de leurs ſujets. Ils ont dépeuplé un monde qu'ils avoient découvert; ils ont donné la mort à des millions d'hommes; ils ont fait pis, ils les ont enchaînés; ils ont fait pis encore, ils ont abruti ceux que leur glaive avoit épargnés. Ceux qu'ils ont tués n'ont ſouffert qu'un moment; les malheureux qu'ils ont laiſſé vivre ont dû cent fois envier le ſort de ceux qu'on avoit égorgés. L'avenir ne vous pardonnera que quand les moiſſons germeront de tant de ſang innocent dont vous avez arroſé les campagnes, & qu'il verra les eſpaces immenſes que vous avez dévaſtés couverts d'habitans heureux & libres. Voulez-vous ſavoir l'époque à laquelle vous ſerez peut-être abſous de tous

vos forfaits ? C'eſt lorſque reſſuſcitant par la penſée quelqu'un des anciens monarques du Mexique & du Pérou, & le replaçant au centre de ſes poſſeſſions, vous pourrez lui dire, VOIS L'ÉTAT ACTUEL DE TON PAYS ET DE TES SUJETS ; INTERROGE-LES, ET JUGE-NOUS.

Fin du huitieme Livre.

TABLE
ALPHABÉTIQUE
DES MATIERES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

ABSTINENCE, réflexions sur les abſtinences, ordonnées par l'Egliſe. 301.

Alcannizas, l'une des dernieres maiſons des Souverains du Pérou, ſortie du mariage de la fille du dernier des Incas & de Loyola. 59.

Alvarès (Pedro), commandant du parti de Pizarre, après ſa mort. 48.

Anglois, tentés par l'attrait des mines du Pérou, ils eſſayent de s'y établir en 1624. & ne ſont pas heureux. 362. ils réuſſiſſent en 1766. 364. Le miniſtere conſent en 1771 à laiſſer tomber ſon établiſſement. 364.

Arancos, peuples du Chili ennemis irréconciliables des Eſpagnols. Leur maniere de faire la guerre. 209.

Arequipa. Ville du Pérou qui a 40 mille habitans. 143.

Ataliba, fils de l'Empereur Huyana-Capac Souverain du Pérou. Démêlés qu'il a avec Huaſcar ſon frere Conſanguin. 16. Ayant appris que Huaſcar offroit plus d'or aux Eſpagnols, qu'il n'en promettoit pour ſa rançon, il le fait étrangler. 20. Mais après avoir partagé ſon or, on lui fit ſon procès & il fut livré à la mort. 21.

Auto-da-fé, cérémonie barbare qui s'oppoſe à l'aggrandiſſement des Etats où l'inquiſition l'a établie. 341.

B.

BALBOA, chef des Caſtillans à la conquête du Pérou. 7. Cruautés qu'il exerce ſur les peuples du Darien. 9. Au milieu des ſuccès les plus grands il eſt privé de ſon commandement. Pedrarias lui ſuccede & lui fait trancher la tête. 11.

Benalcazar, commandant Eſpagnol à Quito, qui attaque Bogota en 1526. 102.

Blaſco Nunnez-Vela, envoyé en 1544. au Pérou en qualité de Vice-Roi. Ordres de la Cour d'Eſpagne dont il eſt porteur. 40. Vices dans la maniere dont il s'y prit pour les faire exécuter, troubles qui s'enſuivirent. 50. 51. Il eſt mis aux fers. 53. Il eſt tiré de ſon exil, mais ſon parti eſt défait, & lui-même maſſacré. 54.

Bogota, nom que portoit le pays auquel les Eſpagnols ont donné celui de nouveau royaume de Grenade. 102.

Buenos-Aires. Province formée du démembrement du Paraguay par les Eſpagnols, ſa poſition eſt agréable. 234. Nombre des troupes qui la défendent, commodité & ſûreté de ſon port. 235.

C.

CACAOYER. Deſcription de cet arbre qui a très-bien réuſſi dans Venezuela, contrée du Nouveau-Monde. Deſcription des fleurs & du fruit. 74. 75. Nature de terrein qui lui eſt propre. 77.

Caraque, contrée du Nouveau-Monde où croît le meilleur cacao. La compagnie des Indes Eſpagnole en obtient le commerce excluſif. 80. *& ſuiv.*

Carthagene, province de l'Amérique voiſine de Panama. Sa deſcription géographique, climat & productions de cette contrée. 62. Baſtidas eſt le premier Européen qui y aborda en 1502; pluſieurs autres y aborderent depuis & furent contraints de ſe retirer. Enfin Pedro de Heridia s'y établit en 1527, & bâtit Carthagene. Elle eſt pillée par des corſaires François en 1544, brûlée par les Anglois en 1584, priſe par Pointis amiral de Louis XIV en 1697, & aſſiégée inutilement par les Anglois en 1741, 63. 64. Influence du

climat ſur les habitans, maladie ſinguliere qu'on y éprouve. 78. remede qu'on y emploie utilement ſelon Godin. Conjectures ſur un autre remede qu'on pourroit employer. 66. malgré ces dangers, Carthagene eſt très-peuplée. 68. balance du commerce qui s'y fait. 69 & 70.

Carvajal, confident de Pizarre, rebelle dans le Pérou eſt écartelé, férocité de ſon caractere, qualités qui auroient pu en faire un grand homme. 56.

Caſtro (*Vaca de*) Licencié envoyé d'Eſpagne pour juger les meurtriers du vieux Almagro. 48.

Chaco, très-grande contrée du Paraguay dont les Eſpagnols viennent à bout, après bien des peines, de former trois grandes provinces. 230.

Chaglas, nom d'un oſier du Pérou, dont on ſe ſert pour lier les uns aux autres les poteaux dont on conſtruit les maiſons à Lima. 181.

Chapetons, nom donné aux Eſpagnols Européens qui paſſent en Amérique, leurs enfans ſont appellés Créoles. 268.

Chica, ſorte de boiſſon du Pérou, maniere dont on la fait. 147.

Chili. Deſcription géographique de cette poſſeſſion Eſpagnole. Les Incas eſſayent de s'y établir, mais les Eſpagnols ſont plus heureux. 206. dangers qu'ils ſurmontent ſur la conduite d'Almagro. 207. état des troupes que les Eſpagnols entretiennent dans toutes les villes de cet empire. 216. 217. il a toujours eu des liaiſons avec le Pérou & le Paraguay. Les Sauvages lui fourniſſent le *Poncho*, objet de commerce qu'il fournit au Pérou. 221. objets de ſon commerce avec le Paraguay, ce qu'il reçoit en échange. 222. voie par laquelle cette communication pourra s'étendre. 222. combinaiſons fauſſes qui priverent long-temps cet empire de toute liaiſon directe avec l'Eſpagne. 223.

Chimborazo, l'une des Cordelieres eſt élevée de 3220 toiſes au-deſſus du niveau de la mer. 125.

Chriſtianiſme, maniere horrible avec laquelle les Eſpagnols, ayant à leur tête un Dominicain, le prêcherent dans le Pérou. 18.

Coca, arbriſſeau du Pérou dont les Péruviens mâchent la feuille avec plaiſir; ſi ceux qui travaillent aux mi-

nes n'en avoient pas, rien ne pourroit les contraindre au travail. 147. 148.

Colomb, conduite qu'il tient dans ſes voyages, pour découvrir un océan qu'il ſoupçonnoit devoir aboutir aux Indes Orientales. 3.

Colonies, réflexions philoſophiques ſur le droit que les hommes s'arrogent de fonder des Colonies où il leur plait. 202. *& ſuiv.*

Compagnie des Indes Eſpagnole, on lui accorde la province de Venezuela en 1728. 78. différentes modifications apportées depuis ce tems au commerce de cette province, privileges accordés à la compagnie. 80. Nouveaux arrangemens faits en 1776. Divers établiſſemens de la compagnie dans ces parages. *ibid.* Lorſque cette compagnie s'établit en Eſpagne, la confiance n'y fut d'abord pas grande. Adreſſe par laquelle elle gagna peu-à-peu cette confiance. 84. 85.

Conception (la). Ville du Chili, bâtie par les Eſpagnols en 1550, détruite & rebâtie pluſieurs fois. 212. 213.

Conquêtes. Réflexions Philoſophiques ſur les cruautés qui accompagnerent la conquête du Nouveau-Monde. 1.

Conquimbo ou la Serena, ville du Chili élevée en 1544. par les Eſpagnols. 211.

Cordelieres, montagnes du Pérou. Leur deſcription, élévation de Chimboraco l'une d'elles; plaines où elles ſont ſituées. 125. Nature de leur terrein & leurs différentes productions. 126. 127. Maladies particulieres aux habitans de ces montagnes, ſelon qu'ils ſont plus ou moins élevés. 127. 128.

Cour de Rome. Réflexions ſur la prétention qu'elle s'arrogeoit de diſpoſer de la propriété des empires, & nommément des conquêtes à faire dans le Nouveau-Monde. 5. 6.

Créoles, on appelle ainſi les enfans nés en Amérique des Eſpagnols qui y ſont paſſés d'Europe. 268. 269.

Croiſade, ſorte d'impôt qui a lieu en Eſpagne, ce que c'eſt. 300.

Cumana, côte d'Amérique, découverte par Colomb en 1498. Les cruautés qu'on y commit par la ſuite furent arrêtées par Las Caſas. 89.

Cuſco, ville du haut Péron, bâtie par le premier des Incas. 144.

D

DARIEN, golfe qui joint l'Amérique Septentrionale à la Méridionale ; uſages ſinguliers qui s'y obſervoient lorſque les Eſpagnols en firent la conquête ; eſpece ſinguliere de Sauvages qui s'y trouverent. 7. *& ſuiv.* Deſcription géographique de cette langue de terre abandonnée par les Eſpagnols : douze cent Ecoſſois s'y rendent en 1698, & tâchent de ſoulever les Sauvages originaires contre les Eſpagnols. 60. cette entrepriſe déplait à toutes les puiſſances de l'Europe. Suites de cette affaire. 61.

Diaz de Solis, capitaine Caſtillan qui découvrit en 1515 le fleve Paraguay ; il eſt maſſacré avec les ſiens par les Sauvages. 225.

Diego d'Almagro, compagnon de Pizarre dans la conquête du Pérou ; qualités de cet homme. 12.

Dividi, nom d'un bénéfice que fait la compagnie des Indes Eſpagnole à Venezuela en Amérique. 83.

E

EMÉRAUDES. On a long-tems cru qu'elles nous venoient des grandes Indes. On ſait maintenant que ce ſont les provinces du Popayan & du Choco, dans la nouvelle Grenade, qui les fourniſſent. 103. & 104.

Eſpagne. Lorſqu'en 1492 les Maures furent contraints de ſubir le joug Eſpagnol, les manufactures furent anéanties, & cette couronne commença à décliner. 314. 315. L'inquiſition y occaſionne de très-grands maux. 318. La guerre & la politique y ſont mal adminiſtrées. 319. 320. Tous ces maux influent ſur les colonies Eſpagnoles. 321. 322. 323. La découverte des mines du Nouveau-Monde, fut pour elle une grande cauſe de deſtruction. 326. Le commerce ne fut plus en Eſpagne que l'art de tromper publiquement. 329. Les affaires y ont depuis quelque tems pris un meilleur train. Les arts, les manufactures y ſont en vigueur ; l'agriculture y eſt encouragée. 331. Etat d'épuiſement où ſe trouva ce Royaume à la mort de Charles-Quint. 322. Moyens dont il peut ſe ſervir pour ſe relever. 334. Et par leſquels on peut y augmenter la population. 342. L'augmentation des manufactures

de luxe lui ſeroit meurtriere ; raiſons qui appuyerent cette aſſertion. 343. Balance de ſon commerce actuel de laines. Produit des mines du Pérou. 345. Il ſeroit avantageux pour elle de permettre aux étrangers l'entrée de ſes colonies. 350. On a levé en 1774 l'interdiction de communication qui juſqu'alors avoit été établie entre differentes colonies Eſpagnoles. 353. Conſeils à cette puiſſance ſur ſon agrandiſſement. 355. *& ſuiv.* Le commerce des colonies en concurrence avec d'autres nations ſeroit-il avantageux ou nuiſible à l'Eſpagne ? 360. Tentatives des Hollandois, des François & des Anglois ſur ſes colonies. 361. Conſidérations qui pourroient déterminer les puiſſances à s'y établir. 363. Motifs de tranquillité pour l'Eſpagne. 369. Voie qu'elle doit ſuivre pour réparer les cruautés de ſes conquérans barbares. 373.

Eſpagnols. Leur ſort eſt d'être par-tout un ſang mêlé, en Europe avec les Maures, en Amérique avec les Indiens. 282. Les deux chefs Pizarre & Almagro, après la conquête du Pérou en viennent aux mains pour le commandement. Almagro eſt pris & décapité. 46.

F

FEMMES, conditions où elles ſont réduites chez un peuple ſauvage & guerrier, chez un peuple paſteur. 93. 94. & chez un peuple policé. 95. 96.

Fernand de Luques, compagnon de Pizarre dans la conquête du Pérou ; il étoit prêtre & s'étoit enrichi par la ſuperſtition. 13.

François, encouragés par la ſpéculation des richeſſes du Nouveau-Monde, ils tentent en 1695 d'y pénétrer ; Louis XIV, encourage de pareilles tentatives, l'une & l'autre ne ſont pas heureuſes. 361. Ils ont repris le même chemin en 1764, mais la cour de Verſailles a fait le ſacrifice de ſa colonie. 364.

G

GORGONE, isle du Pérou où Pizarre & quelques-uns de ſes compagnons paſſent ſix mois à lutter contre la faim & le climat. 14.

Grenade, (nouveau royaume de) très-grande contrée d'Amérique. Sa deſcription géographique. Conjectures ſur ſon origine. Il s'appelloit anciennement Bogota. Il fut attaqué & pris en 1526, 101. Merveilles qu'on en a racontées. Son état actuel. 103.

Guanaco, eſpece de Lama ſauvage plus fort que les Lamas domeſtiques; on leur fait la chaſſe pour avoir leur toiſon. 152.

Guanca Velica, pays où ſe trouve la ſeule mine de mercure qu'il ſoit permis d'exploiter au Pérou. 174.

Guaranis, peuple du Paraguay forcé par le gouvernement des Jéſuites à quitter la vie ſauvage. 252. & *ſuiv.*

Guayaquil, contrée du Pérou où ſe trouvent les limaçons qui donnent la couleur pourpre qu'on avoit crue perdue; objet du commerce immenſe qui s'y fait. 140. Déſagrément du climat & maladies qui y regnent. 142.

Guerres civiles, réflexions ſur leurs effets, ſelon qu'elles proviennent de la tyrannie ou de l'anarchie. 44. 52.

H

HERRADA, (JEAN D') conſeil & guide du jeune Almagro, gouverneur du Pérou. 48.

Hollandois, encouragés par la proſpérité de l'Eſpagne, ils tentent de pénétrer au Pérou en 1643, 361.

Horn (cap de) doublé en 1616 par des navigateurs Hollandois, & pratiqué depuis, fait négliger le détroit de Magellan. 198.

Huaſcar, frere conſanguin d'Atabaliba, roi du Pérou; démêlés que ces deux freres ont enſemble pour l'empire. 17.

Huyana-Capac, onzieme empereur du Pérou, après avoir détrôné le roi de Quito, épouſe l'héritiere du trône pour légitimer ſon uſurpation; il a pour fils Atabaliba. 16.

I

INDIENS, ils ſont la derniere claſſe dans un pays qui appartenoit à leurs ancêtres. 268. Changemens ſuc-

ceſſifs qui furent apportés dans leur condition. 269 & *ſuiv.* Etat où ils ſont actuellement. 285.

Ingratitude, anecdote preſque incroyable qui prouve où peut être porté l'homme par l'ingratitude. 171.

Inquiſition, anecdote qui prouve l'injuſtice & le deſpotiſme de ce tribunal Eſpagnol. 221. Ce tribunal fut d'abord établi en Eſpagne pour arrêter les progrès du Judaïſme & de l'Alcoran; il y occaſionne des maux ſans nombre. 285.

Ivrognerie, réflexions philoſophiques ſur les ſuites de ce défaut. 220.

J

JÉSUITES, moyens qu'ils employerent au Paraguay pour en civiliſer les ſauvages. 245 & *ſuiv.* Cauſes qui s'oppoſerent à la multiplication des hommes dans ces contrées. 250 & *ſuiv.* Eloge de la maniere dont ils ſe ſont ſervis. 253. Véritables cauſes qui ſe ſont oppoſées à la population qu'on devoit attendre de leur conduite au Paraguay. 256 & *ſuiv.* Soupçons qui ſe ſont élevés ſur leur genre de gouvernement. 261. Lorſqu'ils furent chaſſés du Paraguay en 1768, ce pays étoit très-abondant. L'exercice de la religion fut confié aux Jacobins, aux Franciſcains & aux moines de la Merci. 265. 296.

Juſſieu (M. Joſeph de), Botaniſte célebre qui, par goût pour ſon art, a voyagé toute ſa vie; éloge de ce ſavant; ſa fin malheureuſe. 116. Il a voulu enſeigner aux Péruviens à perfectionner la cochenille ſylveſtre, mais ils s'y ſont refuſés. 117.

L

LAMA, animal du Pérou, avec la laine duquel les Péruviens font leurs habits; ſa deſcription. 149. Uſage domeſtique qu'on en tire; mœurs douces de cet animal. 150. Fête que les Péruviens font à cet animal avant de le deſtiner au travail. 151. 152.

Las Caſas, homme célebre dans les annales du Nouveau-Monde; ſingularité de la conduite qu'il y tient. 87. 89. Peu de réuſſite de ſon entrepriſe. 90. Il eſt envoyé dans le Nouveau-Monde pour juger de l'état

qu'on devoit assigner aux Indiens originaires ; ses vues de bienfaisance ne sont pas écoutées ; éloge de ce grand homme. 278 *& suiv.*

Lima, ville capitale du Pérou, qui renferme cinquante-quatre mille habitans. 143. Cette ville a été bâtie en 1535, par François Pizarre ; climat & productions de ses environs. 177. Elle a été renversée par un tremblement de terre arrivé en Octobre 1746 ; elle a été rebâtie avec plus de solidité ; moyens qu'on y a employés. 180.

M

MAGELLAN (détroit de), découvert par Magellan en 1520, à l'extrêmité méridionale de l'Amérique. 196. Il a été long-tems négligé à cause des dangers de sa navigation ; l'Espagne prend des mesures pour défendre ses possessions contre le passage des Pirates par ce détroit. 197.

Majorats, on appelle ainsi en Espagne des terres données à titre de succession perpétuelle, & qui s'opposent au progrès de l'agriculture. 349.

Mama-Ocello, femme de Manco Capac, premier Inca du Pérou. 24.

Manco Capac, premier Inca du Pérou, conjectures sur son origine. 24.

Mantas, monstre marin, auquel les pêcheurs d'huîtres sont obligés de faire la guerre pour n'en être pas étouffés. 189.

Manufactures, en quoi elles consistent au Pérou. 154. 155.

Maures. Cette nation qui avoit long-tems régné sur l'Espagne entiere, est repoussée jusqu'à Grenade & contrainte, en 1492, de subir le joug Espagnol. Philippe II établit une inquisition pour s'assurer de la foi de ces peuples. 312. 313. Ils sont chassés entierement en 1610, 314. Les ouvriers des manufactures surchargés des tributs qu'on levoit auparavant sur les infideles, se réfugient en Flandres, les cultivateurs sont vexés. 314. 315.

Mendoza, capitaine Espagnol, aborde sur le fleuve Paraguay & y fonde la ville de Buenos-Aires. 226.

Mercure. Avant 1571, les mines du Pérou étoient ex-

ploitées par le moyen du feu, on lui ſubſtitua le mercure. 172. Il y en a de deux ſortes ; le mercure vierge & celui qu'on tire du cinnabre : les ſeules mines qu'il y ait en Europe ſont à Ydria dans la Carniole, ſi ce n'eſt celles qu'on a découvertes ſous la ville de Montpellier même. 172. Le cinnabre ſe trouve en beaucoup d'endroits. 173.

Métis, peuple provenu des races mêlées d'Eſpagnols avec les Indiens, très-commun dans l'Amérique méridionale. 228. C'eſt auſſi le nom qu'on donne aux enfans nés d'un Européen avec une Indienne. 270.

Mines. Tableau des maladies dont les ouvriers qu'on y emploie ſont la proie. 327.

Montagnes du Pérou. Deſcription des Cordilieres ; réflexions ſur la formation des montagnes. 118. 119. Analyſe des divers ſyſtêmes. 120. *& ſuiv.*

N

NEGRES. C'eſt en 1503, peu de tems après la découverte du Nouveau-Monde, qu'on y porta quelques Noirs. 271. Toutes les nations d'Europe, à meſure qu'elles y ont eu des poſſeſſions, y en ont porté. 272. réflexions philoſophiques ſur le commerce des Nègres, 273.

Nicueſſa. Voyez *Ojeda.*

Nouveau-Monde, nature du gouvernement qui y a été introduit. 289. Adminiſtration de la juſtice ; régime eccléſiaſtique. 290. Scandale univerſel ; vices du clergé. 292. Les terres ſont partagées à tous les ſoldats qui en avoient partagé la conquête. 293. Réglemens pour l'exploitation des mines. 296. Impôts. 198. L'uſage du papier timbré y eſt introduit en 1641, le monopole du tabac en 1752 & 1754 ; celui de la poudre, du plomb & des cartes ; celui de la croiſade. 299. Etat de foibleſſe où furent long-tems les finances de ce pays ; réforme que M. de la Enſenada y a introduite ; augmentation qui en a été le fruit. 304. Entrâves qui furent miſes au commerce à la découverte du Nouveau-Monde. 305. 306. Cauſes qui ont perpétué cette faute. 308. Suite funeſte que ces entrâves eurent pour le commerce de la métropole. 310. Excès de déſeſpoir auquel ſe livrerent les Indiens forcés de s'enterrer dans les mines. 328.

O

OJEDA & NICUESSA, Navigateurs Eſpagnols qui conçurent, en 1509, le projet de former des établiſſemens en Amérique ; avantages que leur accorde Ferdinand, roi de Caſtille. 5.

Or (mines d'). Ce n'eſt que dans les lieux très-froids & élevés du Pérou qu'elles ſont abondantes. 164. Enumération de celles qu'on y a ſucceſſivement exploitées. 165.

Orellana, gouverneur du Pérou, qui bâtit en 1537 une ville près du golfe de Guayaquil. 139.

Orenoque, grand fleuve d'Amérique qui tire ſa ſource des Cordelieres ; phénomenes particuliers à ce fleuve. 90. 91. Conjectures propres à les expliquer. 92. Ceux qui en entreprennent la navigation ſont, dans certains endroits, obligés de porter leurs bateaux & leurs marchandiſes. 93. Condition des femmes dans cette contrée. 92. 93. Réponſe d'une femme de ce pays à un Jéſuite qui lui reprochoit d'avoir cauſé la mort de ſa fille par un uſage meurtrier adopté dans cette contrée. 96. *& ſuiv.* Les Eſpagnols ne pouvant conſerver toutes leurs conquêtes, quittent l'Orenoque ; ils ne s'y établiſſent de nouveau qu'en 1535 ; état actuel des établiſſemens formés dans cette contrée depuis 1771. 99. *& ſuiv.*

Oropeza, l'une des dernieres maiſons des ſouverains du Pérou, ſorties du mariage de la fille du dernier des Incas & de Loyola. 59.

Ortis de Zarate (Jean), Commandant Eſpagnol, qui, par les ordres de la cour d'Eſpagne, rétablit, en 1581, Buenos-Aires au Paraguay. 229.

P

PACO, animal domeſtique du Pérou, ſa deſcription. 149. 151. Utilité qu'on en tire ; maniere dont on le nourrit ; fete que les Péruviens leur font avant de les deſtiner au ſervice. 152. *& ſuiv.*

Panama, golfe qui ſépare l'Amérique méridionale de la ſeptentrionale ; il prit ce nom lorſque Pedrarias y eut transféré la colonie auparavant établie à Ste. Marie. 11. Ville du Pérou où ſe fait la pêche des perles ; com-

ment elle ſe fait. 189. Ce commerce a contribué à la célébrité de Panama ; mais ſon commerce en eſt la plus grande cauſe. 190.

Paraguay, vaſte région entre les terres Magellaniques, le Bréſil, le Chili & le Pérou, qui doit ſon nom à un grand fleuve appellé de même. 224. Mœurs & uſages des originaires du pays. 225. Province de ce nom formée par les Eſpagnols dans le pays appellé du même nom, & qu'ils diviſerent en trois provinces. 232. Objets de commerce que fournit cette contrée aux autres contrées du Nouveau-Monde. 239. Maniere dont on s'y procure les cuirs de bœufs ſauvages dont le commerce eſt devenu conſidérable. 243. Montant du produit de cette colonie pour l'Eſpagne. 243. 244.

Paraguay, fleuve du pays de même nom, découvert en 1515, par Diaz de Solis, pilote Caſtillan. 225.

Paraguay (herbe du). On nomme ainſi la feuille d'un arbre qui croît au Paraguay ; il s'en fait un grand commerce. 236. 237. On s'en ſert comme du thé. 238.

Pedrarias, ſucceſſeur de Balboa au gouvernement du Pérou, lui fait trancher la tête ; il transfere la colonie de Ste Marie dans un lieu qu'on nomme Panama. 11. Los-Rios lui ſuccède. 14.

Pedro de la Caſca, vieux prêtre Eſpagnol, envoyé au Pérou pour pacifier les troubles qui s'y étoient élevés ; il combat le rebelle Gonzale Pizarre, qui eſt pris & décapité. 55. 56 & 57.

Pérou, à quelle occaſion cette contrée fut découverte ; cette expédition a été commencée le premier Septembre 1513, 9. Maniere dont Balboa en prit poſſeſſion ; ſa conquête fut commencée par trois Eſpagnols au mois de novembre 1524 ; cette tentative n'eſt pas heureuſe, 13. 14. La cour de Madrid leur accorde des ſecours ; ils s'embarquent en 1531. Cette entrepriſe leur réuſſit ; raiſons qui en furent cauſe. 14. 15. Cruautés exercées contre l'empereur, qui venoit ſe rendre chez Pizarre, commandant Eſpagnol, à la ſollicitation d'un moine ; fanatiſme dont ce moine couvre ſon attentat. 17. La nature de ce pays ſembloit le mettre à couvert de l'invaſion. 23. Cet empire a été fondé par Manco-Capac, & par Mama Ocello ſa femme ; conjectures ſur l'origine de ces deux perſonnages. 24. Religion de ſes premiers habitans. 27. Sageſſe de leur légiſlation. 28. Moyens par leſquels ils conſacroient

les actions d'éclat ; on y repréſentoit des comédies & des tragédies ; devoirs des magiſtrats. 29. 30. Gouvernement politique des Incas. 31. Enfance où les arts étoient réduits. 33. 34. Doutes ſur les merveilles qu'on a racontées de ce pays. 37. *& ſuiv.* Point de vérité auquel il faut réduire tout ce qu'on a raconté de merveilleux de la perfection des Arts chez les Péruviens. 42. Les chefs, Pizarre & Almagro en viennent aux mains ; celui-ci eſt pris & décapité ; les mécontens de ſon parti ſe raſſemblent à Lima. 45. 46. Pizarre eſt maſſacré ainſi que les chefs de ſon parti ; troubles qui ſuivirent. 48. Après bien des horreurs, des cruautés & des guerres ſanglantes, ſa conquête fut conſommée vers l'an 1560, 59. Température qui y règne ; phénomenes ſinguliers qu'on y obſerve. 132. 133. Il eſt aujourd'hui déſert. 135. 136. Cauſes de cette dépopulation. 136. Ce qui reſte de Péruviens eſt tombé dans l'abrutiſſement. 137. Les Eſpagnols y ſont en grand nombre, pourquoi ; état actuel du Pérou. 138. L'empire des moines y eſt univerſel. 183. Les femmes y ſont charmantes ; le concubinage y eſt univerſel. 185. La muſique eſt la paſſion dominante à Lima. 186. Etat actuel de cette contrée ; balance de ſes produits depuis 1748 juſqu'en 1753. 200.

Péruviennes. Graces naturelles & beauté de ces femmes. 185.

Petite vérole, portée au Pérou en 1588 ; l'inoculation a été introduite à Lima il y a quelques années. 129.

Philipillo, interprête d'Atabaliba, & qui avoit un commerce criminel avec une de ſes femmes, contribue à déterminer les Eſpagnols à faire mourir ce Prince. 21.

Pizarre, l'un des trois Eſpagnols qui entreprennent la conquête du Pérou ſans aucun ſecours du gouvernement ; baſſeſſe de ſon extraction ; il s'aſſocie Diego d'Almagro & Fernand de Luques ; convention de leur aſſociation. 12. Impiété par laquelle ils la ſcellerent ; leur tentative n'eſt pas heureuſe ; ils ſont obligés de retourner à Panama. 13. Trahiſon dont il ſe ſouille dans la perſonne d'Atabaliba, prince Péruvien. 19. Dans le tems où il étoit repaſſé en Europe il s'étoit fait donner la ſupériorité ſur Almagro, les deux partis en viennent aux mains, & Almagro eſt pris & décapité. 46. Ses partiſans ſe concertent & maſſacrent Pizarre ; on fait mourir tous ceux qu'on croyoit diſpoſés à le venger ; troubles qui en ſont la ſuite. 47. Pedro Alvarès ſe met à la tête de ſon parti après ſa mort. 48.

Pizarre (Gonzale), ſucceſſeur de Pizarre, chef de parti contre Almagro; il s'empare de l'autorité à la détention de Nunnez; ſon parti eſt vainqueur. 53. Honneurs qu'il reçoit; cruautés auxquelles il ſe livre; un Commandant envoyé d'Europe propoſe un pardon général. 55. Pizarre livre le combat, eſt pris & décapité 56 & 57.

Plata, nom donné par Cabot, capitaine Eſpagnol, au fleuve Paraguay; raiſon du nom qu'il lui donna. 226.

Platine, ſubſtance métallique découverte depuis peu au Pérou; ſentimens des meilleurs Chymiſtes ſur ſa nature. 158. *& ſuiv.* Opérations par leſquelles on la ſépare de l'or, du fer & du ſable magnétique qu'elle contient. 160. Propriétés de la platine, uſages auxquels on pourroit l'employer. 163.

Poncho, étoffe de laine qui ſert de vêtement aux habitans du Chili, & que les ſauvages leur fourniſſent. 217.

Porto-bello, ville du Pérou près de Panama, nommée tombeau des Eſpagnols; température & climat du pays. 191. Il s'y tenoit une foire conſidérable, la confiance y étoit ſans bornes. 192. 193. La priſe de la Jamaïque a changé la face des affaires dans cette contrée. 194.

Potoſi, hiſtoire de la découverte des mines de cette contrée du Pérou. 168. Produit qu'a rapporté à l'Eſpagne, depuis la découverte juſqu'en 1753, le quint qu'elle ſe réſerve ſur toutes les productions du Nouveau-Monde. 169.

Pouvoir ſpirituel, excès où le fanatiſme allumé par les perſécutions, le porta lorſque les guerres des peuples du Nord contre les chrétiens attaquerent la domination romaine. 261. 262.

Q

QUESADA, commandant Eſpagnol qui attaqua Bogota en 1726, 102.

Quinquina, deſcription de l'arbre qui produit ce remede. 113. Il y en a de trois eſpeces. 114. Epoque à laquelle il fut introduit en Europe. M. de Juſſieu a enſeigné l'art d'en tirer l'extrait; éloge de ce fameux Botaniſte. 115.

Quipos, regiſtres de cordes où des nœuds variés & des couleurs diverſes tenoient, à ce qu'on dit, chez les

Péruviens, lieu d'écriture ; ces hiſtoires miſes au rang des fables. 40.

Quito, province de l'Amérique méridionale ; ſingularités qu'on y remarque. 109. Le printems y eſt éternel ; les moiſſons s'y ſuccèdent ſans ceſſe ; la population y eſt immenſe. 110. Les manufactures y ont été longtems en vigueur ; cependant le bon marché des produits des manufactures d'Europe a altéré les richeſſes de ce pays ; le quinquina eſt la ſeule denrée qui en conſtitue le commerce. 113.

R

RICHESSES, paſſage philoſophique de Caſſiodore ſur les moyens d'acquérir de l'or. 124.

S

SAINT-LAZARE, citadelle de la ville de Carthagène en Amérique. 64.

Sainte-Marthe, province d'Amérique, voiſine de Carthagène : cruautés que les Eſpagnols y commirent ; foible commerce qui s'y fait actuellement. 70 & 71. Superſtition qui y règne. 72.

Salcedo, découvre en 1660 la mine de Laya-cota ; généroſité avec laquelle il partage le produit avec le premier venu ; cruauté qui en fut la recompenſe. 171.

Santa-fé, capitale du nouveau royaume de Grenade. Etat où elle ſe trouvoit en 1774. 108.

Sant-Yago, ville du Chili au pouvoir des Eſpagnols bâtie en 1541. Détruite en 1730 par un tremblement de terre, & retablie auſſi-tôt ; population de cette ville ; gouvernement & adminiſtration de cette capitale de l'empire du Chili. 213. 214. Elle poſſède du cuivre & de l'or ; ſommes que le fiſc en a retirées depuis 1750 juſqu'en 1771. 215.

Superſtition. Cette reine de toute la domination Eſpagnole tient deux ſceptres au Pérou ; l'un d'or, l'autre de fer. 183. Cauſes qui lui ont donné naiſſance & qui la perpétuent. 337. Quelles ont été ces cauſes chez les Romains. 341.

T

TREMBLEMENS DE TERRE, très-communs au Pérou ; leurs avantcoureurs ; les oiſeaux volent par élancement & vont s'écraſer contre les édifices ; les chiens heurlent ; tous les animaux en reſſentent l'approche. 129. *& ſuiv.*

Tuxillo, ville du Pérou qui a neuf mille habitans. 143.

Tucuman, l'une des trois provinces formées au Paraguay par les Eſpagnols ; ſes productions ; ſa population. 231.

Tumbez, bourgade aſſez conſidérable du Pérou, d'où Pizare s'embarque pour retourner à Panama en 1527. 14.

V

VALDIVIA, commandant Eſpagnol à la conquête du Chili en 1541 ; ſinguliere défenſe que lui oppoſa un capitaine Indien. 207. Il eſt vaincu ; les Indiens lui verſent de l'or fondu dans la bouche. 203.

Valdivia, ville du Chili au pouvoir des Eſpagnols. 213.

Valparaiſo, anciennement amas de cabanes, maintenant ville floriſſante du Chili. 212.

Valverde (Vincent), moine dominicain, qui, le crucifix & l'Évangile à la main, commande la trahiſon la plus noire contre un prince Péruvien. 18. Et encourage les Eſpagnols au maſſacre des ſujets du malheureux monarque. 20.

Vaſco-Nugnès de Balboa. Voyez *Balboa.* 7.

Venezuela, petite contrée de l'Amérique découverte par Alphonſe Ojeda ; pourquoi elle fut ainſi nommée ; cauſes politiques qui contribuerent à ſon agrandiſſement. 74. Ce pays eſt devenu fertile en cacao. 77. Il eſt mis ſous le joug de la compagnie des Indes Eſpagnole en 1728 ; divers changemens opérés depuis ce tems dans le monopole. 78. *& ſuiv.* Accroiſſement que la Compagnie y a procuré. 82. Balance du commerce de cette compagnie. 82. *& ſuiv.*

Vigognes, eſpece ſauvage de Pacos qui ſe trouvent ſur les Cordelieres ; elles ne peuvent vivre que dans le plus grand froid ; maniere dont on leur fait la chaſſe ; c'eſt leur toiſon qu'on recherche ſurtout. 152 & 153.

Volcans, divers aſpects ſous leſquels un obſervateur éclairé les a conſidérés. 131.

Fin de la Table des Matieres du quatrieme volume.

VA1 1537330

142 a 31